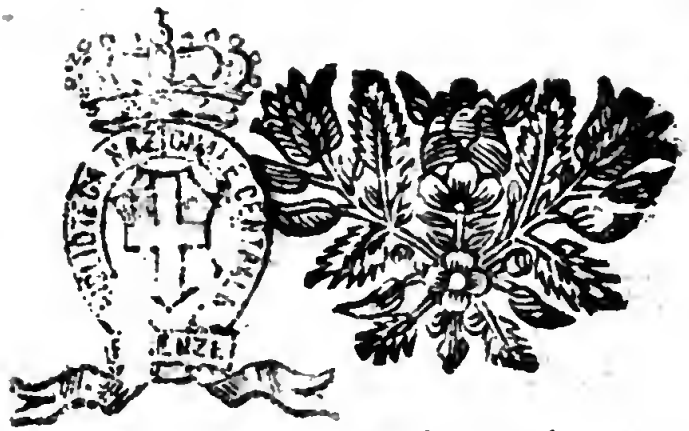
7.10.343

LES
LETTRES
DE MESSIRE
ROGER DE RABUTIN
COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES DU ROY, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

Nouvelle Edition.

TROISIEME PARTIE.



Sur l'Imprimé

A PARIS,

Chez FLORENTIN DELAULNE, rue S. Jacques à l'Empereur.

M. DCCXXVII.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

TABLE

DES LETTRES

DE LA III. PARTIE.

LETTRES de M. le Comte de Buſſy à M. le Duc de Noailles. *pag.* 24. 27. 85.
De M. le Duc de Noailles, 81. 149.
A M. le Duc de Saint-Aignan. 7. *Rép.* 9.) 48. 61.
De M. le Duc de Saint-Aignan. 292. *Rép.* 293.
A M. le Duc de B.. 475.
De M. le Duc de ... 98.
A M. le Duc de Montauſier, 110. *Rép.* 111.
De M. le Duc de N.. 471.
A M. le Maréchal d'H.. 100. 489.
A M. le Maréchal de la Ferté, 514.
De M. le Maréchal de.. 107.
A M. le Comte de V.. 205.
De M. le Comte d'E.. 243. *Rép.* 255.
A M. le Comte de C.. 231.
De M. le Comte de C... 28.
A M. le Comte de G.. 105. 416.
A M. le Comte de T... 189. 288. 465.
A M. le Comte de.. 16.
De M. le Comte de L.. 291.
A M. le Comte de L.. 321. 472.
A M. le Marquis de.. 273.
De M. le Chevalier de Riviere, 233. *Rép.* 234.
De M. le Tellier, 97.
A M. le Tellier, 59. 290.
A M. l'Evêque de.. 60.

TABLE.

Au R. P. Dom Côme Evêque de Lombés 2. 65. *Rép.* 68.) 180. *Rép.* 182.) 186. *Rép.* 187.] 286. Rép. 287.
Au R. P. Nouet, 224. Rép. 226.
Du R. P. Rapin, 378. Rép. 380.) 420. Rép) 424.) 432. Rép. 434.] 453. 462. Rép. 463.. 466 Rép. 467] 473. 512. Rép. 516.] 530. Rép. 532.] 545 Rép. 547.
A M l'Abbé de C. 381.
De M. l'Abbé de C. 375 Rép. 376.] 377. 384. Rép. 386.] 408. Rép. 410.
A M. du P 451.
A M. du H. 290.
A M. C.. 296.
De M. de H.. 307.
De M. de C.. 136. 137.] Rép. 141.] 155. 207. 308. 322. Rép. 513.
A M. de C.. 128. 196. 274. 330. Lettre de Madame la Palatine en faveur de l'Eſperance, 313. 505.
A M. de... 47.
De M. de.. 132. 164.
A Madame la Maréchale d'H.. 99. 489. Rép. 499.
A Madame la Comteſſe de. 223.
A Madame la Comteſſe de F. 17. 25. 26. 37.
De Madame la Comteſſe de F. 13. 34 51. Rép. 52.] 70. Rép. 71.] 203.
A Madame la Comteſſe du P. 179.
A Madame la Comteſſe de la R.. 57. 276. 239. 336.
De Madame la Comteſſe de la R. 372. Rép. 374.
De Madame la Marquiſe de G. 39. Rép. 41.] 49. Rép. 50.] 55. 64. 235.
A Madame de G.. 58. 95. 118. 120. 213.
De Madame D., 102.

A Madame la Marquiſe de E..161 R.168.)190.
De Madame la Marquiſe de ... 238.
A Madame la Marquiſe de T.. 125. 214. 251.
A Madame de H.. 19. *Rép.* 20.
A Madame de la R.. 169.
A Madame d'A.. 253.
AMadame de ... 85. 88. 103. 106. *Rép.* 108.) 109. *Rép.* 114.) 146. 171. 232. 254
De Madame de.. 89. *Rép.* 90. 123.
A Madame de T. 35. 237. 320. 416.
A Madame de S. A.. 116.
Madame de D.. 145.
De Madame de M.. 31. *Rép.* 33.) 147 *Rép.* 148.)
A Madame de M. 141. 15. 119 124. *Rép.* 166.) 131. 144. 150. 192. *Rép.* 193.) 197. 222. 269. 289. 452.
De Madame de V.. 191.
A Madame du B.. 56. 111. 285. 306.
De Madame du B.. 22. 43. 152. *Rép.* 155.
De Madame B.. 387. *Rép.* 389.) 400. *Lettre de l'Abbé B..* 403. *Rép.* 405.) *Réponſe à l'Abbé B..* 407. 436. *Lettre du Marquis de V..* 438. *Rép.* 439. *Réponſe au Marquis de V...* 442.) 445. *Rép.* 446.) 481. *Rép* 482.) 495 *Rép* 497.)
A Madame B.. 367. *Rép.* 368.) 383. 417. 470.
A Madame de S... 92.
De Madame de S.. 301. *Rép* 302. 310. *Rép.* 312.)
De Madame de Sc.. 208. *Rép.* 211.) 218. *Rép.* 220. 227 *Rép.* 230.) 240. 246. *Rép.* 248.) 257. *Rép.* 259.) 263. *Rép.* 266.) 271. 276. *Rép.* 277.) 281. *Rép.* 283.) 296. *Rép.* 299.) 314. *Rép.* 315.) 316. *Rép.* 319) 322. 324.) 339. *Rép.* 342.) 347 *Rép* 348.) 350. *Rép.* 351.) 355. *Rép* 360.) 363. *Rép.* 365.) 391. *Rép.* 393. 398. 412 *Rép.* 414) 418 *Rép.* 422) 430. 448. *Rép.* 450.) 455. *Rép.* 456.) 458. *Rép.* 460.

476. *Rép.* 478.] 484. *Rép.* 486.] 490. *Rép.* 492.) 501. *Rép.* 503.) 508. *Rép.* 510.) 525. *Rép.* 527.) 529. 534. *Rép.* 536.) 537. 539. *Rép.* 540.) 541. *Rép.* 543.) 548. *Rép.* 549.
A Madame de Sc.. 354. 427. 443. 461. 468. 500
De Mademoiſelle D... 6. 10. *Rép.* 11.) 98. *Rép.* 101.
A Mademoiſelle d'Ar. 77. 80. 82. 87. 90. 112.
A Mademoiſelle de.. 242.
De Mademoiſelle d'A.. 128. *Rép.* 130.
De Mademoiſelle du P. 172. *Mort du Marquis de la Douze*, 174. *Rép.* 178.) 198. *Rép* 201.) 215. *Rép.* 217.) 303. *Rép* 304.) 369.) *Rép.* 371. 506. *Rép.* 507.
A Mademoiſelle du P. 184. 244. 326. 346. 345.
A Mademoiſelle P.. 519. 520.

Poëſies contenuës en cette III. Partie.

Rondeau, *Abandonné*, 125.
Autre. *A Dieu ne plaiſe*, 250.
Autre. *Cauſe qui voudra*, 262.
Madrigal. *Je n'ai pas peine*, 173.
Autre pour le Roi, 303.
Epitaphe de l'Evêque d'.. 201.
Bout-rimé. *Du tems que*, 305.

LETTRES

DE

M. LE COMTE

DE BUSSY

RABUTIN.

I. LETTRE.

De Monsieur le Comte de Bussy au Duc de Noailles.

A Bussy, ce 11. Octobre 1666.

ON m'écrit qu'on parle fort de guerre. Vous jugez bien, Monsieur, de l'effet que ce bruit là peut faire dans le cœur d'un homme qui a servi toute sa vie, & qui meurt d'envie de donner à son Maître de

l'eſtime pour lui, & de lui faire voir le zele qu'il a pour ſon ſervice. Si vous trouviez occaſion, Monſieur, de lui dire ceci, je vous ſerois infiniment obligé. J'attens cette grace de vous; car je ſuis aſſuré que vous ne me faites pas ſeulement plaiſir, parce que je ſuis vôtre ancien ami & vôtre ſerviteur, mais parce qu'en aimant le Roi, comme vous faites, vous êtes bienaiſe d'obliger un homme en qui vous connoiſſez une extrême paſſion pour le ſervice de Sa Majeſté.

II. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Côme.

A Buſſy, ce 29. Octobre 1666.

DEPUIS que je ſuis en Bourgogne j'ai toûjours été ſi incommodé, que je n'ai pû avoir l'honneur de vous écrire M.R.P. mais en recompenſe j'ai bien ſongé à vous. Je ne l'euſſe pas tant fait dans une parfaite ſanté, je vous l'avouë, quoique je vous euſſe écrit davantage. Je vous demande pardon, M. R. P. ſi je donne à vôtre ſouvenir un ſi mauvais tems que celui de mes tribulations. Je vous traite

en cette rencontre comme Dieu même, qui comme vous ſçavez, trouve moins de plaiſir dans le cœur de gens heureux, que dans celui des miſerables. Je ſuis aſſuré que nous ne ſerons pas broüillez vous & moi pour cela. Soyez auſſi perſuadé, M. R. P. qu'en quelque tems que vous me faſſiez l'honneur de vous ſouvenir de moi, je vous en ſerai infiniment obligé; & que perſonne n'a plus d'eſtime & d'amitié pour vous que, &c.

III. LETTRE.

De la Marquiſe de G.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. Novembre 1666.

VOus êtes un ingrat de vous plaindre de moi. J'appelle Mademoiſelle D*** à témoin pour vous dire ſi je ne lui ai pas demandé mille fois vôtre adreſſe. Cependant elle m'amuſoit toûjours, & me diſoit que vous nous l'envoyeriez quand il vous plairoit recevoir de nos lettres; & il me ſemble, ſi je ne me trompe fort, que vous m'aviez dit la même choſe. Tenez vous donc pour content, & recevez mille amitiez que la Comteſſe du

P*** me vient de prier de vous faire de ſa part. Elle & moi mourons d'envie de vous voir ici. On vous contera mille choſes qu'on ne vous ſçauroit écrire.

Les nouvelles les plus fraîches ſont de moi qui fus volée hier au ſoir à huit heures par des ſoldats. Je revenois de chez Madame de* * *. Voyez un peu le bon naturel que j'ai pour vous ! Comme ils me voloient je leur donnai par mégarde vôtre lettre, que je leur redemandai : ſongeant en ce moment que ſi je la leur laiſſois, je perdrois vôtre adreſſe. Ils me la rendirent toute enſanglantée, parce que la glace de mon Carroſſe leur avoit écorché les mains. Je me comportai aſſez bien en cette occaſion, quoiqu'à vous parler franchement je mouruſſe de peur. Ils volerent le même ſoir un Lieutenant aux Gardes qui les prit priſonniers : ainſi ils doivent être pendus cette ſemaine.

La Cour ne reviendra ici qu'au mois de Janvier. Les Bals de S. Germain ſont les plus galans du monde ; il n'y a rien de pareil aux dépenſes qu'on y fait pour les habits. On porte de l'or & de l'argent.

IV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Marquiſe de G...

A Buſſy, ce 14. Novembre 1666.

RIEN au monde n'eſt plus obligeant que ce que vous venez de faire pour moi, Madame. Quoi ! dans le tems qu'on vous vole, vous ſongez à la réponſe que vous me devez ? Je vous avouë que je ne ſuis pas aſſez modeſte pour n'en avoir point de vanité. Ce n'eſt pas, Madame, que qui ne ſe voudroit pas flater, ne pût attribuer la liberté d'eſprit que vous eutes alors, à vôtre fermeté naturelle, ou au peu que vous aviez à perdre. Mais je ne ſuis pas aſſez ingénieux à me faire du mal, pour prendre la choſe ainſi. Je veux croire de bonne foi, comme vous me le mandez, que vous mouriez de peur ; & j'y ajoûte que vous aviez toutes vos pierreries ce ſoir-là ſous un des couſſins de vôtre Carroſſe. Jugez aprés cela, Madame, ſi je vous ſçai bon gré d'avoir redemandé ma lettre à ceux qui vous volerent ; & combien je ſerois reconnoiſſant d'une plus grande faveur, ſi vous me l'aviez faite.

V. LETTRE.

Du Duc de Saint Aignan au Comte de Buſſy.

Au Havre, ce 29. Decembre 1666.

APRE'S la joye que la nouvelle de vôtre liberté & vôtre lettre m'avoyent donnée, il ne me falloit pas une moindre douleur que celle de la perte que je viens de faire pour la moderer. J'ai perdu un fils d'un grand merite, ſi je l'oſe dire, mais il me reſte un ami en vous, que je prefere à des treſors.

VI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle D...

A Buſſy, ce 19. Janvier 1667.

JE ne ſe ſerai qu'à Pâques à Paris. Le mauvais tems & quelques affaires m'ont retenu ici. Je ſerai alors auſſi avancé que ceux qui n'en auront bougé. Je ſuis ici trés commodément; j'y fais bonne chere; j'embellis tous les jours une belle maiſon. Je n'y ai ni maître ni maîtreſſe,

parce que je n'ai ni ambition ni amour, & j'éprouve ce que je croyois impoſſible il y a deux ans, qu'on peut vivre heureux ſans ces deux paſſions. A la verité ſi quelque choſe eſt propre à en rebuter, c'eſt ce qui m'eſt arrivé ſur ces deux chapîtres, & je ſerois incorrigible ſi je n'en étois bien gueri. Je vous aſſure, Mademuiſelle, que perſonne n'eſt plus diſciplinable que moi : ce n'eſt pas que je ne me défie aſſez du cœur humain, pour ne vouloir pas répondre que je ne retombe un jour dans l'une de ces foibleſſes : mais ce dont je répondrai bien, c'eſt que ce ne ſera pas pour une ſemblable Iris.

VII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Buſſy, ce 19. Janvier 1687.

COMME j'ai pris part à vôtre affliction, Monſieur, il eſt juſte que j'en prenne à vôtre joye. Je vous aſſure que perſonne n'eſt plus aiſe de l'un ni plus fâché de l'autre que moi. J'ai ſçu ſi bon gré au Roi de la maniere dont Sa Majeſté vous a conſolé, que ce Maître-là m'a pa-

ru digne du ſervice de toute la terre. Ce n'eſt qu'auprés de lui ſeul au monde qu'on peut trouver des douceurs à perdre ſes enfans, quelque honnêtes gens qu'ils ſoient. Auſſi, Monſieur, ne ſçaurois-je aſſez m'étonner de mon malheur, quand je conſidere qu'avec un zele extraordinaire que j'avois pour ſa Perſonne dont vous êtes témoin, je n'ai pas laiſſé de lui déplaire. Je vous avouë que cela m'eſt inſupportable. Je trouve en moi de la fermeté pour n'avoir plus ni charges ni eſperances, & pour avoir perdu le fruit de plus de trente années de ſervices : mais je n'en trouve point pour être dans la diſgrace du plus grand Roi & du plus honnête du monde. Je l'aime encore plus fermement, dans la penſée que s'il m'avoit connu, il ne m'auroit pas traité ainſi, & dans l'eſperance qu'il me connoîtra un jour. Vous m'y aiderez, Monſieur, s'il vous plaît ; car outre l'intereſt que vous prenez en vôtre ami, la juſtice & la gloire d'un ſi bon Maître y ſont intereſſées, pour leſquelles je ſçai que vous mourriez de bon cœur.

Mais c'eſt aſſez parler de mes malheurs; il faut que je vous témoigne encore ma joye ſur l'alliance que vous allez faire avec Monſieur Colbert. Je ſuis ravi pour

l'intereſt du ſervice du Roi, de voir que ceux qu'il honore de ſon affection particuliere ſoient ſi bien unis enſemble. Je m'en réjoüis, Monſieur, pour les avantages qui vous en peuvent arriver ; & je croi même y trouver auſſi mon compte quand je conſidere que l'amitié que vous avez pour moi ſera plus appuyée ; & que ſi le plus fidele ami que vous ayez ne peut enſuite de ceci parvenir à une grande fortune, au moins n'y a-t-il pas d'apparence qu'il ſoit toûjours ſi malheureux qu'il eſt.

VIII. LETTRE.

Réponſe du Duc de S. Aignan au Comte de Buſſy.

A S. Germain en Laye, ce 26. Janvier 1667.

JE ne ſçaurois mieux reconnoître les obligeantes marques que je reçois de l'honneur de vôtre ſouvenir, qu'en les faiſant voir au Roi. Je vous aſſure, Monſieur, que ma ſatisfaction ne ſçauroit être entiere quand il manquera quelque choſe à la vôtre; & comme vous la meritez trés parfaite, quand par mes deſirs & par mes ſoins il ne faudra qu'haſarder ma vie pour

vous procurer quelque avantage, vous connoîtrez que c'eſt avec beaucoup de ſincerité que je ſuis tout à vous, & vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur.

IX. LETTRE.

De Mademoiſelle D.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. Février 1667.

L'HOMME propoſe & Dieu diſpoſe. Je m'en apperçois par les projets que nous avions faits pour cet hiver. Mais puiſque cela ne ſe peut, il faut s'accommoder au ſort : au moins nous verrez-vous en peinture. J'ai dit à la Ducheſſe ce que vous deſiriez d'elle, Monſieur. Jamais elle ne fut ni ſi graſſe ni ſi belle ; ainſi elle ne fait nulle difficulté de vous accorder ſon portrait. Pour vôtre *Cœur*, il n'eſt pas en état qu'on lui faſſe cette propoſition. Il eſt gros de ſix mois, il a la fiévre, une fluxion ſur la poitrine, & il a été ſaigné ſept fois depuis quinze jours ; enfin on ne le voit ni on ne lui parle. Pour moi, ſi le portrait d'une Etique a quelques charmes pour vous, je réuſſirai à vous plaire, car je la ſuis au dernier point, & le lait d'âneſ-

ſe qui engraiſſe tout le monde, m'amaigrit & me jaunit tous les jours. Jugez avec la beauté que Dieu m'a donnée, quel effet cela peut faire. Je ferois bien mieux, ce me ſemble, de vous en menager quelque autre. Je vis hier la Comteſſe du P** qui me demanda ſi j'avois de vos nouvelles, & qui me pria de vous faire des complimens & des amitiez de ſa part.

La Comteſſe de F** me parle toûjours de vous. Elle eſt occupée comme les autres, pour la feſte de Verſailles, qui durera les trois jours gras, & qui coute des millions à tout le monde.

X. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle D..

A Buſſy, ce 16. Février 1667.

JE vous rends mille graces, Mademoiſelle, de la peine que vous avez priſe de faire à nôtre Ducheſſe la propoſition que vous lui avez faite de ma part. Trouvez bon que je la remercie ici de la grace qu'elle me veut faire de m'accorder ſon portrait. En attendant que je m'adreſſe à elle même, je vous ſupplie de lui dire que

je me réjoüis plus de ſon embonpoint & de ſa beauté pour l'amour d'elle, que pour l'ornement qu'elle donnera à ma Galerie. Je ſuis bien faché que mon *Cœur* ne ſoit pas en ſi bon état. Je ne m'étonnois pas qu'il fut gros pendant que j'étois à la Baſtille. Mais aujourd'hui que je ſuis libre & en bonne ſanté, cela me ſurprend au dernier point. Je vous ſupplie, Mademoiſelle, de lui faire mon compliment quand on la pourra voir.

Pour vous qui prétendez me refuſer vôtre portrait ſous prétexte que vous êtes maigre & jaune, défaites-vous de cette penſée. J'ai toûjours été fort aiſe que vous fuſſiez graſſe & blanche: mais comme ce n'étoit pas pour cela que je vous aimois, je ne ſouhaiterai pas moins vôtre portrait quand vous ne ſerez plus ni l'un ni l'autre. Que ſi vous ne ſçauriez abſolument vous réſoudre de laiſſer à la poſterité une peinture de vous plus maigre que vous n'êtes d'ordinaire, je conſens que vôtre Peintre vous donne la graiſſe que vous me mandez que vôtre âneſſe vous refuſe.

XI. LETTRE.

De la Comteſſe de F.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. Février 1667.

JE ne vous ai point écrit depuis le dégel, Monſieur, parce que j'eſperois toûjours que vous partiriez, puiſque vous n'attendiez que le beau tems: mais je voi bien que ce ne ſera pas ſi-tôt, & je ne ſçai ſi je vous en dois plaindre: car je vous aſſure que l'on s'ennuye ici à la mort. Je vous conſeille pourtant de revenir quand les chemins vous le permettront. Madame de M** eſt arrivée; je ne l'ai point encore vuë. je vous trouve ſur ſon ſujet comme je vous ai ſouhaité il y a long-tems. Il faut pourtant que cette grande indifference ſoit accompagnée d'une grande ſageſſe; car autrement nous vous tomberions toutes ſur les bras; c'eſt-à dire, de mon côté vous auriez beaucoup de gronderie, & puis c'eſt tout; & dans la verité vous auriez tort. Mais n'en parlons plus, car cela n'eſt plus de ſaiſon. Il eſt queſtion de ſçavoir que la paix de Portugal eſt faite de Couronne à Couronne avec l'Eſpagne;

que les Eſpagnols, les Anglois & l'Empire ont ſigné la ligue contre nous, & qu'enfin on ne doute point de la guerre. Voilà les nouvelles les plus conſiderables. Si vous ne venez pas ſi-tôt, je vous manderai les bagatelles. Faites-le moi ſçavoir, & ſur toutes choſes, croyez qu'on ne peut être à vous plus que j'y ſuis. Je m'en vais à Luxembourg, où MADEMOISELLE a une Cour admirable, mais divertiſſante à l'ordinaire. Adieu, mon cher Couſin. J'ai une grande impatience que vous ſoïez ici. J'eſpere que nous nous en divertirons davantage à nôtre Hôtel, où l'on vous deſire fort.

XII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Buſſy, ce 3. Mars 1667.

JE vous aſſure, Madame, que j'ai été fort aiſe de recevoir de vôtre part une auſſi honnête lettre que celle que j'ai reçuë, & d'y trouver tant de raiſons de vous excuſer. Je ne ſuis pas comme l'Abbé F**, qui malgré toutes les honnêtetez qu'on lui peut faire, veut toûjours être offenſé.

Je ſuis toûjours trés diſpoſé à croire que mes bons amis n'ont point de tort avec moi, quelque apparence que j'y voye d'abord; & lorſqu'ils prennent encore la peine de ſe juſtifier, je ne balance pas un moment à leur témoigner que je ſuis ſatisfait, quand même je ne trouverois pas leurs raiſons trop bonnes. Il me ſemble que le ſoin qu'ils prennent de s'excuſer, eſt une ſatisfaction auſſi grande qu'un pardon qu'ils m'auroient demandé; mais l'Abbé F** penſe faire le genereux dans ſon adverſité, quand il ne ſe paye pas de la raiſon. Pour moi juſques ici j'ai fait ce que j'ai pû par l'entremiſe de la Comteſſe de *** pour le ſatisfaire: & quoique je ſois pour le moins auſſi fier que lui, l'obligation que je lui avois, m'a empêché de me rebuter ſur les premieres difficultez que j'ai ſçû qu'il a faites de recevoir mes complimens. Mais enfin la reconnoiſſance a ſes bornes; il n'eſt pas juſte que pour avoir quelques obligations je ſouffre toûjours, ſans me plaindre à mon tour, des caprices d'un ami déraiſonnable. Je ne nierai jamais qu'il m'ait fait plaiſir; mais je dirai en même tems qu'il a fait ce qu'il a pû pour me dégager, par la mauvaiſe opinion qu'il a euë de moi, de la reconnoiſ-

ſance que je lui devois. Si je n'étois plus honnête que lui, je ferois bien voir qu'il y avoit long-tems qu'il avoit détruit en moi ſes bienfaits, quoique j'euſſe la diſcretion de n'en rien témoigner, par une eſpece d'empire tyrannique qu'il avoit accoutumé d'exercer ſur ſes amis; je ferois bien voir non ſeulement que je m'acquittois en quelque façon envers lui par ces ſouffrances-là, mais encore par des bienfaits ſolides que quelques-uns de ſes amis avoient reçûs de moi. Mais ce ſeroit recriminer, & je ne ſuis pas aſſez preſſé pour le faire.

XIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de...

A Buſſy, ce 3. Mars 1667.

JE viens d'apprendre avec la plus grande joye du monde les proſperitez de vôtre maiſon, parmi leſquelles vous croyez bien, mon cher, que les vôtres ne ſont pas celles qui me réjoüiſſent le moins, je vous en aſſure, & que de tous les complimens qu'on vous fera ſur cette matiere, il n'y en aura pas un plus ſincere que le

le mien, ni moins intereſſé. Car en l'état où ſont les affaires de ma fortune, je ne m'attens pas trop à la repréſaille, ni que vous m'en faſſiez pour de pareilles raiſons. Je ne laiſſe pourtant pas d'aimer le Roi de tout mon cœur, non pas pour le bien qu'il m'a fait, mais parce qu'il eſt aimable, qu'il fait du bien aux honnêtes gens, quand il les connoît & qu'il en a fait à mes meilleurs amis. Si je n'étois pas ſi malheureux j'en dirois davantage, parce que j'en ai mille fois plus à dire. Mais vous croiriez peut-être, mon cher, que ce ſeroit quelque eſperance qui me feroit parler, & je ſuis trop malheureux pour rien prétendre.

XIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de F....

A Buſſy, ce 31 Mars 1667.

JE ne vous ai pas écrit il y a long-tems, ma belle Couſine: j'ai cru que ce ſeroit peine perduë aux environs du carnaval, & que bien loin de me répondre, peut-être n'auriez-vous pas le loiſir de lire ma lettre; mais maintenant vous voulez bien

que je vous demande comment vous avez passé vos jours gras. Je ne doute pas que vous n'ayez été en masque à Versailles ; mais je vous prie de mander avec qui, & de quelle maniere vous êtiez déguisée. Si j'avois été à Paris, j'aurois été vôtre pelerin, & j'aurois encore assurément trouvé avec vous quelque pelerine de connoissance : car je croi que la marquise a été de vôtre partie. Mon Dieu, ma chere Cousine, que j'ai d'impatience de vous voir ! J'ai cent mille choses à vous dire qui vous réjoüiront. Je vous promets des conversations aussi gayes, que je vous écrivois de tristes lettres l'année passée. Je me porte le mieux du monde : à peine connoîtriez-vous mon visage de la Bastille; mais assurément vous n'en reconnoîtriez pas le cœur. Je vous le dis encore ma belle Cousine, vous avez bien du jugement ; pour moi qui me suis mêlé autrefois de faire des Almanachs d'amour, je suis dans l'avenir ignorant auprès de vous sur cette matiere : au moins pour ce qui me regarde je ressemble aux faiseurs d'Horoscope, qui disent la verité à tout le monde, & qui d'ordinaire ne connoissent rien à leur propre destin. Mais nous nous accommoderons bien tous deux. Vous me prédirez

mes avantures, & je vous prédirai les vôtres. Cependant écrivez-moi quelquefois ce Carême ; c'eſt un tems où l'on a plus de loiſir ; car je m'imagine que vous n'êtes pas ſi occupée aux ſermons que feuë ma Maîtreſſe d'indifferente memoire.

XV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de H..

A Buſſy, ce 13. Mars 1667.

IL y a des tems, Madame, où c'eſt manque de ſoin de ne pas écrire à ſes amis ; il y en a d'autres où c'eſt diſcretion. Il me ſemble qu'il eſt bien plus à propos qu'un malheureux ſe taiſe que de parler. Ou il fatigue, s'il entretient de ſes miſéres ? ou il eſt ridicule, s'il veut faire le plaiſant. Pour moi, Madame, je ne me ſuis pas donné l'honneur de vous écrire juſques ici, pour ne pas tomber dans l'un ou dans l'autre de ces inconveniens. J'ai trop de reſpect pour vous, pour vous importuner de mes chagrins, & je ne ſuis pas aſſez fou pour vouloir rire. Je ſçai bien, Madame, qu'il peut y avoir un milieu entre ces deux extrémitez ; mais avec tout

cela le commerce des mineraux n'eſt point agréable, & particulierement à ceux qui ſont dans la proſperité. C'eſt ce qui m'oblige de finir, en vous aſſurant qu'il n'y en a pas un au monde qui ait pour vous plus d'eſtime & plus de reſpect que moi.

XVI. LETTRE.

De Madame de H.... au Comte de Buſſy.

A S. Germain en Laye, ce 18. Mars 1667.

SI ma ſanté depuis que vous avez quitté ce pays-ci, m'avoit pû permettre d'écrire, vous au riezvu que je ne ſuis nullement capable d'oublier un parent auſſi proche que vous me l'êtes, & avec autant de merite que vous en avez. Mais en verité il n'y a pas encore quinze jours, qu'après avoir penſé mourir, je ſuis revenuë dans le commerce du monde, où je voudrois bien qu'on pût ne vous être pas tout-à-fait inutile. Je ne vous dis point que vous pouvez ordonner, parce que je croi que vous êtes aſſez juſte pour ne pas douter du pouvoir que vous avez ſur moi, & de l'envie que j'aurois de vous rendre quelque ſervice, & de vous voir ici com-

me mille autres gens qui occupent très-mal à mon gré la place que vous y devriez avoir. Voyez donc ce que vous croyez qu'on puiſſe faire pour vous tirer d'un lieu où vôtre ſanté ne peut jamais être bonne, puiſque vôtre eſprit n'y ſçauroit être content. J'en parlerai à nos amis, & je ferai tout ce qui pourra perſuader la ſincerité avec laquelle je ſuis à vous.

XVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ...

A Buſſy, ce 17. Mars 1667.

JE vous aurois plûtôt fait réponſe, ſi je n'avois été dans un petit voyage, quand vôtre lettre du ... de ce mois arriva. Je vous dirai donc, Madame, pour y répondre, que je ſuis fort aiſe que la Comteſſe & vous ſoyez toûjours bonnes amies, & que vous parliez fort ſouvent de moi : je ne ſuis pas en peine de quelle maniere.

Vous me mandez plaiſamment qu'il n'y a ni Oncle ni Tante qui ne vous faſſent reſſouvenir de moi : vous voulez dire, Madame qui ne vous oblige à me regretter. Mais ſi vous n'aviez ajouté : Et

pour dire mieux, tout ce que nous voyons d'agréable ne nous fait point oublier le plaiſir qu'il y a de vous voir, je n'aurois pas été content. Car on peut bien être plus divertiſſant que les Tantes & que les Oncles, & ne laiſſer pas d'être encore fort ennuyeux.

Vous le ſçaviez bien, Madame, & vous vous êtes prudemment expliquée, pour ne laiſſer aucun doute à vôtre ami du cas que vous en faiſiez.

Mais je m'amuſe à badiner, comme ſi je n'étois pas fort chagrin de l'état où vous me mandez qu'eſt nôtre Amie. Je vous aſſure, Madame, que je n'en ſerois pas plus affligé que je le ſuis, quand les ſoupçons des jaloux ridicules auroient été bien fondez; & quand ils en devroient enrager, je prendrai toute ma vie le plus grand interêt du monde en elle.

XVIII. LETTRE.

De Madame de B..., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Mars 1667.

JE me plaindrois de vôtre oubli, Monſieur, ſi je n'avois peur que vous creuſ-

ſiez que je veux inſulter aux malheureux. J'ai donc bien voulu faire les premiers pas avec vous dans l'état où vous êtes, mais ſans conſequence, s'il vous plaît ; quand vous ſerez de retour ici, chacun reprendra ſon rang & ſes privileges. Au reſte j'ai été ravie de recevoir vôtre lettre, de la lire, & de voir la maniere dont vous prenez les choſes. Je trouve que vous avez bien raiſon de mépriſer ce qui ne ſert qu'à donner du chagrin, & de vous être mis l'eſprit au-deſſus, puiſque de ſe tourmenter n'avance pas davantage. Tout le monde fait les mêmes reflexions, mais peu de gens ſont capables d'en profiter auſſi bien que vous; c'eſt que la plûpart ne ſe deſabuſent jamais, & qu'ils n'en ont pas l'eſprit; mais je comprens bien qu'en ayant autant que vous en avez, & ayant autant vû de choſes & ſur le pied qu'elles ſont preſentement vous avez pris le bon parti.

On a fort parlé de guerre en ce pays ci; mais ſelon la coûtume des choſes violentes, ce bruit n'a pas duré.

J'ai une ſi grande envie d'avoir une converſation avec vous, que ſi mes affaires ne me retenoient, je penſe que j'irois vous trouver ; mais ce qui modere un peu mes violens tranſports, c'eſt que j'eſpere

que vous ſerez bientôt en état de venir prendre poſſeſſion du coin de mon feu, comptant que l'Hyver durera toute l'année.

XX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de N....

A Buſſy, ce 17. Avril 1667.

ENFIN, Monſieur, c'eſt tout de bon que voici la guerre On me mande cette nouvelle de tant de côtez, & avec tant de certitude, que je ne ſçaurois plus en douter; & ſur cela j'écris au Roi la lettre* que je vous envoye. Je vous ſupplie, Monſieur, de la préſenter à S. M. ſi vous jugez qu'elle ne lui ſoit pas déſagréable. Si j'avois quelque choſe de plus cher & de meilleur à lui offrir que mon cœur & que ma vie, je vous aſſure que je lui offrirois volontiers, car mes diſgraces ne m'empêchent pas de l'aimer comme un Maître adorable, & de l'admirer comme le plus grand Roi du monde. Pour vous, Monſieur, qui m'avez temoigné dans les malheurs qui me ſont arrivez, plus d'amitié

* *Tome I. page 7.*

encore

encore que dans les autres tems, vous jugez bien que j'en ai toute la reconnoiſſance, que mérite une auſſi grande généroſité que la vôtre.

XXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de F...

A Buſſy, ce 27. Avril 1667.

JE ſçai bien, Madame, qu'on ſeroit ridicule de s'attendre à une grande regularité de vôtre part; qu'il vous faut prendre ſur ce pied-là, & même que vous pouvez avoir des affaires qui ne vous laiſſent gueres de loiſir; mais il y a raiſon partout, deux lignes ſont bien-tôt écrites, & il ne faut pas trois mois pour cela. Cependant il y en a plus que je n'ai reçû le moindre ſouvenir de vous. Je vous ai écrit deux fois pendant ce tems là, & je vous aurois écrit bien davantage, ſi je n'avois apprehendé de vous importuner. Il ne manquoit plus que vôtre oubli pour être traité ſur le Chapître de l'amitié, comme je l'ai été ſur celui de l'amour. Je vous aſſure quoique je ſois un peu glorieux que cela m'a touché vivement, & je vous en ferois

plus de reproches ſi je n'avois tant de raiſons de vous en faire. Mais il faut que je ſois bien preſſé, pour ne garder pas toûjours avec mes bons amis toute l'honnêteté imaginable.

XXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de F...

A Buſſy, ce 5. May 1667.

VOILA qui eſt fait, Madame, je croi que vous m'avez écrit une Lettre qui s'eſt perduë, & la meilleure raiſon que j'ai pour me le perſuader, c'eſt que je le ſouhaite, & que j'aime fort à croire que vous m'aimez.

Voulez vous, ma chere Couſine, ſçavoir ce que je penſe ſur cette nouvelle guerre. Je ſens une fort grande envie d'y ſervir, mais pourtant une fort grande réſignation aux volontez du Roi. Je me ſuis tellement mal trouvé toute ma vie, de prendre les choſes trop à cœur, que je ſuis réſolu de ne plus avoir de paſſion que pour mon repos, & pour des plaiſirs indépendans. Comme ce n'ont jamais été mes proſperitez qui me rendoient gay, je ne

le ſuis pas moins que de coûtume. Quand il n'y devroit avoir que moi, les rieurs ſeront toûjours de mon côté, quoique je ne ſois pas ſi bien que je devrois être ; je ne ſuis pourtant pas trop mal, graces à ma modération.

XXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de N.

A Buſſy, ce 8. May 1667.

QUELQUE perſuadé que je ſois, Monſieur, de vôtre généroſité, je ne ſçaurois m'empêcher d'avoir une trés-grande diſcrétion, quand il s'agit de vous importuner en l'état où ſont mes affaires. Cependant il y a des tems qui me ſemblent privilegiez, comme celui-ci où l'on parle fort de guerre. Eſt-il poſſible, Monſieur, que je la voye ſans y être, & que le Roi à qui je meurs d'envie de plaire aux dépens mêmes de ma vie, me la laiſſe paſſer ſi inutilement pour ſon ſervice, tandis que cent mille gens qui ne ſont pas ſi zelez que moi, vont avoir l'honneur de le ſervir ?

A la derniere Lettre que je vous écrivis, vous me fîtes réponſe, que vous la feriez voir au Roi. Vous puis-je deman-

der ce qu'il a dit, Monſieur ? Ne marchandez pas, s'il vous plaît à me le mander. Je vous aſſure que toutes ſes froideurs pour moi, ne m'ôtent pas une fort grande chaleur que j'ai pour ſa gloire & pour ſa perſonne. Vous le ſçavez bien, & je ſuis perſuadé que les tendreſſes que j'ai pour nôtre maître, ont augmenté l'amitié que vous avez dés long-tems pour moi. Continuez-la moi, Monſieur, je vous en ſupplie, comme à vôtre, &c.

XXIV. LETTRE.

Du Comte de C... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 May 1667.

JE vis hier chez Madame du B** & entre ſes mains un caractere qui m'a toûjours plû, mais qui me fut plus agréable que jamais par les marques de vôtre ſouvenir qui m'eſt cher au dernier point. Cela augmente la honte que j'ai d'être demeuré pour vous dans un ſi long ſilence; mais je vous aſſure que la peur de ne pouvoir pas aſſez bien dire combien je vous aime & combien je vous honore, m'a empêché, plûtôt que ma pareſſe, de vous

écrire;& de plus, il me ſemble que je dois être dans un certain état auprès de vous, que je n'ai pas trop beſoin de vous faire ſouvent des complimens, pour vous perſuader que je ſuis à vous plus qu'homme qui vive. Par deſſus tout cela je ſuis un peu glorieux. j'enrage que mon ſtyle & mon genie ſoit ſi fort inferieur au vôtre; & je porte quelque peine de celle que vous auriez de perdre un moment de tems à ne rien voir de tout ce que je voudrois que vous viſſiez, pour recevoir quelque ſatisfaction en liſant mes Lettres. Mais pour finir tout ce galimatias auquel je me ſuis embarqué mal à propos, je paſſerai aux nouvelles qui courent.

Je ne vous en ſçaurois dire de plus fraîches que le mariage qui ſe vient de faire à Saint-Germain, de Monſieur le Duc de Guiſe avec Mademoiſelle d'Alençon. On les a fiancez dans la chambre du Roi, on les a mariez dans la Chapelle, & ils coucheront enſemble ce ſoir dans le Château, ou bien il ne tiendra qu'à eux. Il y a beaucoup de choſes à dire là-deſſus que je veux taire pour éviter prolixité.

Tout ce que vous avez lû de la magnificence de Salomon ou de la grandeur du Roi de la Chine, n'eſt pas comparable à la

pompe qui accompagne le Roi dans ſon voyage. On ne voit paſſer par les ruës que penuaches, qu'habits dorez, que chariots, que mulets ſuperbement harnachez, que chevaux de parade, que houſſes brodées de fin or, que gens étourdis qui s'entrechoquent ou allant ou venant chercher ce qu'il leur faut pour parfaire leur équipage. Pour moi qui ſuis un peu plus poſé, j'ai compoſé un équipage du débris de celui que j'avois il y a deux ans, au grand ſoulagement de ma bourſe, & je m'en vais pour être témoin des conquêtes que le Roi va faire. Je n'ai ni office ni benefice, mais j'ai le plaiſir à l'âge de quarante-neuf ans de faire le métier de volontaire que je n'avois jamais fait.

Il me ſemble que je ſors de l'Academie Cela me réjoüit infiniment, & d'autant plus que le Roi m'a fait l'honneur de me permettre de faire ce voyaeg, dont je laiſſe à Madame du B** à vous dire les nouvelles fines & délicates, à quoi je ne ſuis pas propre.

Je voudrois bien que vous miſſiez en exécution le deſſein que vous avez projetté de venir participer à nos victoires. Je vous aſſure que de tous les Héros qui compoſent nôtre formidable armée, il n'y

en a pas un qui eût tant de joye de vous voir que moi. Je vous prie de m'excuſer ſi je me mets de ce nombre: mais que voulez-vous ? Il y en a tant & de tels que je pourray paſſer parmi les autres ſans qu'on y prenne garde. Adieu mon trés-cher Couſin, croyez que c'eſt du meilleur de mon cœur que je vous aſſure que je ſuis à vous.

XXV. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Juin 1667.

JE ne vous écrirai qu'un mot aujourd'hui, parce que j'ai la migraine; mais quand j'en devrois mourir, je ne ſçaurois laiſſer paſſer cet Ordinaire, ſans vous témoigner la joye que vous m'avez donnée, en m'apprenant que vous m'aimez toûjours autant que vous me l'avez promis. Vous devez juger ſi je fais cas de vôtre amitié, par l'allarme que j'avois priſe de la perdre.

Au reſte, je croi que vous ſerez ſurpris d'apprendre que Madame de M*** a chaſſé Mademoiſelle de...., Je ne vous

en mauderay point le détail, parce qu'il faudroit entendre les raiſons de part & d'autre pour le bien ſçavoir. Je ſçai de plus que la Dame s'en eſt allée ſans rien dire à perſonne, pas même à ſon mari ; à qui elle eſt allée à C.... où elle paſſera l'Eté : il y en a même qui diſent qu'elle ne reviendra point que pour ſe mettre dans un Convent. Dieu ſur tout. Vous vous ſouviendrez que vous m'avez promis tous les petits vers que vous feriez ſur elle.

Au reſte, pour des nouvelles de l'Armée, perſonne n'en ſçait encore que du lieu où elle eſt campée ; & pour les deſſeins ils ne paroiſſent pas juſqu'ici. Chacun raiſonne à ſa mode & ſe mêle de deviner; & de peur de ſe tromper, nomme toutes les Villes qu'on peut aſſiéger. On nous vient de dire qu'il y en avoit trois aſſiégées toutes en même-tems: Valenciennes, Courtray & Namur. On dit auſſi qu'on negocie avec l'Eſpagne.

XXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Chaſeu, ce 16. Juin 1667.

VOUS êtes la plus honnête, la plus réguliere & la plus agréable amie qu'on puiſſe avoir : je vous aſſure, Madame, que je ſuis bien content de vous : Je vous aime & je vous eſtime auſſi beaucoup, & je ſens bien que cela durera toûjours.

Au reſte, Madame, je ſuis un ami qui ne me laiſſe pas vaincre en témoignages d'amitié. Vous m'écrivez, dites-vous, avec un mal de teſte, & moi je vous écris avec la plus furieuſe migraine qu'on ait jâmais euë ; après avoir été ſaigné, & pour peu que vous me pouſſaſſiez je vous écrirois de mon ſang, que je vous aime.

Il eſt vrai que j'ai été ſurpris de l'eſcapade de Mad***. Ce n'eſt pas que je ne connoiſſe ſes manieres de peindre ; mais je croyois que l'âge auroit ce qu'on appelle meury ſa raiſon, & qu'au moins Dom C** ne la laiſſeroit pas broncher. Je ne ſuis pas un grand Predicateur ; mais

de mon regne, cela ne ſe ſeroit pas fait. Mandez-moi ce que l'on en dit dans le monde, & de la ſortie de C*** d'auprès d'elle. Quoi que vous me diſiez de cette Dame, je vous en ferai un Paroli à nôtre premiere vûë.

Quand vous aurez des nouvelles de l'Armée par nôtre ami Colligny, ou par quelque autre, je vous prie de me les mander. Mandez-moi ſi nôtre grand ami. . . . augmente ce beau corps de Volontaires, ou s'il eſt à Ham.

On dit ici les mêmes fadaiſes ſur les deſſeins de guerre que l'on dit à Paris Toute la différence, c'eſt qu'on les dit plus tard. Avec un peu de patience nous ſçaurons toutes choſes. Pour moi je ne trouve rien de ſi fou, que de vouloir deviner les entrepriſes; car on ne ſçait point d'ordinaire les forces ni les vûës des Entrepreneurs.

XXVII. LETTRE.

De Madame la Comteſſe de F... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Juin 1667.

NOUS revoilà donc en commerce reglé, Monſieur, car je vous aſſure

que je ne manquerai point de vous écrire auſſi ſouvent que je le pourray. Je ſuis ravie que vous preniez tout ceci comme vous faites. Vous êtes trop heureux de vous mettre l'eſprit au deſſus de tout. C'eſt aſſurément nous-mêmes qui faiſons nôtre bonheur ; il y a long-tems que je l'éprouve par moi même : Car quoique ma fortune ſoit mediocre , & que dans toutes les affaires que j'ai euës , j'aye eſſuyé mille chagrins, je n'ai pas laiſſé d'être gaillarde, comme celles qui en ont le plus de raiſon. Demeurons donc comme cela, & nous mocquons de tout. Il faut pourtant revenir voir vos amis cet hyver ; & c'eſt ce que je vous conſeille fort. La pauvre Madame de*** auroit bien beſoin de vôtre Philoſophie. Elle s'en eſt allée à*** dans le plus miſerable état du monde. Le bruit a couru qu'elle étoit dans un Convent, mais cela n'étoit pas vrai; c'eſt à cette heure , où elle auroit bien beſoin de cette devotion que vous ſçavez; mais j'ai peur que cela ne fût pas aſſez fort pour lui donner la tranquillité qu'il lui faudroit ſur le méchant état de ſes affaires. Je ne doute pas qu'elle ne vous ait écrit ſur tout cela, & que vous n'en ſoyez auſſi bien inſtruit que nous. Je vous aſſure que je ſuis fort

aiſe de vous voir dépêtré de cette folle paſſion qui vous a donné tant de mal: n'en parlons plus ſeulement, de peur de la réveiller.

Le Roi eſt parti de Charleroi le quinziéme. Il marche vers Arras, pour faire un ſiége; mais de ſçavoir de quel côté il tournera, c'eſt ce que perſonne ne peut deviner. Il fera apparemment tout ce qu'il voudra; car il a une très-belle Armée, & les Eſpagnols ſont trés-foibles. La paix d'Angleterre n'eſt point faite, & le Milord Saint-Alban partit hier pour aller trouver le Roi. Il y en a qui diſent que les Eſpagnols donnent Oſtende aux Anglois, & que par ce moyen ils auront des troupes Angloiſes, pour pouvoir faire tête à la fin de la Campagne. Peu de tems nous rendra ſçavans. On dit tant de menteries, qu'on ne ſçait que croire. MADAME s'en eſt encore bleſſée cette fois, dont on eſt au deſeſpoir.

**
*

XXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de F...

A Chaſeu, ce 25. Juin 1667.

JE ſuis bien plus aiſe quand vous m'écrivez ſouvent, Madame, que je ne ſuis fâché quand vous êtes long-tems ſans m'écrire; c'eſt que j'ai beaucoup plus de diſpoſition à vous aimer qu'à vous haïr. Vous ne ſçauriez vous imaginer juſqu'où va ma tranquillité ſur les injuſtices de ma fortune. J'en ſuis moi même ſurpris à un point que je ne me reconnois pas; car enfin je n'ai pas ſeulement beſoin du moindre effort de ma raiſon, pour me rendre content. Je croi que ſi on ne m'avoit fait qu'un peu de tort, j'aurois toûjours eu cela ſur le cœur, mais on l'a pouſſé ſi loin, qu'on m'a tout à fait détaché. C'eſt comme la Dame que vous ſçavez, ſi elle ne m'avoit fait qu'une eſcapade, comme celles à quoi elle étoit ſujette, je ne m'en ſerois jamais guéri, mais le tour qu'elle m'a fait, m'a entierement dégagé.

Je ſuis d'accord avec vous que le Roi eſt en état de faire en Flandre une partie

de ce qu'il voudra, & j'en ſuis ravi ; car outre l'interêt que je prens à la gloire d'un Maître qui n'a pû reburer mon amitié par tous les maux qu'il m'a faits : c'eſt que la proſperité le rendra de bonne humeur, & le diſpoſera peut-être un jour à me faire juſtice. Cette eſperance-là pourtant eſt accompagnée de fort peu d'impatience & d'un mediocre deſir, afin que je ne ſois pas fâché, quand cela n'arrivera pas ; car ſur toutes choſes je ne veux point être fâché. Je paſſe la vie aſſez agréablement pour ne la paſſer qu'en Province ; & ſi je ſuis auſſi délicat pour le moins que j'ai jamais été ; mais je me fais des plaiſirs de tout. Je n'en avois autrefois qu'un, pour lequel j'aimois tous les autres ; aujourd'hui je les aime tous également. Je les change avant que de m'en ſaouler, ainſi ils me réjoüiſſent toûjours. J'ai deux agréables maiſons, dont il y en a une fort belle. J'y demeure autant qu'elles me divertiſſent ; je fais mes affaires en me joüant, je n'en ai plus d'épineuſes. Je ne ſuis pas plus delicat ſur la bonne chere qu'autrefois, vous connoiſſez là deſſus mon indifference. Je reçois trois fois la ſemaine des Lettres de beaucoup de gens auſquels je fais exactement réponſe. Je fais des Mémoires qu'on

ſira peut-être un jour avec plaiſir. Il faut bien que j'écrive moi même mes ſervices à la guerre; ſi je veux que la Poſterité les ſçache; car je perdrois mon tems, ſi je m'attendois aux Hiſtoriens publics qui n'écrivent rien que les Miniſtres ne le voyent, & qui dés là n'ont garde de condamner la conduite de ces Miniſtres, par les éloges des gens qu'ils ont mal-traitez.

Voilà la vie que je fais ici, ma chere Couſine, qui ne m'empêchera pas pourtant de paſſer l'hyver à Paris, ſi le Roi me veut croire; car je meurs d'envie de vous y voir, & d'aller philoſopher avec vous. Cependant, ma chere Couſine, ſongeons à nôtre ſanté: car il n'y a rien de tel pour les malheureux que de vivre. On voit bien des changemens, mais quand il n'en arriveroit point en nôtre faveur, le pis aller, c'eſt qu'on vit.

XXIX. LETTRE.

De Madame de G.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30. Juin 1667.

J'Arrive de la Campagne de mon côté, & nôtre Couſine du ſien. La premiere

choſe à quoi nous penſons, c'eſt à vous écrire & à vous prier d'envoyer chez moi prendre nos deux Portraits.

Vous croyez bien que nous avons une furieuſe impatience de ſçavoir ce que vous mettrez au deſſous. Elle n'égale pourtant pas celle de vous voir. Hé, mon Dieu! mandez-nous donc quand ce ſera, & ſi vous ne croyez pas revenir ici l'hyver qui vient. La Comteſſe dit qu'elle ne vous écrit pas; mais qu'elle eſt aſſurée que vous n'en êtes pas moins perſuadé de ſon amitié. Entre vous deux le débat. Pour moi qui ſuis encore toute nouvelle venuë de la Campagne, je ne ſçai aucune nouvelle particuliere. Car pour les publiques, les Gazettes vous les apprendront.

Je ne puis auſſi vous rien dire de fort particulier de Madame de ***, elle m'a pourtant écrit qu'elle ne m'étoit pas venuë dire adieu, parce qu'elle étoit ſi chagrine, qu'elle ne vouloit pas ſe montrer comme cela. La verité eſt que ſon mari voulut qu'elle donnât un lit de camp & du linge à ſon fils pour aller à l'armée; & comme elle n'en voulut rien faire, & que ſon mari le lui ordonna malgré elle, elle ſe mit en une chaiſe roulante, & court encore.

Voilà

Voilà nôtre Comteſſe à qui il prend envie de vous écrire au bas de ma Lettre.

De Madame la Comteſſe du . . .

Mon inquiétude, eſt pour Mademoiſelle de * *, comme elle aura pû ſuivre ſa Maîtreſſe. Vous qui connoiſſez le terrain, mandez-moi ce que vous en penſez. Pour moi je n'ai à vous parler que de l'envie que j'ai de vous revoir, & que je ſouhaite extrémement que vous veniez vous établir à Paris ; car je ſuis plus de vos amies que perſonne du monde : quoique je ne le diſe pas ſouvent, cela eſt toûjours dans mon cœur de même, ſans que rien puiſſe jamais y apporter aucun changement.

XXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de G. . .

A Chaſeu, ce 5. Juillet 1667.

VOUS êtes les meilleures amies du monde vous & nôtre Comteſſe***. je vous aſſure qu'entr'autres éloges celui-là ne ſera pas oublié ſous vos portraits. Je ne vous manderai pas ce que j'y mets.

trai, je vous le dirai quand nous nous verrons : je ne me hâterai pas même de faire cette souscription, de peur que vous ne m'obligeassiez dans la suite à la changer. J'ai eu des amies dont les apparences étoient aussi belles que les vôtres, qui après que je les ai justement louées, m'ont forcé de me dedire. Qu'il vous suffise donc de sçavoir que si je parlois maintenant de vous, j'en dirois beaucoup de bien, & que je ne vous flatterois pas. Mandez-moi vos noms de baptême.

Je ne doute pas que le sujet de l'escapade de Madame *** ne soit celui que vous me mandez ; car je connois son attachement pour les meubles.

Au reste j'essayerai d'être à Paris à la fin de la campagne ; je n'y voudrois pas aller plûtôt quand je le pourrois, le Roi étant en Flandre. Il faut être chez soi, quand on ne peut être avec lui : il n'a pas tenu à moi, je lui offris mes services à la fin d'Avril dernier par une Lettre à laquelle je n'eus point de réponse. Adieu, Madame, je m'en vais écrire à nôtre Comtesse au bas de vôtre Lettre.

A Madame la Comtesse de...

Vous avez pû voir, Madame, dans la

Lettre que j'écris à Madame de***, ce que je penſe ſur ce qui regarde*** & ſa Maîtreſſe.

Pour répondre à ce que vous me mandez que vous êtes plus de mes amies que perſonne du monde, je vous proteſte qu'à l'égard du cœur on ne peut pas mieux meriter cette grace-là que moi. Je n'ay jamais eu tant d'envie de revoir une amie que vous. J'eſpere me ſatisfaire cet hyver là deſſus. Cependant je vous ſupplie de croire que je vous aime,& que je ne changerai jamais de ſentimens, quand même vous ſeriez treize mois à la Baſtille & enſuite exilée.

Je ne vous écris qu'une demie Lettre, je vous en écrirai une entiere quand vous m'en donnerez l'exemple,ou plûtôt quand il vous plaira; car je ſçai quelle eſt vôtre pareſſe ſur ce chapitre, & pour moi cela ne me coûte rien.

XXXI. LETTRE.

De Madame de... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce premier Juillet 1667.

A PRESENT que je ne ſuis plus campagnarde, vous aurez plus ſouvent

de mes nouvelles, & de celles du monde. Je ne ſçai ſi vous m'aurez fait de la juſtice de croire qu'il falloit que je ne fuſſe pas à Paris, puiſque je demeurois ſi long tems ſans me donner l'honneur de vous écrire, ou ſi vous ne m'avez pas déja condamné de pareſſe. Quoi qu'il en ſoit, la derniere Lettre que vous m'avez écrite eſt ſi obligeante, que je vous pardonne aiſément tout le tort que vous pourriez m'avoir fait là-deſſus.

Au reſte je ne doute pas que vous n'ayez bien de la joye de toutes les proſperitez des armes du Roi. Sa perſonne fait beaucoup plus d'effet que le nombre ſans elle, & que la valeur de ſes Soldats : car dès qu'il a paru devant Tournay, tout a cedé à ſa reputation.

Vous aurez appris, Monſieur, les particularitez de ce Siége, par mille relations, & je ne doute pas qu'on ne vous ait mandé que le Roi eſt allé à la tranchée, & a regardé par-deſſus. En verité il n'y a rien de ſi beau que de voir aller le Roi dans des lieux auſſi dangereux : Il y a eu un Page tué à ſes côtez. Les poltrons ne trouveront pas leur compte avec lui; car malgré qu'on en ait, il faut marcher droit. Adieu, Monſieur, tâchons de nous con-

ſoler, car perſonne n'en prendra le ſoin pour nous.

XXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de....

A Chaſeu, ce 5. Juillet 1667.

NON, Madame, je ne vous ai point condamnée, pour avoir été quinze jours ſans m'écrire; je me vais pas ſi vîte quand il s'agit de juger mal de ſes amies, & vous êtes une de celles dont j'aurois autant de peine à me déſabuſer. Ce n'eſt pas que je n'aye été ſouvent attrappé avec d'autres; mais je ne ſçaurois me corriger de me confier en ceux que j'aime. En arrive après ce qui pourra. Il eſt vrai auſſi que pour les gens qui m'ont une fois trompé il n'y a point de retour avec moi. Je ne dis pas cela pour vous faire peur, Madame, car je ſçai que c'eſt l'honnêteté qui vous conduit, & non pas la crainte; mais je vous le dis pour nous faire voir à quoi ſe doivent attendre ceux qui m'ont abandonné dans mes adverſitez.

Au reſte, Madame, vous me ſurprenez pas les nouvelles que me mandez de vous

la guerre : je ſuis aſſuré qu'il y a plus d'un Officier general en France qui n'en parle ni qui n'en écrit pas ſi bien que vous. Quand je ne connoîtrois pas comme je fais, Monſieur **, je jugerois à vôtre ſtyle, que vous auriez un commerce fort étroit avec un habile homme. Je reçois encore des nouvelles d'ailleurs, mais elles ne ſont ni ſi bonnes ni ſi bien écrites que les vôtres. Vous me ferez un fort grand plaiſir, Madame, de continuer, vous n'obligerez pas un ingrat, & peut-être qu'un jour ſerai-je aſſez heureux pour reconnoître toutes vos bontez.

Je ſuis fort fâché des déplaiſirs du Maréchal de Grammont, il n'y a gueres d'homme en France qui ſoit plus à plaindre que lui: Et pour moi à qui vous mandez que je tâche de me conſoler, je n'en ai pas grand beſoin Il y a bien des gens avec leſquels je voudrois avoir changé de fortune, mais il n'y en a point au monde contre qui je vouluſſe changer de ſituation d'eſprit. Vous le pouvez connoître à mes Lettres, Madame, vous le verriez encore mieux à ma converſation.

XXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de ....

A Chaſeu, ce 9. Juillet 1667.

JE croi que vous avez la même joie que moi des proſperitez & de la gloire de nôtre Maître, & le même regret de n'être pas au Biouac avec lui. Pour moi je me conſolois encore de n'aller point à la guerre, quand je n'y voyois que Colligny, Gadagne & Pradel; mais quand je voi le plus grand Prince du monde que j'ai ſervi toute ma vie, aller ſans neceſſité, & par un excès de valeur reconnoître les places lui-même; entrer dans les tranchées, & ſe mettre dans des endroits où l'on tuë des gens à ſes côtez, je ſuis preſque reduit au deſeſpoir d'être forcé à demeurer dans ma maiſon, & à reſſembler, au moins en apparence, à mille coquins qui n'ont pas de honte d'être chez eux en ſeureté & dans les plaiſirs, tandis que leur Maître fatigue & s'expoſe à mille perils à toute heure. Mais, Monſieur, ne trouvez-vous pas qu'il faut faire des choſes bien extraordinaires pour faire parler de ſoi au-

près d'un Prince auſſi brave que celui-là? Bon Dieu ! à quel prix met-il la gloire ? De nôtre tems nous l'avions à meilleur marché. Car enfin quand nous nous mettions ſouvent au hazard d'être tuez, perſonne ne nous offenſoit, & nous faiſions bien du bruit ; mais aujourd'hui que le plus grand Roi du monde s'en mêle, & qu'il ſe met à tous les jours, à peine ſçaura-t-on par la mort d'un gentilhomme, qu'il aura fait une belle action. Il n'importe, Monſieur, je voudrois bien être auprès de S. M. Quand on ne devroit jamais parler de ce que j'aurois fait de bien, il me ſuffiroit qu'il le ſçût lui tout ſeul ; car j'aime mieux ſon eſtime & ſon approbation que celle de tout le monde enſemble.

XXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de S....

A Chaſeu, ce 20. Juillet 1667.

IL ne ſeroit ni juſte ni honnête que je ne vous écriviſſe jamais que pour vous demander des graces, Monſieur. C'eſt donc pour me réjouir avec vous des victoires

toires du Roi que je vous écris aujourd'hui, & pour vous témoigner mon chagrin de n'être pas auprès de S. M. pour eſſayer de me mettre au devant des coups auſquels il s'expoſe ſi ſouvent. Vous n'aurez pas de peine à le croire, quand outre un peu d'eſtime que vous avez peut-être pour moi, vous ſongerez au plaiſir que j'aurois de faire voir en hazardant ma vie, que j'ai plus de zele pour ſa perſonne, & plus de courage que les gens qui m'ont rendu de mauvais offices auprès de lui. Je leur pardonne de bon cœur, car Dieu le veut; mais je ne ſçai pas ſi Dieu leur pardonnera. Je vous le ferai peut-être remarquer un jour. Cependant je ne deſeſpere pas que le Roi ne me faſſe enfin juſtice, & qu'il ne recompenſe mes ſervices, auſſi bien qu'il a prétendu châtier mes fautes.

XXXV. LETTRE.

De Madame de G.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. Août 1667.

NOUS ſommes bien aiſes que vous ſoiez ſatisfait de nos portraits: il eſt vrai que celui de la Comteſſe la fait plus

graſſe, & le mien plus maigre, ce n'eſt reſſembler qu'à nos deſirs ; car vous ſçavez bien que nous ſommes à nôtre grand regret autrement. Elle s'appelle Marie,& moi Lucie ; c'eſt Beaubrun qui l'a peinte; & Juſte, moi.

Pour les nouvelles, on ne dit point encore quelle ville le Roi aſſiege.

Le tonnerre eſt tombé à Villeroi, & a brûlé la main de la Maréchalle.

XXXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de G..

A Chaſeu, ce 10. Août 1667.

SI vous ſçaviez, Madame, combien vous me faites plaiſir de m'écrire,cela vous encourageroit à continuer.

On dit que le Roi a aſſiegé Liſle.Quelque méchante que ſoit cette Place, je croi qu'elle durera plus que Madame de * *

Je ſuis fort fâché de l'accident qui eſt arrivé à la pauvre Maréchalle de Villeroi. Le tonnerre en veut aux Maréchalles de France ; car vous ſçavez ce qu'il fit à Rome à la feuë Maréchalle d*** Si vous ne le ſçavez, Madame, je vous dirai qu'il

tomba dans ſa chambre fort prés d'elle, & qu'il lui fit l'office d'un Barbier fort adroit en un endroit que je ne veux pas vous nommer.

XXXVII. LETTRE.

De la Comteſſe de F.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23. Août 1667.

SI mon procès ne m'avoir pas un peu trop réveillée depuis quelque tems, vous n'auriez pas été dans la peine de le faire.

Monſieur le Duc a été malade au Camp, & cela a fort allarmé tout le monde. Monſieur le Prince eſt parti en diligence pour y aller: mais la fiévre n'a pas continué: on le porte pourtant à Arras, où Monſieur le Prince ſera ce ſoir. Jamais vous n'avez rien vû d'égal à la reputation qu'il s'eſt acquiſe en ſi peu de tems; il ſemble que cette Campagne n'ait été faite que pour lui. Il ſoutient cette réputation par une trés-grande bravoure & beaucoup d'eſprit. Le Roi reviendra à Saint-Germain auſſi-tôt aprés la priſe de Liſle, & tout le monde ſe raſſemblera peu à peu

Ne ſongerez vous point à revenir cet hiver ? En verité j'aimerois mieux que vous fuſſiez encore à la Baſtille : car au moins on vous verroit quelquefois. Je ne ſouhaiterois pas que vous y fuſſiez avec tout ce que vous y aviez de ce tems-là ; vous m'entendez bien : & je penſe que ce ſeroit tout le pis qu'on vous pourroit ſouhaiter au monde. Dites la verité : vous étiez bien ridicule, & je penſe que vous en êtes bien honteux. Je n'ai point eu de ſes nouvelles depuis fort long-tems. Je vous envoyai une de ſes lettres il y a ſix ſemaines. Vous ne me mandez point que vous l'ayez reçuë ; tout ce que je ſçai d'elle, c'eſt qu'elle fait une aſſez triſte vie. Adieu mon cher Couſin. Mon affaire ſe juge demain, après quoi vous verrez ſi je ferai bien mon devoir.

XXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Comteſſe de F...

A Chaſeu, ce 26. Août 1667.

CE diable de procès nous fait bien du mal à tous tant que nous ſommes de vos amis : il ne ſe contente pas de nous

tourmenter en vôtre perſonne par la part que nous prenons en ce qui vous touche, il nous fatigue encore nous-mêmes en nous privant du plaiſir de recevoir ſouvent de vos nouvelles. Mais enfin nous voici à la fin de nos peines, ma chere Couſine ; je vous aſſure que j'en ſuis ravi, car choſe du monde ne vous convient plus mal que de plaider, & quoique vous gagniez vos procès, vous êtes faite pour de plus agréables occupations. Quand la fortune vous donne de ſi ridicules emplois, elle nous dérobe ceux auſquels la nature vous avoit deſtinée. Vous y allez revenir, ma chere couſine, & j'eſpere en avoir ma part cet hiver avec vous. Si je vous avois vûë quelquefois depuis un an, il n'auroit rien manqué à mon divertiſſement : à cela près, je ne me ſuis pas ennuié un quart d'heure.

Au reſte, ne me parlez point de la Baſtille, à moins que d'y être enfermé avec ſa maîtreſſe, & qu'elle y demeurât de bon cœur : c'eſt le plus maudit lieu du monde : jugez donc comment je la trouvois quand j'y étois. Je vous avouë, ma chere Couſine, que j'étois bien ridicule ; mais il faut auſſi que vous me confeſſiez que nôtre amie l'étoit plus que moi.

Au reſte vous avez perdu ſa lettre au lieu de me l'envoier. Il y a trois ans que je vous aurois bien grondée pour pareille choſe, mais le tems n'eſt plus comme il *ſouloit*. Laiſſons-là l'amour, & parlons un peu de guerre.

Hé bien, Madame, n'avois-je pas raiſon de dire du Roi tout le bien que j'en ai dit ? Quand je vois un Prince maître abſolu d'un grand Royaume, recherché de la plûpart de ſes voiſins, craint des autres, auquel rien ne manque pour paſſer agréablement la vie, ni honneur, ni richeſſes, ni eſprit, ni plaiſirs ; quand je voi, dis-je, ce Prince ne ſe pas contenter de ſa fortune, & s'expoſer aux perils comme un aventurier pour chercher de la gloire, ne puis-je pas aſſurer que c'eſt un Heros. Je me ſçai le meilleur gré du monde du jugement que j'en ai toûjours fait ; & quoique je ne trouvaſſe pas trop de contrarieté ſur cela, je voyois bien pourtant qu'on ne penſoit pas encore de lui auſſi avantageuſement que moi.

Pour Monſieur le Duc, je vous avouë qu'il m'a ſurpris. Je croyois bien qu'étant fils du plus grand homme de guerre dont j'aie oüi parler, il ne pouvoit manquer d'être brave ; mais je ne penſois pas que

ſa réputation fût ſi connue en ſi peu de tems. Pour faire cet effet-là, il faut aller bien vîte en beſogne ; mais il faut tout dire auſſi, quelque ſource de valeur qu'on ait en ſoi : un exemple comme celui du Roi, aide bien à pouſſer les choſes dans l'extrémité.

XXXIX. LETTRE.

De Madame de G..., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Septembre 1667.

JE ſuis ſi peu à Paris, Monſieur, que je n'ai pû obéir à vos ordres; cependant j'en ſuis bien fâchée, parce qu'aſſurément je vous aime beaucoup. Si j'avois quelques années de moins, ce mot d'aimer en groſſes lettres me ſembleroit bien terrible ; mais comme il n'eſt queſtion de rien entre nous, je vous le dis hardiment, & je vous envoye les Tonrelontontons que Benſerade a envoyez à Monſieur & à Madame de Villers-Cotterets, vous en jugerez mieux que perſonne. La Comteſſe D*** n'eſt point du voyage, parcequ'elle va prendre des eaux. Pour moi je m'accoutume tellement à être ſolitaire, qu'en vo-

rité, ſi je pouvois je me rendrois hermite tout-à-fait, afin qu'il n'en fût plus parlé. Je ne ſai ſi vous ne comprenez point qu'on s'ennuie quelquefois autant de ſoi-même, qu'on fait des autres ; mais pour moi je le ſens à un point, que je deviens là-deſſus fort extraordinaire, pour ne pas dire folle.

XL. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame du . .

A Chaſeu, ce 24. Septembre 1667.

VOUS avez beau m'exagerer vôtre âge, Madame, quand, vous me direz que vous m'aimez, je m'en réjoüirai toûjours comme d'une grande faveur ; & ſans vous en vouloir être moins obligé, je vous aſſurerai que quoi que vous ſentiez pour moi, ce ne ſauroit être que de la reconnoiſſance, car c'eſt moi qui ai commencé de vous aimer.

Au reſte, Madame, les Tonrelontontons que vous m'avez envoiez, m'ont fort réjoüi. Il n'y a que Benſerade qui puiſſe faire cela auſſi galamment que lui.

Je comprens fort bien qu'on s'ennuie

de ſoi-même autant que des autres, & cela vient de l'oiſiveté. Si vous vous donniez une forte occupation, Madame, vous ne vous ennuieriez pas comme vous faites. Vous parlez de la ſolitude comme du remede au chagrin ; & ç'en eſt la véritable cauſe. Emploiez-vous, Madame, & vous ne vous ennuierez plus.

Cela ſeroit bien extraordinaire de voir Mademoiſelle de** épouſer l'Abbé***; mais cela le ſeroit bien plus, ſi aprés cela il n'étoit pas cocu.

XLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de la R...

A Chaſeu, ce premier Octobre 1667.

J'Envoie encore ſçavoir, Madame, ſi vous n'avez rien oublié à faire dire à... Mais voulez-vous que je vous parle plus ſincerement : je prens ce prétexte pour envoier ſçavoir de vos nouvelles : car je ſuis aſſuré que vous me dites hier, quand je pris congé de vous, tout ce que vous aviez à me dire.

Si vous voulez ſçavoir, Belize,

Pourquoi je fais pour vous chaque jour tant de pas,
Il faut que je vous en inſtruiſe,
C'eſt qu'en mourant d'amour pour vos divins appas,
Je veux que vous n'en doutiez pas,
Auparavant que je le diſe.

XLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame G...

A Chaſeu, ce 19. Octobre 1667.

SAVEZ-vous bien, Madame, que quoique je ſçache que vous vous mocquez de moi, quand vous dites que vous ne voudriez pas jurer que ce ne fût déja de concert que nous chantons la Comteſſe & moi le Tonrelontontron que vous ſçavez; je ne ſaurois m'empêcher d'en être bien aiſe; c'eſt que je l'aime fort, & que l'image même de ſa reconnoiſſance me fait plaiſir.

Je me prépare à me bien, réjoüir avec vous deux cet hiver; car vous croiez bien que l'ambition ne partagera pas trop mon cœur avec vous, & que quoique je l'aie peut-être auſſi grand que les Heros du ſié-

cle, je regle mon eſprit à ma fortune, & je ne veux que ce que je puis.

Je vous rends mille graces de vos nouvelles, vous êtes la meilleure amie que je connoiſſe.

XLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de T....

A Chaſeu, ce 18. Novembre 1667.

IL y a plus de ſix ſemaines que je me donnai l'honneur de vous écrire. Je ne vous parlai point de mon retour, parce que je crus que ce ſeroit aſſez pour y faire ſonger, que de vous faire ſouvenir de moi. Cependant, Monſieur, je n'ai point reçû de réponſe, & j'ai des affaires preſſées à Paris, ſoit en demandant, ſoit en défendant. Je vous mandai dés l'année paſſée que la plus grande pourtant que j'euſſe au monde, étoit de m'aller jetter aux pieds du Roi, de remercier Sa Majeſté des dernieres graces qu'elle m'avoit faites, & de la ſupplier trés-humblement d'oublier tout ce qui lui avoit pû déplaire dans ma conduite. C'eſt encore ce que j'ai aujourd'hui fortement dans le cœur; neanmoins

Monſieur, je ſuis tellement réſigné à ſes volontez, que s'il ne juge pas encore à propos de me faire cette grace, j'attendrai avec patience tout ce qu'il voudra faire de moi. Je vous conjure ſeulement, Monſieur, de lui demander encore pour moi ſa protection; & qu'il ne m'abandonne pas à la chicane de quelques miſerables, qui ſe prévalent de mes malheurs & de mon abſence. S'il ſçavoit combien j'ai été touché de voir qu'en me châtiant il a eu la juſtice de me garantir d'oppreſſion, il ne me croiroit pas indigne de ſes bontez. Je vous ſupplie trés-humblement, Monſieur, de m'en procurer la continuation, & de me croire aſſurement, &c.

XLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur l'Evêque d'..

A Chaſeu, ce 27. Decembre 1667.

JE vous laiſſai avant-hier dans un état qui me donne de l'inquiétude. Je vous ſupplie, Monſieur, de me faire ſçavoir ſi vous avez été obligé de vous faire ſaigner une ſeconde fois, & comment va vôtre fluxion; mais ce dont je vous prie

inſtamment, c'eſt d'avoir ſoin de vôtre ſanté, & de vous moins appliquer au travail que vous ne faites. Car ce même zele qui vous porte avec tant de chaleur à faire tant de bonnes œuvres, vous empêchera enfin de les pouvoir continuer, ſi vous ne le reglez ſuivant vos forces. Je m'érige ici en faiſeur de rémontrances aſſez contre mon naturel ; mais c'eſt que je prens un trés-grand interêt en tout ce qui vous touche, & qu'on ne peut-être plus que je le ſuis, &c.

XLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Agnan.

A Chaſeu, ce 9. Decembre 1667.

JE ne doute pas, Monſieur, que vous n'aiez reçû une lettre que je vous écrivis l'été dernier, par laquelle je vous témoignois le déplaiſir que j'avois de n'être pas auprés du Roi pendant ſa campagne, pour être témoin de ſa gloire, & pour eſſayer d'y contribuer en quelque façon par la perte même de ma vie. Vous croiez bien, Monſieur, qu'ayant fait trente ans durant ce métier-là en l'abſence de S. M.

& ſous des Generaux qui ne m'ont peut-être pas toûjours rendu juſtice, je l'aurois fait de bon cœur à la vûë du Roi. J'en demandai la permiſſion à Sa Majeſté, qui ne m'en jugea pas encore digne. Cependant je vous dirai de la meilleure foi du monde, que la continuation des châtimens & les refus de graces ne m'ôtent pas du cœur le zele ardent que j'ai toûjours eu pour ſa perſonne. Quelque raiſon que vous ſçachiez, Monſieur, qu'il y a de l'aimer, peut-être ſerez-vous ſurpris que cette amitié réſiſte à la priſon, à la deſtitution de Charge & à l'exil. Cependant vous en ſerez perſuadé quand je vous aurai dit mes raiſons.

Premierement, Monſieur, vous ſçavez la tendreſſe & l'admiration que je vous ai témoignée pour le Roi, & je ne dis pas que me confiant trop en ces ſentimens-là, en la croiance qu'on ne pouvoit faillir avec de ſi bons principes, & en quelque ſorte de merite que je pouvois avoir d'ailleurs, je ne me ſois un peu relâché de ma conduite, & que je n'aye donné priſe ſur moi à mes ennemis.

Lorſqu'on me voulut faire une affaire auprés du Roi en 1664. à Fontainebleau, vous ſçavez la converſation que j'eus avec

Sa Majeſté,& vous fûtes témoin des tranſports de joye que j'eus pour les bontez qu'elle m'avoit témoignées. Cette converſation, Monſieur, me fit ſi bien voir que le Roi eſt bon & juſte, & même qu'il fut bien-aiſe de me trouver innocent ; que rien ne m'ôtera jamais de l'eſprit, qu'il ne me châtie que parce qu'il croit que je le merite : & quand l'adverſité dure un peu long-tems, que la nature qui ſouffre, me dit que mes ſervices paſſez devroient bien me faire obtenir quelque grace, & que mes peines ſont plus grandes que mes fautes : la raiſon ſoutenue de l'eſtime infinie que j'ai pour mon Maître, me repréſente que des gens en qui il a creance, ont rendu de méchans témoignages de moi ; qu'y ayant quelque fondement à ces rapports, il n'y a plus que l'exageration qu'on a faite de ma mauvaiſe conduite, qui l'oblige de prolonger mon châtiment ; & c'eſt ce plus ou ce moins qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe connoître.

Voilà, Monſieur, ce qui fait que j'aime le Roi, quoi qu'il me faſſe. Je ne ſçai ſi le tems eſt encore bien loin, ou s'il eſt proche, auquel Sa Majeſté connoîtra que je ne ſuis pas tout à fait indigne de ſes graces ; mais je ſuis aſſuré que Dieu a trop

de ſoin de moi, pour ne lui pas faire connoître cela un jour. Je ne doute pas, Monſieur, que vous ne ſoïez fort aiſe que cela arrive, car perſonne n'aime plus Sa Majeſté que vous, & je ſuis tout-à-fait perſuadé de vôtre amitié pour moi.

XLVI. LETTRE.

De Madame de G... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Decembre 1667.

JE me conſolois de n'avoir point de vos nouvelles, dans l'eſperance que j'avois de vous voir bien-tôt ici; mais, Monſieur, vous ne venez, ni vous n'écrivez, & croïez-vous que vos amies s'accommodent long-tems de ce procedé? Pour moi, je vous le dis, je ne l'approuve pas, & vous devriez du moins faire réponſe à deux de mes lettres, depuis leſquelles je n'ai pas oüi parler de vous; car cela me met en peine de vôtre ſanté, & l'on ne ſçait où vous êtes. Si vous ſongez à revenir, il me ſemble qu'il eſt tems d'y penſer. La ſaiſon n'eſt gueres belle pour la Campagne, quoique la Cour y ſoit encore, mais on nous fait eſperer qu'elle ſera ici aux Rois

Rois. On y danſe un balet, & une de nos amies en eſt, qui naturellement n'aime pas trop ces ſortes de plaiſirs. Vous ſçavez qu'elle eſt d'aſſez bon goût, pour aimer préferablement à toute autre choſe la converſation des gens d'eſprit, & ſur tout de ſes amis. De vous dire que Monſieur de Valois eſt mort; que la paix ſe fait en Angleterre, que l'on parle de guerre contre l'Eſpagne; que tout le monde ſe croit malheureux: je crois que c'eſt ne vous rien apprendre, & j'aime mieux vous dire que la Comteſſe me parle ſouvent de vous; qu'elle vous fait mille amitiez, & que je ſuis de tout mon cœur, &c.

XLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Côme.

A Paris, ce 15. Decembre 1667.

JE vous croiois encore auprés de Touloufe, M. R. P. lorſque j'ai appris par la Gazette avec quels applaudiſſemens vous avez prêché devant le Roi aux Thuilleries. Ce ſuccés-là vous eſt ſi ordinaire, qu'il vaudroit autant vous faire compliment ſur ce que vous ſçavez parler fran-

çois, que de vous en faire ſur ce que vous ſçavez dire de belles & de bonnes choſes. Outre qu'aſſurement vous aimeriez mieux la converſion du pécheur que ſes loüanges. Ainſi je ne vous dirai rien là-deſſus, M. R. P. ſinon que je voudrois bien avoir été un de vos auditeurs, & je vous aſſure que la Cour & ſes pompes n'ont point de part à mon ſouhait. Ce n'eſt pas que j'aye encore fait comme vous le voudriez, M. R. P. mais il n'eſt pas imaginable combien je ſuis détaché de la fortune, & réſolu de ne plus guere faire de démarches de ſon côté, ou du moins d'avances.

Peut la folle paſſion dont vous m'avez vû entêté, mon cœur eſt abſolument guéri; je l'appelle folle, non pas tant au mépris de l'amour, que du ſujet qui le cauſoit. Il eſt vrai que le tems & l'abſenſe ont tellement laiſſé, ſi cela ſe peut dire, les coudées franches à ma raiſon, que j'ai honte d'avoir ſi long-tems balancé à mépriſer la plus lâche inconſtance qui ſe ſoit jamais vûë. Vous remarquerez, s'il vous plaît, M. R. P. c'eſt la conjoncture qui me la fait trouver unique en ſon eſpece, & non pas le changement, dont il y a tous les jours mille exemples. Je comprenois bien la noirceur de la

ſingulatité de celui-là, lorſque j'eus l'honneur de vous voir à la Baſtille ; mais une longue accoutumance à aimer Madame*** & a en être aimé, m'obligeoit de me flater de l'eſperance de la pouvoir faire revenir à moi avec tant de marques d'un véritable repentir, & un procedé à l'avenir ſi tendre & ſi honnête, que tout cela effaceroit cette tache de ſa vie: je lui cherchois des excuſes, & je me diſois des raiſons bien meilleures que les ſiennes, tant j'étois ingénieux à me tromper moi-même. La verité, M. R. P. eſt que les ſens étoient encore alors maîtres de la raiſon. Je diſois de ma maîtreſſe comme Ovide de la ſienne,

Averſor morum crimina, corpus amo.

La citation eſt un peu profane faite à un homme comme vous, mais je n'en ſçai point de plus ſainte. Si j'avois lû autant les Peres que vous, peut-être vous en ferois-je quelque autre. Aprés tout, il faut plus regarder ſi les choſes ſont dites à propos, que d'où elles viennent. Le vers d'Ovide dit bien ce que je veux dire, & c'eſt aſſez.

Mais, M. R. P. j'ai un peu étendu cette matiere : je ne l'aurois pas fait, ſi vous n'y

aviez eu quelque interêt, j'ai cru qu'il ne vous déplairoit pas de voir un ouvrage de vos mains en ſa perfection. Si vous avez ſouhaité de me voir ſans amour pour Madame* * * * vous avez contentement. On n'en peut être plus dégagé que je le ſuis, ni de meilleur cœur, &c.

XLVIII. LETTRE.

Réponſe du Pere Dom C.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Janvier 1668.

VOus me rendez bien glorieux, Monſieur, en me donnant tant de part dans l'honneur de vôtre ſouvenir : il faudroit que vous ſçuſſiez à quel point je vous honore, pour ſçavoir combien je conſidere cette grace. Celle que le Roi m'a faite en me rappellant ici, me donne bien moins de joye, parce qu'elle a des ſuites qui m'effrayent. Vous ſçavez bien que ce n'eſt pas une petite affaire que d'avoir à prêcher à la Cour, & qu'on eſt toûjours entre deux écueils par la crainte de manquer de zele ou de prudence. J'attens l'un & l'autre du Ciel,

auſſi-bien que vôtre retour, dont j'aurai une joye extrême.

Je ne vous dis rien ſur le chapitre de la Dame dont vous me faites l'honneur de me parler; le miniſtere où elle m'employoit, m'impoſe un ſilence ſi auſtere, que tout ce que je vous en puis dire, c'eſt que ſes affaires & ſa ſanté ne ſont pas en aſſez bon état, pour lui faire aimer Paris. Vous êtes bien-heureux, Monſieur, d'avoir briſé vos liens: il n'y en a point de cette nature qui ne ſoient toûjours dangereux, & trés ſouvent incommodes. Je croi bien que vôtre ſortie de la Baſtille vous a rendu plus d'une liberté. Si j'étois maître de la mienne, Monſieur, je vous irois chercher juſques dans vôtre ſolitude; nous y parlerions de ce grand Maître qu'on ne ſe repent jamais d'avoir ſervi, & j'aurois le plaiſir de vous dire quelquefois moi-même qu'on ne peut être avec plus de reſpect que moi, &c.

XLIX. LETTRE.

De la Comteſſe de F.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Janvier 1668.

J'Avois toûjours eſperé que vous reviendriez un peu nous voir ; je vous croiois même trouver ici à mon retour de Normandie : mais enfin vous êtes encore chez vous, je n'entens même point parler de vos affaires : cela me donne, je vous aſſu e mon cher Couſin, bien de l'inquietude ; car aprés tout il faut revoir ſes amis & mener une vie douce avec eux, s'il y a moyen. Ce n'eſt pas le plus méchant parti, de la maniere dont la Cour & le monde ſont tournez préſentement.

Voyez ſi je ne vous ſuis point bonne à quelque choſe ; du moins je pourrai bien, ce me ſemble, preſſer les gens qui ſe mêlent de vôtre retour. Enfin diſpoſez de moi ; vous êtes bien perſuadé, je croi, que ce ſera avec plus de zele & d'amitié, que qui que ce ſoit aſſurément ; auſſi ne vous en fais-je pas davantage compliment.

J'ai trouvé ici Madame..... fort chagrine de l'état de ſes affaires, & beaucoup auſſi de ce qu'il ſemble que vous ne ſoyez plus pour elle comme vous étiez quand vous êtes parti. Elle m'en a dit quelque choſe, & j'ai pris la liberté de vous condamner ſur l'étiquette du ſac.

Mandez-moi un peu la vie que vous faites; celle que nous faiſons n'eſt pas fort agréable; chacun a ſes chagrins; & par deſſus tout il y a la plus grande gueuſerie parmi les Courtiſans que vous ayez jamais vûë.

On parle fort de la paix, & on commence à la ſouhaiter, parce qu'on ne voit pas que la guerre ſerve de beaucoup; mais pour mieux parler, on ne ſçait que ſouhaiter.

L. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Comteſſe de E....

A Buſſy, ce 11. Janvier 1678.

J'Avois eſperé auſſi-bien que vous, ma belle Couſine, que je tournerois à la Cour à la fin de la Campagne; mais cela ne s'eſt pas fait, comme vous voyez, &

je ne ſçaurois vous dire quand il ſe fera, s'il dépendoit de moi ſeul, je vous en parlerois plus poſitivement; & vous croiez bien que j'aimerois mieux être avec vous & avec le reſte de mes amis, particulierement l'hiver, qu'à la campagne. Cependant je vous aſſure qu'on ne s'y peut pas moins ennuyer que je fais. Je trouve autant de douceur à mettre ordre à mes affaires, que j'en trouvois autrefois à les ruiner. Je me fais une occupation de cela, d'embellir mes maiſons, d'y recevoir mes amis de Province, de les aller revoir, & d'entretenir commerce avec mes amis de la Cour. Enfin les jours d'été, comme je vous ai déja mandé, m'ont paru trop courts. Il eſt vrai que je ne ſaurois aſſez admirer l'état où je me trouve; vous ſçavez combien je ſuis prompt & ſenſible, combien j'aime à me réjoüir avec des gens qui entendent raillerie. Je ſuis encore le même ſur tout cela: cependant je ſuis dans une tranquillité d'eſprit ou je n'ai jamais été que depuis que je ſuis ſorti de la Baſtille. Je n'eſpere rien aujourd'hui, mais auſſi je ne crains rien; & autrefois je craignois tout, & je n'eſperois gueres; ma fortune que je voiois traverſée par mille ennemis, me tenoit en de continuelles

nuelles allarmes, & je n'y aurois pû réſiſter ſans la belle paſſion que vous connoiſſiez, dont je faiſois alors tous mes plaiſirs.

A propos de cette paſſion, vous me mandez que le digne ſujet qui la cauſoit, a bien du chagrin, de ce qu'il ſemble que je ne ſuis plus pour lui comme j'étois quand nous nous dîmes adieu, qu'il vous en a fait des plaintes, & que vous avez pris la liberté de me condamner ſur l'étiquette du ſac.

A cela, je vous répons qu'on ne peut pas être plus changé que je le ſuis ſur ce chapître, & en voici la raiſon : c'eſt que lorſque je lui promis d'être ſon ami, & de n'être que cela, l'amour que j'avois encore dans le cœur pour elle, me faiſoit acquieſcer à ſes volontez, en me flattant de l'eſperance qu'elle pourroit un jour revenir à moi ; mais le tems & l'abſence m'ayant guéri de cet amour, les réflexions que j'ai faites ſur la conjoncture de ſon changement, m'ont mis dans le cœur un grand mépris pour elle ; & quoi qu'elle vous diſe, je ſuis aſſuré qu'elle ſçait bien que j'ai raiſon.

Pour ce qui eſt de la liberté que vous avez priſe de me condamner ſans m'entendre ; je trouve que vous avez fort

bien fait ; il ne faut jamais rien dire de fâcheux à ſes amis, quand la complaiſance qu'on a pour eux, ne ſçauroit leur nuire. Du tems que vôtre amie étoit encore en état de ne ſe pas deshonorer, comme elle a fait, par une horrible ingratitude, vous auriez été reſponſable de ſa perte, ſi vous l'aviez flattée ; mais aujourd'hui qu'elle n'a plus rien à perdre, & que même ſon repentir ne lui ſerviroit de rien à mon égard ; vous avez raiſon d'approuver ſes plaintes, & je veux bien même que vous lui diſiez que vous n'avez jamais vû un procedé ſi fou ni ſi brutal que le mien. Mais auſſi quand nous nous reverrons, vous ne ſçauriez me refuſer ſans injuſtice une pareille complaiſance. J'attens que vous me diſiez pis que pendre d'elle. Car vous ſçavez bien en conſcience qu'elle merite mieux ce traitement-là que moi.

Je ſerois bien fâché que la Paix ſe fiſt ; car j'eſpere que la guerre me donnera moyen de ſervir encore le Roi, dont les mauvais traitemens ne m'ont pû guérir. Je l'aime toûjours, quoi qu'il me faſſe ; car je ſuis perſuadé que s'il me connoiſſoit, il me traiteroit mieux, & j'eſpere qu'il me connoîtra un jour.

Pour les offres que vous me faites de preſſer ceux qui ſe mêlent de mon retour, je vous dirai que ſi j'avois quelqu'un a employer pour cela, je m'adreſſerois à vous, parce que je ſuis aſſuré que vous m'aimez. Je vous en rends donc mille graces.

LI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ...

A Buſſy ce 14. Janvier 1668.

J'Ai eu tant de peur pour vous, Madame, que je viens d'avoir de la joye d'apprendre que vous n'étiez que malade. Il y avoit ſi long-tems que je n'avois eu de vos nouvelles, & j'ai tant de confiance en vôtre amitié, que j'apprehendois que vous ne fuſſiez morte ; mais puiſque ce n'eſt que de la bile qui vous tourmente, j'eſpere que vous vous en deferez, comme j'ai fait de la mienne. Il n'eſt pas concevable combien j'ai de ſanté, je croi que Dieu me remplace en cela le bien qu'il m'ôte d'ailleurs. L'eſperance & la crainte où j'étois toûjours à la Cour, m'échauffoient ſi fort le ſang, qu'il

falloit ſouvent m'en tirer, c'eſt-à-dire, donner une moitié de ma vie pour ſauver l'autre. Aujourd'hui la mauvaiſe fortune me donne une tranquillité admirable. Vous ne ſçauriez comprendre Madame, combien une doſe d'adverſité eſt quelquefois ſalutaire. Je vous avouë que ce breuvage eſt un peu amer, & que même il faut avoir la tête bonne, pour que ſes vapeurs ne la faſſent pas tourner ; mais avec un peu de peine au commencement, on s'y accoûtume à la fin, & ce remede fait des effets merveilleux, Vous autres gens du monde me traiterez de Charlatan, & je ſuis aſſuré que vous prendriez plûtôt du vin émetique que le breuvage que je vous propoſe ; auſſi peu de gens s'en ſont-ils jamais ſervis que par force.

J'ai du déplaiſir auſſi bien que vous du traitement que reçoit nôtre ami, & j'aimerois mieux que ce fût un autre homme de merite que lui qui ne fût pas de mes amis, qui aidât à me conſoler par l'exemple de la mauvaiſe fortune, de tout ce qu'on m'a fait depuis trois ans.

Au reſte, je vous prie de ne montrer les Lettres que je vous écris, qu'à Monſieur** Vous ſçavez que les gens qui ſont en l'état où je ſuis, ne ſçauroient parler de maniére

qu'on n'y trouve à redire, s'ils ſont gais, ils aigriſſent leurs ennemis, s'ils ſont chagrins, ils font craindre leur reſſentiment. Pour moi on ne me trouveroit pas aſſez abbattu, & quoique j'aye de la fermeté de reſte, je ſerai bien aiſe qu'on ne me donne pas de nouveaux ſujets de l'exercer.

LII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy. à Mademoiſelle d'A...

A Buſſy, ce 20. Janvier 1668

JE ſuis bien obligé à Madame D** du ſoin qu'elle a pris de me faire faire ſon portrait, je vous ſupplie, Mademoiſelle, de l'en bien remercier pour moi, en attendant le compliment que je lui en ferai moi-même, ſi-tôt que je l'aurai reçû.

Pour le vôtre & celui de mon *Cœur* je m'y attens pour le Carême, ſi je les allois recevoir moi-même de vous, vous n'en ſeriez pas fâchée, ni moi non plus. Cela ſe pourroit bien faire : car enfin tout finit, les exils & les priſons auſſi bien que les

amourettes,& quelquefois même les unes font finir les autres.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Cependant comme l'heure de cette fin eſt incertaine, il ſe faut précautionner contre l'abſence par des commerces de Lettres avec ſes amies. Je n'en ai point, Mademoiſelle, dont je faſſe plus d'eſtime que de vous; & quoique l'avanture qui m'eſt arrivée depuis deux ans, me dût donner de l'humilité, j'oſe vous dire que vous ne vous rebuterez pas de moi à force de me connoître; mais auſſi vous avez le cœur bien fait, & je ſuis aſſuré que ſi vous aviez un Amant, vous ne rompriez pas avec lui pour le voir perſecuté.

Cela ſoit dit en paſſant.
Pour celle que j'aimois tant.

Au reſte, Mademoiſelle, quoique le Roi m'ait fait, je ne ſçaurois me laſſer d'admirer ſon genie. Quand il eſt dans les plaiſirs, on diroit qu'il eſt né pour cela. Quand il s'adonne aux affaires, c'eſt avec une application incroyable. Quand il eſt à l'armée, il n'y a que pour lui. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que c'eſt un Prince

fort extraordinaire, & que s'il peut une fois ajoûter à toutes ſes vertus, celle de me faire du bien, il ne lui en manquera aucune.

Vous ne ſçauriez me mander rien de plus agréable que le ſouvenir que les C**** ont de moi, ce ſont des amies celles-là, qui redoublent de tendreſſe pour leurs amis mal-heureux.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Je rends cent mille graces à Meſdames de***** des mille complimens qu'elles me font : je ſuis aſſuré qu'elles n'ont pas eu la moindre tentation de ceſſer de m'aimer, quand elles m'ont vû à la Baſtille

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Pour *'** vous voyez bien, Mademoiſelle, par mes petits vers, que vous ne m'avez pas perſuadé, je ſçai fort bien à qui m'en tenir.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

LIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'A...

A Buſſy, ce 6. Fevrier 1668.

J'Ay bien de la joye, Mademoiſelle, du plaiſir que vous avez à recevoir de mes Lettres, cela me rendra encore plus ſoigneux de vous écrire : car perſonne n'aime tant à réjoüir ſes amis que moi les miens.

Je ne doute pas que Madame **** ne me trouve peu divertiſſant, mais qu'elle s'en prenne à elle-même, elle a dû s'y attendre comme je lui dis dans ce Rondeau que je vous envoye. J'ai vû le tems que mes Lettres lui ſembloient bien plus agréables qu'à vous ; il eſt vrai que j'ai perdu à ſon égard tous mes agrémens, quand j'ai perdu ma fortune. J'ai grand tort auſſi, Mademoiſelle, de n'être pas toûjours heureux, pour être toûjours aimé d'une ſi digne Maitreſſe. Mais laiſſons cette matiere, & parlons de la guerre.

Il vient de paſſer dix mille hommes à ma porte : il n'y a pas eu un Officier tant ſoit peu hors du commun qui ne me ſoit venu

voir. Biens de gens de la Cour ont couché ceans, je dis même des gens qui n'étoient pas mes amis particuliers. Je croi que le Roi eſt préſentement à Dijon. J'envoyai hier un Gentilhomme à S. M. avec une Lettre, * par laquelle je la ſupplie de trouver bon que je me rende auprés d'Elle en ce voyage.

Je vous manderai la réponſe que j'en recevrai, je penſe qu'il va dans la Comté de Bourgogne, & je ne doute pas qu'il ne réuſſiſſe en tout ce qu'il entreprendra; car Dieu eſt d'ordinaire pour les plus forts & pour les plus ſages.

LIV. LETTRE.

Du Duc de Noailles au Comte de Buſſy.

A Auxonne, ce 9. Fevrier 1668.

EN meme tems que j'ai reçû vôtre Lettre du 4. de ce mois, quoique le Roi ne fit que d'arriver ici, & qu'il fût fort occupé, j'ai trouvé un tems favorable pour préſenter celle que vous écrivez à S. M. qui l'a lûë d'un bout à l'autre, & m'a témoigné vous en ſçavoir gré.

* Tome 1. page 13.

Quand je lui ai demandé s'il vouloit que vous vinſſiez ici, il m'a dit que pour ce voïage il ne vouloit pas, & que vous priſſiez patience. J'eſpere que ce ſera pour la Campagne prochaine. Voilà tout ce que j'ai pû faire pour vôtre ſervice. Je vous prie d'être perſuadé que perſonne n'auroit plus de joye que moi de pouvoir contribuer à vôtre ſatisfaction, & de vous faire connoître que perſonne ne peut être plus, &c.

LV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'A...

A Buſſy, ce 16. Fevrier 1658.

MONSIEUR de Noailles me vient de faire réponſe, qu'il avoit préſenté ma Lettre au Roi : que S. M. l'avoit lûë toute entiere, & lui avoit dit que ce ne ſeroit pas pour cette campagne, mais que je me donnaſſe encore patience,

Dole s'eſt renduë le 14. de ce mois, le Roi leur a accordé les mêmes privileges qu'ils avoient ſous le Roi d'Eſpagne, & de là a marché à Gray, qui, je croi, fera encore moins de reſiſtance.

Voilà faire la guerre, cela, Mademoiſelle : Vous m'avoüerez qu'un Roi de trente ans, qui aprés une longue & rude Campagne, quitte au plus fort de l'hyver de grands plaiſirs, & vient en s'expoſant comme un ſoldat de fortune, conquerir en trois ſemaines une grande Province, n'a pas tout ce qu'il merite, quand il n'a que le plus beau Royaume du monde.

Monsieur a été juſqu'à une petite journée dici. Je lui avois envoyé offrir ma maiſon, des chevaux de ſelle, une chaiſe, & un caroſſe. S'il eût paſſé outre, il s'en fût ſervi; mais le Roi lui a fait dire par le Comte de Grammont de s'en retourner, & que Dole étoit pris.

S'il arrive quelque autre choſe, je vous le manderai ; je ſuis ici à la ſource des nouvelles. Je ne comprens pas comment on peut vivre éloigné de la Cour. Je vous aſſure que vous me faites grand pitié vous autres gens exilez : mais il faut prendre patience & eſperer que vos maux ne dureront pas toûjours.

Au reſte, vous me mandez que je vous témoigne bien de l'aigreur contre Mad***. Je vous aſſure pourtant, Mademoiſelle, qu'on n'en ſçauroit guere moins avoir contre elle que j'en ai, pour de l'indifference

accompagnée d'un air un peu goguenard, je ne dis pas. Tant que je n'ai pas été bien dégagé, j'ai été furieux, quand je ſongeois qu'elle avoit rompu avec moi durant ma priſon, & la vengeance que j'en voulois prendre alors, étoit proportionnée à l'amour dont j'étois encore rempli, mais aujourd'hui que le tems m'a déſabuſé d'elle, je me trouve ſi heureux d'être hors de ſes mains, que je n'ai plus de colere, & il ne me reſte ſur ſon ſujet qu'une certaine demangeaiſon de plaiſanter, qu'elle ne ſçauroit condamner ſans choquer ſes propres intereſts, puiſque la plaiſanterie eſt la plus ſeure marque du dégagement de mon cœur, qui eſt la choſe qu'elle m'a ſi inſtamment demandée.

Vous me ſurprenez beaucoup de me mander qu'elle travaille fort eſſentiellement à me rendre ſervice; aprés les beaux ſentimens de pieté qu'elle m'avoit temoigné avoir, je me ſerois plûtôt attendu à ſes prieres au Ciel, qu'à ſes bons offices à la Cour.

LVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy, ce 28. Février 1668.

JE ne vous ai pas encore remercié de la derniere grace que vous m'avez faite, parce que j'avois attendu que vous fuſſiez un peu plus en repos que vous n'étiez. Mais aujourd'hui, Monſieur, je vous dirai que ſi vous aviez beſoin de ma vie, je vous la donnerois du meilleur de mon cœur.

On m'écrit que le Roi partira bien-tôt pour la Flandre. Je vous ſupplie de me mander ſi vous ne trouvez pas à propos que je lui écrive, & le tems qu'il faudra que je le faſſe. Mais ce dont je vous conjure, c'eſt de croire que vous n'avez perſonne au monde qui ſoit tant à vous que, &c.

LVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T...

A Buſſy, ce 5. Mars 1668.

JE viens d'apprendre que vous aviez été malade, & en même tems que vous

vous portiez bien, Madame. Je vous aſſure que j'en ſuis fort aiſe,& qu'il ne peut jamais vous rien arriver à quoi je ne m'intereſſe extrémement.

Vous voulez bien, Madame, que je vous diſe le chagrin que j'ai eu depuis trois ſemaines ; j'ai veu la guerre à quinze lieuës de chez moi ſans oſer y aller. Je ſuppliai trés-humblement le Roi de me le permettre, mais Sa Majeſté ne le jugea pas à propos. Cependant, Madame, je vous aſſure que je n'ai jamais tant ſouffert qu'en cette rencontre. J'ai fait ce métier-là trente ans durant ſous des Generaux dont les uns n'ont pas voulu, ni les autres pû faire valoir mes ſervices;& lorſque le plus grand Roi du monde va lui-même commander ſes armées & juger du mérite des gens, je me trouve dans ma maiſon comme un miſerable provincial. Je ſuis preſque au deſeſpoir, Madame, quand je ſonge que j'aurai vêcu dans un regne plein de merveilles, auſquelles le moindre ſoldat des Gardes aura plus de part que moi. La confiance que j'ai en la bonté du Roi me ſoûtient un peu. Il n'eſt pas ſi accompli qu'il eſt, ſans être miſericordieux: j'eſpere même qu'il aura quelque égard à mes ſervices paſſez, & Dieu eſt trop juſte

pour ne lui pas faire connoître le zele que j'ai toûjours eu pour ſa gloire & pour ſa perſonne.

Si je me laiſſois aller, Madame, je ne finirois pas ſi-tôt ſur le chapître des loüanges du Roi ; car outre le plaiſir que j'ai d'en parler, je ſcai combien je vous fais ma cour. Mais quelques juſtes qu'elles ſoient, comme l'état préſent de ma fortune pourroit rendre ſuſpecte l'intention avec laquelle je les donne, j'attendrai une autre ſaiſon pour m'abandonner ſur ce ſujet. Et cependant, Madame, je me contenterai de vous dire que perſonne n'eſt plus veritablement que moi, &c.

LVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'A..

A Buſſy, ce 10. Mars 1668.

IL me ſemble que pour des gens qui ont bien de l'amitié l'un pour l'autre, il y a long-tems que nous ne nous diſons mot, Mademoiſelle. Cependant je vous ai écrit le dernier, & je ſuis à la campagne. Mais ne ſeriez-vous point tombée malade, car vous êtes un peu ſujette à cau-

tion ſur ce chapître. Je vous aſſure que j'en aurois bien du chagrin, & ne vous allez pas mettre dans la tête que ce ſoit pour mon interêt. Je ſerai fort aiſe que vous m'écriviez quand vous vous porterez bien ; mais quand vous ſerez malade, je ne ſongerai qu'à vôtre ſanté. Si je n'en étois préſentement en peine, je vous ferois reſſouvenir de vôtre portrait, & de celui de mon *cœur*, car voici le tems que vous m'avez promis d'y faire travailler. Au reſte ne penſez pas toutes deux que vous en ſoyez quittes, s'il arrive que je vous revoye avant que vous me les ayez donnez. Dans tous les tems je vous veux avoir dans ma gallerie auſſi bien que dans mon cœur, & je vous aurai,

LIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ....

A Buſſy, ce premier Avril 1668.

QU'eſtes-vous devenuë, Madame, qu'on n'entend point parler de vous ? car avec tout le reſpect que mon ſexe doit au vôtre, je vous maintiens que c'eſt à vous qui êtes mon amie, à avoir ſoin de

de moi en l'état où je ſuis. Il y a long-tems que vous ne m'avez écrit. Vous ne ſçauriez douter que je ne ſois en Bourgogne, puiſque vous ne me voyez point à Paris, & moi je ne ſçai ſi vous y êtes. Apprenez-moi donc de vos nouvelles, Madame, & de celles de nôtre amie. Si aprés cela vous avez un moment de reſte, apprenez-moi des nouvelles du monde. Si mes autres amies m'avoient auſſi peu inſtruit que vous depuis quelque tems, je ſerois dans une ignorance craſſe.

LX. LETTRE.

De Madame de... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Août 1668.

JE croi que vous ſçavez la Paix faite. Le Courrier arriva Vendredi, qui apporta nouvelles de la Ratification à Aix-la Chapelle. Quand les Rois l'auront ſignée, alors on la publiera, & l'on ne croit pas que ce ſoit plûtôt qu'a la fin du mois.

LXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de . . .

A Buſſy, ce 7. May 1668.

JE ſuis fort aiſe de la Paix. J'étois trop differentié par la guerre, au moins aujourd'hui ſuis-je fait comme tout le monde. Vous me faites un grand plaiſir de me mander des nouvelles. Continuez, je vous en prie, & je vous promets de vous épargner cette peine le plûtôt que je pourray.

LXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'A. . . .

A Buſſy, ce 22. May 1668

JE vous plains fort, Mademoiſelle, avec la maladie de**** & le procés du Chicaneur ****. Je ne ſçai pas ſi vous croyez être plus heureuſe que moi; mais je vous dirai qu'un procés & la maladie d'un ami me paroiſſent de plus grands maux qu'un exil. Vous en croirez ce qu'il vous plaira.

Il eſt vrai que l'incommodité de*** me touche auſſi bien que vous, car je l'aime fort. En ce cas-là il n'y a plus qu'à voir quel eſt le plus grand mal d'un exil ou d'un procés. Pour moi, je croi que c'eſt ſuivant qu'on eſt intereſſé ou ambitieux.

Je ſuis trés-content de Madame de***. On ne peut pas mieux faire ſon devoir qu'elle fait ſur mon ſujet, & je ſerois un ingrat ſi je ne l'aimois toute ma vie. Il n'en eſt pas de même de la***; ſes plaiſirs l'empêchent de ſonger aux abſens; & cependant je ſuis un des abſens du monde qu'elle devroit moins oublier, mais j'ai le don de faire des ingrats; & quand je vous aurai appris quelques jours le détail de ma vie, vous demeurerez d'accord que ceux de qui j'ai été dans tous les tems le plus abandonné, étoient ceux que j'avois le plus obligez. Patience, il y en aura de bien honteux un jour: car comme je vous ai déja dit ailleurs, tout finit, l'affaire ne va que du plus au moins. S'il y a de l'exception dans cette regle, Mademoiſelle, je vous aſſure que ce ſera pour l'amitié que j'ai pour vous.

J'oubliois de vous dire que la *** eſt malade pour s'être trop abandonnée aux plaiſirs. Dieu qui lui donne l'eſprit &

l'inclination des perſonnes de vingt ans, ne lui en donne pas les forces.

LXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de S...

A Buſſy, ce 8. Juin 1668.

VOUS ne devez pas me reprocher, Madame, de m'avoir écrit la derniere; c'étoit une réponſe que vous me deviez, & que vous me fites ſi long-tems attendre, que je crûs que vous ne me l'aviez faite enfin que pour ne point paſſer pour incivile. Peut-être qu'en un autre tems n'y euſſai-je pas pris garde de ſi prés; mais il eſt ſi ordinaire de faire moins de cas des malheureux, qu'on les doit excuſer d'être alertes ſur la conduite qu'on a avec eux, & de prendre bien ſouvent les choſes au criminel.

Il ne faut donc pas que vous diſiez que je ne vous pardonne point l'offenſe que je vous ai faite; car je vous en ai demandé tant de pardons, & vous m'avez promis ſi ſouvent de n'y plus ſonger, que je comptois tout cela dans mon cœur, comme un non avenu, & que ſi je m'en ſou-

venois quelquefois, ce n'étoit que pour m'obliger à raccommoder le paſſé par plus de tendreſſe pour vous. Mais il ſemble que de tems en tems vous vous repentiez de m'avoir pardonné. Tout ce que je puis croire en vôtre faveur, c'eſt que ces changemens-là ſont étrangers en vous, & que l'amitié pour moi y eſt naturelle ; mais n'avez-vous pas la force de reſiſter à la mode, je n'y ſuis pas aujourd'hui. Si j'y reviens jamais, je croi que vous vous ferez bien moins de violence pour battre des mains quand on vous dira du bien de moi, que vous ne vous en ferez quand on vous en dira du mal. Vous voyez par là que je croi ce que vous me mandez, que vous avez de la pente à m'aimer ; mais je ne demeure pas d'accord qu'elle vous ait miſe à deux doigts d'être ridicule: quoi qu'il ſe fût paſſé entre nous, nous étions raccommodez. Aprés cela étant ſi proches que nous ſommes, il étoit naturel que vous paruſſiez de mes amies, & je ſuis même perſuadé que lorsque je fus arrêté, il vous eût été honnête & genereux de prendre mon parti envers & contre tous quand vous ne m'auriez pas pardonné avant que j'entraſſe à la Baſtille, au moins en uſai-je ainſi pour vous quand le...

fut arrêté. Veritablement vous n'étiez pas en priſon, mais vous étiez en S. ... Nous étions broüillez, je pouvois ſans paſſer pour emporté, mêler mon reſſentiment avec la rage de vos envieux. Je ne ſçai pas même ſi vous ne vous y attendiez point; cependant je fis le contraire. Bien loin de craindre d'en être ridicule, je me trouvai en cette rencontre le cœur fort bien fait.

Cela vous ſoit dit ſans aigreur & ſans reproche, Madame; car je vous ai preſque toûjours aimée, quoi que vous ayent dit ceux que vous me mandez, qui ſçavoient mieux que vous comment vous étiez avec moi. Si je ne vous avois pas aimée avant nôtre broüillerie, & même depuis nôtre reconciliation, je n'en aurois fait confidence qu'à une certaine perſonne que vous ſçavez. Cependant hors la conjoncture où je crûs avoir ſujet de me plaindre de vous, je ne lui en ai jamais parlé que comme de la plus jolie femme de France; ce qu'elle ne trouvoit nullement bon, & qu'elle vouloit toûjours détruire par mille particularitez que je vous dirai un jour; de ſorte que tout ce que je pouvois faire c'étoit de lui cacher ce que je penſois d'avantageux de vous. Mais

je n'en diſois point de mal.

Et retenu par mon reſpect extrême ,
Ma bouche au moins ne fit point de blaſphême.

Vous comprenez bien les raiſons qu'on avoit de craindre que je vous trouvaſſe trop aimable ; & ſi vous voulez ſçavoir celles qu'on auroit maintenant de me brouiller avec vous , c'eſt que craignant peut-être quelques petits reproches de ma part qu'on ſent bien qu'on merite, & qui pourroient faire du bruit, on ſeroit bien-aiſe de m'attirer des ennemis , & de mettre les choſes en état que les rieurs ne fuſſent pas de mon côté:mais on a grand tort de m'apprehender, je ſuis (ce qu'on appelle) le meilleur enfant du monde, & quand j'aurois quelque choſe ſur le cœur, je ſuis trop glorieux pour me plaindre.

LXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G. . .

A Buſſy , ce 10 Juin 1668.

LE commencement de vôtre derniere Lettre , Madame , me fit une fort grand peur; vous debuttiez par un dépit ſi bien contrefait , que ſi vous l'euſſiez

eu effectivement, vous n'euſſiez pas dit autre choſe. J'étois déja réſolu d'écrire à Monſieur **** que je ne ſçavois pas pourquoi il m'auroit voulu brouiller avec vous en ſupprimant une partie de ce que je lui avois dit : car quoique je me fuſſe fort étendu ſur les loüanges de nôtre amie la Comteſſe du P**,& ſur l'amitié que j'avois pour elle, quand j'avois traité vôtre chapitre,ç'avoit été d'une maniere à perſuader que j'avois même plus que de la tendreſſe pour vous. Il eſt vrai que la converſation ſur la Comteſſe avoit été bien plus longue, à cauſe de ſa famille. Enfin au ſecond feüillet de vôtre Lettre, je commençai à me deſabuſer. Je crûs que vous aviez voulu vous réjoüir,& peut-être vous attirer des douceurs de ma part, quand je me juſtifierois. Je m'en vais donc vous en dire, Madame, non pas pour me juſtifier : car je n'en ai pas beſoin : mais pour ſuivre mon inclination.

Je vous aime de tout mon cœur,& cela eſt fondé ſur une eſtime infinie : de l'humeur dont vous me connoiſſez, vous ne ſçauriez douter que je ne diſe vrai, & quand je ne ferai pas connoître à tout le monde les ſentimens que j'ai pour vous, ce ſera ou parce que je n'en pourrai parler

ler qu'à contre-tems, ou par belle diſcretion.

Hé bien, Madame, êtes-vous contente? Cela n'eſt-il pas doux? Je vous aſſure de plus qu'il n'y a rien de ſi veritable.

LXV. LETTRE.

De Monſieur le Tellier au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 3. Juillet 1668.

MOnſieur, je vous rends trés-humbles graces de la part que vous prenez aux avantages de ma famille, & aux diſgraces qui m'arrivent. La nomination de mon fils l'Abbé à la Coadjutorerie de Rheims m'a donné beaucoup de joïe; mais la perte que j'ay faite de ma fille, m'a touché ſi vivement, qu'il ne s'y peut rien ajoûter. Je prie Dieu qu'il me donne la conſolation qui m'eſt neceſſaire en cette occaſion, & je ſouhaitte d'en avoir de vous rendre ſervice, afin de vous faire connoître que je ſuis, &c.

LXVI. LETTRE.

Du Duc de... au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 14. Juillet 1668.

J'Ai reçû vôtre Lettre du 8. de ce mois avec la copie de la Lettre que vous avez écrite au Roi. Vous ne devez pas craindre de m'accabler de vos affaires, prenant autant de part que je fais à tout ce qui vous regarde. Monſieur l'Evêque d'Autun m'a dit qu'il vous verroit bientôt, nous nous ſommes fort entretenus de vos affaires, & j'eſpere qu'il ne vous ſera pas inutile. Je vous prie d'être toûjours perſuadé que perſonne n'auroit plus de joïe que moi d'avoir occaſion de vous ſervir, & qu'on ne peut pas être plus ſincerement vôtre ami & vôtre ſerviteur, que, &c.

LXVII. LETTRE.

De Mademoiſelle de... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Juillet 1668.

JE n'attens pas cette fois-ci de réponſe à ma derniere pour vous écrire, & je

veux par là vous ôter tout ſujet de plainte.

La Fête de Verſailles a été la plus magnifique choſe que l'on ait jamais vûë, mais la cohuë y étoit épouventable.

Les Comteſſes de**** ne bougent de la Cour, & nous de la Ville. Il y a huit mois entiers que nôtre Ducheſſe eſt malade.

Je commence à m'affliger de ce que je ne puis vous aller voir; & pour m'en conſoler, venez vîtement: car enfin de quelque maniere que ce ſoit, je vous veux voir. Je n'ai preſque plus de procès, & je prétens vous écrire toutes les ſemaines, j'ai trop de plaiſir à recevoir de vos nouvelles, pour ne me les pas attirer autant que je pourrai.

LXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale de...

A Buſſy, ce 26. Juillet 1668.

PErſonne ne prend de part que moi à vôtre joïe, Madame. La paix eſt faite, mon Couſin eſt Maréchal de France. Que vous faut-il davantage: Qu'il ſoit Duc? Je

ne doute pas que vous n'ayez contentement là-dessus. Ses services lui ont attiré l'un, sa naissance & vôtre vertu lui attireront l'autre. Je vous assure, Madame, que je le souhaite fort ; car je suis de tout mon cœur à vous.

LXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Maréchal de . . .

A Bussy, ce 26. Juillet 1668.

JE viens d'apprendre avec une extrême joye l'honneur que vous avez reçû du Roi, Monsieur ; quoique vous ayez sujet d'être content, vous n'en demeurerez pas là assurément. Je le souhaite,& je l'espere pour l'interêt de ma Cousine,& pour celui de vôtre famille. Quand les graces ont pris un chemin, elles ne le quittent presque plus, aussi bien que les persecutions. Pour moi qui n'ai point du tout sujet de me loüer de ma fortune, j'aurai au moins en dépit d'elle le plaisir de me réjoüir de celle de mes parens & de mes amis, comme je fais aujourd'hui de la vôtre, Monsieur, en vous assurant qu'on ne peut être à vous plus que j'y suis.

LXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle D..

A Buſſy, ce 29. Juillet 1668.

JE voi bien que vous voulez effacer de ma memoire ce qui pourroit être reſté contre vôtre pareſſe. je vous trouve maintenant fort ſoigneuſe.

Je n'euſſe pas cru que Mademoiſelle de**** eût dû être un ſi grand parti. La vie qu'elle apporte en mariage à ſon mari, eſt la plus grande dot du monde.

Enfin nous voila défaits de Madame de***. je m'attendois toûjours bien que l'apoplexie nous feroit ce plaiſir là : mais je la trouvois bien lente à venir aprés ce qu'elle ſembloit nous promettre il y a ſi long-tems.

Je ne doute pas que la Fête de Verſailles n'ait été admirable. Je m'en fie bien à celui qui la donnoit : Il eſt en paix auſſi merveilleux qu'en guerre. Vous ſçavez bien, Mademoiſelle, que le ſeul défaut que je lui trouve c'eſt de ne me pas aimer. Il me ſemble vous l'avoir déja dit : mais je ne ſerai jamais en repos que je ne l'en

aïe corrigé : car cela me fait de la peine à cauſe que je l'aime fort moi.

Je vous plains fort vous & la pauvre *** d'avoir les plaiſirs ſi prés de vous & d'en joüir ſi peu.

Je vous quitte des chanſons, ſi elles ſont ſi ſales que vous dites : on me mande qu'outre cela elles ſont fort ſottes, & dés là j'en quitte tout le monde : ſi les vers ne valent pas mieux, je ne me ſoucie pas trop de les voir. J'admire l'étoile de la ***** qui a donné mille paſſions à mille gens,& pas une mediocre. La folie de *** ſera complette s'il l'épouſe. Il eſt beau pour l'honneur de l'amour qu'il arrive de tems en tems des choſes auſſi extraordinaires que celles-là dans ſon empire. Cela le fait reſpecter.

LXXI. LETTRE

De Madame D.... au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 3. Août 1668.

JE croi, Monſieur, que pour peu que vous ſoïez touché de la mort de Madame de ***, c'eſt à moi à vous en conſoler. Depuis qu'elle étoit devenuë la chere

tante de Madame de**** elle avoit ceſſé d'être la mienne. A cette niéce prés, les larmes qu'on lui a données dans la famille, ne noyeroient pas un ciron. Jugez aprés cela quelle eſt la perte que l'on a faite, & ſi je n'ai pas raiſon de m'accoûtumer par des eſſais de dureté à devenir inſenſible pour les autres qui me pourroient arriver ici. Il ſe faut bien conſoler de tout, & une Dame qui peut être releguée en Canada ſous le bon plaiſir de Monſieur d'*** regarde toutes choſes avec indifference. Si je ſuis ici, je ſerai ravi de vous voir, & je vous y ſouhaite à l'arrivée de Monſieur l'Evêque d'**** qui doit être cette ſemaine; mais ſi je n'y étois pas, je vous donne rendez-vous en Canada ou au Japon. On paſſe quelquefois les mers pour des amies qui ne le ſont pas autant que je ſuis la vôtre.

LXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy, ce 5. Août 1668.

JE trouve que vous faites fort bien Madame, de vous accoûtumer petit à pe-

tit à la joye. Si celle de la perte que vous avez à faire vous alloit ſurprendre, vous y pourriez ſuccomber. S'il ne vous arrive dés malheurs que de la part de Monſieur l'Evêque d'***, je vous garantis heureuſe: Madame, répondez-moi de voûs, & je vous répons de lui. Mais, avec vôtre permiſſion, je vous dirai comme vôtre bon ami, que vous ne devriez pas garder en toutes rencontres tant de hauteur. Il faut gauchir quelquefois, quand on ne peut pas emporter les choſes de vive force. Je m'en vais vous donner un conſeil admirable devant Dieu & devant les hommes: Ne haïſſez perſonne: connoiſſez bien vos interêts & les aimez ſur toutes choſes: allez à vos fins, & fuïez tout ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Si vous me croïez, au lieu d'aller en Canada comme vous dites vous demeurerez à * * * * dans le repos, & l'honneur où vous devez être; pour moi, je m'y en vais, avec la reſolution de vous y ſervir, mais de vous chanter pouilles, comme devroit faire le Comte de * * * * ſi je ne vous trouve pas raiſonnable.

Au reſte, Madame, donnez-vous bien de garde de vous expoſer à vous faire chaſſer en Canada, dans l'eſperance que je

vous y ſuivrai. Je me donne au diable ſi je le fais.

Suivre une femme en Canada,
Un homme ne fait pas cela,
Tant que de ſa raiſon il eſt encore le maître.
Pour traverſer les mers, & vous ſuivre au Levant
Il faudroit être vôtre Amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

LXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de G....

A Buſſy, ce 7. Août 1668.

JE vous rends mille graces de toutes les peines que vous avez priſes pour moi, & de ce que vous vous êtes employé avec tant de chaleur pour mes affaires dans une conjoncture, où vous avez tant de raiſon de parler pour vous. Je voi bien que je ne ſuis pas le ſeul qui ſouffre, & quoiqu'on diſe ordinairement que la conſolation des malheureux, c'eſt d'avoir des ſemblables; je vous aſſure que le tort qu'on vous a fait, bien loin de me conſoler, m'afflige infiniment, & que je ſuis chagrin de vos maux & des miens. Cependant il ne vous faut que de la patience à vous, vous êtes toû-

jours dans la voïe de ſalut. Pour moi, je ſuis un pauvre diable égaré qui ai toutes les peines du monde à retrouver le bon chemin, & qui, quand j'y ſerois rentré, n'ai pas aſſez de jour pour arriver au gîte ; de ſorte que je vis au jour la journée, ſans crainte & ſans eſperance, mépriſant les biens & les honneurs que je ne puis avoir : Car de me tourmenter pour des maux où je ne puis trouver de remede, je me ferois encore plus de mal que mes ennemis ne m'en ont fait.

Adieu, mon cher, croïez bien que j'ai toute la reconnoiſſance que je dois à vôtre amitié, & toute l'eſtime que l'on doit à vôtre perſonne.

LXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy, ce 10. Août 1668.

QUand les gens viennent de recevoir quelque grande joye, le tems eſt propre pour en obtenir des graces, mais on ne réüſſit pas toûjours comme vous voyez. Je m'imagine que le Roi qui ſçait bien que l'on prendra cette conjoncture

pour lui demander des choſes difficiles, ſe prépare à les refuſer, avant qu'on lui en parle.

L'avanture de Madame .... eſt plaiſante. Mais n'admirez vous pas là deſſus les projets du...? Il a mis tous les biens du monde, & tous les honneurs entre les mains de gens qui confeſſent par leur miſerable conduite, qu'à eux n'appartient pas tant de braverie.

Si le Chevalier de Rohan eſt veritablement amoureux, je le tiens au deſeſpoir ſur les défenſes qu'on lui a faites. S'il ne veut faire que du bruit, & qu'il n'ait que de la vanité, il a contentement.

LXXV. LETTRE.

Du Maréchal de... au Comte de Buſſy.

Ce 13. Août 1668.

COmme je n'ai point douté de vôtre amitié, Monſieur, je me flate aiſement que vous avez pris quelque part à la grace que le Roy m'a faite, qui eſt la plus grande que je puiſſe eſperer; auſſi j'en ſuis content à un point que je n'ai à ſonger à rien qu'à la meriter, & à chercher

auſſi des occaſions de vous témoigner combien je ſouhaiterois vous pouvoir être utile à quelque choſe,& ne me pas ſatisfaire de la ſeule envie que j'ai de vous faire paroître que je ſuis plus à vous que perſonne du monde.

LXXVII. LETTRE.

Réponſe de Madame de... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23. Août 1668.

IL faut que je commence ma Lettre par vous dire qu'il y a un endroit dans la vôtre qui eſt admirable,quand vous dites ſur le ſujet des .... qu'à eux n'appartient pas tant de braverie. C... ſe trouva ici à qui je ne pûs m'empêcher de dire cela, il me pria de vous faire ſes complimens ; & de vous aſſurer qu'ayant toûjours été de vos amis, il avoit bien de la joïe de ce que vous écriviez comme un homme qui prétendoit paſſer l'hyver à Paris. J'en ai auſſi une envie extrême ; contentez donc là-deſſus les deſirs de vos amis.

Je vous envoye une Satyre de Boileau.

Pour la Lettre de Madame de M... à Monſieur de R... elle n'a point couru.

Le mari l'a montrée au Roi, & l'a donnée au Parlement. Ainſi n'étant point cocu de chronique, au moins le ſera-t-il de regiſtre. Monſieur de... eſt ravi de cette aventure, rien ne lui pouvoit venir plus à ſouhait. Adieu Monſieur.

LXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de . . . .

A Chaſeu, ce 15. Septembre 1668.

VOus ne ſçauriez croire l'impatience que j'ai d'être dans ce parloir à cheminée dont vous me parlez. J'aime extrémement les lieux chauds, mais je veux qu'ils ſoient petits, & n'être que deux.

Qui diable eſt aſſez ridicule de ſe battre en duel contre l'Abbé de *** & aſſez mal adroit pour s'en faire donner quatre coups d'épée : il faut que ce ſoit quelque façon d'Abbé comme lui.

Si la** prend ſi fort les matieres a cœur, elle s'attirera bien des affaires, & bien inutilement : car je n'ai pas encore oüi dire que la jalouſie des femmes gueriſſe leurs maris de leurs paſſions. Je ſuis de vôtre avis, Madame ; la derniere Satyre

de Boileau vaut encore mieux que la precedente.

LXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Chaſeu, ce 28. Septembre 1668.

JE me réjoüis avec vous Monſieur, de l'honneur que le Roi vous vient de faire. S'il étoit de l'uſage de faire des complimens à S.M. je me réjoüirois auſſi avec elle de l'avantage qu'elle tirera de ſon choix. Elle a trouvé dans vôtre ſeule maiſon ce que je ſuis aſſuré qu'elle ne ſçauroit rencontrer ailleurs dans une même famille, qui eſt un gouverneur & une gouvernante pour Monſieur le Dauphin, tels qu'il les faut pour l'éducation des grands Princes. Je vous aſſure que j'y prends toute la part qu'y peut prendre un homme qui aime paſſionnément la gloire de ſon Maître, & qui eſt avec une trés-grande eſtime pour vous, &c.

LXXIX. LETTRE.

Du Duc de Montauſier au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 8. Octobre 1668.

IL ne ſe peut rien voir de plus obligeant au monde, Monſieur, que tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander ſur celui que j'ai reçû du Roi, ni qui ſoit accompagné de tant de marques de bonté pour moi. Je vous aſſure auſſi, Monſieur, que je reſſens tout cela comme je le dois; & que parmi vos ſerviteurs qui vous honorent le plus, il n'y en a point qui ſoit plus reconnoiſſant que je le ſuis, ni ſur qui vous ayez plus de pouvoir que ſur moi. C'eſt une proteſtation ſincere que je vous fais, & que je ſuis veritablement, &c.

LXXX. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame du B...

A Chaſeu, ce 10. Novembre 1668.

JE me ſuis bien douté que vous n'étiez pas à Paris cet été, puiſque je ne rece-

vois point de vos Lettres, Madame. Si je n'ai d'autres qualitez agréables pour mes bons amis, au moins ai je celle-là, que je les justifie toûjours malgré toutes les apparences. Mais mon Dieu, que n'ai-je sçû que vous étiez au... J'y aurois couru bien vîte. J'aurois été ravi d'y voir Monsieur & Madame * * *. Pour vous je ne vous en dis rien, je vous le laisse à penser. Que n'aurions-nous pas dit? Pour moi, je vous assure que j'ai seul de quoi vous entretenir un mois, quand vous ne me répondriez que oüi & non. Je vous croi femme à faire pour le moins la moitié de la dépense. Regardez où cela iroit, & combien de tems nous nous pourrions passer de tout le monde.

LXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'A...

A Chaseu, ce 16. Novembre 1667.

ENfin j'ai trouvé le secret d'établir la sûreté de nôtre commerce; je n'ai désormais qu'à adresser mes Lettres à... Car je ne crains rien tant que de faire mon devoir pour des ingrats. C'a recom-

mençons

mençons de plus belle à nous écrire. Je vous aſſure que vous ne vous plaindrez point de ma pareſſe. Je ne vous oublierai jamais; mais il faut de vôtre côté répondre à mes ſoins. Voilà la Cour à Paris, vous ne manquerez pas de matiere. J'eſpere aller moi-même apprendre cet hyver, les nouvelles à la ſource, & n'être pas plus long-tems une brebis égarée.

Je ſuis ravie de la meilleure ſanté de nôtre Ducheſſe. Je vous prie de l'en aſſurer. Sçavoir que vous vous portez bien toutes deux, redouble mon envie de vous revoir; & pour ma petite Couſine, je ne vous ſçaurois dire combien je l'aime, & combien je l'eſtime; il me ſemble que c'eſt approchant de ce qu'elle merite, c'eſt-à dire infiniment.

Mon *cœur* commence à ſe rendre bien incommode avec ces frequens accouchemens; j'ai grand peur enfin qu'on ne me le gâte, & je l'aimerois bien mieux brehaigne pour l'interêt que j'y puis avoir.

Vous me dites que vous êtes bien aiſe que je ne vous aye pas oubliée, comme ſi vous en aviez pû douter un moment; vous ſçavez bien que je ſuis un ami regulier & tendre, incapable de ne pas aimer

toute ma vie une amie auſſi aimable & auſſi honnête que vous.

LXXXII. LETTRE.

Réponſe de Madame de.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. Decembre 1668.

JE ne ſçais pas pourquoi je ne recevois pas de vos Lettres, j'ai crû que le peu de nouvelles qu'il y a dans les miennes vous avoit rébuté. Puiſque cela n'eſt pas, je me réjoüirai de l'adreſſe que vous m'avez donnée, mais il me ſemble que je ne m'en devrois pas ſervir long-tems; car le terme que vous m'aviez donné pour vous tenir un grand feu prêt dans mon parloir, approche fort. Le Marquis de... ſe prépare à vous en faire les honneurs, & à vous y recevoir avec des oublies, des marrons & de très-bon vin: Il m'a prié de vous le mander, & qu'après moi perſonne ne ſouhaite tant vôtre retour que lui.

Pour ſa ſatisfaction & pour la mienne, mandez-moi ſi l'on peut compter ſur vous cet hiver. Dites-moi la verité ſans craindre

que cela me rebute de vous mander des nouvelles ; car tant que vous le ſouhaiterez je ſerai ravie de vous rendre ce ſoin, puiſque c'eſt tout ce que je puis pour vôtre ſervice.

LXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce 22. Decembre 1668.

CEla eſt admirable que vous autres gens du monde, ne ſçachiez pas qu'il n'eſt pas poſſible à un exilé, non plus qu'à un priſonnier, de ſçavoir le tems qu'il ſortira d'affaire. Il peut bien avoir des conjonctures fondées ſur des exemples & ſur la raiſon ; mais quelquefois la raiſon des gens à qui il a affaire, ne ſe rapporte pas à la ſienne, & les exemples ne leur font de rien. Pour moi, Madame, je vous dirai, que j'ai mille raiſons de croire que ceci finira bientôt, & je ne vous en parlerois pas ainſi, ſi je le croyois autrement.

Au reſte vous croyez bien que j'ai autant d'envie que vous, de me trouver à ce parloir, où vous me promettez tant de douceurs; & quoique j'aime aſſez les oublies,

les marrons & le bon vin, ce n'eſt pas ce que j'y trouverai de meilleur; car je n'ai pas de plus grand plaiſir que d'être en liberté avec mes bons amis.

Je ſuis bien fâché de l'accident de Madame... J'ai peur même que cela n'augmente & ne dure toûjours: Quand cela arrive à des gens de ſon âge, & que ce n'eſt pas enſuite d'une maladie, c'eſt un mal incurable.

Je n'ai jamais vû tant d'accouchemens qu'en mon *cœur*. Cela eſt honteux à ſon mari, que le galant le mieux fait de la Cour ne faſſe voir de ſes œuvres que dans ſa famille, & ſemble n'avoir d'autre emploi. Ce n'eſt pas que mon *cœur* ne vaille bien la peine qu'on ne s'attache qu'à elle, mais cet attachement ſeroit bien plus raiſonnable pour un galant que pour un mari.

LXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de S. A....

A Chaſeu, ce 18. Janvier 1669.

POUR répondre au bel avis qu'on vous a donné touchant le chagrin qu'on a.

contre vous & contre moi, je vous dirai que tous ceux qui ſe mêlent de débiter de ſottes & de ridicules nouvelles, ceux qui vous en donnent d'ordinaire, emportent le prix. Il faut que tous les autres leur cedent, Madame, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous m'avez dit & écrit les choſes curieuſes de cette nature, qu'on vous ramaſſoit de tous côtez.

Je ne ſçai pas comment vous êtes avec.... preſentement; mais je ſçai que nous ſommes toûjours lui & moi les meilleurs amis du monde. Ainſi, Madame, je vous conſeille en ami de rompre tout commerce avec vos donneurs d'avis, qui enfin pourroient faire tort à un auſſi bon jugement que le vôtre.

La nouvelle des vers que j'ai faits contre vous, eſt encore auſſi ingenieuſe que l'autre, & auſſi bien trouvée; & quand vous me mandez que vous ne l'avez pas crû, je ne juge pas par là que vous ſoyez une bonne amie, mais ſeulement que vous n'êtes pas fole.

Je ne fais point de vers, Madame, mais ſi j'en faiſois ſur vôtre ſujet, ils ſeroient à vôtre louange, & vôtre réputation court bien plus de hazard par mes éloges que par mes Satyres.

Voulez-vous ſçavoir tout le mal que j'ai dit de vous ; C'eſt que vous n'aviez pas aſſez de créance en vos bons amis, & que pour peu qu'ils choquaſſent vos ſentimens, vous croyiez volontiers mauvais conſeil.

LXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G..

A Chaſeu, ce 21. Fevrier 1669.

VOus avez beau ne me pas écrire, Madame, je ne croirai jamais que vous m'ayez oublié, & il n'y a rien au monde que je ne me diſe plûtôt que cela. Cependant dites-moi ce que c'eſt, car j'en ſuis en peine : Encore me mande-t-on quelquefois des nouvelles de nôtre petite amie la Comteſſe du P.. & de mille autres gens, mais perſonne ne me dit rien de vous. N'avez-vous point de honte, Madame, de faire ſi peu de bruit avec le mérite que vous avez ? J'en connois qui ſont fort éloignées de vous valoir, qui font bien parler d'elles. Avec toute vôtre obſcurité je ne laiſſe pas de vous eſtimer infiniment, & de vous aimer de tout mon

cœur. Mais je commence à me laſſer de vous l'écrire, je meurs d'envie de vous le dire tête à tête ; & ſi vous vouliez un témoin, de vous le dire en preſence de nôtre petite amie, à qui j'en dirai bien autant.

LXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce premier Mars 1669.

JE ſuis bien malheureux, Madame, que les ſeules Lettres que vous m'écrivez ſe perdent, je reçois toutes les autres : Je ne doute pas que vous ne ſoyez une bonne amie; car je vous ai toûjours fort aimée,& vous avez le cœur bien fait. Pour Madame... qui m'écrit fort ſouvent, que perſonne n'approche de la tendreſſe qu'elle a pour moi, vous jugez bien ſi j'en ſuis perſuadé : Elle m'aime comme on aime ceux qu'on a voulu aſſaſſiner. Voilà tout juſte ce que je croi, mais nous en dirons davantage dans le petit parloir.

A quoi me ſert de ſçavoir que Monſieur de G** a dit quelque plaiſanterie à Madame de la B**, ſi je ne ſçai ce que

c'eſt? Mais vous pourriez bien me le mander, ſi vous vouliez prendre la peine d'envelopper la choſe. Pour moi je vous declare qu'il n'y a ordure au monde que je ne vous diſe, quand il s'en preſentera occaſion ſans vous faire rougir. Paraphraſez donc un peu, Madame, & me mandez le beau dit de Monſieur de G**.

J'ai pitié comme les autres des maux qu'on fait à cette pauvre petite Courcelle. C'eſt aſſez pour me faire entrer dans ſes interêts, que d'être en priſon comme elle y eſt, & puis je ſuis toûjours contre les maris, & je dis avec Agnés: Pourquoi ne ſe font-ils pas aimer?

LXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G....

A Chaſeu, ce 12. Mars 1669.

LE Dit de Madame de Montbazon, que quand on ceſſoit de parler d'une belle Dame, c'étoit un ſigne qu'elle étoit devenuë laide, eſt ſouvent veritable: mais il ne l'eſt pas toûjours; & pour montrer que la regle n'eſt pas infaillible, Madame, il ne faut que vous voir. Je ne trou-

ve

ve pas que rien vous preſſât encore de prendre le parti de la devotion, & quand vous en reviendriez, on vous pardonneroit plûtôt qu'à Madame de***. Ce n'eſt pas qu'elle en ſoit revenuë, car elle n'y a jamais été, & je ne m'y ſuis pas trompé un moment, mais elle ſeroit plus propre que vous à faire cette démarche de bonne foi, ou du moins elle devoit mieux joüer la Comedie qu'elle n'a fait : Je ne deſeſpere pourtant pas qu'elle ne ſoit un jour veritablement devote, & je croirois bien que Dieu ſe ſervira de moi pour ce grand ouvrage plûtôt que de Dom***. Mais à propos de lui, je vous ſupplie, Madame, de lui dire quand vous le verrez, que le ſeul plaiſir que m'ait jamais fait Madame de** dont je faſſe cas, c'eſt de m'avoir donné ſa connoiſſance, & par là ſon amitié, qui eſt une faveur que je ne perdrai pas aſſurement, quand on me remettroit à la Baſtille. Dites-lui encore que je ne l'eſtime pas moins, pour n'avoir pû retenir ſa penitence. Mais nous en dirons davantage quand nous nous verrons. Je meurs d'envie que ce ſoit bientôt. Je l'eſpere, & je le croi.

Rien ne me paroît plus plaiſamment dit que ce que vous me mandez, que vous & nôtre petite Comteſſe êtes ſimples dans

mes interêts ; je vous aime mieux ainſi que ſi vous étiez doubles. Mais ſerieuſement ma Couſine jeune & aimable comme elle eſt, n'aime-t-elle rien ; Vous ne me le diriez pas ſi vous le ſçaviez, & peut-être ne le ſçavez vous pas. Cependant quand j'y ſonge un peu, je trouve qu'il ſeroit bien mal-aiſé que vous n'en ſçuſſiez quelque choſe, dans cette agréable famille, où depuis la M*** juſqu'au dernier marmiton, tout le monde eſt jaloux ſans ſçavoir pourquoi, comme je vous mandois il y a quelque tems. Nôtre amie leur devroit faire avoir raiſon, mais comme elle ne ſçauroit en venir à bout toute ſeule, je lui aiderai quand il lui plaira.

Au reſte, Madame, je prétens bien aller quelquefois en retraite chez vous manger avec Meſdames ***. Pour peu qu'elles faſſent de pas en arriere, & moi en avant, nous nous rencontrerons en même chemin.

LXXXVIII. LETTRE.

De Madame de... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Mars 1669.

J'Ai reçû aujourd'hui vôtre Lettre, Monſieur, du premier Mars. Il y avoit ſi long-tems que je n'en avois vûës, que le dépit m'a empêché de vous écrire. J'ai compris que c'étoit aſſez que vous euſſiez manqué à faire réponſe à trois Lettres, ſans mettre la quatriéme au même hazard.

Pour le bon mot de Monſieur le G*** toute la paraphraſe que j'y puis faire, c'eſt de vous dire que ſur ce que Madame de*** lui diſoit qu'elle rendoit bien ce qu'on lui avoit prêté, il la compara à l'Arche de Noé, & lui parla enſuite de l'innondation générale.

Je vois fort peu Madame de***, mais toutes les fois que je lui ai parlé de vous elle m'en a parlé avec bien de la tendreſſe & de l'honnêteté.

On m'a dit que vous étiez amoureux en Bourgogne : vous m'en pourriez bien dire quelque choſe.

Madame de C** a fait preſenter Requête au Parlement pour ſa liberté, dont elle a été deboutée ; ainſi la voilà trés-malheureuſe. On commence à croire qu'elle n'eſt point groſſe.

Adieu, Monſieur, croyez que j'aurois une joye infinie, ſi je pouvois vous rendre le fond que vous devez faire ſur moi.

LXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Buſſy, ce 2. May 1669.

JE vous trouve fort amie de Madame de**, mais vous ne me répondez point ſur la demande que je vous ai faite de la raiſon qu'elle vous dit pour s'excuſer de ne plus vivre avec moi comme elle faiſois autrefois, puiſqu'elle avouë qu'elle n'eſt point devote. Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie, & vous verrez comme je continue à la traiter dans ce Rondeau que je vous envoye.

Allez, allez, Madame, j'ai commerce avec des gens qui ne l'aiment pas tant que vous l'aimez, ou qui m'aiment plus que

vous ne faites. Mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant.

Je ne ſçai ſi vous ſçavez que ma femme eſt à Paris pour faire ſes couches ; car je vous apprens que depuis que je vous ai vûe je n'ai pas été ſans rien faire. Adieu.

RONDEAU.

ABandonné d'une ingrate Maîtreſſe,
Je reſolus de mourir de triſteſſe,
Une autrefois de mourir par mes mains;
Et de cent mille effroyables deſſeins,
Le plus doux fut d'étrangler la traîtreſſe.
Quand cette Iris me fauſſant ſa promeſſe,
M'abandonna, moi rempi de tendreſſe,
J'aurois plûtôr choiſi d'être des Medecins.
Abandonné.

Enfin le tems, pere de la ſageſſe,
M'a détrompé de cette Enchantereſſe,
Qui ſi long-tems avoit fait mes deſtins.
Je reconnois ſes ſermens faux & vains,
Et que ſon cœur eſt à toute foibleſſe
Abandonné.

XC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de T...

A Buſſy, ce 5. May 1669.

MA femme vient de me mander que parmi ceux qui lui ont témoigné

de l'amitié pour moi, vous vous êtes tellement distinguée, Madame, que je ſerois le plus ingrat, du monde, ſi je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point ſurpris; car il y a long-tems que je connois vôtre cœur, & que je ſuis perſuadé qu'on n'en ſcauroit faire trop d'eſtime. Je pouſſerois avec raiſon ce chapitre bien plus loin: mais les perſonnes qui ont l'ame auſſi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc; Madame, c'eſt que je vous promets de ma part un cœur auſſi plein de reconnoiſſance, que le vôtre l'eſt de généroſité. Je ne vous ſçaurois dire plus nettement, que je ſerai toute ma vie de tout mon cœur à vous.

XCI. LETTRE.

Réponſe de Madame de M...., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7. May 1669.

VOus pouvez bien avoir commerce, Monſieur, avec des gens qui n'aiment pas Madame de **; mais vous n'en ſçauriez avoir avec perſonne qui vous aime plus que je fais, & qui ait pour vous

un plus veritable fond de tendreſſe. Jugez-en un peu ; l'on me vient de ſaigner ; je ſuis tres-foible, & par deſſus cela j'ai la tête toute étourdie ; & je ne laiſſe pas de vous écrire : car je ne puis ſouffrir que vous croïez quelqu'un de vos amis plus que moi. Je ne vous dirai rien des raiſons de Madame de *** pour vous avoir quitté parceque j'ai peu de commerce avec elle; je ne l'ai point vûë ſeule les quatres ou cinq fois que je l'ai vûë depuis qu'elle eſt à Paris, & hors ce que je lui parlai l'autre jour ſur le ſujet de.. je n'ai eu aucune converſation particuliere avec elle; ainſi je ne vous puis dire que ce que je vous ai écrit. Mais à propos de** vous ne me faites point de reponſe ſur ce que je vous ai mandé de lui, Adieu, Monſieur le Comte. Je ne puis faire cette lettre plus longue, la tête me tourne. Vôtre Rondeau m'a fait un grand plaiſir. Au nom de Dieu, envoyez-les moi tous.

XCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G..

A Buſſy, ce 9. May 1669.

J'Ai tant de choſes à vous dire que cela fera que je vous en dirai fort peu. Je ſuis en Bourgogne depuis la fin de 1666. pour une pareille raiſon que celle qui vous fait être en Languedoc. Je ne ſçai quand j'en ſortirai, & je n'ai pas même d'impatience : Je ne me ſoucie que de le pouvoir faire, Vous ſçavez combien je hai la contraite. Je croi que vous êtes là-deſſus comme moi : nous en parlerons un jour ; cependant croyez bien que je vous aime toûjours de tout mon cœur. L'exil ni la priſon ne m'en ſçauroient guérir.

XCIII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'A..au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. May 1669.

VOTRE Lettre & vôtre livrée m'ont donné une joye incroyable. Jugez

:e que vous feriez vous même ; mais enin en attendant ce tems bienheureux, j'accepte de trés-bon cœur la repriſe de Lettres. J'aurois fait plûtôt réponſe à la vôtre, n'étoit que je voulois dire de vos nouvelles à toutes vos amies, avant que de vous rien mander d'elles, La petite Couſine m'a tant dit d'amitiez pour vous; qu'une rame de papier ne ſuffiroit pas à l'écrire. Imaginez-les donc, je vous prie ; je vous aſſure que nous paſſâmes un fort grand tems à parler de vous dans un lieu le plus agréable du monde. Vôtre *cœur* eſt ſi content de vôtre ſouvenir, qu'il m'a promis tout de nouveau ſon portrait pour vous. Je ne ſçai ce qu'il en ſera.

Pour nôtre amie, elle m'a dit tout franc qu'elle boudoit contre vous, pour quelque choſe que vous lui aviez refuſé, & que c'eſt pour cela que vous n'avez point eu de ſes nouvelles. Je ne ſçavois pas que Madame vôtre femme fût ici, nous aurons l'honneur de la voir ; mais ſi vous aviez pû venir accoucher pour elle, de quelle peine l'auriez-vous tirée ; & quel plaiſir euſſiez-vous fait à vos amies ? Jugez-en, je vous prie, par le deſir que vous ſçavez qu'elles ont de vous voir. Pour moi je le ſouhaite plus que perſonne.

XCIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'A....

A Paris, ce 15. May 1669.

VOus n'aurez pas de peine à me perſuader que vous ſeriez plus aiſe de me voir que mes livrées. Regardez combien j'ai de vanité, Mademoiſelle; mais afin que je ne ſois pas trompé dans mes conjectures, écrivez-moi un peu plus ſouvent que vous n'avez fait depuis ſix mois car vous ne bondez pas vous?

Pour la petite couſine, quand je vous dirai que je l'aime plus que ma vie, je vous aſſure que je ne mentirai pas; mais auſſi dites moi la verité: n'ai-je pas raiſon ne s'eſt-elle pas conduite avec moi depuis quatre ans, comme un Ange?

Puiſque mon *cœur* eſt ſi content de moi que vous dites, il ne faut pas qu'elle differe à me donner ſon portrait. Je vous prie, Mademoiſelle, de lui dire que je mets à cela la preuve de ſon amitié.

Juſques ici j'ai eu grande averſion pour accoucher; mais pour vous voir & mes autres amies, il n'y a rien que je ne fiſſe

XCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Buſſy, ce 18. May 1669.

MOn Dieu, Madame, que vous êtes une bonne femme, & ſur tout une bonne amie ! Il eſt bien endiablé qui vous fait du mal, & même qui vous connoît ſans vous aimer fort.

Le voyage de * * en Flandre ne ſera que pour ſe repoſer, quand même il ne feroit qu'aller & venir. Ne le croïez vous pas, Madame ? pour moi j'en ſuis perſuadé.

Le bon homme ** fera fort bien de ne pas reprendre ſa femme, & elle-même de ne pas retourner avec lui. Après de certains pas il ne ſe faut plus fier les uns aux autres.

Monſieur de ** ſe portoit comme vous dites, à de grandes extrêmitez, puiſqu'il obligeoit Mademoiſelle ** à recourir aux pincettes du feu pour ſe ſauver de ſes mains. Quoique ce ſoient des pincettes avec quoi on attiſe le feu d'ordinaire, ce n'eſt pas le feu de l'amour ; & pour moi

l'on me l'éteindroit avec cela encore mieux qu'avec l'inconſtance ou l'infidelité.

Il n'eſt pas que vous ne ſçachiez l'accouchement de ma femme. D'où vient que vous ne m'en avez pas regalé ? Eſt-ce que vous comptez pour rien à Paris de faire un garçon ? J'ai vû pourtant que vous étiez une Dame bien appriſe. Vôtre irregularité fera en cette rencontre que vous n'aurez que deux deux mots de moi pour cette fois.

XCVI. LETTRE.

De Monſieur de... au Comte de Buſſy.

AToulon, ce 27. May 1669.

PErmettez moi, Monſieur, s'il vous plaît, qu'en vous donnant de nouvelles aſſurances de mes trés-humbles reſpects, je vous donne en même tems quelques nouvelles de ce qui ſe paſſe ſur cette côte. Nous ſommes ſur le point de mettre à la voile ; toutes les choſes neceſſaires pour le voyage de Candie ſont arrivées aprés les avoir ſi long-tems attendues. Monſieur de Vivonne partit de ce

port avec les galeres il y a huit jours; mais la nuit ſuivante du jour qu'il commença ſa route, il s'éleva un vent ſi fâcheux, qu'il fut obligé de relâcher vers les Iſles d'Yerres. Il y eut même une galiotte qui ſouffrit beaucoup d'un coup de vent. Son grand mats rompit; ce qui l'obligea de revenir à Toulon, pour ſe mettre en état de retourner joindre le Capitaine. Il y a deux jours qu'elle eſt partie, le vent s'eſt tourné favorable; ce qui fait juger que d'aujourd'hui ſeulement Monſieur le General pourra ſuivre ſa route.

Ce qui a retardé le départ, c'eſt que les vivres n'étoient pas arrivez, bien que Jacquier depuis un mois qu'il eſt ici, n'ait pas eu un grand repos. Les derniers Vaiſſeaux deſtinez pour les victuailles, ſont entrez ce matin dans ce Port. L'on commence demain d'embarquer les troupes les plus proches d'ici, & les plus éloignées ſuivent & s'avancent inceſſamment.

L'on ne peut pas prendre plus de précautions pour une affaire, que celles que nous voyons prendre pour celle-ci. Vous connoiſſez le General, dont le mérite ſatisfait fort les Troupes. L'on dit qu'il y a bien de l'argent & des ordres pour le diſtribuer trés-honnêtement à ceux qui ſer-

viront bien. L'on donnera la ſubſiſtance aux Officiers & Soldats ſur la Terre comme ſur la Mer ; il y en a pour huit mois. Monſieur de la Croix Intendant, eſt un trés-honnête homme, & fait mille offres aux Officiers.

Il faut que je vous diſe, Monſieur, que l'on ne peut voir un plus beau Vaiſſeau que celui que montera Monſieur l'Admiral. Il eſt percé pour quatre-vingt pieces de canon, & eſt enrichi par ſa dorure & ſes figures de ſculpture, de la valeur de cent mille écus. C'eſt ici ſa premiere ſortie ; il a été conſtruit dans le Port de Toulon.

L'Armée eſt compoſée de ſix à ſept mille hommes pour le moins. Il y a ſeize Regimens d'Infanterie, quatre cens hommes de garde, trois cens Chevaux-legers, deux cens Officiers reformez, & deux cens Mouſquetaires ; tous les Colonels ſont à la tête de leurs Regimens, excepté Monſieur le Cardinal de Vendôme & Monſieur de Montpeſat. Monſieur de Jonſac ne fait que d'y arriver. Les quatre Pavillons de l'Amiral ſont d'une grandeur extraordinaire ; ils ont été faits ſur le modele de celui que Sa Sainteté envoya à Monſieur l'Admiral, qui eſt au

ond de damas rouge cramoiſi, avec ſes rmes ſoutenues par ſaint Pierre & ſaint aul. Ces Pavillons ſont ſi grands, qu'il y a pour cinq mille francs de damas. La peinture coute ici cent piſtoles ; & il y a autour du grand Pavillon une frange d'or qui en coûte deux cens : il n'y a rien de ſi grand que cet appareil.

Le ſecond fils du Roi de Dannemark en partant de Marſeille, a été voir Monſieur de Vivonne aux Iſles d'Yerres, & en repaſſant il a voulu voir Toulon *incognitò*. Meſſieurs de Vendôme l'ayant ſçu, lui ont été faire compliment, & lui ont fait voir ce beau Vaiſſeau, & tous les autres où il a été reçû ſelon ſa dignité. Enſuite Monſieur l'Admiral lui a donné à dîner, & lui a fait preſent d'un ſabre & d'un mouſquet a la Turque. Ce ſont des pieces fort curieuſes & dignes du Prince qui les a reçûes. C'eſt un jeune homme de ſeize ans fort bien fait. Il n'a auprés de lui qu'un Gouverneur, & fort peu de Gentilshommes.

Il eſt parti ce matin dans le Carroſſe de Monſieur le Cardinal de Vendôme, pour Marſeille. De là il paſſe à Lyon & en Allemagne. Voilà toutes les nouvelles de ce Pays-ci que j'ai crû que vous ſeriez

bien aiſe de ſçavoir ; & je prendrai occaſion de vous dire que je ſuis, avec un très-reſpectueux attachement, &c.

XCVII. LETTRE.

De Monſieur de C. . . au Comte de Buſſy.

A Toulouſe, ce 25. May 1669.

CE n'eſt point, Monſieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, qui me perſuade que ni ma priſon ni mon exil ne vous ont point gueri de l'amitié que vous aviez pour moi. C'eſt une longue habitude fondée ſur de grandes experiences, que vous avez des ſentimens genereux au dernier point : L'aſſurance, Monſieur, que vous m'en donnez a fortifié cette habitude, & m'a fait ſentir une joye & une conſolation plus douce que toutes celles que j'ai reçûes depuis quatre ans que je ſuis ici. Je me ſuis ſouvent informé de vos nouvelles : J'ai toûjours témoigné par tout & en toutes rencontres, que j'étois vôtre ſerviteur. Le dernier à qui nous parlions de vous, étoit Monſieur de*** qui eſt fort de vos bons amis. Il nous apprit qu'il avoit

oüi

oüi dire que vous vous paſſiez fort bien de ce monde de là bas. J'ai ſenti une ſatisfaction ſinguliere de toutes les vôtres, & je me ſuis imaginé que vous vous ſaviez faire par tout des plaiſirs dignes de vous. Pour moi je me ſuis plongé dans la lecture des Poëtes Latins, & principalement des Satyres. J'ai une extrême impatience de vous pouvoir rendre compte de toutes ces choſes, mais particulierement du zele profond avec lequel je ſerai toute ma vie vôtre trés-obéïſſant ſerviteur.

XCVIII. LETTRE.

De Monſieur de C... au Comte de Buſſy.

A Montpellier, ce 16. Juin 1669.

J'Ai été extrémement fâché, Monſieur, de ce que vôtre Perruquier n'avoit point d'affaires ici : je mourois d'envie d'employer mon credit pour le ſervir ; mais ſon malheur a voulu qu'il n'ait pas ſeulement trouvé dequoi faire un procés à ſes parens. Je l'ai fort queſtionné ſur vos occupations, & j'ai appris que les bâtimens faiſoient la principale. De l'hu-

meur dont je vous connois, vous insultez à la Fortune, & vous lui dites comme Horace :

..... Resigno quæ dedit, & mea
Virtute me involvo.

Si je me croyois, je vous remplirois une Lettre d'invectives contre elle, que j'ai remarquées dans les Poëtes Latins; mais vous les sçavez mieux que moi. Nous avons fait des réfléxions sur les vicissitudes qui sont arrivées dans le monde, depuis que nous les connoissons, & nous avons trouvé qu'on se peut consoler de tout, quand on est médiocrement sage, ou médiocrement fou. Il nous a semblé qu'on peut se mettre dans la situation d'un certain homme dont nous lisons les avantures à la fin des Epîtres de Pline. Il étoit si aise d'avoir une Maîtresse qu'il avoit dans son exil, qu'il étoit en état de prendre pour un autre exil son rappel. Vous en souvenez-vous ? Outre que....

Sperat in festis, metuit secundis,
Alteram sortem, bene præparatum
Pectus, informes hyemes reducit,
Jupiter idem
Summovet : Non, si male nunc, & olim
Sic erit.

Tout cela fait que les honnêtes gens

ſont heureux par tout : Les exilez ne craignent plus de l'être ; ceux qui ne le ſont pas, n'ont pas le plaiſir de ne point craindre les diſgraces, ou s'ils ne ſont pas dignes d'en craindre, ils ont le déplaiſir de ſe voir peu de choſe. Tous ces Courtiſans ne ſont-ils pas des miſerables auprès de nous autres Bergers qui ne craignons que les vilains jours ? Ils ont un Maître à adorer, & une fortune à faire, cette fortune biſarre qui ſe joüe d'eux inceſſamment.

Fortuna ſævolata negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores ;
Nunc mihi, nunc aliis benigna.

Et pour le Maître, ils n'ont pour toute conſolation d'en avoir un, que de l'avoir grand, genereux & magnanime ; mais enfin c'eſt un Maître, & leurs ſoins c'eſt une ſervitude ; leurs fers ſont dorez veritablement, mais ce ſont toûjours des fers. Quelle vie, grand Dieu ! de voir un monde de flateurs qui s'entrepreſſent à détruire, à médire, à tromper, & qui en font un métier, un devoir, une neceſſité. Tout cela s'appelle être Courtiſan. Et quant à leurs baſſeſſes, on les honore de quelques noms agréables qui approchent de quelque vertu. Je n'aurois jamais fait ſi je

voulois pouſſer ce chapitre dont tous les exilez ont la tête pleine. Je vous copierois tout Juvenal & tout Horace, mais il vaut mieux dire comme ce dernier :

Jam ſatis eſt, ne me Criſpini Scrinia Lippi
------ Compilaſſe putes . . .

Je croyois il y a trois mois faire un voiage à Paris, & mon deſſein étoit d'aller demeurer huit ou dix jours à Buſſy. Je le mandois même à ma ſœur ; mais le diable voulut que mon projet n'aboutit à rien. Nous euſſions ſans doute moraliſé: j'y ſuis un docteur. J'ai traduit tout Horace, tout Perſe & tout Juvenal. Je ſuis farci de Sentences, de Preceptes & de Maximes, & il ne tient qu'à moi d'en être gâté ; je ne ſçai pas même ſi je ne le ſuis point, & par précaution ou par remede, j'euſſe été affermir ou reprendre ma ſanté auprès de vous, ou des préſervatifs contre la Science. Il eſt vrai qu'elle rouille le génie en poliſſant le jugement; mais de tout ce que j'ai appris, rien ne m'eſt tant tourné à profit que cet avis de Juvenal dans la neuviéme Satyre, dont je profiterai ici & par tout :

. . . Feſtinat enim decurrere velox
Floſculus anguſta, miſeraque breviſſima vitæ,
Portio : dum bibimus, dum ſerta, unguenta, puellas
Poſcimus, obrepit non intellecta Senectus.

Ce la étant, Monſieur le Comte, ne ſongeons qu'à vivre, mocquons-nous de la Fortune, & diſons hardiment :

Nullum numen abeſt, ſi ſit prudentia, ſed te
Nos facimus Fortuna Deam. cœloque locamus.

Je ne ſçai ſi je vous mandai l'autre jour que le Chevalier de ***eſt fort vôtre ſerviteur. Je lui promis de vous le mander. C'eſt un bon diable : Je ſuis, Monſieur, vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

XCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de C. . . .

A Chaſeu, ce 11. Juillet 1669.

VOS deux Lettres m'ont donné bien de la joye, Monſieur, de voir que vous m'aimez toûjours, & que vous avez pris toutes les perſecutions qu'on vous a faites en galant homme. Cela ne m'a pas ſurpris, je ſuis aſſuré que vous avez trouvé dans vôtre cœur, les ſentimens des Poëtes Latins ſur le mépris de la fortune, avant que vous les euſſiez lûs, & que vous n'avez pris d'eux que les expreſſions. Pour moi qui n'ai jamais lû Pline, Horace, ni

Juvenal, je penſe là-deſſus tout ce qu'ils ont penſé ; & parce qu'ils n'en ont pas parlé avec tant d'experience que moi, peut être que ſi j'y ſongeois un peu, je dirois des choſes qu'ils n'ont pas dites, mais enfin je vis dans un repos que je n'ai jamais trouvé à la guerre ni à la Cour. Je n'ai pas de ſi belles eſperances, mais je ne crains rien, & je ne ſçaurois fort eſtimer les biens & les honneurs que l'on achete par des tracas & des allarmes continuelles de ne les pas avoir quand on les recherche, & de les perdre quand on les a obtenues. Vous ſçavez que depuis 1659 l'envie ne m'a pas laiſſé un moment en repos; que les ennemis que mon malheur, ou ma faute, comme on voudra, m'a attirez, m'ont fait tomber dans la diſgrace où je ſuis ; & que ma priſon, la démiſſion de ma charge, & mon exil, n'ont été que la chûte du foudre qui a grondé neuf ans durant. Je me trouve aujourd'hui ſi heureux de n'avoir plus rien à craindre de tout cela, que je paſſe une vie fort douce. Je ſuis hors d'intrigue comme Tirvelin : j'ai eu mes coups de bâtons, & tel qui a contribué à me les faire avoir, en apprehende à ſon tour, & en aura peut-être.

Je travaille depuis trois ans à rétablir

les deſordres de mes affaires ; & malgré les injuſtices de la fortune, j'ai payé cent mille écus de dettes, & j'ai fait de Buſſy & de Chaſeu, deux auſſi agréables maiſons qu'il y en ait en France. J'écris & je reçois réponſe de mes amis trois fois la ſemaine. Quand le Roi eſt allé en Flandres & en Comté, je lui ai écrit pour lui offrir mes ſervices ; il a reçû mes Lettres; & les a lûes; & s'il n'a pas reçû mes offres, c'eſt qu'il ſçait mieux ce qu'il me faut que moi même. Je fais ces pas-là, parceque je ne me rebutterai jamais de témoigner mon reſpect & mon zele, à un maitre que j'aime & que j'eſtime autant que je fais celui-là. Je les fais encore pour n'être pas toûjours contraint. Je n'eſpere plus rien de la fortune, & je ſuis fort bien chez-moi ; mais je veux pouvoir aller à la Cour quand il me plaira, j'irai : cela n'ira que du plus au moins. Un de mes plaiſirs, c'eſt de ſçavoir que mon retour fait peur à mes ennemis. Car enfin dans un Royaume où aprés cinq ans d'exil, un homme devient Géneral d'armée & Maréchal de France, on ſe doit attendre à tous les changemens du monde.

Vous avez raiſon de dire qu'on ſeroit heureux en exil, ſi l'on étoit comme l'hom-

me de Pline ; mais tous les pays ne ſont pas propres à donner des maîtreſſes aux eſprits un peu délicats. je crois que l'amant de Pline fut exilé à Montpellier, du moins, s'il avoit le goût fin, ne le fut-il pas en B***. Pour moi je n'ai plus de paſſion que pour les commoditez de la vie. Ce n'eſt pas que ſi je trouvois où être galant, je ne la fuſſe encore ; car cela éveille l'eſprit, & amuſe agréablement.

Mais que dites-vous du Chevalier de** qui s'en va courir le monde avec ſa maîtreſſe, il en ſera bientôt las, & on pourra dire de lui.

Poſt equitem ſedet atra cura.

Adieu, Monſieur, je finis en vous diſant, que je n'ai jamais vû une Lettre de meilleur ſens ni mieux écrite que la vôtre. Vous me ferez fort grand plaiſir de m'écrire ſouvent, en attendant que nous nous retrouvions.

C. LETTRE
De Madame M.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. Juillet 1669.

JE ſuis fort offenſée, Monſieur, qu'il y ait long-tems que vous n'ayez reçû de

de mes Lettres, & que vous ne m'en faſſiez aucun reproche. Je vous le dis, je n'aime pas que mes amis me laiſſent la liberté de les oublier. Quand on s'accoûtume à ſe paſſer d'eux, c'eſt qu'on ſe deſacoûtume de les aimer, & je veux que tout au moins on me demande le ſujet de mon ſilence, quand il eſt un peu long : il ne l'auroit pas tant été ſans un rhûme dont je ſuis accablée qui ne m'a pas permis d'écrire. Mais à preſent je me porte aſſez bien pour vous dire ce que je ſçai, qui eſt la continuation de la maladie de Monſieur le Dauphin, qui eſt cauſe qu'on ne parle plus du voyage de Chambort.

CI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de D....

A Buſſy, ce 10. Janvier 1669.

J'Ai appris avec bien du déplaiſir la perte de vôtre procès, Madame, car je vous aime fort. Il y a encore des circonſtances en cette rencontre qui ont redoublé mon chagrin. Cependant contre fortune bon cœur; car vous êtes une femme de qualité & de merite, qui avez aſſez de bien pour

perdre de plus grand procés ſans en être incommodée. Que cela ne vous altere donc point : conſervez-vous ; & croyez que ſi vous ſurvivez vos Parties, ce ſeront elles qui auront perdu leur procés.

CII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy ce 31. Juillet 1669.

AH, ah Madame, vous voulez donc être gourmandée ; & vous croyez que vos amis ne vous aiment pas bien, s'ils ne vous grondent quand vous vous relâchez un peu ſur les ſoins que vous leur devez. Vous avez trouvé vôtre homme ; je ne vous en laiſſerai plus paſſer : marchez droit ſeulement. Je ſuis un terrible ami ſur les droits de la régularité. Adieu, Madame, je meurs d'envie pourtant de n'avoir point à vous gronder.

CIII. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Août 1669.

N'Eſtes-vous pas étonné qu'aprés le bruit que j'ai fait de ma régularité j'ay paſſé un Ordinaire ſans vous écrire: mais ſçachez, Monſieur le Comte, que ce n'eſt pas ma faute: j'ai été à la campagne; & les Solitaires de la Thebaïde étoient mieux informez des nouvelles que nous. Il en court une aujourd'hui que l'on tient veritable, qui eſt que Monſieur de Navailles ayant trouvé en Candie le poſte de Sabionera abandonné par les Turcs, s'en eſt emparé, & que Monſieur de Beaufort ne le ſçachant pas, & l'y étant venu attaquer, a été tué à ce combat, & ſix cens hommes de ſes troupes.

Mademoiſelle C.. a été bleſſée à le chaſſe d'un coup de pied de cheval.

CIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame d'....

A Buſſy, ce 10. Août 1669.

IL eſt vrai que je ne comprenois pas ce que vous êtiez devenuë, Madame, ni ce qui vous empêchoit de m'écrire, après vous en être tant fait de fête.

L'accident de Mademoiſelle C.. bleſſée par un cheval, eſt étrange. Son pere en ſera bien touché, car il aime fort ſes enfans. En l'état où la fortune a mis les choſes, il n'y a qu'un cheval qui les peut offenſer.

J'envie fort vôtre ſolitude; & le Roi me feroit grand plaiſir de trouver bon que je fuſſe un des Hermites de Madame de N*** & de vous. Je ſuis fort aiſe que le Chevalier de R** m'aime encore; car je l'ai toûjours bien aimé. Vous m'obligerez de faire mille embraſſades à Monſieur vôtre frere de ma part; je vous les rendrai à nôtre premiere vûë.

Pour ce que vous me mandez de la fortune de L** je vous dirai que l'homme propoſe, & le deſtin diſpoſe. Qui auroit

dit ſur les fautes que nous avons faites tous deux qu'il ne ſeroit que trois mois à la Baſtille, & que je ſouffrirois moi tout ce que j'ai ſouffert. La fortune fait paſſer les crimes des gens heureux pour des bagatelles ; & les bagatelles des malheureux pour des crimes. Ce n'eſt pas que je condamne la prudence ; on n'en ſçauroit trop avoir : mais il eſt certain que la fortune rectifie les fautes des heureux, & gâte ou ſupprime les bonnes actions de ceux qui ne le ſont pas.

CV. LETTRE.
Du Duc de Noailles au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. Août 1669.

JE vous ſuis bien obligé, Monſieur, de la part que vous prenez à tout ce qui me regarde & ma famille: j'en ſuis ſi perſuadé qu'on ne peut pas l'être davantage. Madame de Noailles eſt partie il y a cinq jours pour les Bains de Mont-d'or en Auvergne ; & ſelon le ſoulagement qu'elle y trouvera, elle s'en tiendra à ceux-là, où elle ira à Barrége.

L'affaire de Vincennes a été deux fois

faite & deux fois rompue, & à la fin Monſieur Mazarin m'eſt venu dire que s'étant défait de ſa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, & ne lui reſtant plus que Vincennes pour faire ſa cour, il vouloit le garder. Voilà comme l'affaire a fini. J'aurois regardé ce lieu-là comme propre pour un homme qui a une ſanté auſſi mauvaiſe que la mienne, & qui a beſoin de repos. J'ai été bien-aiſe d'apprendre que la vôtre eſt meilleure : je vous la ſouhaite parfaite, & à moi les occaſions de vous faire connoître que perſonne ne peut être plus ſincerement & avec plus de chaleur à vous que, &c.

CVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Buſſy, ce 12. Septembre 1669.

JE ne reçûs qu'hier vôtre Lettre, Madame, par laquelle vous me reprochez obligeamment qu'il y a long-tems que je ne vous ai écrit. Mais vous ſçavez bien que vous me deviez une réponſe ; & je l'aurois peut-être encore attendue plus long-tems ſans vous écrire.

Vous voulez donc ſçavoir de mes nouvelles Je vous dirai que je n'ai jamais eu tant de ſanté, tant de gayeté, & tant d'envie de vous voir que j'en ai. Pour la Dame dont vous voulez me parler, qui a failli à mourir à la compagne, j'appris l'extrémité où elle étoit avec la même conſtance qu'elle eut à la mienne pendant que j'étois à la Baſtille : & quoique vous me mandiez, vous ſçavez bien que j'ai raiſon d'en uſer ainſi pour elle.

Je ne ſçai que croire de mon retour, au moins à cette heure. Si je fais réfléxion à mes fautes, je devrois être rappellé demain : ſi je ſonge combien je ſuis malheureux, ce ne devroit pas être ſi-tôt. Quoi qu'il en ſoit, il faut que cela vienne : & je vous aſſure que j'en ſerai fort aiſe pour mes amis ſeulement. Car vous croyez bien que je ne ſuis pas aſſez viſionnaire pour avoir d'autres vûes. Mais auſſi je ſerai tout entier à mes amis. La fortune ne partagera plus mon cœur avec vous autres. Il ne faut pas demander ſi vous y aurez bonne part, vous & la petite couſine. Je vous aſſure que vous y tenez le haut bout, & que vous en pourriez faire les honneurs.

CVII. LETTRE.

De Madame du B... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Septembre 1669.

JE vais vous apprendre une nouvelle : Monſieur, qui vous fera rire aſſurément, C'eſt que D** eſt racommodé avec ſa femme; mais il en eſt ſi honteux, qu'il ne la voit qu'en cachette. L'on prétend que la cauſe de ce racommodement eſt afin que ſa femme lui ménage les bonnes graces de ſa ſœur, dont il eſt amoureux fou, & qui a témoigné déſirer cette marque de ſa paſſion.

Il a paſſé un Courier à Paris, pour aller trouver Monſieur Colbert à Dampierre, que Monſieur de Navailles lui envoyes par lequel il lui mande l'embarquement des troupes qu'il a laiſſées en Candie en très-bon état: que les Venitiens traitoient avec les Turcs, pour accepter certaines Propoſitions dont vous avez entendu parler, & qu'il eſperoit que les Turcs leveroient le Siége à l'amiable.

Pour la levée du Siége de Candie, ne la croyez pas trop. Adieu, Monſieur le

Comte, permettez que je vous diſe en paſſant, qu'il n'eſt point du tout honnête à vous de ne me jamais écrire que je ne vous aye fait réponſe. Quand on aime un peu les gens, on n'y regarde pas de ſi près.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du B...

A Buſſy, ce 22. Septembre 1669.

VOUS ne ſçavez, dites-vous, ce que je puis penſer de ce que vous avez été ſi long tems ſans me donner de vos nouvelles. Je penſe que vous ne m'aimez pas aſſez, Madame; car vos petits voyages de la campagne ne vous ont point empêché d'avoir commerce à Paris, & vous pouvez bien y envoyer de tems en tems quelques billets pour moi; quand ils n'euſſent été que de deux linges, je m'en fuſſe contenté. Je ſuis d'accord avec vous que je pouvois bien faire la même choſe; mais j'avois peur que vous ne reçuſſiez point mes Lettres, ou qu'elles vous fuſſent indifferentes. Vous ne ſçauriez croire, Madame, combien les malheureux ſont ſur le pied gauche.

Je ſuis enragé contre le rhûme de Monſieur vôtre mary, puiſqu'il m'empêche de vous voir icy. Les gens qui ont de l'amitié les uns pour les autres à Paris, en ont encore bien davantage en Province. je vous aurois reçûë dans une maiſon aſſez jolie & aſſez amuſante: Je vous aurois fait une petite chere de campagne, & ſur le tout nous aurions eu bien de la gayeté.

Vous faites fort bien de gouverner vous-même Monſieur vôtre mari, & de ne vous en pas fier aux Médecins, qui n'y ont pas tant d'interêt que vous, & qui traiteroient un pauvre particulier un peu cavalierement, puiſqu'ils ménagent ſi peu les Têtes couronnées.

La mort de la R. D*** ne rend pas la Cour plus triſte qu'auparavant: cette réfléxion nous doit faire redoubler nos ſoins pour vivre, puiſqu'on ne ſonge plus aux gens dès qu'ils ſont morts. Il eſt vrai que cela ne leur ſerviroit de guéres, c'eſt pourquoi il faut eſſayer de vivre pour vivre.

Le raccommodement de D** avec ſa femme eſt plaiſant: Je comprens ſa raiſon pour le faire, mais je n'entens pas celle de ſa femme, ſi ce n'eſt que quand elle étoit ſeparée, elle n'avoit pas le plaiſir de tromper un mari, qui eſt un grand ragoût dans la galanterie.

La pauvre Dame m'a toûjours paru un grand oiſon; & je n'ai pas compris qu'on lui pût jamais donner ſon ſecret ni ſon cœur à garder.

Adieu, Madame, ſoyez un peu à l'avenir plus exacte aux réponſes: & de mon côté je ne prendrai plus tant garde ſi vous m'en faites.

CIX. LETTRE.

De Monſieur de C.... au Comte de Buſſy.

A Toulouſe, ce 25. Septembre 1669.

VOUS n'avez, Monſieur qu'à lire la date de cette Lettre, pour connoître la raiſon qui m'a empêché de faire réponſe à la vôtre du mois de juillet. Elle arriva à Aiguemortes deux jours après que j'en fus ſorti pour venir ici, & y eſt demurée juſques à preſent. Je l'ai donc reçûe dans un gros Paquet, où entr'autres étoit une Lettre de Madame de **. Cette circonſtance me réjoüit fort, & me ſembla d'un bon augure, pour me faire eſperer de vous revoir tous deux bien-tôt en bonne intelligence; ſon commerce eſt tout propre à vous faire ſupporter vôtre

exil. Ne vous broüillez plus, je vous en prie, & ſupportez patiemment vos torts de part & d'autre ſans rompre. Horace conſeille aux amis de s'entre-excuſer :

At, pater, ut gnati ſic nos debemus amici,
Si quod ſit vitium, non faſtidire.

Il ajoûte, qu'il voudroit qu'on fût auſſi préoccupé pour un ami, que pour une maîtreſſe ; & que comme en amour il y a des défauts qui plaiſent, il y eût un aveuglement dans l'amitié qui nous fit trouver agréables les imperfections de nos amis, & qu'on eût donné un nom honorable à cet aveuglement.

Vellem in amicitiâ ſic erraremus, & iſti
Errori nomen virtus poſuiſſet honeſtum.

Ce précepte m'a paru toûjours d'autant plus raiſonnable, que nous faiſons des fautes à nôtre tour, & que quand nous nous plaignons des autres, nous faiſons contre nôtre propre interêt.

Quàm temerè in noſmet legem, heu, ſanximus iniquam;
Nam vitiis nemo ſin naſcitur : optimus ille eſt
Qui minimis urgetur.

Le plus parfait eſt celui qui a le moins de défaut, & non pas celui qui n'en a

point du tout. Faiſons-donc compenſation des fautes de nos amis avec ce qu'ils font de bien, & de leurs imperfections avec leurs bonnes qualitez.

Amicus dulcis, ut æquum eſt,
Cum mea compenſet vitiis bona pluribus hiſce,
[Si modò plura mihi bona ſunt] inclinet,
Amari
Si volet. Hac lege in trutinâ ponetur eadem.

Et il conclud.

Qui, ne turpibus propriis offendat amicum,
Poſtulat, ignoſcat verrucis illius. Æquum eſt
Peccatis veniam poſcentem, reddere rurſus.

Il dit en ce même endroit que par ces préceptes on conſerve long-tems les amitiez.

Hæc res & jungit, junctos & ſervat amicos.

Je n'ai point fait de façon de dogmatiſer ſur ce chapitre pour deux raiſons. La premiere, parce que c'eſt une belle occaſion de groſſir ma Lettre d'une trés-agréable Epître d'Horace qui vient à propos, & qui vous peut divertir: & l'autre raiſon, c'eſt parce qu'effectivement vous êtes nez Madame de * * * & vous pour être amis ſans y comprendre même le droit naturel. Vous avez tous deux de l'eſprit au-delà de l'imagination, tous deux un trés grand nombre de belles qua-

litez capables de vous plaire, & un fond d'agrément dans l'humeur qui vous peut être délicieux l'un à l'autre.

Je lûs dans ma priſon ce petit Livret de l'Hiſtoire de * * * qui me charma ; mais je vous dis, charmer à la rigueur. Je tombai ſur l'endroit de ***, d'abord j'en fus fâché, puis malgré moi j'en ris de trés bon cœur. Aprés cela je fus honteux d'avoir ri. Enſuite je me laiſſai tenter de le relire. Je ris encore une ſeconde fois, & je fus fâché & honteux de même. Mais j'avouai qu'il eſt impoſſible d'écrire une choſe plus agréablement & plus délicatement que vous faites.

Pour répondre à vôtre Lettre, car il eſt tems de commencer à répondre : je vous ſçais un trés bon gré de vôtre réſignation elle eſt digne de vôtre courage ; tel a aidé à vous faire tomber comme vous dites, qui craint à ſon tour la tempête & la chûte. Je me ſouviens toûjours de la Stance d'Horace : Je ne ſçai ſi je vous l'ai copiée l'autre jour ; mais qu'importe, elle eſt bonne à copier mille fois.

Fortuna ſævo læta negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores ;
Nunc mihi, nunc alii benigna.

La belle peinture de la Cour, Monſieur ! Une perſonne de courage, de merite & de naiſſance, l'un des plus vieux Officiers de France, & qui a les plus beaux ſervices, eſt dépouillé pour des riens, d'une grande Charge, & perd le fruit de tant de peines : n'eſt-ce pas là le jeu de la fortune ? Ma foi on a raiſon d'être bien-aiſe, quand elle eſt favorable, mais on en a bien plus de ne ſe point déſeſperer, quand elle nous tourne le dos.

Laudo manentem : Si celeres quatit
Pennas, reſigno quæ dedit, & meas,
Virtute me involvo. . . . .

Voilà aſſez d'érudition, parlons plus ſimplement. Vous voulez donc retourner à la Cour quand il vous plaira. Il eſt vrai que c'eſt le moyen de ne s'en pas ſoucier que de le pouvoir : Cependant vous ſeriez plus heureux, ſi vous n'aviez pas beſoin d'un tel moyen. Je voudrois que vous craigniſſiez qu'on vous y rappellât, à moins que ce ne fût pour monter à une dignité ſans avoir à l'attendre. Quoi qu'il en ſoit, vous méritez d'être content de quelque côté que vôtre deſtinée ſe tourne. Que je vous plains, de n'avoir perſonne à qui parler d'amour ! Quand je regarde

vôtre exil par cet endroit, je le trouve fâcheux, je me connois à ces ſortes d'états ! un peu d'amour ſupplée à bien des choſes. Il y a en verité ici des beautez preſque divines : on ne trouve pas une dent médiocrement blanche en tout le Languedoc, ni un teint brun, tout y eſt brillant, vif & galand: mais les Dames ne font l'amour que par interêt, ou par vanité : preſque pas une n'aime pour aimer. Nous avons pourtant un fameux exemple d'une paſſion dans les priſons de cette Ville. Le Marquis de la Douze fut arrêté il y a quelque tems, étant accuſé d'avoir empoiſonné ſa femme, pour épouſer la fille du Préſident Pichon de Bourdeaux. Celle-ci, dit-on, conſpira avec ſon mari la mort de la Marquiſe de la Douze, à qui elle a ſuccedé. Vous ſçaurez que cette Dame voyant ſon mari arrêté, ſe déguiſa en homme pour venir lui donner des conſeils, & pour concerter avec lui des moyens de ſe défendre: & le malheur voulut pour elle qu'elle fut découverte & arrêtée ; & ce même malheur a fait trouver des conjectures très-fortes qu'elle a trempé au meurtre de ſa devanciere. On les doit juger demain tous deux : C'eſt un auſſi fameux procès qu'on ait encore vû au monde : Il y a des difficultez

cultez & des incidens dignes de memoire. Si je me trouve aſſez d'habileté pour vous les conter dans quelque tems, je le ferai, ſinon vous vous en paſſerez.

Pour d'autres nouvelles je n'en ſçai point ; je n'en cherche jamais, tant j'ai d'indifference pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde.

Comment ſe porte Monſieur **** ? Le voyez-vous quelquefois chez-vous ? Vous voit-il à Châtillon ? je voudrois bien paſſer deux ou trois mois avec vous. Nous dirions bien des choſes, & je ſuis bien aſſuré que nous ririons quelquefois de bon cœur aux dépens de qui il appartiendroit.

Ma Lettre eſt bien groſſe depuis que je ne parle plus Horace ; mais tout eſt bon à la campagne. Je ne ſerois pas aſſez fou pour vous en écrire de telles à Paris. Je vous ſupplie trés-humblement, Monſieur, de croire que je mourrai avec les ſentimens d'eſtime & de reſpect que j'ai toûjours eus pour vous.

CX. LETTRE

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de F...

A Buſſy, ce 15 Octobre 1669.

MA femme m'a mandé les obligations que je vous ai, Madame, & avec combien de généroſité vous ne perdez aucune occaſion de me rendre de bons offices ; ſi je vous en avois priée, je vous en ſerois fort obligé. Vous croyez bien, Madame, qu'ayant ſongé à moi ſans que je vous en fiſſe ſouvenir, ma reconnoiſſance n'en eſt pas moindre, & que je ſçai eſtimer ces actions-là autant qu'elles le méritent. Si vous voulez maintenant ſçavoir ce que je fais & ce que je penſe ; je vous dirai que j'ai des maiſons aſſez agréables que j'embellis ; que j'eſſaie à rétablir le mieux que je puis le déſordre de mes affaires : que ſi j'étois perſuadé que le Roi m'eût fait du mal par un principe de haine, j'aurois eu beau l'eſtimer, je n'aurois pas laiſſé de le haïr, me croyant trop heureux qu'il ne m'eut pas fait revenir en lieu où j'euſſe été obligé de le revoir ; mais que dans la croyance où je ſuis qu'il n'en vou-

loit qu'à ma mauvaiſe conduite ſur laquelle je m'étois fait plus de juſtice, qu'on ne pouvoit s'imaginer ; je faiſois ſupplier trés-humblement S. M. de trouver bon que je retournaſſe auprés d'elle ; que j'aimois toûjours le Roi de la meilleure foi du monde, & que je penſois que m'ayant ôté mes défauts par ſes châtimens, il me trouveroit peut-être un jour digne de ſes graces. J'eſpere vous faire connoître, Madame, à n'en pouvoir douter, que je penſe cela tout comme je vous le dois. Une autre choſe encore à quoi je penſe trés-ſouvent, c'eſt aux obligations que j'ai à MADAME. Ce qu'elle fit pour moi auprés du Roi à Fontainebleau en 1664. ne me ſortira jamais de la mémoire non plus que les bontez qu'elle m'a toûjours témoignées. Je n'oublie pas que les agrémens de ſa Cour étoient toute ma reſſource contre les couleuvres que j'avalois de tous côtez. Je vous avouë, Madame, que je les regrette à tous momens. Nous nous y reverrons un jour, Madame, à cette agréable Cour. Vous me trouverez tout fait comme j'étois. Le ſeul changement qu'il y ait en moi, c'eſt que je ſuis plus circonſpect que je n'étois au choix de mes amies, & mille fois plus vôtre ſerviteur que je n'ai jamais été.

CXI. LETTRE.

De Monſieur de..., au Comte de Buſſy.

Le 6. Octobre 1669.

PErmettez-moi, Monſieur, s'il vous plaît, de continuer la liberté que j'avois priſe avant mon départ de Toulon, de vous écrire. j'ai trouvé au retour du voïage la Lettre dont vous aviez bien voulu m'honorer. Aprés les trés-humbles remercimens que je vous en fais, avec de nouvelles aſſurances de mes reſpects & trés-humbles ſervices.

Je vous dirai que la plus grande partie des Vaiſſeaux a ſuivi le Vice-Amiral (c'eſt Monſieur de Martel) & ſont arrivez au Port de Toulon il y a cinq jours.

Le Vaiſſeau où eſt le Duc de Navailles & l'Intendant, ſe ſepara de nous la premiere nuit que nous mîmes à la voile, après être ſortis de Candie : ce fut le premier de Septembre. Cela donna de l'inquiétude, à cauſe de l'état où étoit M. de Navailles ; car il étoit fort incommodé. Cependant un de nos Vaiſſeaux qui eſt ici le vit arriver près de Malthe, & enſuite

mouiller aux Gauſes, à la vuë de cette Iſle. Je n'entreprendrai pas, Monſieur, de vous écrire le détail de ce qui s'eſt paſſé pendant les ſoixante jours que nous avons été dans Candie. Cela eſt trop délicat pour moi. Je vous apprendrai ſeulement que deux jours aprés le débarquement des troupes, le Capitaine General Moroſini qui commandoit dans Candie, reſolut avec Monſieur de Navailles, de faire une ſortie ſur l'attaque de la Sabionera qui étoit le plus foible quartier des Turcs, dans lequel pourtant ils avoient ſix à ſept mille hommes. On les chargea par la tête de leurs travaux avec une telle vigueur, qu'on les chaſſa juſqu'à la queuë de leurs tranchées : nos hommes détachez s'étant rendus maîtres de leurs batteries, & preſque de tous leurs logemens. Mais par un malheur extraordinaire tous ceux qui avoient bien commencé, ne continuerent pas ; ils ſe renverſerent ſur ceux qui les ſoûtenoient & ceux-ci ſur l'arriere garde : enſorte que l'on ſe retira en ſi grand deſordre, que maudit étoit le dernier.

Nous n'avions pas un quart de lieuë juſqu'à la Contreſcarpe des Fortifications de la Place, qui fut un bonheur. L'on perdit dans cette retraite beaucoup de braves gens.

Monſieur l'Amiral qui avoit voulu mettre pied à terre, s'eſt perdu dans cette malheureuſe rencontre, ſans que perſonne puiſſe dire l'avoir vû tuer ni prendre priſonnier. Meſſieurs de Linieres, Roſan & Faber, Colonels, quantité de Capitaines, Lieutenans & Enſeignes y reſterent, & beaucoup de braves Volontaires. Monſieur de Caſtelan y fut bleſſé d'un coup de canon, dont il mourut douze heures aprés. Meſſieurs le Bret & Colbert Maréchaux-de-camp ont été fort bleſſez depuis, viſitant les poſtes de l'attaque de Saint-André, dont les François avoient pris la défenſe enſuite de cette premiere & malheureuſe action.

Enfin le tems ayant conſumé les vivres que l'on avoit portez pour l'Armée tant de mer que de terre, il a fallu prendre le parti de s'en revenir, & laiſſer la Ville de Candie ſur le point de ſe rendre. Si elle ne l'eſt à preſent, c'eſt un miracle, car les Turcs étoient logez ſur la courtine la Sabionera en trois endroits; cela touche au Port de la Ville, & par conſéquent lui ôte la communication. Il n'y avoit dans la Place que quatre mille hommes: c'eſt ce qui ôtoit l'eſperance au Capitaine Général, à Monſieur de Saint-André, &

autres de pouvoir tenir guéres long-tems. Le Capitaine Général avoit écrit à la République, de faire enſorte auprès du Roi, qu'il commandât à Monſieur de Navailles d'y reſter juſqu'à la fin ; & que ſi Sa Majeſté lui accordoit cette grace, Candie tiendroit juſqu'à ce qu'il eût reçû de plus puiſſans ſecours : de maniére que l'Ambaſſadeur de Veniſe avoit ſi bien repréſenté la conſéquence de la choſe au Roi, qu'il lui avoit octroyé ſa demande. En effet, les ordres furent donnez auſſi-tôt de faire partir des Vaiſſeaux de Toulon pour porter des ordres à Monſieur de Navailles, des vivres & quatre cens mille francs d'argent. Les Vaiſſeaux ſont en route il y a plus de quinze jours, mais nous ne les avons pas trouvez par celle que nous ſommes venus. Voilà, Monſieur, ſincerement une partie des choſes : Vous apprendrez beaucoup mieux le ſurplus par d'autres voyes que par la mienne.

Monſieur le Comte de Choiſeul a été reçû Maréchal de Camp quatre jours avant nôtre ſortie de Candie, après la mort de Monſieur de Dampierre. Il me chargea il y a deux jours de vous aſſurer qu'il étoit vôtre ſerviteur.

CXII. LETTRE.

Réponſe de Madame la Marquiſe de F... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Octobre 1669.

JE ſuis bien obligée à Madame vôtre femme, de m'avoir rendu de ſi bons offices auprès de vous, en vous faiſant connoître l'envie que j'avois de vous ſervir. Mais, Monſieur, c'eſt l'ordinaire que les gens inutiles ſont toûjours remplis de bonne volonté. J'ai montré vôtre Lettre à MADAME, pour lui faire voir la reconnoiſſance que vous avez de toutes ſes bontez paſſées. Je vous aſſure qu'elles ſont auſſi grandes preſentement, & qu'elle auroit envie de vous pouvoir faire plaiſir, & le fera aſſurément, ſi elle en trouve l'occaſion; & je ne manquerai pas de l'en faire ſouvenir. Pour moi, tout ce que je pourrai faire, c'eſt que lorſque l'on trouvera un tems propre à parler de vous, je dirai mon mot, comme vôtre ſervante & vôtre amie, Mais vous croyez bien que je ne ſuis pas aſſez ſotte pour croire que cela ſoit utile à vôtre ſervice. Vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la bonne volonté,

volonté, & me ferez l'honneur de me croire trés-véritablement vôtre trés-humble ſervante.

CXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de la R..

A Buſſy, ce 12 Novembre 1669.

SI l'arrivée de ces Meſſieurs de la Cour n'a pas rendu nôtre Province plus agréable, Madame, c'eſt que des Courtiſans comme ceux que vous me nommez, n'ont pas voulu prodiguer leurs agrémens : ils ne vous ont pas jugée digne de les connoître, & les ont reſervez pour des Dames bien plus délicates que vous autres. Cependant je ſçai qu'ils n'en entretiennent pas de plus fines que vous, Madame ; & que les groſſes têtes ni le bel air ne vous éblouiſſent pas.

Je croi que ma femme reviendra de la Cour avec peu de ſuccès pour mon retour. Il me paroît que la poire n'eſt pas meûre; mais j'ai toute la patience qu'il me faut, & je vous aſſure qu'elle ne me coûte pas trop.

Vous êtes bienheureuſe, vous & Ma-

dame vôtre ſœur ; vous vous aimez fort, & vous paſſez une partie de vôtre vie enſemble. C'eſt la Chanſon de Segrais:

Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

Vous avez raiſon de dire, que de s'embarquer à faire un lit de Point d'Angleterre, n'eſt point une petite entrepriſe. Il y a tantôt quatre ans que Madame de Rabutin a commencé le ſien, il n'eſt pas encore fait, & mille gens y ont travaillé. Ma fille de Buſſy en a entrepris un moitié ſoye, qui ſera admirable, car rien n'eſt plus beau que ſon Patron.

Vous faites fort bien d'apprendre l'Italien, Madame : n'eſt-ce pas Monſieur de*** qui vous le montre. Pour moi, ce n'eſt pas là ce que j'aimerois le mieux vous apprendre : je ne voudrois que vous faire parler François. Cependant en quelque langue que vous me faſſiez un compliment, je le recevrai agréablement, & je vous y répondrai du mieux que je pourrai. Si je faiſois quelque choſe digne de vous, je vous aſſure que je vous l'envoyerois ; mais il faudroit que ce fût quelque choſe de bien ; & moi je ſuis delicat pour ce que je fais au point de n'en être jamais bien content. Adieu, Madame, Made-

moiſelle de Buſſy vous aime toûjours de tout ſon cœur.

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ...

A Buſſy ce 12. Novembre 1669.

VOus êtes trés-contente de ma régularité, dites-vous, Madame, mais vous ne l'êtes pas tant de mon amitié. Je m'étonne que vous preniez le parti de vous plaindre là-deſſus. Si je n'aimois à me flatter, je vous aurois dit cent fois depuis trois ans, que vous ne m'aimiez guéres. Vous avez été des ſix mois ſans m'écrire, & cela ſans de bonnes raiſons; cependant je me ſuis contenté de celles que vous m'avez dites; mais ne me feriez-vous pas le reproche de ne vous pas aſſez aimer, parce que je ne vous ai pas aſſez grondée, & que vous ſçavez bien que vous l'avez merité. Si c'eſt par-là que vous le prenez, je vous avouë que vous avez quelque priſe ſur moi; mais je vous dirai auſſi que c'eſt l'eſtime que j'ai pour vous, qui m'a empêché d'être ſi délicat. Si pourtant vous êtes en amitié, comme ces maî-

treſſes qui veulent qu'on les batte pour leur témoigner une grande paſſion ; tenez-vous bien & marchez droit, car je me vais préparer à ne vous rien pardonner, & je me ſoûmets à la même rigueur. Vous y haſardez plus que moi, car je ſuis naturellement exact, & pour vous, Madame, plus que pour qui que ce ſoit au monde.

CXV. LETTRE

De Mademoiſelle du P. au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 27. Decembre 1669.

UN de mes amis me donna il y a deux jours, un petit régal qui eut été bien à vôtre goût, Monſieur ; ce fut de me lire, & à quatre ou cinq autres perſonnes fort éclairées, une Traduction faite de Latin en François de la vie du Cardinal Commendon Venitien, qui fut le plus grand homme de ſon ſiécle, dans lequel il ſe paſſa quantité de beaux évenemens que le même l'Hiſtorien rapporte. Cet ouvrage n'eſt que manuſcrit, & ne ſera pas ſi-tôt imprimé, mais il eſt fort de ſaiſon aujourd'hui ; car il écrit la Promo-

tion de deux ou trois Papes, & nous ſommes dans une conjoncture toute ſemblable, même juſques aux circonſtances.

Je vous envoye la Relation de la mort du Marquis de la Douze.

Je vous envoye auſſi un Madrigal que Monſieur Conrard m'a donné pour vous envoyer ; il a été fait ſur ce que Madame **** étant allée avec beaucoup d'autres Dames voir l'Ambaſſadeur Turc, celui-ci la trouva la plus belle, & lui jetta le mouchoir.

MADRIGAL.

Je n'ai pas peine à concevoir,
Qu'on vous ait jetté le mouchoir,
Mais j'ai de la peine à comprendre,
Que vous l'ayez bien voulu prendre :
Des mouchoirs qu'on vous a jettez,
Et que vous avez rejettez,
On a vû la terre jonchée ;
Mais puiſque vous les acceptez,
Vous allez être bien mouchée.

Nous avons bien réſolu Monſieur Conrard & moi, d'eſſayer à frais communs de vous divertir autant que nous le pourrons, mais la ſaiſon eſt fort ſterile ; il n'y a que vous, Monſieur, qui ayez le ſe-

cret de faire naître des fleurs parmi les glaces.

Relation de la mort du Marquis de la Douze.

Je vis l'autre jour mourir le Marquis de la Douze : c'étoit un garçon de trente-cinq ans, beau & d'un air fort noble. Tout ce qu'il fit & dit depuis la lecture de ſon Arrêt juſques au coup qui lui trancha la tête, fut héroïque ſans affectation pourtant. L'amour l'a établi pour un de ſes martyrs. Auſſitôt que ſon Arrêt fut lû, qu'il l'eut écouté ſans s'émouvoir, il s'approcha de l'Autel, & levant les mains au Ciel, il dit : Vous le voulez, Seigneur, & je le veux bien auſſi. Puis ſe retournant vers le Commiſſaire : je vous remercie, Monſieur, lui dit-il, d'avoir opiné pour moi ; je ſçai de quel avis vous avez été, & Dieu m'eſt témoin que ſi je pouvois je vous donnerois des marques de ma reconnoiſſance : cependant j'atteſte ce même Dieu, que je meurs innocent. Puis il demanda une écritoire pour écrire à ſa femme ; ce fut en ces termes :

Ma très-chere & très-aimable enfant, je m'en vais mourir très-ſatisfait, puiſque

Dieu le veut. Le ſeul déplaiſir qui me reſte, eſt de n'avoir point vû mon fils. Je vous le recommande, & je vous prie de le faire élever en la crainte de Dieu. Je ſuis un bel exemple. *LA DOUZE.*

Un certain homme de ſes amis étoit preſent, aſſis & pleurant, & la Douze ſe promenant ſans pleurer, ſe tourna tout-à-coup, & lui dit : Ah ! Monſieur, je vous demande pardon ſi je me promene ſans vous entretenir : l'état où je ſuis eſt un peu violent, & l'action me ſoulage. Vers le ſoir on le mit dans un tombereau, avec deux Cordeliers & le Bourreau. Il fut conduit par la Ville pour être mené à l'échafaut. Ayant vû à une fenêtre une Dame qu'il avoit fort aimée, il la ſalua deux fois avec un profond reſpect. Il étoit nuë tête, & les pieds liez ; & par grace on lui avoit laiſſé ſon pourpoint. Au pied de l'échafaut on lui dit : Monſieur, prenez la peine d'inſtruire la Cour de l'aſſaſſinat commis en la perſonne de vôtre beau frere. Moi, dit-il d'un ton aſſuré, un aſſaſſinat ! Cela eſt faux ; c'eſt le plus beau combat qui ait jamais été fait en Guyenne. Il monta hardiment avec le Confeſſeur ; on chanta le *Salve* ; on le dépouilla,

il noua lui même ſon mouchoir, il s'aſſit ſur le poteau, puis ſe releva pour dire encore un mot à ſon Confeſſeur. Le Bourreau lui dit : Monſieur, j'ai un grand déplaiſir d'avoir à commencer le métier par vous. Helas ! lui répondit-il, mon ami, je te remercie, tu es ici le ſeul qui me regrette ; je te prie de me laiſſer dire quelque priere quand j'aurai le col ſur le poteau. Il dit trois fois JESUS, & cria enſuite : Frappe quand tu voudras. Le coup l'empêcha d'en dire davantage.

CXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de la R. . .

A Chaſeu, ce 2. Janvier 1670.

ME voici à Chaſeu, depuis la veille de Noël, Madame, où j'ai bien plus de peine encore à me paſſer de vous qu'à Buſſy ; il me ſemble que je vous y vois arriver, que tout le monde n'en eſt pas ſi content que moi ; qu'au ſortir de la Meſſe de minuit nous venons faire *mediânoche* avec autant de gayeté qu'il en faut avoir à Noël. Il me ſemble enſuite que nous nous envoyons pour étrênes toutes

les Bourſes du payis avec des Madrigalets.

Il me ſemble que nous allons faire les Rois chez vous : que nous trouvons au bas de vôtre montée le petit Marquis vôtre fils : & vous à la porte de vôtre chambre avec ce petit air ſi aimable, & ſes yeux ſi vifs & ſi brillans ; que nous vous faiſons mille contes l'Abbé Danſe & moi, dont nous rions fort ; & que ſur cela le pauvre Ecuyer fait la bête au Roi quatriéme. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qu'il me ſemble du reſte. Je vous dirai ſeulement que je n'ai rien oublié de tout ce qui s'eſt fait & dit, & vous m'obligeriez fort, ſi vous vouliez vous en ſouvenir. Mais pour répondre à vôtre Lettre, je vous dirai que vous êtes trop bonne d'être plus fâchée que moi, de ce que je ne retourne pas à la Cour cet hiver : Cette marque de vôtre amitié acheve encore de me conſoler.

Au reſte, Madame, on m'a envoyé entr'autres pieces nouvelles, l'Hiſtoire des amours de Diane de Poitiers avec le Duc Octave Farneſe ſous le titre de Journal Amoureux ; mais on me l'a envoyé imprimé. Avec le reſpect que je dois à vôtre jugement, Madame, c'eſt fort peu de

choſe que cette Hiſtoire; il n'y a ni invention ni tour agréable, & je gagerois que vous l'avez lue à la hâte. Si nous la liſons enſemble, je vous ferois bien convenir qu'elle eſt ridicule en beaucoup d'endroits, & mal écrite. Je ſuis au deſeſpoir d'avoir laiſſé à Buſſy celles que vous me demandez: ſi je les avois ici, je vous les ferois copier, & je ſuis auſſuré qu'aprés les avoir lûes, vous ſeriez bien dégoûtée de l'Hiſtoire de la Ducheſſe de Valentinois cela vous ſoit dit ſans vanité. A mon retour de ce payis-là, je vous les envoyerai, & vous me promettrez que vous ne les donnerez jamais à perſonne, & moi je vous promettrai de ne les donner jamais qu'à vous.

CXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy. à Mademoiſelle du P...

A Chaſeu, ce 2. Janvier 1670.

JE ne puis plus tarder, Mademoiſelle, à vous témoigner ma reconnoiſſance de toutes les bontez que vous me témoignez Monſieur Conrard & vous. L'Hiſtoire du Cardinal Commendon eſt curieuſe dans

la conjoncture. La mort du Marquis de la Douze m'a touché : il n'en coute pas toûjours tant pour être martyr de l'amour; des ſoûpirs & des larmes ſuffiſent d'ordinaire pour acquerir ce titre.

Mademoiſelle de Buſſy eſt charmée de vos Vers : je les ai trouvé très-beaux moi qui ne flatte pas. Elle vous en remercie en Proſe, Mademoiſelle. Pour moi je ne fais plus de Vers pour perſonne. Je me ſuis preſcrit une matiere contre l'infidelité, ſur laquelle je m'égaye quelquefois aux dépens de l'infidelle. Je vous les ferai voir.

CXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe du P...

A Chaſeu, ce 6. Janvier 1670.

JE voudrois bien vous demander, Madame, & me le demander à moi même, pourquoi nous nous aimerons & nous nous eſtimerons fort, & que nous ne nous écrirons jamais : car cela ne s'eſt point encore fait qu'entre vous & moi. Ne continuons donc pas, je vous prie, de nous ſingulariſer en une choſe déraiſonnable : & laiſſons aux gens qui ne s'aiment & qui

ne s'eſtiment, pas le parti de ne ſe point écrire. Pour moi, je ſuis réſolu de vous mander de tems en tems que je meurs d'envie de vous voir ; & que cependant je n'ai point d'amie au monde que j'aime tant que vous. Quand vous me ferez réponſe, vous me ferez plaiſir ; & quand vôtre pareſſe ne vous le permettra point, je ne laiſſerai pas de vous aimer de tout mon cœur.

CXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme.

A Chaſeu ce 29. Janvier 1670.

IL y a fort long-tems que je ne vous ai écrit, mon Reverend Pere, parce que je croyois à toute heure recevoir permiſſion de retourner à la Cour, & je ſuis même encore en cet état. Mais comme j'ai été trompé, & que je pourrois bien l'être encore, je ſuis réſolu de vous écrire plus ſouvent que je n'ai fait, n'y trouvant aucun inconvenient ſi l'on me rappelle, & recevant bien du plaiſir de ce commerce, ſi cela n'arrive pas.

Voici qui dure long-tems, M. R. P. co-

pendant je le ſouffre ſans inquiétude. Si j'étois né patient, & homme à ne point faire de réfléxion, c'eſt-à-dire, à croire aveuglement & ſans examiner que ce que font les Superieurs, eſt toûjours bien fait, je ne m'étonnerois pas de ma tranquillité; mais perſonne ne connoît mieux la cauſe de ſon mal que moi, & n'eſt d'ordinaire plus ſenſible; de ſorte que je conclus que l'état où je me trouve vient de la pure grace de Dieu; & que ſans ſon aſſiſtance particuliere, je n'aurois pas reçû tant de rudeſſe avec tant de réſignation. Quoique j'en eſpere bientôt la fin, je ne laiſſe pas de prendre les choſes au pis, pour être toûjours ferme quoi qu'il arrive.

Si fractus illabitur Orbis,
Impavidum ferient ruïnæ.

Je vous offre mon cœur, M. R. P. parce que je ſçais que vous m'aimez, & que je croi que vous ſerez bien-aiſe de le voir en l'état que je vous le montre: S'il étoit autrement, je vous demanderois des conſolations. Je n'ai aujourd'hui beſoin que de la continuation des graces que Dieu me fait. Demandez-la pour moi, s'il vous plaît, M. R. P. & m'aimez toûjours.

Je n'ai plus aucun commerce avec Ma-

dame de**. S'il n'y avoit que moi qui l'empêchât de faire ſon ſalut, vous devriez être bien content de ſa converſion ; mais j'ai appris que tous les autres hommes ne lui avoient pas été auſſi indifferens, & je ſçai d'elle-même (parce qu'elle me l'a écrit il y a un an) qu'elle n'a jamais pû être devote. Vous voyez bien M. R. P. que je ſçavois bien ce que je diſois, quand je vous diſois que c'étoit une hypocrite.

CXX. LETTRE.

Réponſe du Pere Dom Côme au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. Janvier 1670.

COmme je croyois être mort dans vôtre ſouvenir, le témoignage obligeant que vous m'avez fait l'honneur de me donner du contraire, a été pour moi une joye de reſurrection. Vous l'avez encore beaucoup accruë, Monſieur, en m'apprenant que vous avez pris le bon parti, & que vous êtes perſuadé que l'état où vous vous trouvez eſt un effet de la conduite de Dieu ſur vous. Il vous donne toutes les marques de l'amour qu'il a pour les ſiens, qui conſiſte ordinairement à leur envoyer

bien des diſgraces, & à leur donner en même tems la force de les ſouffrir. Le monde ne traite pas de même ceux qui s'attachent à lui: il leur fait endurer mille maux, & ne leur peut donner aucun ſecours, pour les ſupporter avec patience. Nous en avons un exemple fort recent, & dont la nouvelle aura déja été juſqu'à vôtre ſolitude. J'aurai, Monſieur, une parfaite ſatisfaction, quand vous aurez permiſſion de la quitter, pour venir à Paris; car j'eſpere que puiſque vous avez aſſez de bonté pour me faire l'honneur de m'écrire, vous n'en manquerez pas pour me permettre celui de vous voir. Je n'ai plus l'honneur de gouverner la conſcience de Madame de***. Elle m'a trouvé trop incommode pour une perſonne qui ne veut rompre qu'à demi avec les folies du ſiecle, & qui partage ſa journée entre la Meſſe & la Comedie.

Je ne voudrois pourtant pas, Monſieur, conclure comme vous, que ſa converſion ne fût pas ſincere dans le tems qu'elle me l'a paru, & que je vous en ai rendu témoignage de ſa part: car il y a des ſantez fort bien rétablies, qui ſont quelquefois ſuivies de dangereuſes rechutes. J'eſpere, Monſieur, que la réſolution que prend un

eſprit de la force du vôtre, de bien ſervir Dieu, eſt un bail à vie, & ne ſe retracte point. Je le ſouhaite avec paſſion, étant avec tout le reſpect imaginable vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P.

A Chaſeu, ce 25. Février 1670.

JE rends mille graces à Monſieur Conrard de ce qu'il m'envoye, Mademoiſelle. L'Oraiſon funebre eſt belle; les Stances ne valent pas grand'choſe; mais le ſoin qu'il a de moi, & ſon ſouvenir m'obligent infiniment, & je l'aime autant que je l'eſtime. Je vous aſſure que je prens grande part à ſes maux, & que je ſuis fort aiſe qu'ils diminuent.

Je regrette fort Monſieur de Racan. Il avoit été ami particulier de mon pere, & me continuoit la même amitié.

Je ſçai le meilleur gré du monde au Roi, des graces qu'il fait à Peliſſon; car il eſt encore plus honnête homme que bel eſprit, & perſonne en France ne l'a plus délicat que lui.

Pour

Pour les autres auſquels Sa Majeſté a fait des gratifications, il y en a de bons & de mauvais; mais c'eſt que dans les vôlieres on voit des Pinçons auſſi bien que des Roſſignols.

Je ſuis bien obligé à MADEMOISELLE de l'eſtime qu'elle fait toûjours de moi. Je me fais aſſez de juſtice pour croire que ce n'eſt que par reconnoiſſance : Elle ſçait bien que dans tous les tems elle a été mon Heroyne, auſſi bien à S. Fargeau qu'à la Cour. J'aurois écrit à S. A. R. plus ſouvent que je n'ai fait depuis quatre ans, ſi elle avoit été où je ſuis, & que j'euſſe été où elle eſt; mais je voudrois la divertir; & quoique vous ſçachiez que je ne ſuis pas triſte, je dois trop de reſpect au Roi pour faire en l'état où je ſuis le plaiſant avec MADEMOISELLE.

Pour répondre à ce que vous me mandez, qu'on s'attend à la ſuite de l'Hiſtoire du Roi. Je vous dirai que cela ne s'écrit point ſans Memoires, quand on n'eſt pas ſur les lieux.

CXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom C....

A Chaſeu, ce 26. Fevrier 1670.

JE vous aſſure, M. R. P. que ce n'eſt que la conſideration que j'ai pour vous qui m'empêche de vous écrire plus ſouvent que je ne fais. Je ſçai qu'au poſte où vous êtes, vous avez peu de tems de reſte pour les occupations inutiles. Car ſans cela vous croyez bien qu'avec le loiſir que j'ai je ſerois fort aiſe, & il me ſeroit bien aiſé de vous entretenir. Vous parlez toutes ſortes de Langues ; & quoique la vôtre naturelle ſoit ſur le chapitre des grandes choſes, vous entendez tout, & vous parlez quand il le faut à vos amis ſur le ſujet des bagatelles. Ainſi vous êtes utile, & vous plaiſez. Jugez ſi vôtre commerce eſt agréable ; & ſi lorſque le Roi trouvera bon que je retourne à la Cour, je n'aurai pas le plaiſir de vous voir le plus ſouvent qu'il me ſera poſſible. Cependant, M. R. P. on me mande que le Roi veut que vous ſoyez Abbé de Ciſteaux. Ce ſeroit-là le moyen de me faire attendre mon re-

tour avec plus de patience, & il n'y a guéres de choſes au monde qui me donnaſſent aujourd'hui plus de joye que celle-là.

Quand je retournerai à Paris, je ne penſe pas que je rende viſite à Madame de ***. Ce n'eſt pas que je me defie de mes forces. Le tour qu'elle m'a fait m'a mis un grand plaſtron ſur le cœur contre ſes charmes : mais c'eſt que je me trouve fort bien de l'abſence des gens que je n'aime pas ; & hors que vous jugeaſſiez qu'il fût à propos que je la viſſe quelquefois pour empêcher le monde de parler, je ne la fatiguerois point d'une preſence qui lui feroit tant de reproches.

CXXIII. LETTRE.

Réponſe du R. P. Dom C.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Mars 1670.

VOus me rendez bien glorieux, Monſieur, de me donner des marques ſi obligeantes de l'honneur de vôtre ſouvenir. Je ne puis aſſez vous témoigner à quel point elles me ſont cheres; ſi j'avois un établiſſement en Bourgogne, le plus

grand avantage que j'en tirerois, seroit d'avoir le bien d'être proche de vous. Mais comme je ne crois pas que le bruit qu'a fait cette affaire soit suivi d'aucun effet, je n'ai point d'autre esperance, Monsieur, que d'avoir l'honneur de vous voir à paris, où tous vos amis souhaittent vôtre retour avec passion. Je ne vous puis dire les sentimens de Madame*** sur ce chapitre; car je n'ai non plus la communication de ses pensées: que la direction de sa conscience. Elle a été malade autant qu'on le peut être sans mourir; elle se rétablit un peu depuis quelques jours. Je ne croi pas que ce soit un moyen pour sa guérison parfaite, que de lui proposer ce que vous m'ordonnez de lui dire de vôtre part. Je le ferai neanmoins à la premiere occasion que j'en aurai; & s'il ne s'en presente point, je la ferai naître: car j'ai une forte inclination de vous rendre tous les services dont vous me jugerez capable. Dieu veuille que je sois une fois assez heureux en ma vie, pour ne vous être pas un serviteur aussi inutile, que je le suis, Monsieur, trés-humble & trés obéissant.

CXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de T...

A Chaſeu, ce 8. Mars 1670.

JE vous ai mandé il y a quelque tems, l'allarme que j'avois euë de la maladie du pauvre Abbé, & je n'en avois pas oüi parler depuis. Je ne vous ſçaurois aſſez dire la douleur que j'ai reçûë de ſa mort. Premierement je vous aime bien, & je ſçai combien vous l'aimiez, & quelle perte c'eſt pour vous. De plus, je l'aimois infiniment, & je croyois qu'il en uſoit pour moi de même. Je vous avouë que ces malheurs-là donnent de grands dégoûts de la vie. Cependant il ne ſerviroit de rien à nôtre pauvre ami de nous conſumer en regrets ſuperflus. Il faut vivre, mon cher, pour nous & pour le reſte de nos amis. Ayez ſoin de vôtre ſanté, je vous en prie, & croyez que perſonne ne s'y intereſſe plus que moi.

Je croi preſentement l'affaire de Monſieur de *** accommodée, & j'en ſerois fort aiſe. Pour moi, j'ai toute la patience & la réſignation qu'il faut avoir aux vo-

lontez de S. M. Si je ne l'aimois extrémement, je ne ſerois pas ſi ſouple.

CXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de F....

A Paris, ce 19. Mars 1670.

QUoique ie ſçache que vous ſoyez la meilleure amie du monde, je croi qu'il n'eſt pas mal propos de faire quelquefois ſouvenir de ſoi ſes amis en l'abſence. Songez-donc de tems en tems, Madame, que vous n'en avez pas un qui vous aime, ni qui vous eſtime plus que je fais.

Au reſte, il eſt arrivé bien des choſes à la Cour depuis deux mois, qui ne m'ont point été indifferentes. J'ai pris, à tout ce qui eſt arrivé à MADAME, toute la part qu'un trés-humble ſerviteur, & trés-paſſionné pour ſes interêts peut prendre, & je redouble d'amitié & de zele pour le Roi, quand il la traite comme elle mérite. Je ſouhaite que cela dure toûjours. Et pour vous, Madame, il n'y a rien à déſirer que la continuation d'une bonne ſanté, & plus d'argent encore que vous n'en avez. Pour

tous les autres biens, vous en avez de reſte.

CXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de V...

A Chaſeu, ce 19 Mars 1670.

SOuvenez-vous des pauvres abſens, Madame, ils vous aiment, & vous eſtiment bien autant que ceux qui vous voyent tous les jours. Ce que j'ai encore à vous demander avec vôtre ſouvenir, c'eſt en quel endroit de Paris je pourrai trouver vôtre Portrait, afin que je le faſſe copier; car je vous veux avoir dans mon cabinet, auſſi bien que dans mon cœur. Au reſte, dites-moi je vous prie, de quoi s'eſt aviſée cette petite **** avec ſon carreau? Ne ſeroit-ce point ſon extrême maigreur qui lui auroit fait inventer ce privilege?

CXXVII. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Août 1670.

COmme ſecretaire d'une de vos amies [dont le ſtile ſuffit pour vous le faire connoître ſans vous en dire le nom] je commence par vous dire, après lui avoir lû vôtre Lettre;

Hé quoi! tantôt Pirande, & tantôt Armedon?

Mais aprés avoir parlé de vous quelque tems, elle me dit: Il faut avouër que nôtre ami eſt trés-agréable, & que de ces gens-là il n'en vient que deux en trois bateaux; mais le malheur eſt, que s'ils arrivent difficilement, ils s'en vont avec une grande facilité.

Elle auroit peut être expliqué ſes penſées par quelques lignes de ſa main blanche; mais Madame de **** qui arrive à propos comme un chien dans un jeu de quilles, empêche l'effet des bons deſſeins de nôtre amie, mais auſſi elle s'aſſure de la bien cultiver quand elle ſera chez elle. Il faut qu'elle la prenne pour une plante;

Pour

pour moi je croi que c'eſt la ſenſitive ; car elle crie comme une ache.

Nôtre amie vient de lire ma miſſive, & me prie de vous écrire encore quelque choſe de plus impertinent, mais cela m'eſt impoſſible de la derniere impoſſibilité ; c'eſt pourquoi je finis en vous aſſurant que nous vous déſirons, que nous aurions volontiers noïé Madame de *** ſi vous aviez pû prendre ſa place ; & que pour vous voir nous ferions de bon cœur un peché mortel. N'allez pas prendre cela de travers, mon cher, & vous imaginer des choſes à quoi nous ne penſons pas.

CXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de....

A Chaſeu, ce 19. Avril 1670.

POUR répondre à toutes vos Lettres, je commencerai par celle que vous écrivîtes au chevet du lit de Madame de ***. Il eſt vrai qu'elle a pû dire de moi ſur ſon ſujet depuis quatre ans :

Héquoi ! tantôt Pirandre, & tantôt Armedon.

Mais enfin j'en ai honte ; & pour ne plus recevoir les reproches de cette foi-

bleſſe, je l'aſſure que j'ai pris un parti que je ne changerai jamais. Quand elle dit, *qu'il faut avouer que je ſuis un ami trés-agréable*, elle dit vrai ; & quoique je reçuſſe cette verité de toute autre que d'elle, comme une grace dont j'aurois obligation, l'eſprit dans lequel je ſçai qu'elle parle de moi, gâte toutes ſes loüanges, & c'eſt tout comme ſi elle ne parloit pas.

Elle dit encore, *que le malheur des gens comme moi, dont il n'en vient que deux en trois batteaux : c'eſt que s'ils viennent difficilement, ils s'en vont avec grande facilité*. Je lui réponds que cela pourroit bien être ; mais je lui apprens auſſi, ſi elle ne le ſçait, qu'ils retournent tôt ou tard ; car en ce monde ici rien n'eſt parmanent, ma chere.

Vous ſçavez que je ſuis, ce qu'on appelle, un badin fieffé, qu'il n'y a gueres de fadaiſes que je ne releve, & même que je ne faſſe valoir pour peu qu'elles ne ſoient point galimatias. Je vous aſſure, Madame, que je n'ai pû rien faire de la plante de vôtre amie, & que j'ai trouvé par tout ſon ſtyle fort bas. Sans vanité de mon tems, elle étoit plus polie ; mais je voi bien qu'elle eſt tombée en de méchantes mains, depuis qu'elle en a choiſi d'autres que les miennes.

Vous me mandez, que *vous me deſirez ; que vous voyerez volontiers Madame **** pour moi, ſi je pouvois prendre ſa place, & que pour m'y voir vous feriez de bon cœur un peché mortel.* Je vous en ſuis trop obligé, Madame, en vôtre particulier ; & pour n'en être pas ingrat, je fauſſerai mille fois pour vous la foi conjugale, quand il vous plaira ; mais pour vôtre amie.

Je n'ai pas le loiſir, mon pere va deſcendre

Je lui rends graces de ſes pechez ; ſi elle n'en fait qu'avec moi, elle ſera un exemple de vertu à nos neveux, c'eſt à-dire, au moins pour le reſte de ſa vie.

Voilà le parti que j'ai pris ſur ſon ſujet, Madame. N'eſt-il pas bien plus raiſonnable, que de ſe fondre en douceurs éternelles, qui ennuyent d'ordinaire par leur fadeur, ou en emportemens, qui dans leurs aigreurs marquent encore de l'attachement ? L'état où je ſuis qui n'eſt ni de colere ni d'amour ; ce beau milieu, que vulgairement on appelle Indifference, eſt compatible avec la plaiſanterie ; l'on ſe réjoüit, & l'on réjoüit les autres. Et vous, même qui dans la ruelle du lit, dites que je ſuis un brutal ſur ce chapitre, ſçavez bien dans vôtre ame que j'ai raiſon, &

trouvez mes Lettres plus agréables que ſi elles étoient tendres ou furieuſes.

CXXIX. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Monſieur de C...

A Chaſeu, ce 3. May 1670.

ON m'a mandé que vous étiez à Paris pour quelque tems ; j'en ai une fort grande joye, parce qu'outre le plaiſir que je croi que vous en recevez, c'eſt que je m'imagine que vous viendrez à Châtillon voir Madame vôtre ſœur,& moi à Buſſy, ſi j'y ſuis retourné alors ou ici : vous me l'avez promis,& je vous en prie. Je ne ſçai pas ſi vous concevez une grande joye de nous revoir ; mais pour moi, je ne m'en ſens pas, dans cette penſée, & que nous nous raconterons nos fortunes diverſes :

Meminiſſe juvabit.

Que ne dirons-nous-pas ? Et cependant croyez bien que perſonne ne vous aime plus que moi. Toute ma famille ſe réjoüit de vous voir. Adieu.

CXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Chaſeu, ce 6. May 1670.

VOs interêts ſont fort bien entre mes mains, Madame, ſi vous vous intereſſez à être dans le cœur de ma famille, & je n'aurai pas de peine à vous y maintenir.

Vous me retrancherez un plaiſir ſi vous ne me parlez plus de Madame de ***. Je vous prie de ne point diſcontinuer : Je ne trouverai pas mauvais que vous m'en diſiez du bien, ſi vous avez tant d'envie d'en dire, car je ſuis juſte: mais ſoyez-le auſſi, & me laiſſez un peu rire ſur ſon chapitre : elle m'a fait aſſez pleurer.

Vous ne me manderez pas tant de nouvelles de la Cour pendant le voyage de Flandre, que quand elle eſt à Paris, où à Saint-Germain, mais vous ne laiſſerez pas de m'en apprendre quelques-unes.

A ce que je puis juger par vôtre Lettre, le Comte de *** joüe le perſonnage de mon Inconſtante, & la petite de *** le mien : Mais je ſuis deſcendu de deſſus le

theâtre, & j'ai peur pour la pauvre femme qu'elle n'y ſoit encore.

On m'a écrit que l'état où étoit Madâme de *** l'avoit empêchée de ſuivre ſon mari ; mais je voudrois bien ſçavoir la Comedie que cela a fait : Mandez-la moi, je vous prie. Cependant je vous dirai que je ne trouve pas M *** de trop mauvais ſens, de vouloir que ſa femme le ſuive. C'eſt tout ce que peut faire un pauvre mari preſent avec ſes ſoins & ſes veilles, de ſe ſauver des diſgraces ordinaires aux maris : car pour un abſent, c'eſt un miracle quand il s'en ſauve.

CXXXI. LETTRE.

De Mademoiſelle du P... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. May 1670.

J'Avois deſſein, Monſieur, de vous demander raiſon de vôtre oubli, & d'un pacquet de Lettres & de Vers que je fis partir il y a près de deux mois, dans lequel Monſieur Conrard avoit mis une Oraiſon Funebre de la Reine d'Angleterre : mais comme je l'ai crû perdu, je remettois à me donner l'honneur de vous

écrire lorſque vous ſeriez à Buſſy, où la correſpondance me paroît mieux établie. Vous m'avez fort obligée de me faire connoître que vous penſez à moi, & que je puis continuer à vous donner de mes nouvelles, avec eſperance de recevoir des vôtres. J'y aurai un grand avantage.

Creſcet & ingenium ſub tua juſſa meum.

J'en ai vû l'experience par les bouts-rimez que j'ai faits ſous vôtre bon plaiſir, qui commencoient à devenir moins mauvais quand nôtre commerce a été interrompu. Les deux derniers étoient terribles, & jamais l'amour n'a été ſi mal traité. Comme je ne l'ai jamais été par lui, je pourrois laiſſer plaindre ceux qui en ont ſouffert, & choiſir une autre matiére : mais je vous avouë que celle-là eſt ſi fort ſelon mon humeur, que j'y tombe naturellement. La raiſon eſt que :

Genus durum ſumus,

Pour être incapable de tendreſſe, je ne la ſuis pas de recomnoiſſance, & vous ni Mademoiſelle de Buſſy, n'y perdez rien : car en verité j'en ai beaucoup pour les bontez que vous me faites l'honneur de me témoigner. Celles que vous aviez

pour le pauvre Abbé du *** lui devoient prendre la vie plus agréable: mais je penſe qu'il eut bien ſouhaité de vous le paroître davantage, & en état d'attendre la mort avec moins de chagrin de ſa difformité. Vous avez raiſon, Monſieur, de regretter la ſienne: car j'ay oüi dire qu'elle n'a point été précédée de tous les ſecours qui donnent une matiere d'aſſurance que nous paſſons de cette vie dans une autre meilleure, qui eſt la ſeule conſolation que l'on puiſſe avoir dans la perte de ſes amis. Il me ſemble que vous devriez heriter des Papiers qu'il avoit en Bourgogne.

Monſieur Conrard me prie de vous aſſurer de la continuation de ſon reſpect, dont il vous donneroit des marques, ſi ſes mains pouvoient auſſi-bien faire leur devoir que ſon cœur que vous ne ſçauriez plus perdre.

Je vous envoye peu de choſe, mais c'eſt tout ce qui ſe voit.

L'Evêque de *** eſt mort, voilà ſon Epitaphe. Il avoit legué cent écus pour celuy qui le feroit.

*EPITAPHE DE LA R. depuis Evêque de ***.*

CI giſt un très-grand Perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre lignage,
Qui poſſeda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toûjours fort ſage,
Je n'en dirai pas davantage,
C'eſt trop mentir pour cent écus.

CXXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de P...

A Chaſeu, ce 11. May 1670.

J'Ai été ravi quand j'ai vû vôtre Lettre, Mademoiſelle : croyant que vous aviez reçû la réponſe que je vous avois faite à vôtre Paquet, par lequel vous m'envoyez l'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, & d'autres choſes. Je penſois que vous étiez malade, quand je ne recevois point de vos nouvelles : cependant je voi que vous n'avez point reçû ma Lettre, ni mes Bouts-rimez. Je m'en vais donc vous les envoyer avec tous ceux que nous avons fait ſans vous, pour vous tenir toûjours en haleine. Du reſte, je m'en vais vous mander à peu près ce que je vous

mandois alors ce qui vous fera voir que je conſerve vos Lettres.

Je vous diſois que l'Oraiſon funebre m'avoit fort ſatisfait: que je n'eſtimois pas les Stances de Monſieur * * *, que je rendois mille graces à Monſieur Conrard des ſoins qu'il avoit eu de m'envoyer tout cela : & que j'étois fort aiſe que ſes douleurs fuſſent moindres.

Vous voilà, Mademoiſelle, comme ſi ma Lettre n'avoit pas été perduë. Recommençons maintenant nos amuſemens, non pas pour vous donner plus d'eſprit que vous n'en avez, comme vôtre modeſtie vous le fait dire : mais pour nous divertir.

Jamais mort ne m'a plus ſurpris que celle du pauvre Abbé du * * *. Je l'attendois ici quand j'en reçûs des nouvelles. Je ne ſçai ſi vous avez ſçû qu'il s'eſt empoiſonné ſans y penſer. J'y ai perdu un ami qui avoit de l'eſprit, & je m'accoûtumois à le voir, enſorte qu'il ne me faiſoit plus de peine, pourvû qu'il fût un peu éloigné. Je ne fais pas grand cas des ſes Ouvrages : j'aimois mieux ſon cœur & ſa converſation.

J'écrirois à Monſieur Conrard, ſi je ſçavois qu'il cût des mains: mais ſçachant

combien il eſt honnête, j'aurois peur de lui donner de la peine, ſur ce qu'il ne pourroit me faire réponſe. Cependant il verra ici, s'il vous plaît, que perſonne, pas même vous, ne l'aime plus que je fais.

CXXXIII. LETTRE.

De la Comteſſe de F.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. May 1670.

JE ſuis bien honteuſe d'avoir été ſi long-temps ſans vous faire réponſe : mais MADAME étoit à Saint-Germain, quand on m'apporta vôtre Lettre, & je voulois la lui faire voir. Depuis cela le départ de la Cour eſt arrivé, & j'ai eu mille embarras pour faire faire l'équipage de mon mari, qui m'a miſe en fort mauvaiſe humeur, tant pour la dépenſe, que pour le voir partir pour un voyage où il aura mille incommoditez. Quand vous ſçaurez que par le beau tems qu'il a fait on a été obligé à porter des tentes, & à camper preſque toûjours comme à l'Armée, vous direz que j'ai raiſon d'être allarmée. Enfin voilà mon excuſe : je ſouhaite que vous la trouviez aſſez bonne pour la recevoir.

Après cela je vous dirai que MADAME a lû vôtre Lettre avec plaiſir, & qu'elle m'a commandé de vous remercier de ſa part, de l'interêt que vous prenez dans tout ce qui la regarde.

Elle a une joye très-grande d'aller en Angleterre voir le Roy ſon frere: elle auroit été plus grande ſi elle avoit pû aller juſqu'à Londres, Douvre étant un très-vilain lieu pour y être deux jours enſemble. Mais l'on n'eſt pas malheureux, quand on a en ce monde la moitié de ce que l'on ſouhaite.

Je parts dans deux jours pour m'en aller à une Terre que j'ai à huit lieuës de Paris, où je ferai à peu près la vie que vous me mandez que vous faites à la vôtre, c'eſt-à-dire, ajoûter toûjours quelque choſe de nouveau: & enfin avoir des Ouvriers: car ſans cela on meurt d'ennuy à la campagne. Je ſouhaiterois avoir quelque nouvelle agréable pour vous divertir: mais vous vous contenterez de ma bonne volonté, & me croirez, s'il vous plaît, plus que perſonne vôtre très-humble, &c.

Je viens de recevoir une Lettre de MADAME, qui me mande qu'ils ont eu les mêmes incommoditez qu'à l'armée, ayant auſſi beaucoup de troupes avec eux, &

qu'ils ont été vingt-quatre heures en carroſſe ſans boire ni manger ſur le bord d'une riviere débordée ; ſans eſperance de la pouvoir paſſer : que toute ſa Maiſon oſt obligée de ſéjourner au Queſnoy , & mon mari auſſi, dont l'équipage a été un peu incommodé.

Je comprens qu'elle veut dire beaucoup, mais la bonne Princeſſe me radoucit cela le mieux qu'elle peut. Avouez que j'avois raiſon d'être en mauvaiſe humeur de ce deſagréable voyage.

CXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de V....

A Chaſeu, ce 15. May 1670.

VOus avez raiſon mon cher Couſin, de trouver mal-honnête que nous aimant & nous eſtimant tous deux comme nous faiſons, nous n'ayons non plus de commerce enſemble que ſi nous ne faiſions ni l'un l'autre. Mais faiſons-nous juſtice, & avouez que c'étoit à vous en l'état où je ſuis, à prendre un peu plus de ſoin de moi que vous n'avez fait. Je vous avouë de mon côté que je n'y devois pas

prendre garde, & ne laiſſer pas de vous faire quelques petits reproches de vôtre oubli ; mais les malheureux ont tant de peur qu'on ne les neglige, & qu'on ne prenne leurs avances pour des baſſeſſes, qu'ils n'en font preſque jamais. Après ce petit éclairciſſement, je vous dirai de bonne foi qu'il y a toûjours eu un ſi grand fond d'eſtime pour vous dans mon cœur, que quoique je m'étonnaſſe d'abord, quand j'y faiſois réfléxion, que vous ne m'écriviſſiez point, je vous excuſois toûjours, & je me diſois que vous ne laiſſiez pas de me bien aimer. C'a donc, mon Couſin, faiſons mieux nôtre devoir à l'avenir que nous n'avons fait juſqu'ici. Mandez-moi quelquefois des nouvelles du monde, mais ſur tout des vôtres, car je m'y intereſſe au dernier point. Pour moi je vous manderai à quoi je me divertis en attendant que je vous l'aille dire moi-même : & je vous aſſure que perſonne n'a pour vous plus d'eſtime & d'amitié que moi.

CXXXV. LETTRE.

De Monſieur de C. . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. May 1670.

MADAME de S*** & moi avons chacun une réponſe à vous faire, & nous avons reſolu de la mettre en une ſeule. Je vous dirai donc pour ma part, qu'une de mes plus grandes joyes ici a été de ſonger que je m'en retournerois par chez vous. Je ſerai huit jours à Châtillon, & je me laiſſerai gouverner par Monſieur ***. J'ai une violente envie de vous raccommoder tous deux, & de faire des reproches à celui qui aura tort.

Oüi, oüi, nous ferons des réfléxions morales & politiques : Nous poſerons en fait les deux eſpeces de diſgraces dont vous parlez à Madame de S***. Je ſuis venu ici examiner cette vérité, & je l'ai trouvée telle que vous nous la faites voir. Les uns s'imaginent être agreablement à la Cour, & ſont prêts d'être comme nous: les autres croyent être comme nous, & ſont prêts d'être Favoris : d'autres ne ſont rien : & ſe ruinent courageuſement à attendre un

malheur décidé. Je vous conterai toute l'hiſtoire des Petites-Maiſons ; & je vous ferai voir demonſtrativement, que ceux qu'on croit vous devoir plaindre, vous doivent envier. Fiez-vous en moi, nous comptons là-deſſus en Languedoc.

Après cela je vous dirai mille autres choſes qui vous pourront rendre ſupportable un ſéjour de quelques heures. Préparez-vous donc à ſçavoir gré au Roi de vôtre éloignement de la Cour, ou vous êtes le premier de tous les ingrats du monde.

Je finis par vous proteſter que perſonne ne vous honore avec plus de reſpect & de fidelité que je fais.

CXXXVI. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30. May 1670.

ENFIN, Monſieur, Meſdames du *** m'ont fort grondée de ce que je ne vous avois point écrit depuis vôtre exil, & j'ai reçû leur reprimende avec aſſez de douceur, pour une perſonne qui a accoutumé de n'être pas docile. J'ai eu beau

leu

leur dire que je vous avois fait viſite pendant que vous fûtes malade ici, & que je n'avois oüi parler depuis ni de vous ni de vos viſites, tant que vous reſtâtes à Paris, ni de vos Lettres depuis que vous en êtes parti. Elles n'ont pas voulu m'écoûter, & m'ont preſque condamnée ſans m'entendre, me diſant pour toute raiſon, que vous êtiez malheureux & abſent, & qu'il falloit que je vous écriviſſe. Je croi même qu'elles ſe ſont imaginées que nous nous connoiſſions encore plus que nous ne faiſons. C'eſt Madame de* ** principalement qui a toutes ces viſions-là. Enfin, Monſieur, ſi mes billets ſont un bien, comme je croi, parce qu'ils partent de Paris, je vous en écrirai fort volontiers. A parler de bonne foi, je ne trouvai point fort étrange, quand vous commençâtes de ſortir après vôtre maladie, que je n'euſſe pas l'honneur de vous voir; car je ſçavois quelque choſe de vôtre agitation d'eſprit, & vous me faiſiez pitié; mais pour un billet, vous me le deviez, ſi j'amais on me peut devoir quelque choſe. Cependant, je paſſe condamnation, & je vous demande pardon de ne vous avoir pas plaint par mes lettres: car en verité par mes ſentimens, je n'ai rien à me repro-

cher : Je vous ai plaint, j'ai cherché à vous ſervir, & à vous faire ſervir. Je vous ai défendu, & chez vos ennemis, & chez vos amies; & tout de bon j'ai fait par eſtime pour vous, ce que vos meilleures amies n'ont peut-être pas fait par leur amitié. Voyez ſi en beaucoup d'endroits d'ici vous vous attendiez à davantage. Le monde s'y eſt encore bien corrompu depuis que vous en êtes parti.

Mais il eſt tems que je finiſſe ma Lettre ; elle eſt déja trop longue, & cependant ce n'eſt pas l'uſage d'écrire de Paris ſans nouvelles. Que vous dirai-je ?

Le Roi de Pologne agite ici fort nos Dames ; il a des pierreries dont elles ont toutes envie, & quoiqu'il ne ſoit ni jeune ni beau, ni même fort ſpirituel, il eſt fort recherché; car depuis vôtre départ, les femmes font encore moins de façon de faire les premiers pas vers les Couronnes, qu'elles ne faiſoient.

Pour vous, Monſieur, à quoi vous amuſez vous dans vôtre ſolitude? Je ſouhaite que ſuivant les propheties de Madame de Chantal tout ceci vous faſſe devenir ſaint ; car après tout, la vie dure trop peu pour ne ſonger qu'à ce monde ici.

Grondez ces Dames qui vous ont condamné à cette grande Lettre; mais grondez-les toutes deux, je vous en ſupplie. Et pour moi quoiqu'il y ait plus de trois ans que je ſuis Veuve, ſans que vous m'ayez fait un compliment, moi qui en ai, ſi je l'oſe dire, reçu depuis le Sceptre juſqu'à la Houlette, je ſuis, je vous aſſure, avec beaucoup de reſpect & d'eſtime vôtre, &c.

CXXXVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Chaſtu, ce 9. Juin 1670.

JE ſçai bon gré à Madame de*** du reproche qu'elle vous a fait de ne me point écrire, Madame; & pour moi j'avoüe que j'eus tort de ne vous point donner de mes nouvelles auſſi-tôt que je fus arrivé chez moi, & c'eſt de quoi je vous demande pardon, en vous promettant de reparer ma faute par une amitié pleine d'eſtime pour vous à l'avenir. Je la dois à vôtre mérite, mais particulierement à vôtre généroſité, & aux combats que vous avez donné pour moi contre mes enne-

mis, & contre mes lâches amies. J'en connois déja quelques-unes. Il faudra que je vous aye encore l'obligation de me faire connoître les autres, peut-être ſeront-ce les mêmes, nous verrons. Cependant je vous aſſurerai que je ſuis pour le moins auſſi capable de reconnoiſſance que de reſſentiment, & que mes amis ont bien plus de ſujet de m'aimer, que mes ennemis de me craindre.

Au reſte, Madame, vos Lettres ne ſçauroient être trop longues, & vous n'êtes pas de celles qui ſans nouvelles ne ſçauroient écrire quatre mots.

Les ſentimens que vous me mandez qu'ont la plûpart des Dames pour le Roi Caſimir, à cauſe de ſes joyaux, ne me ſurprennent pas. Elles aimoient de mon tems déja l'argent, & les pierreries plus que l'eſprit, la jeuneſſe & la beauté. Pour celles qui ont fait des avances pour de certaines Couronnes encore plus aimables que précieuſes, je les trouve de bons ſens: Mais pour la Couronne dont vous me parlez, toutes les richeſſes de l'Orient ne pourroient à mon avis, excuſer les premiers pas d'une jolie Dame.

Pour moi, Madame, je n'ai aucun entêtement, & je me contente de ne faire

tort à perſonne, de me réjoüir & de vivre moralement bien. Je ne ſçai pas ſi c'eſt-là le moyen de faire accomplir les propheties de Madame de Chantal; mais quand la vie ſeroit une fois plus courte qu'elle n'eſt, je n'en ferois ni plus ni moins.

Vous me mandez que je gronde ces Dames qui m'ont fait recevoir une grande lettre de vous : j'en vais remercier Madame de ***, bien loin de la gronder. Pour Madame de*** elle n'aura de moi ni gronderie ni amitié.

J'appris ſi tard la mort de Monſieur vôtre mari, que je crus qu'il ne falloit plus renouveller une douleur que le tems pouvoit avoir aſſoupie ; mais enfin je demande amniſtie de tout le paſſé, en vous aſſurant que je n'en mériterai jamais à vôtre égard, & que vous n'aurez pas un meilleur ami, ni qui vous eſtime plus que je ferai toute ma vie.

CXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G...

A Chaſeu, ce 9 Juin 1670.

VOus m'avez bien délaiſſé, Madame. Il y a plus d'un an que je n'ai reçu de

vos nouvelles. Je ſçai que vous avez falli à mourir ; nôtre amie la Comteſſe**** me le manda, & que vous vous portiez mieux, dont je fus fort aiſe, car je vous aime toûjours bien ; mais il faut auſſi que vous m'aimiez, & que cela me paroiſſe ; un peu de ſoin m'empêchera d'en douter. Recommencez donc de m'écrire, Madame, quand vous ſçaurez quelques nouvelles. Vous me manderez auſſi l'état où vous êtes, & que vous ne m'oubliez pas. Pour moi je vous dirai toute ma vie, que vous êtes une des femmes du monde que j'aime & que j'eſtime le plus, & que j'ai autant d'impatience de revoir, &c.

CXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de....

A Chaſeu, ce 25 Juin 1670.

JE n'ai pas douté un moment que vous ne m'aimaſſiez toûjours, Madame ; mais je n'ay pas laiſſé de ſouhaiter que vous m'écriviſſiez quelquefois, comme je le ſouhaite encore. Quand l'embarras du Pays où vous êtes vous empêchera de

ſonger à moi, je vous reveillerai, & je vous demanderai des nouvelles, & de celles de nôtre amie. Je ſuis fort aiſe qu'elle ſoit contente de l'état de ſa fortune; & je ſouhaite pour l'achever, que M*** l'aime autant qu'elle le merite. Si elle veut réuſſir, il ne faut pas ſeulement qu'elle témoigne des ſoins par maniere d'acquit, il faut qu'elle la perſuade qu'elle l'aime fort; & je ſuis aſſuré que M*** ne reſiſtera point à une veritable tendreſſe d'elle; car qui pourroit y reſiſter?

Adieu, Madame aimez-moi toûjours bien toutes, & croyez que je n'aime perſonne plus que vous.

CXL. LETTRE.

De Mademoiſelle de P..., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11. Juin 1670.

J'Ai penſé mourir de honte en dattant cette lettre, & ſongeant à la datte de vôtre derniere, Monſieur, par laquelle vous avez la bonté de me témoigner que vous êtes bien aiſe que je ne ſois ni malade ni morte, comme vous l'aviez appre-

hendé. En cela vous faites voir que vous êtes juſte ; car vous y perdriez quelque choſe, ſi je n'étois plus : je veux dire une des perſonnes du monde qui vous eſtime davantage, & qui eſt encore plus touchée de vôtre cœur que de vôtre eſprit, quoique je le mette au deſſus de ceux qui tiennent ici le premier rang, à qui je n'en fais pas la petite bouche.

Vous avez trop de bonté pour moy, Monſieur, pour ne me pas pardonner mon ſilence, quand vous ſçaurez que ce qui l'a cauſé à été la maladie & la mort de Monſieur le Lieutenant Civil, l'un des meilleurs amis que j'euſſe, & qui avoit le plus de probité, de mérite & d'eſprit.

Je ſuis bien fâchée que vôtre lettre précedente à la derniere que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ait été perduë. Car outre que je ne veux rien perdre de tout ce qui me vient de vous, je n'aime point qu'elles ſoient tombées dans des mains étrangeres.

Vous aurez cet été à ſainte Reine une aimable perſonne qui a bien de l'eſprit. Elle m'écrivit il y a deux mois, une lettre mêlée de vers & de proſe, la plus jolie & la plus ingénieuſe du monde. Elle eſt niéce du fameux Monſieur Deſcartes, &

joint

joint à la grandeur de ſon eſprit, beaucoup de douceur & d'agrément. J'eſpere que Madame la Comteſſe de Buſſy & Meſdemoiſelles vos filles lui feront la grace de trouver bon qu'elle leur rende ſes reſpects.

CXLI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P...

A Chaſeu, ce 1. Juillet 1670.

JE commençois de croire que le dernier paquet que je vous avois envoyé étoit encore perdu, quand j'ai reçû vôtre lettre, Mademoiſelle. Elle a donné bien de la joye à mes filles, j'en ai eu ma bonne part.

Je m'intereſſe fort à la douleur que vous avez euë de la mort de Monſieur le Lieutenant Civil. J'ai oüi dire à d'autres qu'à vous, que c'étoit un homme de mérite. Il eſt mort trop tôt pour ſes amis & pour le Public.

Je vais hâter mon retour à Buſſy, pour y être dans le tems que vôtre amie arrivera à Sainte-Reine; nous lui ferons bien des amitiez pour l'amour de vous; & puis

quand nous la connoîtrons davantage, nous lui en ferons pour l'amour d'elle. Cependant s'il n'y a rien de particulier dans la lettre qu'elle vous a écrite, je vous prie de m'en envoyer la copie.

Je vous ſouhaite de la ſanté préferablement à ma ſatisfaction particuliére : mais je ne ſerois pas fâché que n'ayant point d'affaires à Paris, vous vouluſſiez accompagner vôtre amie à ſon pelerinage de Sainte-Reine.

CXLII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Juillet 1670.

JE trouve que je vous dois être ſi obligée, Monſieur, de toute l'amitié que vous me promettez dans vôtre lettre, que je ne dois plus gronder du paſſé : & puis entre nous autres gens ſages il n'y a gueres que le préſent que nous devions compter. Cependant il faut que je vous diſe, tandis que je vous parle ſérieuſement, que vous me paroiſſez en certains endroits de vôtre lettre plus Philoſophe que Chrêtien. N'avez-vous point lû *Paſcal* : j'ai envie, ſi

vous ne l'avez, de vous l'envoyer. Car outre qu'il y a bien de l'esprit dans son livre, c'est que je croirois bien que vous auriez besoin de fortifier un peu vôtre foi. Ne vous fâchez pas de mon petit Sermon: je vous le fais de la meilleure amitié du monde. La mort de MADAME en fait un terrible: elle est morte avec une fermeté héroïque. Il est surprenant qu'une Princesse de vingt-six ans, belle & heureuse, ait quitté la vie, comme auroit pû faire un vieux barbon qui auroit passé la sienne dans les deserts à se préparer à cette derniere heure.

Toutes les personnes de mérite & d'esprit perdent à MADAME. Il est constant qu'elle avoit plus d'esprit que toutes les Dames de la Cour, & qu'elle étoit presque la seule qui distinguât les gens.

Mais pour changer de discours, je vous dirai qu'il me semble que dans vôtre lettre vous me nommez certaine Dame plus sechement qu'elle ne vous nomme. Ne craignez-vous point d'être injuste: sérieusément je croi que vous l'êtes. Pour parler de toutes nos anciennes connoissances, je viens tout-à l'heure de recevoir un billet de nôtre ámi le Duc de Saint-Aignan.

Mais, Monsieur, que font vos amis pour

vos interêts ? ne travaillent-ils-pas ? Pour moi, j'avouë que je ne puis pas ſouffrir les gens qui demeurent les bras croiſez quand ils ont un ami dans la diſgrace. S'il vous faut quelqu'un pour réveiller ceux qui ont plus de credit que moi, je m'offre de tout mon cœur ; & je ſuis trés-ſincerement vôtre, &c.

CXLIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 7. Juillet 1670.

NOus voilà donc amis, Madame, & en commerce de lettres. Je vous aſſure que j'en ſuis ravi ; car je vous eſtime fort. Mais ne vous allarmez pas de ma foi ; elle eſt bonne, & je ſuis Chrêtien encore plus que Philoſophe. Il eſt vrai que ſur de certaines actions je ne ſuis pas auſſi régulier qu'un Miſſionaire, au moins en apparence : car pour le fonds je croi l'avoir meilleur que la plûpart de ces gens-là. J'ai *Paſcal* céans, & je l'ai lû avec admiration : mais, comme vous ſçavez, on n'imite pas tout ce qu'on admire.

Il n'y a guéres de gens en France qui

regrettent plus MADAME que je fais : car j'avois une amitié pour elle & une eſtime infinie, & elle avoit beaucoup de bonté pour moi. Je demeure d'accord avec vous qu'elle avoit beaucoup de bonté, & plus de délicateſſe dans l'eſprit que tout ce qu'il y a de femmes à la Cour, & que les honnêtes gens y perdent extrêmement.

Au reſte, ſi je nomme dans la lettre que je vous ai écrite certaine Dame plus ſéchement qu'elle ne me nomme, c'eſt que je ſuis ſincere, & qu'elle ne l'eſt pas; c'eſt que je la ménage peu, & qu'elle me ménage beaucoup. Pour vous ouvrir mon cœur là-deſſus, Madame, je vous dirai que ſi elle m'eût quitté pour Dieu, ou pour rien, je n'aurois peut-être pas été content d'abord, mais enfin je l'aurois eſtimée, & je ſerois à préſent ſon ami.

J'ai des amis & des amies qui ſont conſidérables, mais dans toutes les Cours les mauvais offices ſont mieux reçus que les bons; & un ennemi de la lie du peuple fait ſouvent plus de mal, qu'un ami de grande qualité ne fait de bien. Vous ſçavez d'ailleurs que le Roi aime à faire des graces de ſon chef, & qu'il faut une extrême délicateſſe pour lui parler en faveur de quelqu'un. Il faut donc ſe contenter de me faire

quelquefois nommer devant lui, il ſçaura bien là-deſſus ce qu'il aura à faire. Je lui écris de temps en temps ; il reçoit & lit mes lettres : il faut me donner patience.

Les offres que vous me faites ſur cela, Madame, ſont les plus obligeantes du monde, & j'en conſerverai toute ma vie le ſouvenir.

CXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M. . .

A Chaſeu, ce 7. Juillet 1670.

LE même jour que MADAME mourut, on m'écrivit cette fâcheuſe nouvelle. Il ne me ſçauroit guéres arriver de choſes qui m'affligent davantage ; car je l'aimois fort, & elle me faiſoit l'honneur de m'en témoigner beaucoup de reconnoiſſance. En d'autres temps j'euſſe encore bien plus ſenti cette douleur que je ne fais ; mais depuis près de ſix ans je ſuis accoûtumé aux adverſitez ; & ſi ceci dure, j'attraperai fort la fortune, car j'y deviens preſque inſenſible.

Si le Roi fait du bien à M * * il lui fera juſtice ; c'eſt un vieux ſerviteur de ſa Mai-

ſon, de grande qualité, que le Roi auroit tort de laiſſer dans la miſere. Quand il lui fera des graces, j'en ſerai bien-aiſe pour ſon interêt, & pour celui de la gloire de Sa Majeſté ; mais pour l'interêt de ſa femme, je ne m'en ſoucie guéres.

Vous êtes une bonne femme de m'écrire toute endormie, & d'ajoûter encore un billet le lendemain. Je ſerois bien ingrat ſi je n'aimois pas une belle Dame qui ſonge à moi la nuit & le jour.

CXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de ....

A Chaſeu, ce 8. Jullier 1670.

JE ſuis ſi extraordinairement affligé de la perte que nous venons de faire, Madame, que je ne ſçai où j'en ſuis. Je n'honorois pas ſeulement MADAME comme ſa naiſſance y obligeoit tout le monde; je l'aimois encore comme une amie particuliére, parce qu'elle étoit extrémement aimable, & qu'elle m'avoit toûjours honoré de ſon amitié & de ſa protection. Ce n'eſt donc pas pour vous conſoler que je vous écris, Madame, c'eſt pour me plaindre avec

vous du malheur qui vous eſt arrivé: je ſçai combien vous perdez, & je vous aſſure que perſonne au monde ne prend plus de part que moi à tout ce qui vous touche. Croyez-le, s'il vous plaît, & que je ſerai toute ma vie tout à vous.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Noüet.

A Chaſeu, ce 8. Juillet 1670.

LA mort du R. P. Annat m'a fort touché, mon Reverend Pere. Car outre la part que je ſçai que vous y prenez, je lui avois obligation, & je l'aimois fort: il vient de faire un pas qu'il faut que nous faſſions tous. Dieu nous faſſe la grace de le faire auſſi bien que vraiſemblablement il l'a fait.

J'écris au R. Pere Zocoli ſur le malheur qui eſt arrivé à MONSIEUR, & je lui mande que ces exemples-là nous font prendre plus aiſément patience à nous autres particuliers malheureux. Chacun a ſa priſon, mon R. Pere: chacun a ſon exil, ou la valeur de cela: & ceux mêmes qui font le deſtin des hommes ſur la terre, ne

çoivent à leur tour des adverſitez de la main de Dieu. S'ils en étoient exemts, on ne les ſouffriroit pas ſi volontiers qu'on fait dans la place qu'ils tiennent ; mais la Providence conſole par-là les gens qui n'y ſont pas.

Avec l'aide de ma philoſophie vous voyez, mon R. Pere, que je ne ſuis pas au fond ſi malheureux que je le ſuis en apparence : & je ne doute pas qu'il n'y ait plus de trente hommes à la Cour, à la fortune deſquels on porte envie, qui ſont effectivement plus malheureux que moi. Cela eſt vrai, mon R. Pere : mais quand il ne le ſeroit pas, c'eſt aſſez que je le croye, pour que mes maux en ſoient ſoulagez. Ma réſignation ne m'empêche pas pourtant de ſonger à mon retour, & d'y travailler. Je dois cela à ma Maiſon & à mes amis que je ſerai bien aiſe de revoir, entre les premiers deſquels je vous compte, mon R. Pere. Auſſi devez-vous croire que perſonne n'eſt plus à vous que moi.

CXLVII. LETTRE.

Réponse du Pere Noüet au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30. Juillet 1670.

LEs sentimens que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la mort du Pere Annat, Monsieur, sont vrayement Chrêtiens. Et si c'est la philosophie, comme vous dites, qui vous les a inspirez, il faut que ce soit la Philosophie Chrêtienne. C'est elle seule qui nous fait prendre de la main de Dieu les adversitez, & qui les tourne à nôtre avantage; c'est elle qui nous fait penser à la mort, & qui nous apprend a passer, comme les Saints, du tems à l'Eternité. C'est un pas que tout le monde doit faire, & que peu de personnes sçavent bien faire. Il est sur tout dangereux à la Cour, où les plus hautes élevations finissent souvent par un précipice. J'ai toûjours estimé la sagesse & la modestie avec laquelle il y a vécu. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous parle avec liberté: Je crains vôtre retour, & pourtant je le desire; mais mon desir n'est fondé que sur l'amitié dont vous m'avez honoré, & ma

crainte eſt fondée ſur vôtre ſalut. Venez ſi-tôt que vous voudrez à Paris, vous ne viendrez jamais ſi-tôt que je le ſouhaite. Mais, Monſieur, ne craignez-vous point de vous jetter dans une mer orageuſe, d'où la divine Providence vous a tiré pour vous faire entrer dans les voyes du Ciel ? Ne croyez pas après tout, Monſieur, que je manque jamais de zele pour vôtre ſervice. Je m'eſtimerois heureux de pouvoir vous témoigner avec quelle paſſion, & avec quel reſpect je ſuis, &c.

CXLVIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce dernier Juillet 1670.

JE vous aſſure, Monſieur, que j'ai beaucoup de joye de me trouver de vos amies. J'aurois beau chercher ici un ami qui eût autant d'eſprit que vous, je n'en trouverois jamais. Je m'en vais bien parler plus hardiment, (& ne vous en déplaiſe) contre le ſentiment public, dont je ne ſuis nullement l'eſclave. C'eſt que je penſe que je ne pourrois pas trouver un ami qui eût plus de bonté & plus de fideli-

té pour ſes amis que vous.

Au reſte, Monſieur, je vous trouve bien hardi de parler ſi aſſurément contre une de vos amies, de choſes que vous ne voyez pas de vos yeux propres. Pour moi je croirois que les gens que l'on aime, ne doivent pas être condamnez légerement : je voudrois voir les choſes pour les croire à leur préjudice : & s'il y avoit ſoixante lieuës entre eux & moi, mon cœur me diroit bien des choſes pour eux, quand même ils paroîtroient coupables : & il eſt vrai qu'en ma conſcience je croi que nôtre amie ne l'eſt que d'aimer le plaiſir en général. Mais je penſe qu'il ne faut plus que je vous en parle, ni que je vous en faſſe parler. J'ai bien ouï dire que vous autres Meſſieurs, habillez quelquefois l'amitié avec tous les atours de la haine : mais à vous parler ſincerement, la maſcarade eſt un peu fâcheuſe.

Vous êtes bienheureux d'uſer de vôtre éxil auſſi ſagement que vous faites.

Quoique vous me vouliez raſſurer ſur vôtre Foi, Monſieur, je vous dirai franchement que vous n'y réuſſiſſez pas tout-à-fait. Cependant ſi vous vouliez devenir bon Chrétien, ce ſeroit une choſe admirable. Après tout, Monſieur, on meurt, l'é-

ternité eſt longue, & la vie eſt courte. Il y a ſi peu de plaiſirs véritables dans le monde, que cela ne vaut pas la peine de ſe damner. Mais *Paſcal* dit tout cela bien mieux que moi ; & puis il faut que Dieu vous le diſe, car nos diſcours n'operent rien ſans lui ; & dans la vérité je ſçai par expérience qu'il n'y a que les priéres qui attirent la miſericorde de Dieu. Je vous exhorte, comme mon bon ami, à qui je ſouhaite toute ſorte de bien, de le prier le plus que vous pourrez. On ne devineroit jamais que vous euſſiez un commerce de lettres avec une amie qui vous écrivit ainſi. Pour moi je hai le monde, je m'en veux retirer ; car depuis deux ou trois ans, ſans me vanter, j'étois devenuë à la mode. Ceci eſt Gaſcon, j'ai envie de l'effacer. Mais je me laſſe du monde, & je veux ſonger à bien mourir.

Songez bien, Monſieur, s'il vous plaît, ſi vous ne ſçauriez m'employer ici pour vôtre ſervice, vous ne ſçauriez me faire un plus grand plaiſir : car en vérité, c'eſt de la meilleure ſorte du monde que je ſuis vôtre, &c.

CXLIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 5. Août 1670.

PUISQUE vous me mandez, Madame, que vous allez parler bien plus hardiment en ma faveur contre le ſentiment public, il faut que je vous en donne les moyens ſans vous commettre. Vous n'avez qu'à dire ce que je dis là-deſſus, qui eſt que j'ai toûjours eſtimé & prôné la vertu juſques dans mes ennemis : que ce livre qui m'a tant attiré d'affaires, a été falſifié preſque par tout, comme je l'ai juſtifié au Roi ; que d'ailleurs quand j'ai dit du mal de quelqu'un, ç'ont été des véritez connuës ; & qu'ainſi je maintiens qu'il n'y a que les gens qui ne valent rien, qui me doivent craindre, & encore faut-il ôter mes amis de ce nombre ; pour les défauts deſquels j'ai toûjours eu plus de diſcretion que pour les miens propres.

La mort de MADAME, dites-vous, eſt déja preſque oubliée. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les morts ſont traitez ainſi, mais cela ne leur fait point de mal. Le

mal eſt que les vivans y ſont auſſi ſujets.

Quand la vie ſeroit plus courte qu'elle n'eſt, & l'éternité plus longue, je n'en ferois ni plus ni moins que je fais. Lorſqu'une perſonne qui eſt dans le monde, prie Dieu, & rend juſtice à un chacun, je croi que ſon Directeur doit être content d'elle. Véritablement il faut de plus grandes regularitez aux gens qui ſont en religion, & à moins d'y entrer, vous ne ferez que de beaux deſſeins que vous n'éxecuterez pas.

Comme vous ne vous laſſez point de m'offrir vos ſoins pour me ſervir, je ne me laſſe point auſſi de vous dire que j'en ai une reconnoiſſance infinie, & qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour vous la perſuader.

CL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Comte de C..

A Buſſy, ce 5. Août 1670.

VOus êtes le meilleur ami & le plus ſoigneux du monde, & je vous aſſure que je ſuis le plus reconnoiſſant.

Quand nôtre ami le Chevalier de Riviere m'écrira, il me fera fort grand plaiſir; quand il ne le fera pas, je l'excuſerai,

parce qu'il me ſouvient des diſtractions que l'on a à Paris, & combien les bagatelles de ce pays-là occupent même les plus honnêtes gens.

Je devrois être accoûtumé à la fatigue depuis cinq ans; cependant la mort de MADAME m'eſt auſſi ſenſible que le premier jour; c'eſt parce que je la regrette par un principe de raiſon, & que cela ne change jamais.

J'ai de l'impatience de ſçavoir ſi nôtre amie la Comteſſe perd beaucoup à cette mort; car vous ſçavez combien je l'aime.

Je ſouhaite que le Roi n'ait pas beſoin de preudre des eaux,& que Dieu lui donne longue & heureuſe vie.

CLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de....

A Buſſy, ce 7. Août 1670.

J'AI appris la mort de Madame vôtre belle-ſœur, Madame;& je vous aſſure que j'en ai bien du déplaiſir: car je vous en croi touché pour l'amour d'elle même, ou par la douleur qu'en a Monſieur vôtre frere. Cependant il ſe faut conſoler par

par l'exemple des grands Princes qui ſont ſujets à ces accidens,& qui les ſupportent avec conſtance. Imitons-les, Madame, & vivons : pour moi je trouve qu'il n'y a rien de tel, non plus que d'aimer bien ſes amis. Vous croyez bien, Madame, que vous aurez part à cette réſolution, & je vous aſſure que vous en aurez autant que perſonne du monde.

CLII. LETTRE.

Du Chevalier de Riviere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. Août 1670.

JE viens de voir dans vôtre lettre à Monſieur le Comte de C** l'honneur que vous me faites de vous ſouvenir de moi. Mais je voi bien que vous ignorez ma philoſophie, puiſque vous croyez que j'ai des diſtractions à Paris. Sçachez, mon cher, que je ſuis en état d'être Hermite ſur le Pont-neuf,& à la barbe des plus nombreuſes aſſemblées des gens de la Cour. On eſt trop heureux d'employer du tems à écrire à une homme de vôtre mérite. Si l'on en croit le bruit public, nous allons avoir la guerre contre les Hollandois conjointe-

ment avec les Anglois, & que le Bouquinquan n'eſt ici que pour en conclure la ligue offenſive & défenſive. Chalais eſt mort à Veniſe, & ſa femme y eſt encore bien malade. Je ſuis tout de bon un des plus paſſionnez ſerviteurs que vous ayez au monde.

CLIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Chevalier de Riviere.

A Buſſy, ce 22. Août 1670.

JE ſuis bien aiſe de m'être trompé ſur le jugement que j'ai fait de vos occupations de Paris, & qu'elles ne vous ayent pas empêché de me donner des marques de vôtre amitié. Je vous aſſure, mon cher, qu'elles me réjoüiſſent plus que celles de mille perſonnes dont la fortune eſt plus brillante que la vôtre, parce que j'ai toûjours préferé l'amitié des honnêtes gens à celles des gens ſeulement heureux.

Le bruit de la guerre me réjoüit un peu; mais je ne voudrois pas que nous l'euſſions avec des miſerables, que nous traitaſſions trop de haut en bas. Je voudrois une guerre qui durât un peu long-tems; que nous

fuſſions à la fin les maîtres, mais que nous paſſaſſions par differens ſuccès pour le devenir ; en un mot une guerre aſſez conſidérable pour qu'on ne mépriſât point les pauvres éxilez. Chacun trouveroit ſon compte à mes ſouhaits; car le Roi aquerroit de la gloire, & je pourrois y contribuer : cependant il faut avoir patience & ſonger à vivre. Vous ſçavez bien qu'on dit : que celui-là rit bien qui rira le dernier. Pour moi, je dis que c'eſt celui qui vivra le dernier. Chalais a eu grand tort de ſe laiſſer mourir. J'ai vû ici des gens qui m'ont dit que vous vous portiez le mieux du monde; j'en ai été fort aiſe, & je le ſerois encore davantage, s'il étoit vrai, comme d'autres m'ont dit, que vous rentraſſiez dans vôtre Prieuré de Preſſy. Mandez-moi s'il y a quelque apparence à cela, & m'aimez toûjours : car je vous aime & je vous eſtime de tout mon cœur.

CLIV. LETTRE.

De Madame de G... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Août 1670.

MADAME la Comteſſe de * * eſt à S. Germain, & a tant d'affaires pour

toutes ces cérémonies de MADAME, qu'elle n'eſt point encore parvenuë à ce grand deſſein de vous écrire. Vous ſçavez ce que c'eſt pour elle qu'une lettre ordinaire. Jugez donc & par l'amitié & la confiance qu'elle a en vous, ce que ſera de vous en écrire une de la ſorte qu'elle s'eſt propoſée. Vous la recevrez quand il plaira à Dieu; cependant ſoyez toûjours bien perſuadé de la ſincere amitié qu'elle a pour vous, & de l'extrême envie que nous avons toutes deux de vous revoir. Quand vous aurez quelque bonne nouvelle ſur vôtre retour, apprenez-nous-la des premieres, je vous en prie; perſonne au monde n'en aura tant de joye.

Monſieur le Duc d'Eſtrées va en Ambaſſade à Rome, & Monſieur de Laon avec lui qui ſe mêlera des affaires, comme vous pouvez penſer. On croit qu'il en ſera Cardinal, puiſqu'avec ce qu'il eſt nommé au Pape par le Portugal, c'eſt que le Roi fait connoître à Sa Sainteté qu'elle lui fera plaiſir de le choiſir pour cela: je vous ai ouï dire ſouvent qu'il le méritoit bien, & par ce qu'il eſt, & par toutes les raiſons qu'on peut avoir de le mériter.

CLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T...

A Buſſy, ce 17. Août 1670.

QUELQUE impatience que j'aïe euë de me tirer du méchant pas où je ſuis, & de mettre ordre à mes affaires domeſtiques, la crainte que j'ai euë d'importuner le Roi a encore été plus grande. Si Sa Majeſté pouvoit connoître juſqu'où a été ma réſignation à ſes volontez, je ſuis aſſuré qu'il en ſeroit content. J'ai toûjours la même ſoûmiſſion; mais comme la grande tranquillité qu'on a dans un éxil, reſſemble fort à l'indifférence qu'on a d'en ſortir & de revoir ſon Maître, j'ai cru que le Roi ne trouveroit pas mauvais que je lui témoignaſſe auſſi l'impatience que j'ai de recevoir cette grace. J'écris pour cela à Sa Majeſté. Je vous ſupplie très-humblement, Madame, de lui préſenter ma * lettre: je m'adreſſe toûjours directement à lui, comme j'ai fait, parce qu'il nous a fait le plaiſir & l'honneur de nous montrer, que nous n'avons point d'autres maîtres

* *Tome I. page* 38.

que lui. Je m'adreſſe auſſi à vous, Madame, parce que ie n'ai point d'amie que j'aime tant que vous, ni a qui j'aime mieux avoir obligation.

CLVI. LETTRE.

Da la Marquiſe de.., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. Août 1670.

VOus devez croire aſſurément, Monſieur, que je ne pourrai vous écrire, quand je ne le ferai pas, & je m'aquitte de ce devoir d'amitié avec trop de plaiſir, pour y manquer volontairement.

Je ſuis ravie de ſçavoir vôtre ſanté auſſi bonne qu'elle eſt, je vous en remercie même de tout mon cœur. C'eſt un bonheur que vos amis doivent à la bonté de vôtre eſprit qui vous fait accommoder au tems, & qui vous rend la joye de ceux qui vous voyent, au lieu que la plûpart des autres malheureux ſont inſupportables.

Je ne vous ſuis pas peu obligée, Monſieur, d'avoir peine à vous paſſer de moi, je vous en offre autant En verité j'aimerois mieux vôtre voiſinage, que de qui que ce ſoit en France.

CLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la R....

A Buſſy, ce 7. Septembre 1670.

J'ADMIRE la durée de nôtre commerce, Madame, & ſa régularité : s'il n'y entroit bien de l'eſtime & de l'amitié, il auroit été pluſieurs fois interrompu, mais je prens plaiſir à vous écrire, & vous êtes aſſez bonne pour me faire réponſe volontiers.

Si la pauvre MADAME étoit morte il y a cent ans, elle ne ſeroit pas plus oubliée qu'elle eſt : il ne le faut pas trouver étrange, on oublie bien ſouvent les abſens qui ne ſont morts que pour quelques tems; on peut bien oublier les morts, puiſqu'ils ſont abſens pour toûjours. Je les plaindrois davantage ſi je croyois qu'ils ſe ſouvinſſent de nous, mais je croi qu'ils ont bien d'autres choſes à penſer, & que pour peu que nous ſongions à eux, nous ſommes les dupes de leur mémoire. Souvenons-nous donc bien les uns des autres pendant que nous vivons, Madame, puiſque nous n'avons que ce tems-là pour nous en ſouve-

nir, & par cette raiſon vivons le plus long-tems que nous pourrons.

La compagnie que je vous ai mandé que j'attendois ici, n'eſt pas encore venuë: mais j'en ai eu bien d'autres en récompenſe, de la Province & de Paris. Le voiſinage de Sainte-Reine nous attire mille gens, qui ne ſont pas des malades incommodes. Autrefois le commerce des pelerins en étoit dangereux; aujourd'hui beaucoup de Dames y viennent ſeulement pour ſe rafraîchir, & je ne les trouve pas moins aimables, pour avoir le ſang échauffé.

CLVIII. LETTRE

De Madame de Sc.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Septembre 1670

IL y a long-tems, Monſieur, que je parle auſſi bien de vôtre bonté que vous le pourriez faire vous même, & moi qui ne ſuis pas éloquente, je ne le cederois pas à Ciceron, quand il s'agit de l'interêt de mes amis. Il me ſemble que l'amitié fait bien faire mille choſes, que ſans elle on feroit fort mal.

Pour

Pour la Dame dont vous me parlez, au nom de Dieu n'en parlez plus. En vérité, Monſieur, ce que vous m'avez écrit d'elle m'a fait faire de grandes refléxions contre la galanterie en général. Les Dames ſont bien ſottes de s'engager à aimer trop des gens comme vous autres. Pour moi à l'heure qu'il eſt, je ſuis trés-contente d'avoir eu un viſage & un eſprit qui ne m'ont pas expoſé à ce malheur-là; & ce doit être une effroyable douleur; ce me ſemble, à une femme de ſçavoir qu'il y aura un tems où elle perdra ſa beauté, ſon amant, & ſa réputation. Au moins quand on n'a ni beauté ni galand, & qu'on a de la vertu, on a quelque repos de conſcience, & cela met une certaine tranquillité dans l'eſprit qui eſt aſſez agréable.

Mais ſincerement, dites-moi, s'il n'eſt pas vrai que ſi vous étiez femme, vous ne prendriez jamais le parti d'être galante, & qu'aprés tout vous ne haïſſez pas Mademoiſelle de *** ni moi, par la raiſon que nous ne ſçavons ce que c'eſt. Nous ſommes inſéparables, c'eſt la meilleur amie que j'aye au monde.

CLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de....

A Buſſy, ce 15. Septembre 1670.

POUR répondre à vôtre derniere lettre, je vous dirai que je n'ai point reçu ce paquet de vôtre part, dans lequel vous me mandez qu'il y avoit deux lettres de vos amies; j'en ſuis tout-à-fait fâchée; ſi vous les aviez envoyées à l'adreſſe que je vous ai donnée, je les aurois reçûës.

Au reſte, Mademoiſelle, j'ai appris que vous & nôtre Couſine étiez derniérement toutes deux à la Comedie d'Andromaque avec vôtre amie. je croyois qu'il n'y eût plus que des femmes comme Madame*** qui oſaſſent aller avec elle dans des lieux publics, mais je voi bien que vous vous fiez à vôtre réputation; & en effet vôtre amie a beau faire, elle ne ſçauroit non plus vous faire tort par ſa fréquentation, que vous corrompre: vous êtes encore mieux établie ſur la bonne conduite, qu'elle ſur la mauvaiſe; je ne vous flatte point, mais je ne ſçaurois vous loüer davantage.

Adieu, Mademoiſelle, voilà deux dia-

bles de Provinciaux que je fais attendre depuis le commencement de cette lettre, & qui m'ôtent le plaiſir de vous entretenir plus long-tems ; mais quand ils devroient enrager, je vous dirai encore que je vous aime toûjours, & que je vous eſtime autant que perſonne du monde.

CLX. LETTRE

Du Comte d'E.... au Comte de Buſſy.

A Belle-Iſle, ce 3. Septembre 1670.

NE croyez pas, Monſieur, s'il vous plaît, que pour faire réponſe après ſix mois à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ſois moins ſenſible à celui de vos bonnes graces & de vôtre ſouvenir ; elle ne vient que de m'être renduë, ayant fait autant de chemin par terre que j'en ai fait par mer. Mais comme vous jugez bien qu'il eſt difficile de ſe joindre, quand on tient des routes ſi differentes, elle eſt enfin venuë à la rade de Belle-Iſle, d'où j'eſpere partir bien-tôt avec une eſcadre de neuf vaiſſeaux, & quelques fregates legeres. Mais quoiqu'elle ait battu ſi long-tems la campagne, elle n'a pas laiſſé

de me donner beaucoup de joye; connoiſſant que vous m'honorez toûjours de vôtre amitié, les marques m'en ſont toûjours infiniment agréables ; & quoique la Bourgogne ne ſoit pas une province voiſine de la mer, je ne laiſſe pas de vous ſupplier de me donner de vos nouvelles à Paris, où j'eſpere faire un tour, aprés que je ſerai revenu du voyage que je vais faire, afin de commencer à entretenir un peu plus de commerce que nous n'avons eu juſqu'ici. Je ſuis véritablement, Monſieur vôtre, &c.

CLXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P...

A Buſſy, ce 18. Septembre 1670.

LA deviſe de Monſieur Clement eſt belle. Pour le mariage de Saint *** il n'eſt pas beau ; mais comme vous dites, l'amour eſt aveugle, & je ne penſe pas qu'il l'ait jamais tant été qu'en cette rencontre. C'eſt contre ces ſortes d'amours-là que tous les bouts-rimez du monde devroient être déchaînez.

Je ſuis daccord avec vous que l'amitié

a ſes chagrins auſſi bien que l'amour, mais elle n'attire point de honte comme lui. La mort du Préſident de Périgni, & l'affliction de ſa famille, vous ont donné de la douleur; mais bien loin de vous en blâmer, tout le monde vous en loüe; pour moi je l'ai fort regretté, car il étoit mon ami & fort honnête homme. Je me réjoüis que le Roi faſſe du bien à ſa Maiſon, & j'aime bien d'entendre dire les actions de bonté & de juſtice de Sa Majeſté. Le choix de Monſieur de Condom & de Monſieur Huet, eſt le meilleur du monde. Les vers que vous écrivîtes à ce dernier, ſont jolis, & ils valent bien que vous racommodiez la cacophonie de celui ci.

Il ne faut pas vous y attendre.

Je ſerois bien-aiſe que l'Abbé de Chavigny fût Archevêque de Tours. Je viens de paſſer ſept ou huit jours avec la Premiére Préſidente de Dijon ſa ſœur, qui eſt une jolie femme pleine d'eſprit & de mérite, & que j'eſtime fort. Le Premier Préſident y étoit auſſi; nous parlâmes fort de vous, & avec l'eſtime qui vous eſt dûë.

CLXII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26. Septembre 1670.

EN vérité, Monſieur, il y a tant des choſes à loüer en vous, que je trouve qu'il faut être bien malin pour en dire du mal; & vous avez raiſon de n'avoir pas bonne opinion de ceux qui tâchent à vous décrier du côté de la bonté. Pour moi, je ſuis tout-à-fait perſuadée que moralement parlant, vous êtes non ſeulement un trés-honnête homme, mais même un trés-bon-homme.

Mon Dieu, que vous vous connoiſſez peu ſur le chapitre de Madame de M** dont vous ne ſçauriez vous empêcher de me parler! Sçachez, Monſieur, qu'on ne parle point tant de ce qu'on n'aime pas, & que vous auriez pris le parti que je vous avois offert de n'en plus rien dire, ſi vous l'aviez mépriſée. Je connois peu l'amour; mais pour le mépris je ſçai fort bien ce qu'il fait faire; il fait oublier à point nommé; & tant que vous n'oublierez point Madame de M**, croyez que vous n'êtes pas pour elle comme vous dites que vous êtes.

J'ai lû à nôtre ami le Duc de Saint-A* l'article de la lettre où vous me parlez de lui ; il s'en eſt tenu tout-à-fait vôtre obligé. Il jure m'avoir envoyé une lettre pour réponſe à celle que je lui avois envoyée de vôtre part, mais je ne l'ai pas reçûë. Il eſt vrai que nous avons verifié qu'on nous avoit intercepté des lettres pendant ſon abſence. Il eſt reparti pour aller à la Ferté prés de Chambor, où la Cour va le trois d'Octobre. Le mariage de ſon fils s'achevera dans ſix ſemains. Il eſt trés-bien avec Monſieur C** ; & ce qui vaut mieux que tout cela entre nous autres Philoſophes, c'eſt qu'il a de la joye & de la ſanté. Il a fait des Mémoires dont il m'a lû quelque choſe ; ils ſont fort bien écrits, il les veut montrer au Roi ; il y a un article qui vous regarde qu'il a écrit tout le mieux qu'il a pû pour vôtre juſtification ; vous l'en pourrez remercier, car je lui ai dit que je vous le manderois.

Pour Mademoiſeile de V** je lui ai lû l'endroit de vôtre lettre où vous me mandez la maniere dont vous feriez galanterie, ſi vous étiez une Dame, elle en a extrémement ri. Enfin elle m'a priée de vous le mander, & qu'elle étoit toûjours vôtre ſervante. Si vous connoiſſiez combien elle

a l'humeur égale, le cœur bien fait & l'esprit agréable, vous vous mettriez, ce qui s'appelle en quatre, pour être son ami particulier. Si vous ne confessez que ma lettre est trop longue cette fois, je ne vous croirai guéres sincére, mais je la finis en vous demandant la continuation de vôtre amitié.

CLXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 1. Octobre 1670.

Je suis fort aise, Madame, que vous ayez bonne opinion de moi; l'amitié que vous m'avez promise durera plus longtems quand elle sera fondée sur l'estime. Plus vous me connoîtrez, & plus vous trouverez d'injustice à la réputation de méchant qu'on m'avoit donnée. Je m'en vais vous dire en deux mots, Madame, ce qui a donné lieu à cela. J'étois cru dans le monde assez clair-voyant, de sorte que par là j'avois contre moi tous les sots & tous les ridicules; enfin tous ceux à qui la conscience reprochoit quelques foiblesses. Vous m'avouerez, Madame, que tout cela

va bien loin à la Cour je n'avois pas ſeulement pour ennemis ceux de qui j'avois pû dire des véritez facheuſes (qui, je vous aſſure, étoient en fort petit nombre) mais ceux de qui je pouvois en dire, dont le nombre étoit infini. Voilà, Madame, la cauſe des vilains portaits qu'on a faits de moi, auſquels vous trouverez que je ne reſſemble aſſurément point; car ils me font noir, & je ſuis blond.

Quoique je ſois bien-aiſe que vous ne croyez point que j'aime Madame de M**, j'aime mieux hazarder de paſſer encore pour ſon amant, que de m'empêcher d'en parler, parce que cela me réjoüit.

Vous me mandez que l'oubli eſt la véritable marque du mépris; je vous croi, Madame; mais croyez-moi auſſi quand je vous aſſure que tout ce que je dis de Madame de M** ne vient point d'amour. Il y a plus d'un an que j'en ſuis abſolument guéri.

Si vous pouviez me perſuader de n'en parler jamais, vous auriez raiſon d'y employer vos ſoins: mais comme il vous eſt impoſſible, & qu'il faut néceſſairement que j'en parle, vous devez être ſatisfaite que cela ne s'adreſſe qu'a vous, qui pouvez faire comme ſi je n'en parlois pas. Voi-

là donc un petit Rondeau ſur elle, qui, je crois, ne vous déplaira pas.

RONDEAU.

A Dieu ne plaiſe, infidelle M..
Que mes ſoupirs & mes triſtes helas,
Dans vos plaiſirs vous troublent davantage;
Ma paſſion le cede à mon courage,
Quand cet effort cauſeroit mon trepas.
Vous prétendiez en faiſant certains pas
Que comme un ſot je ne douterois pas,
Que vous ne donnaſſiez le reſte de vôtre âge
A Dieu.
Vous méritez ſans doute un grand fracas;
Mais ce ſeroit faire encor trop de cas,
De vôtre cœur inconſtant & volage.
Il faut joüer un autre perſonnage,
Et ſe réſoudre à vous dire tout bas,
Adieu.

Vous me mandez qu'elle parle bien de moi, je n'en doute pas, Madame, elle ne ſçauroit faire autrement : & quand elle ſe loüe de moi, & que je me plains d'elle, nous faiſons chacun nôtre charge.

Je ſuis bien obligé à nôtre ami le Duc du ſoin qu'il a pris de me juſtifier dans ſes Mémoires. J'ai tâché de mon côté de faire voir que je n'étois pas indigne de ſon eſtime, & à juſtifier le bien qu'il a dit de moi; je ne lui ai pas rendu la pareille, car

Dieu merci il eſt heureux ; mais j'ai montré qu'il méritoit de l'être. Vous verrez tous deux quelque jour, ſi j'ai dit ſur tout cela ce que je devois dire. Je ne deſeſpere pas auſſi que le Roi ne le voye ; & je puis dire par avance, que cela eſt aſſez honnête à moi, qu'ayant été dans une grande diſgrace, je veuille bien faire voir ce que j'en ai dit à celui qui l'a faite. J'écrirai à nôtre ami ſi-tôt qu'il ſera de retour du voyage de Chambor ; & je le remercierai ſur vôtre parole.

Vous avez beau faire, vôtre lettre n'eſt pas trop longue ; & une marque infaillible de cela, c'eſt que celle-ci par où je vous y répons l'eſt encore davantage.

CLXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de T...

A Buſſy, ce 8. Octobre 1670.

J'Ai attendu que ce Gentilhomme retournât à la Cour pour vous écrire, Madame. Pendant ſon ſéjour auprès de moi, j'ai été à Chalancé où vôtre Aumônier m'a reçû le mieux du monde. Je fus bienaiſe de voir ce beau Château, où une belle

Dame comme vous née pour les grandes Cours, avoit passé quatre années avec la constance d'un Caton. Je me fis redire plusieurs fois vos occupations, & je vous assure que cela ne servit pas peu à me confirmer dans la patience qui m'est nécessaire. Je mangeai des fruits que vous avez plantez, & des poires que j'aurois assurement trouvées fort bonnes à la Cour, mais qui me parurent des poires d'angoisse en ce pays-ci. Cependant je n'en aime pas moins le Roi, parce que je me fais justice, & que rien ne me peut ôter de la tête qu'il me regardera un jour par mon bon côté, comme il m'a regardé par mon mauvais.

Je suis assuré, Madame, qu'il ne tiendra pas à vous que cela n'arrive aujourd'hui plûtôt que demain; car vous avez de la tendresse pour vos amis, & vous sçavez bien que vous n'en n'avez point au monde qui vous aime & qui vous estime tant que je fais.

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame d'A...

A Buſſy, ce 8 Octobre 1670.

IL y a quelque tems que je me trouvai au Pailli chez Monſieur le Comte de Tavannes avec Monſieur le Premier Préſident de Dijon, où vôtre portrait, Madame, nous donna ſujet de parler de vous, & ce fut à qui mieux mieux. A la verité quelques louanges que ces Meſſieurs vous donnaſſent, ils n'allerent pas plus loin que moi, parce qu'on ne peut pas avoir plus d'eſtime pour vous que j'en ai: & je me ſuis étonné cent fois qu'en étant auſſi rempli que je le ſuis, je ne fuſſe pas en commerce d'amitié avec vous. Il me ſemble ſans vanité, Madame, que j'en étois aſſez digne, mais il n'eſt pas encore trop tard. Voyez donc, Madame, ſi vous m'en voulez honorer, & croyez en ce cas que perſonne ne la ſçauroit plus eſtimer que je ferai. Ce n'eſt pas que les tours que vous m'avez faits de préferer les cabarets à ma maiſon en paſſant & repaſſant à ſa vuë ne méritaſſent tout au moins de la froideur

de ma part ; mais quelque choſe de plus fort l'emporte, & vôtre mérite m'a plus touché que vôtre mepris. Regardez, Madame, ſi aprés cela vous me pourrez refuſer la priere que je vous fais de vouloir bien que je ſois vôtre ami autant que j'ai toûjours été vôtre très, &c.

CLXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de....

A Buſſy, ce 17. Octobre 1670.

POUR répondre à vôtre lettre, je vous dirai que je ſçavois le départ du Roi pour Chambor, mais que je ne ſçavois pas le gain qu'il a fait. La fortune ſeroit bien fâchée d'avoir laiſſé paſſer une occaſion petite ou grande, ſans lui faire quelque amitié. Si elle continuë d'en uſer ainſi ſur ſon ſujet, elle perdra la réputation qu'elle a d'être aveugle; car perſonne n'a jamais plus mérité d'être heureux que le Roi. Cependant, comme vous dites, Madame, un peu de bonheur à d'autres dans ce jeu-là, accommoderoit bien les affaires d'un particulier.

CLXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Comte d'E . . .

A Buſſy, ce 18. Octobre 1670.

JE ne fais que de recevoir vôtre lettre du 15. Septembre, Monſieur, qui m'a donné une trés-grande joye voyant que la mienne n'a point été perduë, & que vous m'aimez toûjours. Quand j'eus l'honneur de vous écrire ſur la mort de Monſieur de***, je ne ſçavois point encore vôtre emploi ; car je vous en aurois témoigné ma joye comme je fais aujourd'hui, & comme je ferai toute ma vie ſur tout ce qui vous arrivera d'avantageux. Pour moi j'attens toûjours qu'il plaiſe au Roi de me permettre d'aller revoir mes amis à la Cour ; car quoique la fortune ſoit bien folle, je ne prétens rien autre choſe d'elle. Cependant je ſuis ici en la meilleure ſanté du monde, & avec un grand repos d'eſprit. Si je pouvois être exilé ſans croire être dans la diſgrace du Roi, je n'aurois pas le moindre chagrin, mais j'ai toûjours cela ſur le cœur.

je viens d'avoir la guerre dans mon voiſinage : Epinal & Chatté ont été pris. Le premier avec du canon & l'autre avec des piſtoles, à ce qu'on dit ; cependant il n'eſt pas que vous ne ſçachiez combien on eſtimoit celui qui commandoit dans cette Place. Pour moi je faiſois tant de cas de ſon courage ſur la défenſe qu'il avoit faite contre le Marechal de la Ferté & de ſon honneur ſur ſa réputation, qu'avec ce que je ſçavois qu'on avoit travaillé à la fortification de cette place, & qu'il y avoit ſuffiſamment de troupes pour la défendre, je comptois ſur un ſiége long & difficile, vû même l'arriere-ſaiſon : cependant l'interêt lui a fait faire une lâcheté. Je vous aſſure que cela doit faire peur, & qu'on aura de la peine à s'empêcher de croire aprés cela, quand on verra les gens faire leur devoir dans la défenſe d'une Place, ou qu'on ne leur a rien offert, ou qu'on ne leur a pas offert aſſez.

Je conſens du meilleur de mon cœur au commerce que vous me propoſez. Quand vous ſerez à Paris, il ſera frequent : & quand vous irez en courſe, nous aurons tôt ou tard de nos nouvelles. Je vous aſſure, Monſieur, qu'il n'y en a point où je prenne plus de part qu'aux vôtres, & qu'on

ne

ne peut-être vôtre ſerviteur avec plus d'eſtime & d'amitié que je le ſuis.

CLXIX. LETTRE.

De Madame de Sc..., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. Octobre 1670.

JE m'accoûtume ſi fort à vôtre amitié & à vos lettres, Monſieur, que j'aurois préſentement beaucoup de peine à m'en paſſer, & ſi je n'avois été malade, je n'aurois pas été ſi long-tems à vous répondre.

Cependant je ſuis perſuadée que vous êtes facile en amitié, c'eſt-à-dire, que quand une Dame vous a une fois gagné, il n'eſt pas aiſé de vous perdre, pourvû qu'elle ne ſoit pas vôtre Maîtreſſe. Je compte même que quand je deviendrai tout-a-fait devote, vous ne laiſſerez pas de demeurer de mes amis, & vous ſouffrirez alors que je vous exhorte à regarder de plus près aux affaires de vôtre ſalut.

Mon Dieu, que je vous trouve encore amant! Vous ne ſçauriez vous taire de cette Dame; on ne parle pas tant de ce qu'on n'aime pas, avouez-le donc; mais il n'eſt pas vrai que vous n'en parliez qu'à

moi, vous en avez écrit à Mademoiſelle de***. Je penſe même que vous en parlez aux bois, aux échos & aux rochers, ſelon la loüable coûtume des amans. En verité ſi je vous gronde d'en parler en proſe, je ne ſçaurois m'empêcher de vous loüer d'en parler en vers. Rien n'eſt plus galant ni plus juſte que vôtre Rondeau. J'aimerois mieux que l'on me dît adieu ainſi, que de me dire bon-jour de la maniere groſſiere dont la plûpart du monde le dit. Et cependant, Monſieur, dans tous les livres de Chevalerie, les bons-jours ont été eſtimez plus que les adieux. Mais vous ſçavez admirablement apprêter les plus mauvaiſes viandes.

Au reſte, Monſieur, je veux mettre vôtre amitié à l'épreuve, qui eſt de me faire voir les Memoires que vous avez faits de la Cour. je ne les montrerai à perſonne, ſi vous ne voulez; je les ferai voir ſi vous me le permettez à des amis ſeurs qui en ſçavent connoître le mérite; puiſque même vous voulez que le Roi les voïe, nous verrons Monſieur le Duc de S. A** & moi ce qu'il faudra dire & faire pour cela. Au nom de Dieu, Monſieur, montrez-moi cet ouvrage: fiez-vous en à ma parole; on n'en fera préciſement que ce

que vous voudrez. En recompenſe, je vous promets d'obliger nôtre ami à vous montrer ce qu'il écrit de la Cour, qui aſſurement vous plaira beaucoup ; car comme vous ſçavez, il écrit bien. A ſon retour nous parlerons de vous, & il vous écrira.

Adieu, Monſieur, cela eſt honnête à vous d'aimer les longues lettres de vos amies quoi qu'elles ſoient mal écrites, car cela paroît amitié ſans interêt.

Je ſuis bien aiſe de donner de la jaſouſie ſur vôtre ſujet à Madame de ***. J'ai vû la lettre qu'elle vous en écrit : il ne tiendra pas à moi que vous ne lui en donniez davantage. Cependant je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire que c'eſt la meilleure femme du monde.

CLXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Buſſy, ce 23. Octobre 1670.

JE vous trouve fort aimable par vous-même, Madame ; mais quand vous me dites que vous vous accoûtumez à mon amitié, & que mes lettres vous plaiſent, je vous en aime encore bien mieux.

Je penſe que nous avons été malades tous deux en même tems. Il y a quinze jours qu'il me prit une colique fort violente ; mais les grandes douleurs s'appaiſerent dés le matin, & je n'ai pourtant pas été tout à fait hors d'intrigue que depuis deux jours.

Vous me mandez que vous êtes perſuadée que quand une Dame m'a une fois gagné, il ne lui eſt pas aiſé de me perdre, pourvû qu'elle ne ſoit pas ma maîtreſſe. C'eſt à vôtre amie, Madame, à qui il faut parler ainſi. On lui pourroit dire qu'il n'eſt pas aiſé de la perdre, pourvû qu'on ne ſoit pas ſon amant. Vous ne vous ſouvenez donc plus, Madame, que c'eſt moi qui ſuis le pauvre abandonné ; je vous avouë que j'en ai été long-tems fâché.

Vous avez raiſon de ne pas douter que je ne ſois toûjours de vos amis, quand vous deviendriez autant devote que vous le ſouhaitez. Ce n'eſt pas de la devotion de ceux que j'aime dont je me plains, c'eſt de leur hypocriſie.

Cependant je recevrai toûjours fort bien tout ce que vous me direz : mais ſi je ne me dis rien moi, tous les ſermons du monde n'y feront que blanchir.

Vous croyez, dites-vous, que j'aime

toûjours fort la Dame dont je ne me ſçaurois taire : j'y conſens, pourvû que j'en parle, je ne me ſoucie guéres de ce qu'on en penſera : mais j'en parlerai en proſe & en vers, & j'ai même quelque envie d'apprendre les langues étrangeres, pour être entendu de toute le monde. Puiſque vous ſouffrez & que vous aimez même tant ce que je dis d'elle en vers : je vous ferai voir ce que l'amour, le d'épit, le mépris ou la haine, tout ce qu'il vous plaira, m'ont fait faire ſur ſon ſujet : mais il faut que nous liſions cela tête à tête, auſſi-bien que les Mémoires que vous me demandez à voir.

Cependant je ſuis bien-aiſe que mon Rondeau vous ait plû. Je conviens donc avec vous que je ſuis encore amoureux de Madame de**. Je vous demande pardon de vous avoir contrariée là-deſſus ; je croyois en être bien guéri. Mais puiſque cela n'eſt pas, & que vous l'avez découvert, il faut que je vous faſſe confidence de tout ce que j'écris contre cette ingrate. Voici encore un Rondeau qui va vous prouver ma paſſion.

RONDEAU.

CAUSE qui voudra de ma haine,
Contre Iſabeau, jadis ma Reine,
J'en aurai juſques au tombeau.
Je ne trouve rien de ſi beau,
Que d'affliger une inhumaine.
Si contre elle je me déchaîne,
Elle doit prendre en gré la peine;
Car elle eſt ſeule du Rondeau
Cauſe.
Chacun blâmera ſa fredaine,
Son humeur volage, incertaine.
Mais ſi quelque godelureau,
Défendoit Madame Iſabeau,
Il défendroit une vilaine
Cauſe.

Au reſte ce ne ſont pas des Mémoires de la Cour que j'ai écrits, ce ſont les miens dans leſquels je parle de la Cour & de la guerre, ſuivant que je m'y rencontre. Donnez-vous patience Madame, juſqu'à mon retour. Ceci n'eſt pas comme un Rondeau dont on mande ſon avis, & ſur lequel on replique en huit jours. L'ouvrage eſt grand, & des années entiéres de conſiderations ſur lui, peuvent à peine ſuffire pour le bien examiner: mais de toute neceſſité il faut qu'il s'examine devant moi; car je reſoudrois une difficulté en un moment, qui

dureroit ſix ſemaines en mon abſence.

La gazette eſt plaiſante ſur la mort du Marquis de **. Elle regrete ſa perte avec les mêmes termes qu'elle regreteroit celle d'un Prince du Sang. Cependant le jaloux n'a pas reſpecté ſon Alteſſe.

Madame de*** ne m'a point témoigné de jalouſie ſur vôtre ſujet. Je vous fais juſtice à toutes deux, & dés-là vous devez être toutes deux contentes.

CLXXI. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31. Octobre 1670.

IL faut que je réponde à vôtre lettre, Monſieur, par le dernier article où vous me dites fort ſerieuſement que Madame de*** ne vous a témoigné aucune jalouſie ſur mon ſujet; cela me fait bien voir que ce que l'on écrit, ſignifie ſouvent autre choſe que ce que l'on dit; car je raillois, & je ne comprens pas comment un eſprit comme le vôtre, ne m'a pas bien entendu. Je n'ai pas une meilleure amie qu'elle, ni à qui j'aye plus d'obligation. C'eſt une trés bonne femme, qui ſçait trés-

bien aimer, ce qui n'eſt pas une petite ſcience. Je ne ſuis pas d'une maniere à donner de la jalouſie ſur rien du monde à perſonne ; mais je ſuis aſſurée qu'elle n'en auroit pas de moi, & je ſerois auſſi fort incapable d'en avoir d'elle.

Pour vos *Mémoires*, Monſieur, ſi en me promettant de me les montrer, vous me mandiez. J'ai parole de revenir bientôt, j'attendrois avec joye ; mais helas ! qui ſçait le tems de vôtre retour J'avois regardé vos *Mémoires* comme un moyen qui pourroit ſervir a l'avancer ce retour en les montrant au Roi ; car cela auroit donné lieu à vos amis de dire mille choſes en vôtre faveur : je ne ſçai ſi j'ai raiſon.

Au reſte, Monſieur, je rêvois quand je vous ai mandé que nous examinerions vôtre ouvrage. Sans vous flatter, perſonne en France n'écrit aſſez bien pour vous corriger. Quand je verrai par vos lettres augmenter les dégrez de chaleur de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, je vous demanderai à voir vos *Mémoires* : je ne les montrerai à perſonne ſi vous ne voulez. Mais moi qui ne vais point aux aſſemblées. & qui ne ſuis point galante ; je n'aurois point de plus grand

plaiſir

plaiſir que de voir de pareilles choſes, ſi pareilles y a.

Monſieur de M* ** a ſa maiſon pour priſon, ſur ce qu'il a caſſé ou brûlé pour plus de quatre cent mille francs de ſtatues ou de tableaux, parce que c'étoient des nuditez. Monſieur C** ayant découvert ce beau deſſein avant qu'il l'eût executé, lui avoit envoyé un ordre du Roi pour l'en empêcher.

Nôtre ami n'eſt pas arrivé de la Ferté, il ſera ici bien-tôt & ſon fils auſſi, pour achever ſon mariage. C'eſt un fort bon homme, & je vous aſſure, tout des plus ſolides qu'on trouve à la Cour.

Pour Madame de M * * dont vous me parlez toûjours, je ne ſçai en verité que vous répondre: je penſe même que quoi que vous m'en diſiez, je n'en gronderai plus; car aprés tous vos reproches, je voi toûjours bien vôtre tendreſſe, & je comprens que lorſqu'on a le cœur touché, on a du plaiſir à ſe plaindre. Plaignez-vous donc, Monſieur, auſſi bien je ne trouve pas que cela offenſe mon amie. Si vous faiſiez bien, vous m'envoyeriez les vers que l'amour, le dépit ou la haine vous ont fait faire: je ne les ferai voir qu'à ceux qu'il vous plaira. Adieu, M. je ſuis toute à vous.

CLXXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Bussy, ce 8. Septembre 1670.

JE pense comme vous, Madame, & avec plus de raison, qu'il y a des tems où les plus habiles sont bouchez sur des endroits fort intelligibles d'une lettre. Quand vous m'avez mandé que vous étiez ravie de donner de la jalousie sur mon sujet à Madame de****, que vous aviez vû la lettre qu'elle m'en écrivoit, & qu'il ne tiendroit pas a vous que je ne lui en donnasse davantage; il me semble que je vous ai écrit que Madame de **** ne m'avoit rien mandé approchant de cela, & que vous deviez être toutes deux satisfaites de la maniere dont je vous aimois. Premierement, Madame, vous sçaurez que je disois vrai alors, & que ce n'a été que depuis ce tems-là que j'ai reçû cette lettre de Madame de **** que vous aviez vûe. Mais comment avez-vous pû entendre que ce que je vous ai répondu, n'étoit pas sur le même sens, que ce que vous avez écrit? Je demeure d'accord avec vous, que si l'une de vous

deux étoit ma maîtreſſe, la réponſe que je vous ai faite pourroit être priſe ſérieuſement : mais dés que vous n'êtes que mes amies, ma réponſe eſt une raillerie, comme l'endroit de vôtre lettre à quoi je répons.

Vous me mandez, Madame, que ſi en vous promettant de vous montrer mes *Mémoires*, je vous mandois que j'ai parole de retourner à la Cour, vous attendriez avec joye : mais, helas ! ajoûtez-vous, qui ſçait le tems de vôtre retour ? Cet hélas me feroit peur que vous ne ſçuſſiez quelque choſe de bien terrible là-deſſus, Madame, ſi je ne ſçavois qu'effectivement perſonne ne ſçait rien ſur ce chapitre : on n'en peut parler que ſur des préſomptions. Pour moi, qui crois le Roi juſte plus que jamais Prince ne l'a été, je m'imagine que ceci ne ſçauroit encore durer long-tems. Si je me trompois, Dieu m'a donné de la conſtance & de la ſanté, pour attendre en patience les graces de Sa Majeſté, quelques longues qu'elles puiſſent être à venir. Vous qui êtes ſçavante, Madame, n'ignorez pas que les travaux d'Hercule lui firent mériter d'être un demi-Dieu. Hé ! que ſçait-on, ſi le Roi touché non ſeulement de mes ſervices, mais encore de ma réſi-

gnation à ſes volontez, & de la maniére dont j'ai reçû ſes châtimens, n'aura pas pour moi l'eſtime & la douceur qu'attire d'ordinaire la vertu ? Non non, Madame, avec un grand Prince on a raiſon de tout eſperer quand on a quelque mérite : & je puis hazarder de vous dire que mon exil n'eſt pas un des moins beaux endroits de ma vie.

Pour ce qui eſt de mes *Mémoires*, je les ferai voir au Roi, & à quelques-uns de mes amis connoiſſeurs quand je ſerai à la Cour, mais point auparavant, à moins qu'on ne vienne ici me les entendre lire. Vous me flattez quand vous dites que perſonne en France ne peut corriger ce que j'écris ; il y a mille gens qui en ſçavent plus que moi : cependant je vous avouerai que mes *Mémoires* ſont quelque choſe d'aſſez amuſant. Je ne dis pas toutes les veritez que je ſçai, mais je ne dis rien que de véritable : & dans les actions de guerre où je me ſuis trouvé, & dans la ſolitude du reſte de ma vie, je parle de moi plus ſincerement que d'un autre, ce que vous n'avez jamais vû ni oüi dire qui ſe ſoit pratiqué dans aucuns Mémoires: car on n'en voit que de Héros accomplis, qui n'ont jamais fait un faux pas.

Je ne ſçaurois me laſſer de me moquer des deſſeins de la plûpart des grands hommes qui veulent éterniſer leur mémoire. Je n'ai rien à vous dire ſur l'action de Monſieur de M*** ſinon qu'il ſemble que Dieu ſe joue de la vanité de ce Miniſtre.

Je demeure d'accord avec vous que c'eſt une marque qu'il y a encore de l'attachement pour une perſonne qu'on a aimée, que de ſe plaindre d'elle; mais je ne me plains pas de vôtre amie pour qu'elle me ſatisfaſſe, je me plains pour m'en divertir : & ſi les plaiſanteries qui accompagnent quelquefois mes plaintes, ne l'offenſent pas, je m'en réjoüis.

Pour les vers que j'ai faits ſur elle, je vous les montrerai un jour; j'aime à les lire moi-même. Je viens d'écrire à nôtre ami, perſonne ne l'aime ni ne l'eſtime plus que je fais.

CLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Buſſy, ce 19. Novembre 1670.

CELA eſt bien aiſé au Roi d'acheter tout ce qui eſt difficile à conquerir :

par armes ou par argent il ſera enfin maître d'une grande partie du monde. Mais j'admire le Roi d'Angleterre qui s'érige en marchant de Villes, & qui vend Tanger après qu'il a vendu Dunkerque. Si j'étois en ſa place, je voudrois encore Londres, car il a moins de ſujet de le garder que tout le reſte.

Depuis qu'on ſe mêle de faire des cocus au monde, il n'y en a jamais eu un ſi digne de l'être que le*** & chaque jour de ſa vie ajoûte quelque eſtime nouvelle à celle que j'eus de ſa femme, quand elle aima mieux courir les ruës, que de le voir davantage. Hé bien, Madame je ſuis donc amoureux de Madame de M**, puiſque les injures que je lui dis en vers, vous le perſuadent; mais cela étant, vous m'avouerez que c'eſt une ingrate, de ne me pas faire le moindre remercîment de toutes les marques que je lui donne tous les jours de mon amour; cependant elle a beau faire, e n e m'en rébuterai pas.

CLXXIV. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Novembre 1670

VOUS me grondez avec raiſon de mon peu d'intelligence, Monſieur, mais enfin ce n'eſt pas un mal volontaire que le défaut d'eſprit, & il n'eſt pas trop mal à propos pour vous que vous ayiez des amîes qui n'en ayent guéres; ſi cela ne fait honneur à vôtre diſcernément, cela en fait à vôtre bonté.

Au reſte je ſuis fachée que vous ſoyez ſi opiniâtrement réſolu à ne nous pas faire voir vos *Mémoires*; car je perſiſte à vous dire que j'aurois ajuſté des choſes avec notre ami de telle ſorte, qu'on les eût fait lire au Roi, & j'ai à vous apprendre que la conjoncture eſt favorable; car je ſçai par une voye ſeure, que depuis peu le Roi a parlé à Monſieur C * le mieux du monde pour lui faire conclure ſon mariage avec le fils de nôtre ami, lui témoignant pour lui de l'amitié & de l'eſtime dans un tems où les Courtiſans le croyent abîmé: dans la verité le Roi n'eſt pas un homme de

paſſion, il eſt ferme pour ſes amis.

Quelque équitable & quelque bon que ſoit le Roi, ſi on ne vous rend de bons offices, je crains que le long-tems dans la tumulte des affaires, avec vôtre méchante étoile, Sa Majeſté ne ſonge pas à tout le merite que vous avez. Je ſçai bien que vous avez aſſez de vertu pour ſouffrir courageuſement vôtre exil; mais après tout il eſt à déſirer qu'il finiſſe, & que vous employiez vôtre vertu à autre choſe Encore une fois il faut des prétextes de vous ſervir: car le plus hardi de la Cour n'oſeroit de droit fil parler de vôtre retour. Je ne ſçai ſi le conſeil que je vous donne eſt bon, mais je le croi tel, & je ne penſe pas même être ſeduite par mon amour propre, qui auroit autant de plaiſir à lire vos *Mémoires*, que vous auriez davantage à en tirer vôtre retour. Faites Monſieur, un peu de réflexion ſur ce que je vous dis. Il ne faut pas être droit à la Cour; il faut s'aider; c'eſt pourquoi ſongeons un peu à incliner les aſtres. Vous avez bien fait d'écrire à nôtre ami, il ſera ici le 25. & la Cour le 29.

Vous ſçavez, je penſe, la bonne fortune du Comte de***. C'eſt le premier Gaſcon qui ait eu plus qu'il n'a demandé.

Adieu, Monſieur, je ſuis ſi reconnoiſſante de la part que vous me promettez en l'honneur de vôtre amitié, de vos lettres & de vos vers, que je ne vous le ſçaurois aſſez dire.

Vous dites qus vous croyez que je ne montre pas vos lettres au Roi: que ſçavez-vous s'il ne verra point quelque article de la derniere? Si je croyois que cela vous pût ſervir, il ne me ſeroit peut-être pas impoſſible de le faire.

CLXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de ....

A Buſſy, ce 26. Novembre 1670.

JE viens d'apprendre la grace que le Roi vous a faite, Monſieur. Je vous aſſure que j'en ai autant de joye, que j'ai eu autrefois de chagrin, quand j'ai vû que vous n'étiez pas auſſi heureux que vous méritez. Outre le plaiſir que ce changement me fait en vôtre perſonne, je vous avoue encore qu'il me conſole de quelque eſperance, voyant que le Maître à qui nous avons affaire n'eſt pas toûjours rude. Quoi qu'il faſſe, Monſieur, je l'aime bien, mais

particulierement quand il éleve des gens qui rempliſſent auſſi bien que vous faites les grandes charges de ſon Royaume, & que j'aime & que j'eſtime autant que vous.

CLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de C....

A Buſſy, ce 8. Decembre 1670.

J'Ai long-tems été en peine de vous, Monſieur. Vous me quittez en Août en m'aſſurant que vous me donnerez de vos nouvelles auſſi-tôt que vous ſerez arrivé, & je n'en ai reçû qu'hier par Madame vôtre ſœur, qui me manda qu'elle avoit reçu deux billets de vous. Pourquoi ne m'avez-vous point écrit? Car vous ſçaviez que nous étions convenus que vous m'écririez le premier, afin de me mander où vous ſeriez. Sçavez vous bien que Meſdemoiſelles de Buſſy & moi avons été en la plus grande inquiétude du monde de vous, & quoique nous ſçuſſions que nous vous aimons fort, nous avons trouvé, quand nous avons cru vous avoir perdu, que nous ne ſçavions pas encore juſqu'à quel point nous vous aimions. Nous allâmes nous

reſſouvenir de ces coups que vous aviez ouis au Parloir vous & Madame vôtre ſœur,& nous crûmes que c'étoit vôtre genie qui vous étoit venu avertir, & qu'aſſurement vous étiez mort. Je vous aſſure que nous en eumes une douleur dans la famille, qui vous la feroit encore plus aimer que vous ne faites,ſi vous aviez pû la voir ſans être vû. Cela n'eſt pas arrivé, Dieu merci, & même vous vous portez bien, j'en ſuis ravi ; mais mandez-le-moi vous même : car enfin ſi vous continuïez à ne me point écrire, j'aimerois preſque autant que vous fuſſiez mort.

Nous avons eu ici deux mois durant Plombieres. Si j'étois plus content de vous, je vous apprendrois des choſes de lui qui vous réjoüiroient, mais vous ne les méritez pas pour cette fois, nous verrons ſi vous vous rendrez digne de ces nouvelles.

Je ne vous mande rien de mes affaires, elles ſont comme quand vous partîtes d'ici. On me vient d'écrire que le Comte de C** revient à vingt lieuës de Paris dans une maiſon de ſa mere. Je ne le croi pas. Adieu.

CLXXVII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Decembre 1670.

VOus me paroiſſez ſur l'opiniâtreté que vous avez à garder vos *Mémoires*, comme ces peres, qui plûtôt que de conſentir que leurs enfans les quittent, les font mal nourrir. Ma comparaiſon n'eſt pas tout-à-fait juſte, mais enfin ſi elle ne s'entend, elle ſe devine, & puis je veux un peu gronder de ce que vous déferez ſi peu aux ſentimens de vos amis. Mais dites-moi; Monſieur*** n'en eſt-il pas? Mandez-lui qu'il me vienne voir, je tâcherois de le joindre avec Monſieur le Duc de N** & l'on verroit ce qui ſe pourroit faire: car avec toutes vos lumieres, par vôtre permiſſion, vous ne ſçauriez voir clair de ſi loin aux choſes mêmes qui vous regardent. La Cour eſt un ſable mouvant qui change tous les jours de ſituation & ce qui étoit bon à entreprendre hier, ne vaudroit peut-être rien aujourd'hui: mais, Monſieur, ne me croyez pas, croyez quelqu'un de vos amis de deſſus les lieux.

Le Comte de G** revient à vingt lieues de Paris. Il m'écrivit l'autre jour ; je n'oſe preſque pas lui répondre ; je ne me trouve pas aſſez d'eſprit pour cela : car pour vous, Monſieur, je ne vous écris qu'en amitié, & vous voyez bien que je ne ſonge pas à avoir de l'eſprit. Qui eſt-ce qui oſeroit montrer le ſien devant le vôtre ? Je ne ſçai point de nouvelles ; mais dites-m'en de celles de vôtre ſolitude. Goûtez-vous le repos avec plaiſir ? Regardez-vous lever & coucher le Soleil avec application ? Avez-vous quelquefois quelqu'un à qui parler ? La lecture ? comment gouvernez-vous tout cela ? Mandez-le-moi, je vous prie. Adieu.

CLXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 10. Decembre 1670.

POUR répondre à la comparaiſon que vous faites de mes *Mémoires* à des enfans que leurs peres gâtent, parce qu'ils ne veulent pas les ſortir d'auprés d'eux ; je vous dirai, Madame, que mes enfans ſont auſſi-bien faits que s'ils avoient vû

le monde, parce que je n'ai aucune diſtraction qui m'empêche de les bien dreſſer.

Vous me dites que vous me voulez gronder, parce que je défere trop peu aux ſentimens de mes amis. Si j'en avois aſſemblé quatre ou cinq des plus fideles avec vous & des mieux ſenſez, & qu'après leur avoir dit toutes mes raiſons, ils fuſſent d'un autre avis que le mien, je le ſuivrois ſans peine : mais vous raiſonnez toute ſeule, Madame : la grande envie que vous avez que je retourne vous flatte : & quoi que je vous puiſſe dire de fort pour appuyer mon opinion, je ne vous ſçaurois dire encore par lettres tout ce qu'il faudroit que vous ſçuſſiez. Ainſi, Madame, ne m'accuſez pas d'opiniâtreté, car je vous pourrois reprocher la même choſe. M*** eſt fort de mes amis : mais je ne ſçaurois vous écrire ce qui m'empêche de l'employer. Ce que vous dites de la Cour eſt véritable : les choſes y changent ſouvent : mais tout l'avantage que ceux qui y ſont ont par deſſus les abſens, c'eſt de ſçavoir ces changemens quelques jours avant eux. Pour moi je vous le dis encore, je ſçai mieux mes affaires qu'un plus habile homme que moi, & quelquefois je vois même par les nouvelles qu'on me mande du pays, & que je traite

ſouvent d'apocriphes avec raiſon ; que je juge des choſes dans mon deſert plus ſainement, qu'on ne fait à la Cour.

Au reſte, je ne vois pas que vous en puiſſiez répondre au Comte de G**; vous contenteriez des gens ſur ce chapitre auſſi délicats que lui. Pour vous répondre ſur la curioſité que vous avez de ſçavoir ce que je fais, & comment je vis, je m'en vais vous en dire le détail. Vous ſçaurez donc, Madame, que je me leve aſſez matin, que j'écris auſſi-tôt que je ſuis habillé, ſoit pour mes affaires domeſtiques, ſoit pour mes affaires de la Cour & de Paris, ſoit pour autre choſe. Cette occupation me retient ſuivant le plus ou le moins de matiére, ou ſuivant quelquefois le tems qu'il fait. Aprés cela je me promene, je vais d'attelier en attelier; car j'ai des Peintres & des Maçons, des Menuiſiers & des Manœuvres, & puis je dîne à midi. Je mange fort bruſquement, ſans application ; & vôtre amie Madame de** vous pourra dire qu'elle m'appelloit quelquefois un brutal de table : je ne ſçai pas ſi elle n'eût point ſouhaité que je l'euſſe été encore davantage ailleurs. Aprés dîné je tiens cercle avec ma famille, avec qui je me di-

vertis mieux qu'en mille visites de Paris. Quelque tems aprés je retourne à mes Ouvriers : la journée se passe ainsi à tracasser. Ensuite je soupe comme j'ai dîné : je joüe, & je me retire à dix heures. Voilà ce que je fais quand je ne fais point de visite, & que je n'en reçois point. Ces visites sont mêlées, comme à Paris, de sottes gens, de gens l'esprit, comme il faut que soit le monde. Enfin, Madame, j'ai deux aussi agréables maisons qui soient en France : lesquelles j'ajuste encore tous les jours. Je tâche à raccommoder mes affaires domestiques, que le service du Roi avoit mises en fort mauvais état. Je suis considéré en mon pays, où quelque mérite joint à de grands malheurs, m'attire l'attention de tout le monde.

Cela console un peu les miserables : cependant je fais des pas pour mon retour sans empressément, comme je vous ai déja mandé ; s'ils réussissent, j'en serai bien-aise : sinon, je n'en serai pas trop fâché, & j'ai même pris l'affaire au pis, afin que si mes espérances étoient trompées, cela ne me fist point de peine. Je vous avouë, Madame, que l'envie que j'ai de retourner regarde plus l'intêret de ma Maison & mes Amis, que mon ambition. Et en effet, quoi qu'il

qu'il m'arrive quand je retournerai ; je n'aurai jamais tant de repos que j'en goûte. Peut-être vous autres gens qui n'avez point éprouvé les differentes fortunes, ne comprenez-vous pas ces ſentimens : & j'aime encore mieux que vous croyiez qu'ils ſont de travers, que ſi vous étiez perſuadez que j'ai raiſon par vôtre propre experience.

CLXXIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. Decembre 1670.

JE ne vous écrivis point le dernier ordinaire, Monſieur, parce que je voulois voir nôtre ami le Duc avant que de vous répondre. Je l'ai fort entretenu & principalement ſur vôtre chapitre. Je vous aſſure que je l'ai vû d'une façon pour vous, qui m'a étonnée dans le ſiécle où nous ſommes, où il y a ſi peu de vertu & de vraye généroſité : je croi que vous pouvez compter ſur tous les ſervices qu'il vous pourra rendre. Il m'a promis de donner de vos lettres au Roi quand vous voudrez ; choſe, quoi que vous en vouliez dire, qui

eſt quaſi comme impoſſible, veu le terrain de la Cour préſentement. Nous avons cherché parmi les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; nous en avons trouvé deux qui parlent au Roi comme il le mérite, du tems même que vous ne penſiez pas que je les lui puſſe faire voir.

Nôtre amie eſt de même opinion que moi ſur vos *Mémoires*; mais puiſque vous n'en voulez pas être, il ne ſert de rien de vous le faire ſçavoir,& je ne me veux plus faire conteſter là-deſſus. Cependant j'avouë que je ſuis une Dame aſſez opiniâtre où je croi qu'il y va du bien de mes amis. Quand vous voudrez écrire à vôtre ami, vous n'avez qu'à m'envoyer les lettres, je les lui rendrai promptement, & j'exciterai ſon amitié tant que je pourrai,quoique je croye qu'elle n'en a pas beſoin. Mais enfin tous les cœurs de la Cour dorment, & il n'eſt pas mal à propos de les réveiller quelquefois. Ce n'eſt pas encore un coup, que je diſe cela pour celui dont je parle,

Je n'ai encore oſé répondre au Comte de G**. Ce n'eſt pas que vous écrivant, Monſieur, on ne pût bien écrire à d'autres, mais l'amitié que vous m'avez promiſe il y a long-tems, m'a enhardie; &

ce qui eſt entre le Comte de G** & moi, n'eſt qu'une ſimple connoiſſance : car du reſte on peut dire ſans vous flatter, que vous êtes pour écrire le premier homme du monde. Au reſte, Monſieur, je trouve la vie que vous menez aſſez douce, & j'en ai beaucoup de joye. Ce qu'il y a à la campagne, c'eſt que les plaiſirs & les peines n'y ſont pas ſi vives ni ſi ſenſibles qu'à la Cour, & il ſemble que le cœur & l'eſprit humain aime a être touché fortement.

CLXXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Chaſeu, ce 4. Janvier 1671.

QUOIQUE vous ait témoigné nôtre ami le Duc de St. A** en ma faveur. & quoi qu'il puiſſe jamais faire, il ne me ſçauroit ſurprendre. Je n'ai pas attendu de lui qu'il me voulût ſervir dans le tems, ou que mes affaire étoient trop aigries, ou que les ſiennes n'étoient pas en aſſez bon état; car il eſt trop ſage pour me nuire par un zele indiſcret: mais j'ai cru qu'il ne perdroit jamais un tems de me rendre un bon office quand il verroit bonne ap-

parence d'y réuſſir. Je ſçai qu'il eſt fait comme cela, & que la corruption de la Cour ne le ſçauroit changer : auſſi l'aimai-je & l'eſtimai-je mille fois plus que ceux que j'aime & que j'eſtime en ce pays-là.

Puiſque vous trouvez tous deux qu'il y a deux de mes lettres dont de certains endroits ſeroient bons à montrer au Roi, faites le.

Je ſuis le plus ſatisfait du monde de la lettre que vous venez de m'écrire. Rien n'eſt de meilleur ſens ni mieux écrit, je vous le dis franchement. Je ne penſe pas que nous nous enroüillons l'un avec l'autre.

Quand les gens de la Cour oublient leurs amis abſens & malheureux, ce n'eſt pas que leurs cœurs dorment comme vous dites, ils ne ſont que trop éveillez ; mais c'eſt qu'ils veillent pour leurs interêts, & qu'il n'y en a guéres qui ait aſſez de credit pour faire ſes affaires, & celles des autres.

Ce que vous me mandez qu'il y a de difference des plaiſirs & des peines de la Cour & de la campagne, eſt le mieux penſé & le mieux dit du monde. Vous qui louez les autres de bien écrire, méritez

pour le moins autant de loüanges qu'eux. J'oubliois de vous dire que je ſçai bien que je n'ai pas une amie au monde qui m'aime plus que vous faites, auſſi n'en ai-je point que j'aime tant que vous.

CLXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du B....

A Chaſeu, ce 7. Janvier 1671.

VOus m'aimez bien, Madame, cependant vous m'oubliez ſouvent; accordez cela. J'ai peur que vous n'ayez trop de confiance en l'amitié que j'ai pour vous, & que vous ne me reduiſiez enfin à faire ſemblant d'être en colere. Car pour vous dire le vrai, je ne penſe pas que j'y puſſe être tout de bon contre vous : mais il faut auſſi qu'une bonne fois pour toutes, vous faſſiez une ferme réſolution d'être un peu plus ſoigneuſe à l'avenir, & que vous n'y manquiez pas. Je ne ſçaurois m'accoûtumer à croire l'affaire de M ***. Dabort que je reviens à ſonger aprés quelques tems, je prens cela pour mon dernier ſonge; & à moins que d'avoir vingt lettres de gens de creance ſur ce ſujet, j'en

douterois toûjours. Outre l'interêt que je prens à la fortune de Monſieur de L* *, il y a encore en cette affaire une choſe qui me fâche, c'eſt que j'aime à m'étonner, j'aime à voir des évenemens extraordinaires, & après celui-là, rien ne me ſçauroit plus ſurprendre. Si ce beau coup failli n'abat point, comme vous dites, Monſieur de L* *, il faut qu'il ait la tête bonne. Le Roi qui l'aime, & qui l'a empêché de faire cette grande affaire, la lui remplacera aſſurement en d'autres rencontres. Je vous aſſure que j'en ſerai ravi. Adieu, ma chere Madame; encore une fois ſongez plus à vôtre ami que vous n'avez fait, autrement vous ſeriez une ingrate.

CLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme, Evêque de Lombés.

A Chaſeu, ce 10. Janvier 1671.

ENFIN, mon reverend Pere, le Roi vous a fait juſtice, & cela lui eſt auſſi glorieux qu'à vous; car il y avoit longtems que nous attendions des marques de l'eſtime qu'il vous devoit. Outre la joye que j'en ai commune avec tous ceux qui ſont

bien-aiſes de voir récompenſer le mérite, j'en ai encore une particuliere & très-grande de voir celui de mon ami recompenſé ; car il ne me reſte plus ſur ce ſujet qu'à ſouhaiter que vous jouiſſiez longues années, & que vous croyiez bien toûjours qu'on ne peut être à vous plus que j'y ſuis.

CLXXXIII. LETTRE.

Réponſe du Pere Dom Coſme au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. Janvier 1671.

JE compte, Monſieur, l'honneur que vous m'avez fait de prendre part à la grace que j'ai reçuë des bontez du Roi, comme l'un des meilleurs revenus de l'Evêché de Lombés. Il m'eſt bien glorieux qu'un homme de vôtre qualité & de vôtre mérite veuille s'intereſſer en ce qui me touche ; j'en ai, Monſieur, toute la reconnoiſſance poſſible, je m'en explique avec Dieu dans toutes les prieres que je lui fais, je lui demande pour vous la ſuite de ces ſentimens chrêtiens que vous me fites paroître, quand j'eus l'honneur de vous entretenir. Je vous ſouhaite tous les jours ce

qu'une de vos amies dit être néceſſaire à la felicité d'un homme: Paris en ce monde, & Paradis en l'autre. Je ſuis, Monſieur, avec tout le reſpect imaginable, &c.

CLXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de T....

A Chaſeu, ce 10. Janvier 1671.

D'Où vient que je ne reçois point de vos lettres mon cher? Seroit-ce la goute qui vous auroit repris? Mandez-le-moi, je vous prie, ou me le faites mander, j'en ſuis tout-à-fait en peine. N'oubliez pas encore de me bien mander ce que vous ſçavez de l'affaire de Monſieur de L** & de M****: je ne ſçaurois ſçavoir cela de trop d'endroits, & puis chacun ſçait une particularité que l'autre ne ſçait pas. Ah! que ne ſommes-nous à marier vous & moi, mon cher, dans l'humeur où ſont les Dames aujourd'hui: nous épouſerions au moins des Princeſſes étrangeres. Mais puiſque cela ne ſe peut plus pour nous, il nous faut retrancher à l'eſpérance de voir nos enfans Souverains de quelque endroit. Je ne ſçai rien ſur mes affaires,

res, j'attens toûjours la grace du Seigneur ſans la prévoir par aucune connoiſſance particuliére. En l'attendant, écrivez-moi quelquefois, & m'aimez toûjours, car je vous aimé de tout mon cœur.

CLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Chaſeu, ce 11. Janvier 1671.

SI j'avois été en un état plus heureux que je ne ſuis, Madame, je n'aurois pas été ſi long-tems à vous témoigner la part que je prens à toutes les proſpéritez de vôtre Maiſon: mais enfin je trouve qu'il n'eſt pas juſte que ce ſcrupule me donne plus long-tems un air d'indifference pour des événemens, qui me donnent la plus grande joye du monde. Parmi tous ces avantages vous ſçavez, Madame, par l'honneur que j'ai de vous appartenir, l'interêt que je dois prendre au mariage de Madame la Ducheſſe de Nevers. Il eſt très-grand, je vous l'aſſure, mais il ne l'eſt pas plus que celui que je prendrai toute ma vie à tout ce qui vous arrivera, parce que je ſuis véritablement, &c.

CLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Tellier.

A Chaſeu, ce 21. Janvier 1671.

LEs complimens des éxilez ont tellement l'air d'importunité, que je vous en fais bien moins à cette heure que ſi j'étois à la Cour. Cependant, Monſieur, ſi vous me faites juſtice, vous ne dourez pas que je ne ſois ravi de toutes les graces que vôtre Maiſon reçoit du Roi, puiſque je ſuis de longue main dans vos interêts, & que je veux être toute ma vie, &c.

CLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur du H....

A Chaſeu, ce 21. Janvier 1671.

J'Ai appris, Monſieur, la Charge que vous avez achetée de Chancelier de MONSIEUR : je vous aſſure que j'en ai beaucoup de joye, & qu'il ne vous arrivera jamais rien à quoi je ne prenne grande part. Ce n'eſt pas que le plaiſir que j'ai en

cette rencontre, ne ſoit mêlé de chagrin, de prévoir que je ne vous verrai plus ou fort rarement en Bourgogne ; mais il faut aimer ſes amis pour l'amour d'eux-mêmes, & non pas ſeulement pour le plaiſir qu'on a avec eux. C'eſt ce qui fait qu'en quelques lieux que vous ſoyez content, je le ſerai auſſi ; car je ſuis de tout mon cœur à vous.

CLXXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de L..., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. Janvier 1671.

JE vous ſuis trés obligé, Monſieur, de la part que vous prenez à mes affaires ; ſoyez perſuadé que je ſuis extrémement touché de vôtre ſouvenir, & qu'on ne peut pas auſſi être plus fâché que je le ſuis de la continuation de vos malheurs. Vous me ferez juſtice de n'en point douter, & beaucoup d'honneur de prendre toûjours quelque part à mes bonnes ou à mes mauvaiſes fortunes, & d'être perſuadé qu'on ne peut pas être à vous de meilleur cœur que moi.

CLXXXIX. LETTRE

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. Janvier 1671.

VOUS en uſez, Monſieur, d'une maniére ſi obligeante avec vos amis & vos ſerviteurs, que quelque choſe qu'on tâche à faire pour vôtre ſervice, on vous en doit toûjours infiniment de reſte.

Ce que vous avez entendu dire au Menteur dans une Comédie de Corneille, quand il ſe plaint d'avoir en même tems une amour, une querelle & un procés, ſe trouve quaſi véritable en moi, au moins pour l'embarras, quoique ce ne ſoient pas les mêmes affaires. Je marie mon fils dans huit jours; je ſuis des trois fêtes de Vincennes, je démenage, & j'ai force viſites à recevoir & à rendre. Si ce n'eſt pour occuper tout un homme, je ne me connois point en occupation, y joignant le ſoin de faire ma cour, & de voir le balet. Mais, Monſieur, ſi toutes ces choſes me donnent un ſouci plus agréable que celui de vous écrire & de penſer au plus honnête homme du monde en penſant à vous, ne m'eſ-

timez jamais. C'eſt à un Provincial comme vous que doivent penſer les Courtiſans. Mais, mon Dieu, que valent pluſieurs de ces Meſſieurs-là, & que ne valez-vous point ? Oüi, Monſieur, j'ai vû vos lettres entre les mains de Madame de Sc *** & je les ai admirées avec elle Quand verrai-je vos *Mémoires*, & quand vous ferai-je voir les miens ? Comme je ne puis aller où vous êtes, venez je-vous prie où je ſuis : tout de bon voulez-vous que vos amis s'y employent, quand & comme quoi ? Découplez-moi, lorſque vous jugerez que je doive courir. Pardon dela comparaiſon : mais pour mes pechez, j'ai paſſé une partie de la journée avec le Grand-Veneur.

CXC. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 26. Janvier 1671.

VOus ne m'avez jamais écrit une ſi agréable lettre. Monſieur, que celle du 18. de ce mois. Elle part d'un eſprit ſatisfait, & par là me donne une joye que je ne vous ſçaurois témoigner.

Vôtre comparaiſon du Menteur de Corneille m'a fait rire ; mais parmi la difference que vous trouvez entre ſes embarras & les vôtres , j'y en trouve encore une meilleure:& c'eſt qu'il mentoit,& que vous dites vray;& cette vérité m'a fait le plus grand plaiſir que j'aye reſſenti depuis cinq ans. Oui, Monſieur , la nouvelle du mariage de Monſieur vôtre fils me tranſporte de joye, aprés tout ce que vous pouvez ſçavoir qui s'eſt dit depuis un an là-deſſus ; & quand je voi que toutes ces grandes affaires avec toutes les occupations qu'elles vous donnent, ne vous empêchent pas de ſonger à moi , & de m'écrire une longue lettre, je vous aime plus que ma vie, Si tout le monde ſoutenoit la proſpérité comme vous, il y a bien des malheureux qui ne le ſeroient plus. Au reſte, Monſieur,je ſuis ravi que vous ayez trouvé mes lettres à vôtre gré, & j'ai bien de l'impatience de vous montrer le reſte ; mais j'en ai encore plus de voir ce que vous avez écrit : & particuliérement les endroits où vous parlez du Roi.Pour moi quand je tombe ſur ce chapitre , j'ai de ſi belles idées que je ſuis fâché de la pauvreté de nôtre Langue ; Cependant vous ne trouverez peut-être pas que jaye été trop

malheureux à parler de la gloire de nôtre Maître. Je ſuis aſſuré que ce que vous & moi laiſſeront de lui à la poſterité, honorera plus ſa memoire que toutes les annales des Hiſtoriens, parce que ce ſont des gens mercenaires, dont les véritez mêmes ſont ſuſpectes, qui n'ecrivent que ſur des inſtructions remplies de matiéres que bien ſouvent ils n'entendent pas & particuliérement quand elles ſont ſur la guerre; que leur genie eſt petit, & qu'ils n'ont pas ces façons de parler agréables & nobles, ſi familiéres aux honnêtes gens de la Cour. Vous me mandez comme je ſouhaite qu'on ſe prenne à me ſervir, en m'offrant le plus cordialement du monde tout ce qui dépend de vous; vous pouvez mieux ſçavoir que moi ce qu'il y a à faire. Monſieur. Si j'étois à la Cour, je vous demanderois conſeil, à plus forte raiſon en étant éloigné depuis tant d'années. De plus vous ſçavez vos forces & vos reſſources en détail, que je ne ſçai qu'en gros: tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'en me détachant de mes propres interêts, & regardant mes affaires comme je ferois celles d'un autre, il me ſemble que la juſtice du Roi pourroit être ſatisfaite de tout ce qu'il m'a fait depuis dix ans.

Adieu, Monſieur, croyez bien, je vous ſupplie, que perſonne au monde, quel qu'il ſoit, ne vous aime ni ne vous eſtime plus que je fais.

CXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de C..

A Chaſeu, ce 26. Janvier 1661.

MONSIEUR j'ai tant de raiſon de m'intereſſer à tout ce qui vous touche, que je n'y manquerai jamais : ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans vôtre famille, me donne une très-grande joye, voyant l'alliance de mon meilleur ami avec la perſonne du monde que j'honore le plus, à qui j'ai auſſi l'honneur d'appartenir, & de qui je ſerai toute ma vie, &c.

CXCII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21. Janvier 1671.

NOTRE ami eſt bien empêché, il vient de marier ſon fils. La nôce s'eſt faire

ſans grande cérémonie ; mais avec cela un mariage de cette importance-là embarraſſe toûjours. Nous reverrons vos lettres enſemble dès que la fête ſera paſſée ; & puis je ferai ſur cela ce que vous me dites : car tout de bon, Monſieur, j'ai plus d'envie de vous ſervir, que vous n'avez d'être ſervi.

Je ne vous dirai rien de l'affaire de Mademoiſelle de***, vous aurez ſçu ſans doute tout ce qui s'eſt paſſé. J'ajoûterai ſeulement que ſi vous ſçaviez ce que c'eſt qu'une grande paſſion dans le cœur d'une honnête perſonne comme elle, vous vous en étonneriez, & vous en auriez pitié. Pour moi qui ne connois point l'amour par mon expérience, je comprens pourtant que Mademoiſelle de *** eſt fort à plaindre ; car elle ne dort pas la nuit, elle s'agite tout le jour, elle pleure, & enfin elle fait la plus miſerable vie du monde.

J'ai bien d'autres choſes à vous apprendre, mais je ne ſuis point aujourd'hui en humeur de bien conter, & pour cette fois-ci vous ne me louerez pas de bien écrire. On a quelquefois l'eſprit entortillé ; & en vérité il y a des heures où l'excès de mauvaiſe fortune m'occupe tellement malgré moi, que je n'ai l'eſprit guéres li-

bre. Avec tout mon chagrin, je vais ce ſoir à une fête; car le monde eſt fait de maniére que ce n'eſt pas aſſez de ſouffrir ſes maux, il les faut encore cacher, & il faut ſouvent rire quand on voudroit bien même ne pas parler. Chacun a ſes épines.

Vous êtes bien-heureux, Monſieur d'avoir deux filles qui ſoient vos amies, & qui ſoient dignes de l'être. J'eſpere qu'un jour elles me voudront bien faire l'honneur d'être les miennes auſſi; & en attendant je vous demande de bons offices auprès d'elles pour les y diſpoſer. Vous faites bien de ne les point élever dans cette ignorance groſſiére où nous ſommes toutes nourries. Car enfin on dira tout ce qu'on voudra du grand livre du monde, il faut en avoir lû d'autres pour ſçavoir profiter de celui-là, & je me plains tous les jours de ce qu'on ne m'a rien appris; car ne vous y trompez pas, c'eſt ma belle-ſœur qui eſt ſçavante. Pour moi je ne ſçai que bien vivre avec mes amis, & ſouffrir mes malheurs aſſez doucement ſans en importuner perſonne.

Rien n'eſt plus plaiſant que la fin de vôtre lettre, où vous dites que vous avez oublié a me dire que vous m'aimiez. Cela m'a fait ſouvenir d'un homme qui m'écri-

voit : J'oublios à vous dire qu'il y a trois jours que ma femme eſt morte. Bon ſoir, Monſieur, j'ai bien la migraine aujourd'hui.

CXCIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Chaſeu, ce 29. Janvier 1671.

NOTRE ami le Duc m'a mandé qu'il alloit marier ſon fils, & le ſoin de m'écrire une grande lettre dans le tems qu'il avoit mille affa'res, m'a donné plus d'eſtime pour lui, & m'a paru plus obligeant pour moi, que quoi que ce ſoit qu'il ait fait depuis long-tems ; mais ce qui m'a encore touché davantage, ce ſont les offres preſſantes qu'il m'a faites de s'employer pour moi dans le tems qu'il eſt plus en état de me ſervir qu'il n'a jamais été. Vous croyez bien, Madame, fait comme vous me connoiſſez, que je l'aime de tout mon cœur, & vous avez bien raiſon. Je comprens bien ce que c'eſt qu'une paſſion dans un cœur neuf comme celui de M**** de ſon temperament & de ſon âge, & je vous avouë que cela me fait

pitié. Il me ſemble que l'amour eſt une maladie comme la petite verole, plus on l'a tard,& plus on eſt malade. Je ne connois vôtre mauvaiſe fortune, Madame, que parce que vous m'en aſſurez ; car elle ne me paroît point dans vôtre eſprit, mais c'eſt qu'il a de la force autant qu'il a d'agrément. Je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire que nous mériterions vous & moi d'être plus heureux que nous ne ſommes. Je vous aſſure, Madame, que Meſdemoiſelles de Buſſy vous aiment & vous eſtiment infiniment. Vos lettres vous ont rendu ce bon office auprés d'elles, ſi bon office y a. Il eſt vrai que de vous avoir dit à la fin d'une lettre que j'avois oublié de vous dire que je vous aimois ; c'eſt faire la même choſe que celui qui mandoit à ſon amie, après lui avoir écrit une longue lettre qu'il oublioit de lui apprendre la mort de ſa femme qui venoit d'arriver, &c.

CXCIV. LETTRE.

De Madame de S... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23. Janvier 1671.

VOILA, Monſieur, tout ce que l'Abbé de C** ſçait de nôtre Maiſon, dont vous avez deſſein de faire une petite hiſtoire. Je voudrois que vous n'euſſiez jamais fait que cela. Nous ſommes trés-obligez à M. du Bouchet ; il nous demêle fort, & nous fait valoir en des occaſions qui font plaiſir. En vérité, c'eſt peu de n'avoir que moi pour repréſenter ici le corps des Rabutins. Je ſuis tranſplantée, & ce que l'on dit ſoi-même, outre qu'on ne voudroit guéres ſouvent parler ſur ce chapître, ne fait pas un grand effet. J'aurois eu une grande joye que vous euſſiez voulu faire de nôtre nom tout ce qui étoit en vos mains. Adieu, mon pauvre Rabutin, je dis celui qui eût bien fait de l'honneur à ſes parens, s'il avoit plû à la deſtinée.

CXCV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S...

A Chaſeu, ce 1. Février 1671.

JE viens de recevoir vôtre lettre & le mémoire de nôtre Maiſon, dont je vous rends mille graces & à Monſieur l'Abbé. Les pieces que vous avez avec les miennes, ſont toutes les preuves que nous pouvons ſouhaiter; car quoique vôtre cadet, j'en ai bien plus que vous. Vous verrez un jour ce que j'en ai fait, & vous loüerez encore plus mon deſſein que vous ne faites.

Je n'ai que deux mots à vous dire ſur les petites attaques que vous me donnez ſur ma fortune; ſans entrer avec vous dans le détail de ma juſtification; ou je ſuis coupable & me ſuis attiré mes malheurs, ou ſeulement malheureux. Si c'eſt celui-ci, vous êtes injuſte de me rien reprocher; & ſi je ſuis coupable, il eſt malhonnête à vous dans tous les tems de me le dire, mais particuliérement quand je ſuis accablé de perſécutions. Perſonne que vous ne me parle ainſi, & ſi mes ennemis le diſent en quelque lieu, je ſuis aſſuré

qu'ils ne le penſent pas. Je vous prie d'avoir pour moi un peu plus d'égard ; car quoique je ne puiſſe jamais m'empêcher de vous aimer, je n'aimerois pas auſſi que toute nôtre vie ſe paſſât en reproches & en éclairciſſemens. C'eſt tout ce que nous pourrions faire, s'il y avoit d'amour ſur le jeu.

CXCVI. LETTRE

De Mademoiſelle du P* au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Février 1671.

JE voudrois bien, Monſieur, que vous puſſiez donner ici vôtre voix à l'Académie à Monſieur de Paris qui y va remplir la place de ſon prédéceſſeur.

Je vous envoye un Madrigal de Monſieur le Laboureur. Voilà auſſi un Boutrimé ſur des rimes,& des rimes à remplir; c'eſt à qui finira de nous deux, Monſieur, vous ſur vôtre matiére & moi ſur la mienne.

POUR LE ROY.

L'Amour, la gloire & la fortune,
Dont le charmant éclat rend les yeux ébloüis ;

Las de ſe faire entr'eux une guerre importune,
Se ſont venus ranger auprès du grand LOUIS.
Ce demi-Dieu ſous qui tout tremble,
D'un lien ſi doux les aſſemble,
Qu'ils ne quitteront plus cet aimable ſéjour:
Qui voudra les trouver enſemble,
Les vienne chercher à ſa Cour.

CXCVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P*

A Chaſeu, ce 6. Février 1671.

FEU Monſieur de Paris étoit fort de mes amis. Il avoit de la capacité & de l'eſprit, mais il n'étoit pas ſi digne d'être de l'Académie que ſon ſucceſſeur ; je lui donnerois volontiers ma voix. Si je ne la donne à celui-ci, je la donnerai à quelque autre. Cela viendra dans ſon tems, il ne faut que vivre, & je me porte mieux que la plûpart des gens qui ont plus de bonne fortune que moi. Voilà mon Bout rimé ſur vos rimes, Mademoiſelle, prenez-vous en à elles ſi vous trouvez le premier quatrain un peu gaillard : on eſt trop heureux d'en ſortir à quelque prix que ce ſoit.

Bout-rimé

BOUT-RIME'.

DU tems que de Philîs j'étois le ſeul *mignark*
J'avois le plus ſoûvent l'humeur d'un vrai *Saturne*;
Et cela me venoit de mon emploi *nocturne*;
Car auprés de Philis je me levois fort *tard*,
Malheureux eſt celui qui ſuit ſon *étendard*;
Il eſt toûjours reveur, chagin & *taciturne*,
Il faut dans peu de tems lui préparer un e *urne*,
Sous ſes loix on ne peut jamais être *vieillard*.
Elle vous rend plus ſec que l'uſage du *nitre*,
J'érois de la ſervir (je l'avouë) un *Belitre*
Plûtôt qu'en venir là, je courrois en *Alger*,
Elle porte malheur ainſi qu'une *chouette*;
Ma Muſe qui n'a pas encor été *muette*,
Aux ſiécles à venir dira ſon cœur. *leger*.

CXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du B....

A Chaſeu, ce 7. Fevrier 1671.

S'IL ne tient qu'à vous faire importuner pour avoir de vos lettres, Madame, je n'y manquerai pas, je vais donner charge à celui qui vous rendra les miennes, de ne vous laiſſer pas long-tems en repos. J'ai trop de plaiſir à recevoir de vos nouvelles, pour ne pas faire ce que je pourrai pour en avoir.

La fortune de Monſieur de L** me ſatisfait au dernier point, & dans le déſordre de la mienne, je ne ſçaurois avoir un plus grand plaiſir que de ſçavoir que la ſienne fait du chemin.

Il y a plus de quatre mois que j'ai prévu la retraite de Madame de la V*** parce que je voyois ſa décadence; chacun ſon tour. Monſieur de Saint Aignan m'a mandé le mariage de ſon fils, vous croyez bien que j'en ai été ravi.

Je vous rends graces du livre du Balet, on me l'a déja envoyé; on voit bien que ce n'eſt plus Benſerade qui en fait les vers.

Adieu, ma chere Madame. Je vous aſſure que vous n'avez pas un ami au monde ſi tendre que je le ſuis pour vous.

CXCIX. LETTRE.

De Monſieur de H..., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. Fevrier 1671.

SI j'ai été ſi long-temps ſans vous écrire, Monſieur, je merite plûtôt vôtre pitié que vos reproches. J'ai été obligé d'avoir tant d'application pour des affaires aſſez grandes & aſſez épineuſes, que je n'ai pas eu le temps de penſer aux agrèables, vous croirez aiſement que j'aurois beaucoup mieux aimé vous parler ſur les prodigieux effets de l'amour, qu'a Monſieur Oſanet ſur les prodigieux effets de la chicane. Je ne prétens pas vous en faire une en vous aſſurant que je fis reponſe à vôtre derniere lettre. Mademoiſelle de M *** a paru trés affligée de la rupture de ſon mariage; elle pleure encore quelquefois quand elle y penſe; ſouvent elle rit quand elle n'y penſe pas. Son amant ſoutient cette grande fortune manquée en homme qui ne méritoit pas qu'elle man-

quât : il continuë de la voir, & perſonne ne s'y oppoſe, je ne ſçai ce qui en arrivera. Il eſt quelque bruit de guerre entre le Dannemarck, & la Hollande, mais je croi que tout ſe paſſera comme en Gaſcogne, beaucoup de procedez, & peu de combats. Il ſe paſſe tous les jours quelque hiſtoire nouvelle entre les Dames que je n'ai pas le loiſir d'écoûter; elles ſont encore un peu plus emportées que vous ne les avez laiſſées, & l'on peut dire comme Trivelin : *Oi me m'invecchio el mondo s'imputaniſce.* Je finis par ce beau mot, & je ſuis plus à vous qu'homme du monde.

CC. LETTRE.

De Monſieur de C... au Comte de Buſſy.

A Aiguemorte, ce 15. Février 1671.

JE m'en doutois bien, Monſieur, que mes lettres étoient perduës, ou par vôtre adreſſe qui ne vaut rien, ou par la faute de celui qui l'a mal écrite. Quoi qu'il en ſoit, je vous rendis compte de moi environ huit jours aprés mon arrivée, & je vous mandois poſitivement que je ne vous écrirois plus que je n'euſſe de vos nouvel-

les ; depuis cela je n'ai fait que compter les temps de l'Ordinaire :

Bene quæ numeramus, amantes.

& me plaindre de vôtre ſilence,

Nec venit ante ſuam noſtra querela diem.

J'ai fait enfin comme Philis à Demophoon.

Denique fidus amor quicquid properantibus obſtat,

Finxit, & ad cauſas ingenioſa fui.

En un mot : *Sæpe fui mendax pro te.*

Cependant je voi bien que j'avois tort, & que vous faiſiez la même choſe de vôtre côté. Que faire à cela ? Rien du tout ; ſinon de tâcher de nous conſoler, & de nous revaloir tant de tems perdu. Eſt-il poſſible que Meſdemoiſelles de Buſſy m'ayent plaint ? Si elles ſçavoient combien je leur en ſuis obligé, elles me garderoient encore quelques larmes, pour quand je ſerai effectivement mort. Je les chanterai en bouts-rimez juſqu'au dernier caprice de ma veine Poëtique ; leur gloire peut compter là-deſſus. Pour vous, Monſieur, je ne doute non plus que vous m'aimez, que je doute à préſent ſi je vous écris ; la poſſeſſion m'eſt un grand titre là-deſſus ; je n'ai plus que faire de mérite pour cela, le temps m'en eſt un, tant d'années

font une preſcription à l'indifference. Me fondant ſur tout cela, je fais mon compte de vous aller voir à Chaſeu cet Eté, ſi le diable ne trouble mes deſſeins,& les voici.

Je ſonge de partir d'ici vers la fin de Maï, pour aller chez l'Evêque du Puy à une lieuë de Lyon,de là je gagnerai Châlons, & puis Chaſeu, où vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira, juſqu'à ce que vous alliez à Buſſy. Là je vous quitterai pour aller roder chez le Commandeur de Bourlemont & chez le Cardinal de Rets. Je mets toûjours l'ancienne condition,que dés qu'on s'embaraſſe de moi, & que je commence à être de trop, je m'enfuis comme ſi le diable m'emportoit. Que de raiſonnemens vous aurez fait ſur l'aventure de Monſieur de L* *. Adieu, Monſieur, l'Ordinaire part, & je ne ſçai ſi cette lettre ira à bon port; en voilà aſſez dans cette incertitude.

CCI. LETTRE

De Madame de S.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. Février 1671

MOn Dieu, Monſieur,que vôtre lettre eſt plaiſante, & que je ſuis im-

pertinente de vous attaquer toûjours. Vous me faites voir ſi clairement que j'ai tort, que je n'ai pas le mot à dire, & je ſuis tellement réſoluë de m'en corriger, que quand vos lettres déſormais devroient être auſſi froides qu'elles ſont vives, il eſt certain que je ne vous donnerai jamais ſujet d'écrire ſur ce ton. Au milieu de mon repentir, à l'heure que je vous parle il me vient encore des aigreurs au bout de ma plume ; ce ſont des tentations du diable, que je renvoye d'où elles viennent. Le départ de ma fille m'a cauſé des vapeurs noires ; je prendrai mieux mon tems quand je vous écrirai une autre fois, & de bonne foi je ne vous fâcherai de ma vie.

J'aime fort que vous vous amuſiez à nôtre belle & ancienne Chevalerie ; l'Abbé vous prie de lui faire part de vôtre deſſein ; il a fait une Litanie des S*** il veut travailler à nos Rabutins ; écrivez lui quelque choſe qui puiſſe embellir ſon hiſtoire, je ne trouve rien de ſi proche que d'être d'une même maiſon ; il ne faut pas s'étonner ſi l'on s'intereſſe ; cela tient dans la moëlle des os, au moins à moi. C'eſt fort bien fait à vous d'avoir tous nos titres, je ſuis hors de la famille, & c'eſt vous qui devez tout ſoûtenir. Adieu, mon cher

Comte ; écrivons-nous un peu ſans nous gronder, pour voir comment nous nous en trouverons ; ſi cela nous ennuye, nous ſerons toûjours ſur nos pieds pour nous faire quelque petite querelle d'Allemand ſur d'autres ſujets, cela s'entend. Ce qui me plaît de tout ceci, c'eſt que nous éprouvons la bonté de nos cœurs qui eſt inépuiſable.

CCII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S...

A Chaſeu, ce 20. Février 1671.

SI vôtre lettre du mois de Janvier me donna du chagrin contre vous, Madame, celle que je viens de recevoir, m'a donné bien de l'eſtime & de l'amitié pour vous. Je n'ai jamais vû un retour ſi honnête que le vôtre, ni qui marquât un cœur ſi bien fait. Je ne doute pas aprés cela que vous n'ayez à l'avenir plus d'égard pour moi que vous n'en avez eus, & vous ſçavez que depuis ma faute contre vous, & mon amniſtie, on ne peut-être plus net que je l'ai été. Au reſte ne croyez pas que mes lettres ſoient moins vives, quand vous

vous ne ſeriez pas aigre ; je ne laiſſe pas d'être animé avec ceux dont je ſuis content : & ſi enfin vous me trouvez un peu fade, nous trouverons aſſez de gens qui méritent des coups de patte, ſans nous en donner l'un à l'autre. Je ſuis fort aiſe que vous approuviez mon amuſement: ſi vous l'aviez vû tel qu'il eſt, vous l'approuveriez encore plus, & pour vous montrer la confiance que j'ai en vous, je m'en vais vous dire ce que c'eſt, ce que je n'ai dit qu'à une ſeule perſonne. Pendant que j'étois à la Baſtille, je me mis dans la tête d'écrire mes Campagnes ; il y a trois ans que je trouvai ce travail aſſez beau pour m'obliger à l'étendre davantage, & faire ce qu'on appelle des *Mémoires*. Le Roi ſçait ceci, & comme vous pouvez croire, le verra quand je ſerai à la Cour; & c'eſt pourquoi, ma chere couſine, je vous demande le ſecret. Peut-être que les actions de guerre qui ſont diverſifiées d'autres évenemens, & tout cela conté avec un tour aſſez ſingulier, divertira ce grand Prince : tant y a qu'en l'amuſant je lui apprendrai, à n'en pouvoir douter, ce que j'ai fait pour ſon ſervice, & c'eſt-là mon principal deſſein. Comme il y a un an que cela eſt achevé, il m'a pris fantaiſie d'écrire la vie de mon

pere, dont j'ai vû la fin,& dont j'ai appris le commencement par ſes papiers ; j'en ſuis venu à bout, & de celle de mon grand pere ; de ſorte que je remonte préſentement juſqu'à mon ayeul, c'eſt-à-dire par la droite ligne ; car pour les collateraux, je ne les nommerai qu'en paſſant. Ce ſera donc une Hiſtoire généalogique de nôtre Maiſon, qui ſera auſſi éxacte, moins flatteuſe, & plus agréablement écrite, que ſi les gens du métier l'avoient faite. Dites ce que vous jugerez à propos à Monſieur l'Abbé C***, vous le connoiſſez mieux que moi ; cependant comme il me paroît un homme ſage, je penſe que vous lui pouvez confier ce ſecret,& pour moi j'en ſerai bien aiſe quand ce ne ſeroit que pour lui témoigner ma reconnoiſſance ſur le deſſein qu'il a de travailler à nos Rabutins. Adieu.

CCIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Février 1671.

JE ſçavois bien que mon ami le Duc vous avoit écrit, car il m'avoit dit qu'il le feroit. Je l'ai vû deux fois ſeulement en

particulier depuis le mariage de ſon fils : il m'eſt venu chercher ſans me trouver ; & nous avons réſolu de ne parler de nos affaires qu'aprés le carnaval. La vôtre eſt de ce nombre;car les affaires de nos amis ſont les nôtres : & moi qui n'eſpere qu'en la douceur de l'amitié, je ne puis eſperer rien de plus doux que de vous voir à Paris au coin de mon feu, diſant librement nos ſentimens ſur nous & ſur les autres. En vérité, Monſieur, j'ai auſſi envie de vous revoir ici, que de voir ma fortune changée : elle m'eſt favorable en de certaines choſes,mais ſi terrible ſur l'article du bien, qu'il faut que vous ayez la bonte de ſçavoir que vôtre amie court riſque d'être la plus gueuſe Demoiſelle du Royaume. Cependant je ne ſuis pas de celles qui croyent que le mal qu'elles ſouffrent eſt le plus grand de tous;car je penſe avec la moderation que j'ai qu'il en eſt de plus piquans.

CCIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Chaſeu, ce 28. Février 1671.

RIEN n'eſt plus obligeant, Madame, que ce que vous me mandez, que

vous avez autant d'envie de me voir à Paris, que de voir vôtre fortune changée. Quelque opinion que j'aye de vôtre modération, je ne laiſſe pas de compter cette préference pour beaucoup ; & pour vous en témoigner ma reconnoiſſance, je vous aſſurerai que je voudrois revenir deux ans plus tard à la Cour que je ne ferai, & que vos affaires fuſſent en meilleur état qu'elles ne ſont. Au reſte, ne croyez pas que je ſois honteux d'avoir une amie auſſi mal en ſes affaires que vous courez riſque d'être. Je ſçavois à peu prés ſur ce chapitre ce que je ſçai, quand je fis amitié avec vous ; & la maniere avec laquelle vous ſoûteniez dés lors vôtre mauvaiſe fortune, ne fut pas une des moindres raiſons qui me firent ſouhaiter d'être vôtre ami. Adieu, Madame.

CCV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Mars 1671.

VOus êtes bien généreux, Monſieur, de ne point faire de difference entre vos amis malheureux, & ceux qui ne le

ſont pas. Pour vous dire la vérité, il y a préſentement tant d'honnêtes gens qui n'ont pas de bonne fortune, que vous ne me diſcerneriez pas dans la foule, & d'autant plus que ſans vanité je ſuis une miſerable d'aſſez bon air, & que je crains plus la pauvreté que je ne la ſouffre. Je voi bonne compagnie, & je puis dire, ſans m'en eſtimer davantage, que je paſſe ma vie avec ce qu'il y a de meilleur. j'ai beaucoup d'apparence d'amis & d'amies; car en vérité, Monſieur, l'on n'en a guéres: mais il n'importe, j'ai l'ame douce j'aime tout de l'amitié juſqu'à l'apparence; & je dirois volontiers ſur ce ſujet ce qui eſt dans Aſtrée ſur un autre:

Privé de mon vrai bien, ce faux bien me ſoulage.

Cependant je vous avoue que cela eſt bien incommode, de faire toûjours le change des Indiens avec ſes amis, de leur donner de bon or, & de ne recevoir que du verre. Je ſuis toûjours la duppe; car ſans vanité j'ai le cœur bien fait, & je pourrois dire de moi en amitié ce qu'une certaine Dame diſoit derniérement d'elle en galanterie, qu'elle étoit une des meilleures fortunes de France; car je ſoûtiens que quoiqu'on

ſoit mal dans ſes affaires, quand on a bien envie de faire plaiſir, on vient à bout d'en trouver l'occaſion.

Nôtre ami le Duc me vient d'écrire une lettre ſi tendre, & ſi pleine d'offres généreuſes, qu'il faut que je lui en faſſe honneur en vous le diſant. Il eſt bien rare de trouver à préſent de tels amis.

Madame de M*** s'en eſt encore allée cette fois plus follement & plus hardiment que les autres. Quand les cervelles de nous autres femmes ſe démontent, en vérité cela ne ſe raccommode jamais. Dieu m'en veuille bien garder ; car il ne ſe faut aſſurer de rien ; & comme vous dites ſi bien, il eſt de l'amour comme de la petite vérole, qui tuë d'ordinaire quand elle prend tard. Mademoiſelle de Vandy m'a promis de m'enfermer, ſi elle m'en voit jamais malade. Adieu, Monſieur. Madame de M*** vient de venir ici ; on lui a dit que je n'y étois pas, & cela parce que je vous écrivois. J'en ſuis bien fachée, car je l'aime fort, & c'eſt une très-bonne femme.

CCVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A, Chaſeu ce 13. Mars 1671.

J'Ai trouvé fort plaiſante la deſcription que vous me faites de l'état de vos affaires: mais j'ai trouvé fort beau tout ce que vous me mandez de l'amitié, & je remarque que vous n'êtes pas de ceux qui étalent d'abord leur plus belle marchandiſe. Toutes vos lettres ſont trés-agréables, mais les derniéres me le paroiſſent encore davantage. Je ſuis charmé de ce que vous me dites de nôtre amie: j'aime à lui voir faire de belles actions, & particuliérement quand elles s'adreſſent à vous. J'attens ſa réponſe ſur les lettres que je lui ai écrites, & je ſuis aſſuré qu'il n'oubliera rien de ce qu'il faut faire pour ſervir ſon ami. Vous avez raiſon, Madame, de vous recommander à Dieu ſur les exemples que vous voyez des prodigieux effets de l'amour. Autant vous en pend à l'œil: car avec toute la bonne opinion que j'ai de vôtre pruderie, je ne penſe pas que vous prétendiez en avoir davantage que M** ** en

a eu juſqu'ici. Mademoiſelle de Vandy, dites vous, vous a promis de vous enfermer ſi jamais vous vous entêtez: & moi je vous aſſure que vous l'étrangleriez, ſi elle vouloit vous tenir ſa parole en ce cas là. Adieu, Madame, je ne vous ſçaurois aſſez dire combien je ſuis à vous. Mon Dieu! que je vous aime d'aimer fort Madame de M**** comme vous faites!

CCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T....

A Chaſeu, ce 13. Mars 1671.

L'On m'a mandé le voyage du Roi en Flandres à la fin du mois d'Avril. Je prends encore patience quand Sa Majeſté eſt à Paris, à *S.* Germain ou à Verſailles: mais quand elle marche avec une armée, il me paroît ſi honteux à moi d'être dans ma maiſon, que je ne puis m'empêcher de témoigner au Roi l'envie que j'ai de le ſuivre. Voyez la * lettre que j'écris pour cela à Sa Majeſté, Madame, & me faites la grace de la lui donner. Eſt-il poſſible que ſa juſtice ne ſoit point ſatisfaite de tous

* *Tome. I. page 56.*

les maux que j'ai ſoufferts depuis ſix ans, & qu'il ne me faſſe point miſericorde en faveur des ſentimens de tendreſſe, d'eſtime & de reſpect que j'ai toûjours eus & que j'ai encore pour Sa Majeſté! Cela m'afflige quelquefois, mais la ferme croiance que j'ai qu'il eſt bon & juſte, me fait tout ſupporter avec la plus grande réſignation du monde. Aidez-moi à lui faire connoître cela, Madame, en me faiſant le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire; je vous aſſure que vous redonnerez au Roi un des plus zelez ſerviteurs qu'il ait dans ſon Royaume.

CCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de L...

A Chaſeu, ce 11. Avril 1671.

MILLE gens vous feront compliment ſur la grace que le Roi vient de vous faire, Monſieur: mais je vous aſſure que perſonne ne vous en fera un plus ſincere que le mien qui eſt que j'en ai la plus grande joye du monde, & que je ſouhaite que Sa Majeſté ne mette jamais de bornes à l'amitié qu'il a pour vous. Je vous ſup-

plie de le croire, & d'en avoir un pour vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur.

CCIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Avril 1671.

JE ne ſçai par quel malheur nous recevons vos lettres ſi tard, Monſieur; je vous ſuis bien obligée de trouver que j'écris moins mal qu'à l'ordinaire; cela vient de la bonté que vous avez pour moi : car pour de l'eſprit je n'en ai pas davantage, & je ne travaille pas même à en avoir. C'eſt une marchandiſe de contrebande ici; plus on en a & tant pis c'eſt : en vérité cela nuit plus qu'il ne ſert. Pour l'amitié, Monſieur, dont vous me loüez de ſi bien parler, quand vous voudrez nous en ferons de grands chapitres, mais mon cœur m'en fera bien parler ſans que mon eſprit s'en mêle. Il eſt vrai que j'y ſçai tant de choſes que perſonne ne connoît en ce pays-ci, que je ſuis aſſurée de ſurprendre tout le monde, ſi je m'explique de la maniére dont je ſuis capable d'aimer mes

amis : mais je ne trouve que des profanes en mon chemin, à qui je n'en daigne parler. Nôtre ami le Duc de S. A* * eſt parti pour ſon Gouvernement, & de là il ira joindre le Roi à Dunkerque. En partant j'ai encore reçû de nouvelles marques de ſa généroſité & de ſon amitié. Je ſuis auſſi opiniatre que vous ſur le jugement des *Quitteries*. J'en voi tant ici, que je puis vous aſſurer que perſonne ne les fait ſi honnêtement que le * *. Avez-vous oublié qu'elles ſont toûjours ſuivies & accompagnées de mépris & d'outrages, & que les *quitteurs* & les *Quitteuſes* ne laiſſent point leur amitié à la place de leur amour, ce qui ſeroit toûjours quelque conſolation ? J'en ſçai des abandonnées qui ne voudroient que cela, & qui ne le ſçauroient avoir. Pourquoi donc, Monſieur, ne loüerez-vous pas ceux ou celles qui ne voulant plus avoir d'amour, laiſſent à ſa place honnêtement des bienfaits, de l'aſſiduité, des ſoins, & de l'amitié. Vous êtes injuſte ſur cela, je ne puis m'empêcher de vous le dire. Pour les allarmes que vous me voulez donner ſur les foibleſſes que l'amour fait faire cette année, je n'en ai pas peur : la conſtellation n'eſt que pour les Princeſſes. Et pour ce que vous me

mandez, que ſi le mal me prenoit, j'étranglerois Mademoiſelle de Vandy ſi elle vouloit m'enfermer; elle dit que cela eſt vrai, qu'elle ne s'y hazarderoit point auſſi, & qu'elle me laiſſeroit courir les ruës. C'eſt pourquoi je prendrai toutes les précautions imaginables pour me garantir de cette peſte, puiſque je ſerois ſi mal aſſiſtée. Certainement je ſuis fort aiſe de n'être point folle, & je me conſole de n'être plus jeune. Plus je connois nôtre amie Madame de M**** & plus je l'aime; il n'y a pas une meilleure amie; elle eſt d'un fort bon commerce, & très-agréable, & avec tout ſon enjoûment elle eſt fort ſolide. Je l'aime de tout mon cœur, & je lui ai même beaucoup d'obligation. Vous lui en avez auſſi, Monſieur, & vous lui devez bien de l'amitié. Adieu, Monſieur.

CCX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Chaſeu, ce 1. May 1671.

JE demeure d'accord avec vous, Madame, que l'eſprit ne ſert de guéres à la fortune, & qu'il eſt même capable de ren-

dre les autres bonnes qualitez inutiles ; & je ne ſçaurois aſſez m'en étonner. Car les Courtiſans d'ordinaire étant les copiſtes du Roi, quel mérite ne devroient-ils point avoir, ayant pour patron un ſi bon original ?

Pour vous, Madame, que la modeſtie ſeule oblige de parler ainſi de vous ſur le chapitre de l'eſprit, je vous redirai encore que je trouve qu'il eſt fort juſte, & que perſonne ne s'explique plus agréablement que vous. Je ne conviens pas pourtant que lorſque vous parlez de l'amitié, il n'y ait que vôtre cœur qui s'en mêle. Si vous n'aviez pas beaucoup d'eſprit, vous ne diriez pas cela même ſi bien que vous le dites.

Je ne me rends point ſur les ſentimens que j'ai de la plûpart des inconſtances. Je vous redis encore que ceux qui quittent, bien loin de faire du mal à ceux qu'ils ont quittez, voudroient demeurer leurs amis; & s'il y a un exemple du contraire, cela eſt ſi rare & ſi fou, qu'il ne doit point faire donner des loüanges à ceux qui en uſent autrement. Les abandonnées que vous dites que vous ſçavez qui ne voudroient que de l'amitié, ont aſſurément quitté les premieres, ou du moins ont donné par leurs

coqueteries, ou par leurs infidelitez, occaſion de les quitter. Vous ferez fort bien de vous tenir ſur vos gardes ſur le chapitre de l'amour. Car outre que vous n'aurez aucune aſſiſtance de Mademoiſelle de V** ni d'autres, c'eſt que vôtre âge qui eſt moindre que celui de M**** ne vous garantira pas des inconveniens dont elle s'eſt ſauvée. Je ſuis bien-aiſe que vous aimiez & que vous eſtimiez fort Madame de M****; vous ne trouverez jamais une amie qui le mérite davantage. Pour moi je l'aime extrémement; & je trouve que j'euſſe été trop heureux, ſi ma Maîtreſſe eût eu le cœur fait comme elle.

CCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P....

A Chaſeu, ce 3 May 1671.

VOus avez des bontés pour moi, Mademoiſelle, dont je ne ſçaurois aſſez vous rendre graces. Je vous prie ſeulement de croire que je n'en ſuis point ingrat. Achevez de m'obliger, en remerciant pour moi Monſieur l'Abbé de C**** de ſon Oraiſon funebre. Nous l'avons lû

Monſieur d'Autun & moi avec un fort grand plaſir : nous l'avons trouvée pleine d'eſprit & de jugement, & la mieux écrite du monde. Vous ſçavez que ce Prélat ſe connoît à beaucoup de choſes, & particuliérement à ces ſortes d'ouvrages, dont il s'eſt autrefois acquitté avec d'heureux ſuccès. Pour moi, quelque plaiſir que j'aye eu à lire le Panégyrique qu'a fait M. l'Abbé de C***, j'en ai encore eu davantage à recevoir cette marque de ſon amitié. Je vous ſupplie, Mademoiſelle, de lui répondre auſſi de la mienne.

J'ai bien du déplaiſir de la diſgrace de Meſſieurs de Segrais & Guillodre, parce qu'ils ſont mes amis, Je ne doute point qu'on ne les ait noircis auprès de M****, & que pour un mot qu'ils auroient pû dire, on ne leur en ait fait dire cent de peu reſpectueux. Je ſçai ce que c'eſt que la calomnie des Cours ; ſi je voulois j'en ferois d'amples chapitres ; & s'il y a quelqu'un qui doive haïr les calomniateurs, c'eſt moi puiſqu'ils m'ont coûté ma fortune. Auſſi déchargerois-je contre eux ma bile ſur le papier, ne le pouvant pas faire autrement, & j'en demanderois juſtice à la poſtérité, ſi Philippe de Comines ne l'avoit fait pour moi, lui qui avoit pourtant

moins de raiſons que moi de s'en plaindre. Ce Gentilhomme qui au meilleur ſens du monde avoit ajoûté trente ans de Cour, & d'une Cour raffinée comme celle de Loüis XI. dont il avoit été fort aimé & fort employé, parle ſi bien des Princes qui aiment les rapports ſans en rechercher la vérité, que je ne puis m'empêcher de vous faire copier ce qu'il en dit.

Les pauvres gens qui travaillent & labourent pour nourrir eux & leurs enfans, & payent la taille & les ſubſides à leurs Seigneurs devroient vivre en grand déconfort, ſi les grands Princes & Seigneurs n'avoient que tous plaiſirs au monde, & eux travail & miſere. Mais la choſe en va bien autrement: car ſi je me voulois mettre à écrire les paſſions que j'ai vû porter aux Grands tant hommes que femmes depuis trente ans ſeulement, j'en ferois un gros livre; & ceux qui ne les pratiquoient point de ſi prés comme moi, les reputoient bienheureux & ſi j'ai vû autrefois leurs déplaiſirs & douleurs être fondez en ſi peu de raiſon qu'à grande peine l'euſſent voulu croire les gens qui ne les hantoint point : & la plûpart étoient fondez en ſoupçons & rapports, qui eſt une maladie cachée qui regne aux maiſons des grands Princes, dont avient maint mal tant en leurs perſonnes qu'à leurs ſerviteurs

ſerviteurs & ſujets, & leur abrege tant leurs vies, qu'à grande peine s'eſt vû aucun Roi en France depuis Charlemagne avoir paſſé ſoixante ans. Pour cette ſuſpicion, quand le Roi Louis XI. vint & approchât du terme étant malade de cette maladie, ſe jugea déja mort. Son pere Charles VII. qui tant avoit fait de belles choſes en France étant malade, ſe mit en fantaiſie qu'on le vouloit empoiſonner, pourquoi il ne vouloit jamais manger. Autres ſuſpicions eut le Roi Charles VI. qui devint fou, & le tout par rapports, ce qui doit être reputé à grande faute aux Princes, quand ils ne les averent pas, ou font averer, ſi c'étoit choſes qui leur touchent; & encore qu'il ne fût de trop grande importance; car par ce moyen il n'y en auroit point ſi ſouvent & faudroit les demander aux perſonnes l'un devant l'autre, j'entens de l'accuſateur & de l'accuſé. Par ce moyen ne ſe feroit aucun rapport, s'il n'étoit veritable? mais ily en a de ſi bêtes qu'ils promettent & jurent qu'ils n'en diront rien, & par ce moyen ils emportent aucunes fois ces angoiſſes dont je parle, & s'y haiſſent le plus ſouvent les meilleurs & les plus loyaux ſerviteurs qu'ils ayent, & leur font des dommages à l'appetit & rapport de pluſieurs méchans, & par ce moyen font de grands torts & de grands griefs à leurs ſujets.

CCXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de C....

A Chaſeu, ce 8. May 1671.

SI vous ſçaviez combien toute la famille a été abbatue de la peur que vous témoignez de ne pouvoir venir en Bourgogne, vous l'aimeriez encore plus que vous ne faites. Meſdemoiſelles de Buſſy avoient fait une petite proviſion d'eſprit, dont elles prétendoient vous regaler, & croyant que la connoiſſance des Langues étrangeres ne leur nuiroit pas à gagner vôtre eſtime, elles s'étoient adonnées à l'Italien depuis un mois. Elles ont un Maître céans pour cela, mais je crains bien qu'elles ne ſe relâchent ſur l'allarme que vous nous donnez. Je ne ſçai ſi vous n'avez point vû une lettre de Madame la Palatine, par laquelle elle répond pour ſe divertir, à Madame de la Baume & à l'Abbé Bourdelot qui avoient écrit contre l'Eſpérance. La voici que je vous envoye; & quoique je ne ſonge pas à vous prévenir par la déclaration de ce que je penſe, je vous dirai que je n'ai de ma vie rien vû de mieux

écrit, ni plus délicatement. Il faut dire la vérité, la matiére eſt heureuſe ; mais auſſi perſonne ne la pouvoit traiter plus heureuſement qu'a fait Madame la Palatine ; il ne s'y peut rien ajoûter. Cependant comme c'eſt ma paſſion dominante que l'eſperance, & que j'y ſuis ſujet plus qu'à pas une autre, je ne puis m'empêcher de faire des réfléxions ſur cette matiére, & d'en dire encore un mot, plus pour juſtifier mes inclinations, que pour dire quelque choſe de bon ſur ce ſujet, que Madame la Palatine n'ait pas dit. Je ne ſçaurois aſſez m'étonner qu'il y ait des gens qui veuillent parler contre l'eſpérance ? il faut aſſurément qu'ils confondent les viſions & les chimeres avec elle, & qu'ayant eu de méchans ſuccès de leurs ridicules deſirs, ils s'en prennènt à l'eſpérance raiſonnable, qui eſt la ſource de tous les biens. Cependant on les devroit châtier, non pas comme faiſant le mal, mais comme le conſeillant, car ils ſont cauſe des funeſtes effets du deſeſpoir. Si le malheureux V * *n'eût été perſuadé que l'eſpérance étoit inutile, & même que le déſeſpoir étoit un remede ; il n'auroit pas en ſe poignardant, fait horreur aux hommes, offenſé Dieu & la clemence du Prince ſon maître, qui eſt

une de ſes principales vertus; au contraire il auroit par ſes ſoins à l'avenir regagné ſa gruace, de laquelle il a deſeſperé ſi ſotteme nt. Combien de gens voit-on aujourd'h ui comblez d'honneurs & de biens, qui avoient été juſtement châtiez par le Roi de quelques fautes qu'ils avoient faites ? Ils ne ſeroient pas ſi glorieuſement ſortis d'affaire, s'ils s'étoient abandonnez au deſeſpoir, ou ſi même ils n'avoient pas eſperé de rentrer en grâce par une meilleure conduite. Il eſt donc vrai que l'eſpérance eſt le ſeul bien de ceux qui n'en ont plus. Mais ſi l'on peut ajoûter quelque choſe à cela, il eſt certain qu'elle eſt auſſi le partage des gens heureux qui ne ſe maintiendroient pas dans leur bonne fortune, s'ils n'avoient l'eſpérance de s'y pouvoir maintenir. Je ne penſe pas que vous ſoyez d'autre avis que le mien ; car ſi depuis le temps que vous êtes malheureux. c'eſt-à-dire, que vous êtes au monde, l'eſpérance ne vous avoit ſoûtenu, vous auriez dans vôtre deſeſpoir imité Judas, ou ſervi d'éxemple à V * *. La queſtion n'eût été qu'au choix de la mort. Je finirai ces réfléxions en vous diſant que je croi que l'Abbé Bourdelot & moi ſommes aujourd'hui fort remplis des paſſions à quoi nous

ſommes enclins ; lui du deſeſpoir d'avoir attaqué l'eſpérance avec ſi peu de ſuccès, & moi de l'eſpérance que tout le monde trouvera que Madame la Palatine l'a défendue avec tout l'eſprit imaginable.

LETTRE DE MADAME LA PALATINE *ſur des Lettres écrites contre l'Eſperance, & ſur ce que l'Abbé Bourdelot avoit dit que l'eſpérance étoit maigre, & que le deſeſpoir étoit gras.*

A Quoi penſez-vous, ennemis déclarez du plus grand bien de la vie,& des plus doux plaiſirs du cœur ? Quel demon vous inſpire d'employer des eſprits auſſi délicats que les vôtres, pour ſoûtenir un ſi méchant parti ? Haiſſez-vous aſſez l'eſpérance pour renoncer même à celle de la loüange & de l'eſtime du public ? De quelle ſecte pouvez vous être, ou de quelle religion êtes vous de parler ſi hardiment contre l'opinion des Sages,& contre la Loi de Dieu ? Que vous a-t-elle fait cette Eſpérance aimable, pour la bannir ainſi de la ſociété humaine,& du commerce des honnêtes gens ? Qu'a-t elle de commun avec les paſſions déreglées & les deſirs ridicules des viſionnaires ? Pourquoi ne ſeparez-

vous pas les prétentions légitimes d'avec les chimériques ſouhaits ? Ne ſçauroit-on eſperer avec un eſprit tranquille ce qu'on deſire avec raiſon ? Quelle humeur maligne vous fait prendre un parti ſi proche de celui du deſeſpoir ? Ce monſtre abominable, ce partage des lâches & des damnez pourroit-il ſéduire aſſez vos eſprits, pour vous rendre protecteurs d'une ſi terrible opinion ? Ne voyez-vous pas qu'en voulant combattre ls vices, vous querellez les vertus dont l'Eſpérance ſans doute eſt la plus noble & la plus utile ? Que peut-on faire ſans eſpoir ? Y a t-il quelque action dans la vie qui s'en puiſſe paſſer ? & vous même en la condamnant, n'avez-vous pas eu quelque eſpérance de nous perſuader de n'en avoir plus, & d'attirer nos louanges par la beauté de vos lettres, & la nouveauté de vos raiſonnemens ? Que ſi vous n'avez pas réuſſi, la faute en eſt à la cauſe que vous ſoûtenez, & non pas à vôtre eſpoir. L'Eſpérance en elle-même n'a rien que d'aimable & de bon. Elle éleve le cœur des honnêtes gens ? elle fortifie les foibles, & ne peut nuire qu'aux impertinens & aux ridicules, qui ne s'en ſervent jamais, qu'en ſe trompant eux mêmes dans la vanité de leurs deſ-

ſeins. L'Eſperance eſt enfin le dernier bien des miſérables. Que vous a-t-elle donc fait pour la traiter ſi mal ? Ou plûtôt que vous a fait le genre humain, pour le priver d'un bien que les tyrans & la mauvaiſe fortune n'ont jamais pû ôter aux plus malheureux ? L'Eſpérance a toûjours préparé les chemins de la gloire ; & tous les Héros dont on en trouve encore quelques uns aujourd'hui, n'ont peut-être jamais vû leurs victoires aller plus loin que leur eſpoir. Il eſt permis de méſurer ſon eſpérance à ſon courage ; il eſt beau de la ſoûtenir malgré les difficultez ; mais il n'eſt pas moins glorieux d'en ſouffrir la ruine entiére avec le même cœur qui avoit oſé la concevoir. Laiſſez-nous donc eſperer, puiſqu'auſſi bien ne ſçauriez-vous nous en empêcher. Inſtruiſez-nous, ſi vous voulez, à regler nos ſouhaits. Apprenez-nous à choiſir nos deſirs ? mais permettez-nous de nous conſoler de nos mauvais ſuccès, par la ſatisfaction d'avoir eu des eſpérances bien fondées ? & ſongez que ſouvent la perte d'un bien long-tems attendu, n'eſt la douleur que d'un jour ? au lieu que la joye de l'avoir eſperé a fait le bonheur de pluſieurs années, & la douceur de mille agréables momens. Ne parlez donc plus

contre cette Eſpérance ſi aimable & ſi chere. Qu'elle ſoit ſéche ou non, le mérite en eſt égal ; & quoi que vous en puiſſiez dire, une eſpérance maigre vaudra toûjours mieux qu'un gras deſeſpoir. Cette injure qu'on lui donna hier au milieu des plus illuſtres maigreurs de France, n'a rien fait contre ſa réputation ; & le deſeſpoir tout gros & tout gras qu'on nous le repréſente, n'a fait nulle impreſſion ſur mon cœur. Je ne ſcai ſi Judas étoit maigre ou replet. L'Ecriture qui parle de ſon deſeſpoir, ne dit rien de ſon embonpoint. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſeur qu'il ſe pendit faute d'un peu d'eſpérance. Cet éxemple n'eſt pas beau. Ainſi malgré tous vos raiſonnemens j'eſpererai toute ma vie, & ne me pendrai jamais.

CCXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la R. . .

A Chaſeu, ce 12 May 1671

ENFIN je ne vous ai pas perdue, Madame, comme je commençois de le craindre. Vous m'avouerez que le long-temps qu'il y avoit que vous ne m'aviez écrit,

écrit, étoit capable de donner des allarmes à une amitié auſſi grande que la mienne. Mais qui vous a empêché de m'écrire, Madame ? Car de dire, comme vous faites, que vous n'aviez rien de nouveau à me mander, ce n'eſt pas une bonne raiſon: nôtre commerce ne s'eſt point établi ſur des nouvelles; la matiére nous auroit manqué à toute heure, & nous avons d'autres reſſources. Cependant quand vous auriez eu un peu de négligence pour votre ami, vous revenez ſi agréablement à lui, que vous êtes toûjours la bien-venue. Que ne me feriez-vous pas oublier, Madame, avec les louanges que vous me donnez, & le fonds de tendreſſe que j'ai pour vous ? Il n'en falloit pas tant pour effacer ce que vous m'avez fait, le moindre billet de vôtre part m'eût appaiſé. Le premier mois paſſé ſans recevoir de vos lettres, je vous crûs malade, & puis après Madame vôtre mere morte; un autre fois je crûs que votre réponſe avoit été perdue; & ce ne fut plus que ne ſçachant que me dire que je vous ſoupçonnai de m'avoir oublié. Je vous en demande pardon, Madame; mais ſongez qu'on n'aime pas bien les gens, ſi en de certaines rencontres on ne craint de les avoir perdus. Au reſte, Madame, vous

avez beau me loüer, je ne m'en connoîtrai pas moins. Si vous me faites tourner la tête, ce ne ſera pas par votre encens. Je verrai bien toûjours que l'inégalité qu'il y a ſur le merite entre nous, eſt toute en votre faveur. Il y a plus d'hommes faits comme moi, que de femmes faites comme vous. Croyez donc bien, s'il vous plaît, qu'avec mon inclination, la connoiſſance que j'ai de ce que vous valez, m'engage fortement à vous aimer toute ma vie.

Je ſuis à Chaſeu depuis cinq mois. J'en ſerois déja parti, ſi on ne m'avoit dit qu'on vous attendoit à la R**, & c'eſt encore une des raiſons que je me diſois, pour vous excuſer de ce que vous ne m'écriviez point. Je me divertis toujours à mille petits accommodemens à Chaſeu, auſſi-bien qu'à Buſſy; car il faut que je faſſe toujours quelque choſe. Mes affaires de la Cour ſont au même état que vous les avez laiſſées. En fait d'exil, le radouciſſement ne paroît qu'au rappel. Vous ſçavez que je me ſuis mis en poſſeſſion d'écrire au Roi, toutes les fois qu'il fait un voyage de guerre, & vous ſçavez auſſi qu'il a la bonté de lire mes lettres. Je lui viens d'écrire ſur ce dernier voyage.

Vous avez raiſon, Madame, de préferer l'ouvrage d'un beau lit à la connoiſſance d'une Langue étrangere, puiſque vous n'y preniez pas plus de plaiſir. Je ne vous ſçaurois aſſez dire, Madame, combien toute ma famille vous honore. Il eſt vrai qu'outre les raiſons particuliéres que chacun en a, je leur ſuis un bel exemple pour l'eſtime qu'on doit avoir pour vous.

CCXIV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. May 1671.

IL m'ennuyoit fort, Monſieur, de ne point recevoir de vos lettres; c'eſt un bien à quoi vous m'avez accoûtumée, & dont j'aurois préſentement bien de la peine à me paſſer. Je vous ſuis trés-obligée de ſçavoir gré à nôtre ami le Duc de S. A** de l'amitié qu'il me témoigne. Je vous repons qu'il en a pour vous auſſi, mais il a une maniére qui fait de la peine, c'eſt que les choſes qu'il ne peut faire, au lieu de dire pourquoi, il ne répond point. Au reſte, Monſieur, vous vous mocquez bien de moi, de me flater ſur mon eſprit.

Je fais fort mal mes affaires, je ſuis la dupe de preſque tous ceux qui me veulent tromper ; jugez après cela s'il eſt raiſonnable à vous de m'aller écrire que j'ai de l'eſprit. Non, Monſieur, je vous le dis ſans fauſſe humilité. Je n'ai qu'un bon cœur, & beaucoup de connoiſſance du monde à mes dépens. Si je pouvois entendre ce que le Comte de G * * m'en écrit, je croi que je ſçaurois qu'il eſt mal ſatisfait de toute la Cour ? mais comme il n'écrit pas ſi nettement que vous, & que pour tout dire, il eſt fort obſcur dans ſes lettres, je n'oſerois aſſurer ce qu'il veut dire. Cet entortillement d'eſprit paroiſſoit-il en ſa converſation ? car je ne le connois qu'en lettres. A propos de lui Mademoiſelle de M* m'a écrit ce matin une grande lettre d'amitié, il y a trois ans que je n'en avois reçu. Mes amis qui m'ont laiſſée, reviennent à moi quand ils veulent, ils ſont toujours les bien venus. Elle ſe fait dévote ; elle eſt toujours fort amie du Maréchal de G * *. Je ne comprens pas ce qui fait un ſi grand attachement entre ces deux perſonnes. Enfin il eſt conſtant qu'elle a eu de la Cour trente-cinq mille écus, à compter les vingt cinq mille que M *** lui donna un peu avant que de mourir. Après tout c'eſt a-

voir du ſçavoir faire. Pour moi je ne l'ai jamais trouvée méchante, elle n'eſt qu'un peu legere. Madame de M**** aſſurément a le cœur très-bon, & même trés-grand & trés noble, elle eſt de fort bon commerce avec ſes amis; & enfin c'eſt une trés-agreable amie : cependant ſa fortune eſt trés-déplorable, & ſur cela je hais fort Madame de N**; car enfin pourquoi n'adoucit pas la fortune de Madame de M*** ſi elle ne la change : elle eſt environnée de la plus déteſtable compagnie du Royaume, & elle fait plus pour tous ces gens-là que pour une premiére amie de ce mérite & de cette perſéverance. Il y a dans ce procedé-là à mon gré, un déreglément de cervelle inſupportable. Sa pauvre amie s'en loüe éternellement, & ne veut pas qu'on la blâme de ſon peu d'amitié pour elle, mais au fond elle a de l'eſprit & de la ſenſibilité, & je jurerois que cela lui fait une playe au cœur très-douloureuſe. Si vous ſçaviez avec quelles bourgeoiſes Madame de N** paſſe ſa vie, vous ſeriez épouvanté : car enfin elle a de l'eſprit, de la délicateſſe, & de la pénétration. Madame de M** n'eſt pas ſi heureuſe auſſi qu'elle le mérite, quoi que vous en vouliez dire. Derniérement je fus à l'Opera avec elle,

elle me fit pitié, je lui trouvai une ſanté toute détruite, & même contre ſon temperament une humeur fort ſombre : vous croyez la haïr, & vous l'aimez. Seigneur Dieu ! ſi j'étois aſſez folle pour m'entêter de quelqu'un, je ne demanderois ſinon qu'il m'aimât autant dans ſa tendreſſe, que vous aimez Madame de M** dans vôtre colere ! On ne parle point tant de ce qu'on n'aime pas. Adieu, Monſieur, perſonne aſſurément n'eſt plus vôtre ſervante que moi.

CCXV. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Chaſeu, ce 22. May 1671.

SI vous avez de la peine à vous paſſer de mes lettres, Madame, je vous aſſure, que je n'en ai pas moins à me paſſer des vôtres, & cela étant ainſi, donnons nous-en au cœur-joye le plus ſouvent que nous pourrons. Je voi bien que vous connoiſſez nôtre ami S.A**, & peut-être mieux qu'il ne ſe connoît lui-même, car s'il ſçavoit le méchant effet que le peu de confiance qu'il a en ſes bons amis, peut faire en leurs eſ-

prits.& en leurs affaires,je ſuis aſſuré qu'il leur parleroit plus franchement qu'il ne fait. Quand il ne m'attire aucuns bons offices de Monſieur C**,il faut que je croie qu'il eſt un foible ami, ou qu'il n'a point de credit auprés de luí. Si je n'avois eu de grandes preuves de ſon amitié,je croirois plûtôt le premier que l'autre , car toutes les apparences ſont qu'il doit être trés-bien avec Monſieur C**. Mais outre l'eſtime que j'ai pour mon ami qui m'empêche de le ſoupçonner d'aucune foibleſſe , je ſçai encore de bonne part que Monſieur C** a dit qu'il n'avoit fait ce mariage , que parce que le Roi lui avoit commandé. Voyez,Madame, ſi je ne ſçavois l'état de ces choſes que par nôtre ami,combien je prendrois de fauſſes meſures : & demeurez d'accord qu'avec les meilleures intentions du monde que je ſçai qu'il a pour moi, il hazarde de me faire morfondre dans de vaines eſperances. Je ſçai bien qu'il faut s'accommoder aux maniéres de ſes amis , auſſi ne l'aimai-je pas moins que s'il en avoit de plus agréables ſur ce chapitre.

Pour n'être pas bien dans vos affaires,& pour qu'il ſoit aiſé de vous tromper,il ne s'enſuit pas que vous n'ayez point d'eſprit, vous en manqueriez ſi la même perſonne

vous avoit trompée deux fois, mais c'eſt ce que je ne penſe pas qui ſe puiſſe;& pour la premiere tous les honnêtes gens y peuvent être attrapez.Ce que vous me mandez du Comte de G** eſt le plus veritable,& le plus agréablement dit du monde: c'eſt proprement un entortillement d'eſprit que ſes expreſſions, & ſur tout dans ſes lettres.Comme il n'eſtpas bien perſuadé qu'il faille écrire comme il faut parler, il n'eſt preſque pas poſſible d'entendre ce qu'il écrit. S'il laiſſe à la poſterité des mémoires en nôtre Langue, je ne doute pas que pour les entendre, on ne ſoit réduit un jour à les traduire en François; il n'eſt pas tout-à-fait ſi obſcur dans ſes converſations. L'amitié du Maréchal de G** pour Mademoiſelle de M** qui dure encore,me paroît être fondée ſur la crainte qu'elle ne diſe ou qu'elle ne montre quelque choſe contre le C.de G* qui n'a pas été vû. Elle me fait faire des complimens de tems en tems. Je la croi, comme vous dites, une bonne fille; mais ce que vous appellez legereté,des indifferens l'appelleroient folie. Je vous conterai un jour les folies qu'elle avoit ſurmon ſujet. Je penſe de Madame de M**** tout le bien que vous en penſez, & j'ai pour Madame de N**

tout le mépris qu'on peut avoir, quand je vois celle-ci gorgée de biens, laiſſer ſa premiere amie dans la pauvreté. Cela ne peut venir aſſurement, comme vous me le mandez, que d'un déreglement d'eſprit, que le reſte de ſa conduite nous confirme aſſez. Pour Madame de M** pour laquelle vous me voulez donner de la pitié afin de me faire taire, je vous dirai, Madame, que vous ne réuſſirez pas, & même que j'aime mieux que vous croyez que c'eſt l'amour qui m'en fait parler, que de ne me pas réjoüir à ſes dépens autant que je le pourrai faire. Ainſi qu'elle ſoit laide, qu'elle ſoit belle, qu'elle ſoit ſaine ou malade, mélancolique ou gaïe, elle ſera toûjours le ſujet de mes vers.

CCXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P*

A Chaſeu ce 26. May 1671.

J'Ai reçû le Panégyrique du Roi dont je vous rends mille graces, Mademoiſelle : il faudroit que je fuſſe bien ingrat ſi je n'étois trés-ſatisfait de vous : je ne vous dirai pas comme le Comte de Charoſt di-

ſoit au Cardinal de Richelieu (quand celui-ci faiſoit ſemblant de lui reprocher qu'il n'aimoit que ſa fortune) qu'il eut voulu que ſon Eminence eût été la plus miſérable perſonne du Royaume, pour connoître qu'il n'eût pas laiſſé de l'aimer autant qu'il faiſoit dans la proſperité. Mon zele n'eſt pas ſi indiſcret, Mademoiſelle; bien loin de parler ainſi, je ſouhaite que vous ne ſoyez jamais en état d'avoir beſoin de mes ſoins, au moins en pareille rencontre que celle où vous m'en rendez. J'ai une trés-grande obligation à Monſieur Regnier de m'avoit envoyé le Panégyrique du Roi, & ſa traduction : je vous prie de l'en bien remercier pour moi, en attendant que je le puiſſe faire moi-même. Je ne ſçai quand ceſſera mon exil. Il n'y a que Dieu ſeul qui le ſçache. Je le ſouhaite ſans impatience, & je l'eſpere ſans me flatter; parce que j'ai une grande confiance en la juſtice du Roi. La propreté de faire broder les nappes de fleurs eſt nouvelle, au moins en France, & il faut que Madame de Hauterive ait appris cela en Hollande où elle a été ſi long-tems.

CCXVII. LETTRE

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. May 1671.

JE vous écris dés que je le puis, Monſieur, car j'ai eu douze jours de fiévre continuë avec des douleurs de tête à perdre la raiſon ; dés que j'eus reçû vôtre lettre pour Monſieur le Duc de S. A**, je la lui envoyai. Je n'ai point eu de ſes nouvelles il y a long-tems. Je ſçai comment il le faut réveiller quand il dort, c'eſt un trés bon homme, & qui fait tout le bien qu'il peut avec plaiſir. Il y a quinze jours que je ſuis ſeule, c'eſt ce qui fait que je ne ſçai rien. Je ſuis ſi ſotte quand je ſuis malade, que je ſuis aſſez aiſe de ne voir perſonne. Que dites vous de Mademoiſelle d'A* * * * & de ſa terrible affliction à la mort de l'Abbé de F* : Pour moi je lui en ſçai bon gré, ſoit ami, ſoit amant. Car enfin quand on a bien voulu ſe coiffer d'un de ceux-ci, qu'il eſt fidele, & qu'on le perd, on fait une grande perte. Ne trouvez-vous pas que c'eſt une affaire bien grave pour Madame de R* * que d'être

veuve les trois premiers mois ? Aprés cela elle s'accommodera de cette qualité, car il n'y a pas au monde une condition plus libre : & tout de bon la facilité qu'on auroit à mal faire, fait qu'on n'en a point tant d'envie. Adieu, Monsieur le Comte, la tête me tourne, & si je ne vous estimois fort, & qu'il ne m'ennuyât de n'avoir point de vos lettres qui me sont devenues un bien nécessaire, je ne pourrois assurement pas écrire. Helas, Monsieur, encore un Rondeau ! Faites le plûtôt contre moi, que de n'en point faire ; car après la déclaration que vous m'avez faite que vous ne travailleriez point que sur un certain chapitre, je n'oserois vous rien demander à moins que de me livrer moi-même pour vous servir de matiére.

CCXVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sc...

A Chaseu, ce 1. Juin 1671.

VOTRE raison ne me paroît nullement affoiblie de tous vos maux de tête, Madame, je croi qu'elle est à l'épreuve de bien d'autres migraines : cependant

je ſuis fort aiſe que vous ſoyez en meilleure ſanté. Le défaut de nôtre ami St. A* * n'eſt pas de ne point ſervir ſes amis quand il le peut, mais il eſt de ne leur poînt avouer, que quelquefois il ne le peut pas. Je m'étonne que vous ayez été quinze jours ſans ſçavoir des nouvelles de vos bonnes amies; elles pouvoient bien croire qu'il vous étoit arrivé quelque choſe qui meritoit leurs ſoins, puiſqu'elles étoient tout ce tems-là ſans entendre parler de vous. Mademoiſelle d'A.... a raiſon de s'affliger de la mort de l'Abbé de F.. & même de ne s'en pas contraindre, car elle prétendoit l'épouſer. Je ne ſçai ſi on lui en a fait compliment, je l'ai demandé à Madame de M.... Je ne penſe pas, comme vous dites, que Madame de R... ſoûtienne dignement les trois premiers mois la qualité de veuve, & même je ſuis fort trompé ſi elle n'éclate de rire au nez de ceux qui entreprendront de la conſoler. Je conviens, avec vous que le veuvage eſt une condition agréable, & bien plus aux femmes qu'aux hommes, parce qu'elles deviennent libres; & ſans offenſer la mémoire du pauvre défunt, je vois bien, entre nous deux que vous ne voudriez pas être à recommencer.

(qui étoit celle d'où il écrivoit) on leur avoit fait faire ſeize lieuës. D'autres gens écrivent que Nuremberg eſt aſſiégé par l'Evêque de Munſter, & que nos troupes le vont joindre. Si tout cela eſt vrai, ne ſeroit-ce pas un moyen de vous revoir ici bientôt ; un peu de tems nous éclaircira de toutes choſes. Ce que vous dites des lettres du Comte de G ** eſt vrai ; qu'il faudroit les traduire en François pour les rendre intelligibles. Il écrit bien mieux à la *** qu'à moi Je croi que c'eſt qu'il ne ſonge pas tant à lui bien écrire.

CCXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc. ..

A Chaſeu, ce 25 Juin 1671.

VOILA donc qui eſt fait, Madame, nous allons nous écrire ſouvent ne ſoyez pas en peine ſi je vous répondrai exactement, j'ai plus de loiſir que vous. Je ne répons point aux loüanges que vous me donnez ſur mon or & ſur votre fer ; mais voulez-vous ſçavoir ce qui me fait écrire des lettres qui vous plaiſent ? C'eſt que je ſçai que vous en connoiſſez le prix,

ſe rend intelligible à la M* * * parce qu'il la mépriſe. Si vôtre commerce dure avec lui, il levera le maſque quelque jour, & ſe devoilera devant vous. La dévotion de la M*** mêlée avec toutes ſes autres maniéres, font un bon tripotage ; mais je ne ſçavois pas qu'elle fut amie de Madame de M * * *. Il me ſemble que cela n'étoit pas quand elle étoit à la Cour, & qu'elle n'étoit alors amie que de Madame de la V***. Vôtre A*** a des yeux comme un autre homme ; mais j'ai trouvé plaiſant qu'auſſitôt après m'avoir parlé de lui, vous m'ayez parlé d'une Dame de mes amies. Je ſuis aſſuré que vous l'avez fait ſans ſonger à la relation ; mais il arrive tous les jours que de certaines gens font ſouvenir d'autres, ce qui ne manque pas de faire le même effet, que ſi on y entendoit fineſſe. Je ſuis de vôtre ſentiment ſur le ſujet de Monſieur de H***. C'eſt un galant homme, & que j'eſtime fort. Madame de H*** eut plus d'amour que d'ambition quand elle épouſa ſon mari; mais je ne ſçai ſi cela dure toûjours : j'en douterois quand elle eſt à Paris ; car elle s'y trouve ſouvent dans des occaſions de ſouhaiter d'être encore Ducheſſe. Quelque honnête homme & quelque agréable que ſoit un mari, on

s'y accoûtume enfin, & la tentation des honneurs qu'on a quittez, reprend volontiers. Quoi qu'il en ſoit, Madame de H*** a raiſon de paroître contente; car il n'y a que cela qui la puiſſe ſauver dans le monde d'avoir fait une ſottiſe. Je l'aime fort, & ils ont tous deux raiſon de m'aimer. Je ſerois pourtant bien attrapé, ſi vous & Madame de M**** ne m'aimiez pas davantage, car dans mon cœur vous marchez devant eux. Pour Madame de M * * je la mépriſe fort, & ce n'eſt ni haine ni dépit qui m'acharne contre elle, c'eſt pour me divertir ſeulement. Ses malheurs ne reveillent point ma généroſité, car les miens n'en ont point trouvé en elle. Du reſte ce que j'en dis, ne va qu'à vous & à Madame de M * * * *.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Chaſeu, ce 25. Juin 1671.

J'Ai attendu une réponſe de vous le plus long tems que j'ai pû, Madame, & j'ai donné à vos maux tout le loiſir imaginable pour vous prendre & pour vous quitter.

Enfin voyant que je ne recevois aucunes nouvelles de vous, la peur m'a pris qu'il ne vous fut arrivé quelque choſe d'extraordinaire & de fort fâcheux, & c'eſt ce qui m'oblige aujourd'hui de m'en éclaircir. Prenez la peine de me le mander, ſi vous êtes en état de le pouvoir faire vous-même, & croyez que rien au monde ne me peut faire manquer à l'amitié que je vous ai promiſe.

CCXXII. LETTRE

De Madame de Sc.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. Juin 1671.

J'Ai un Livre à vous envoyer de la part du Pere Rapin, que vous ne connoiſſez point. C'eſt une des prémieres têtes d'entre eux, & qui a beaucoup de credit. Vous jugez bien que les amis qu'il a, à connoître le monde comme vous le connoiſſez, lui donnent mille autres amis de qualité. Je lui ai montré une fois une lettre de vous; une marque qu'il a du bon goût, c'eſt qu'il en a été charmé. Enfin il meurt d'envie d'être en commerce avec vous & en amitié. Ainſi, Monſieur, je ſuis d'avis que

vous receviez gracieuſement ſont preſent, & que vous lui faſſiez l'honneur de lui écrire. Je lui ai promis de vous mander quel homme il eſt,& je lui tiendrai parole à la fin de cette lettre. Mais, Monſieur, vous ne méritez pas que je vous écrive ſi amiablement;& quand j'ai commencé ma lettre, j'avois oublié que j'étois en colere contre vous. Comment, Monſieur, me dire que je ſuis bien-aiſe d'être veuve, moi qui trois ans durant ai penſé mourir de douleur d'avoir perdu un fort bon homme,qui étoit de mes amis comme s'il n'eut pas été mon mari; qui ne m'a jamais contrariée un moment,qui m'a toûjours loüée, toûjours eſtimée, toûjours bien traitée, & qui me déchargeoit tout au moins de la moitié du mal que j'ai à cette heure à ſouffrir ma mauvaiſe fortune toute ſeule. Sçachez s'il vous plaît, Monſieur, que quand je parle des ſentimens ordinaires des femmes, je ne m'y comprens point, Si j'oſe le dire, je me trouve toûjours fort au deſſus d'elles, & je vîs d'une maniere où la liberté ne me ſert de rien; la ſocieté d'un honnête homme m'étoit plus douce. Faitès moi donc toutes les réparations que vous me devez. Le dernier Rondeau que vous m'avez envoyé, eſt n'en deplaiſe

à Clement Marot, plus agréable qu'aucun qu'il ait fait. Enfin on ne vous ſçauroit ſçavoir mauvais gré de tout ce que vous dites en vers; & on a beſoin de toutes ſes forces pour vous gronder quelquefois de ce que vous dites en proſe. Il y a mille ans que je n'ai vû Madame de M**; je la rencontrai l'autre jour, il me ſembloit qu'elle me grondoit; mais ce ſont de petits nuages qui ſe diſſipent. Je pardonne à mes amis tout ce qui vient de leur humeur; & pourvû que le cœur aille bien, le reſte va comme il peut.

Mais reparlons du Pere Rapin qui eſt l'ami que je vous veux donner, Monſieur. Il a une phyſionomie qui découvre une partie de ſa bonté & de ſa douceur. Dans ſes manieres & dans ſon procedé il n'y a rien d'affecté, comme ont la plûpart de ceux qui portent un habit de Religieux. Il ſe contente de garder les bienſéances, & d'avoir la ſageſſe qui convient à un homme de ſon âge & de ſa profeſſion. Il eſt non ſeulement moralement bon, il a une grande pieté; ſa devotion lui fait faire mille bonnes choſes pour lui; mais à l'égard du prochain, elle ne le rend point un perſecuteur de ceux qui ont des défauts: car il eſt tellement perſuadé que le retour de

mal au bien doit venir de la grace de Dieu, qu'il aime mieux prier pour les pecheurs, que de s'amuſer à leur faire des remontrances, quand il voit qu'elles ne ſerviroient qu'à leur aigrir l'eſprit. L'on ne voit donc de ſa dévotion qu'autant qu'il en faut voir pour en être fort édifié, & pour connoître qu'un extrémement honnête homme, peut être extrémement dévot. Il a une qualité dans l'eſprit, qui à mon gré, eſt la marque de l'avoir véritablement grand, c'eſt qu'il le hauſſe & qu'il le baiſſe tant qu'il lui plaît. Il eſt, à ce que diſent tous les Sçavans, un des plus ſçavans hommes de ſon ſiécle. Cependant on peut dire de lui qu'il n'eſt pas un Docteur tout cru; mais ſa ſcience eſt ſi bien digerée, qu'il ne paroît dans ſa converſation ordinaire que du bon ſens & de la raiſon. On a, ce me ſemble, beaucoup d'obligation à un homme qui ſçait dire mille belles choſes, d'en vouloir bien dire de communes, pour s'accommoder à la portée de ceux à qui il parle. Perſonne ne ſçait plus préciſément que lui, parler à chacun de ce qu'il ſçait le mieux, & de ce qui lui plaît davantage. Cela eſt admirable à un Jeſuite de ſçavoir ſi bien une choſe, qui à mon avis, eſt la plus grande ſcience du monde.

Il eſt aimé & recherché de ce qu'il y a de grand dans le Royaume. Cependant on ne lui voit nul entêtement pour les perſonnes de grande qualité & de grand eſprit, ni aucun mépris pour les perſonnes de mérite au deſſous de cela. Il a la plus grande droiture & la plus grande équité qu'on puiſſe avoir. Ni grandeur, ni faveur, ni rang, ni eſprit, rien ne le peut ſeduire, ni l'éblouir. C'eſt le meilleur homme qui vive; bien faiſant, officieux à tout le monde ; mais pour ſes amis particuliers, ſans aucun ménagement ; ne voyant point de conſequences, & n'ayant point d'égards qui l'empêchent d'employer tout ſon credit pour eux. Sçavez vous bien, Monſieur, qu'outre l'eſtime qu'il a pour vous, il a ſouhaité d'être de vos amis, pour dans la ſuite du tems avoir lieu de vous ſervir ; & qu'au travers de tout ce que vos ennemis content, il a pénétré que vous aviez de la bonté. Cependant c'eſt ſur le prétexte de vôtre eſprit, qu'il vous envoye ſon Livre & qu'il vous ſupplie de le corriger, parce qu'il le fait réimprimer avec d'autres. Et ce qu'il y a de vrai & d'extraordinaire, c'eſt que je vous répons que vos corrections, s'il en merite, l'obligeront plus que vos loüanges (choſe peu ordinaire a

un Auteur.) Il a fait depuis peu un autre Livre *de la comparaiſon d'Ariſtote & de Platon.* Il vous l'envoyera ſi-tôt qu'il aura ſçû vôtre ſentiment de celui-ci. Cependant ſi vous ne recevez bien l'ami que je veux vous donner, & le Livre qu'il vous envoye, je ſerai fort mécontente. Je vous plains, Monſieur, d'avoir tant à lire; mais ſongez auſſi que j'ai beaucoup écrit, & je vous aſſure que ſi je n'étois fort vôtre ſervante, vous ne m'y attraperiez plus.

CCXXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 17. Juillet 1671.

VOus m'avez fait un ſi grand plaiſir de m'avoir attiré l'eſtime & l'amitié du Pere Rapin, que je vous en ſçaurai bon gré toute ma vie. Je n'ai pas encore reçu ce Livre que vous m'avez envoyé de ſa part, mais un de mes amis me l'ayant donné depuis peu, j'ai commencé à le lire. Il me plaît extrémement: j'y trouve une choſe que je n'ai point encore vûë, le ſçavoir d'un habile homme, & dans les expreſſions le tour aiſé & naturel d'un très-honnête

honnête homme de la Cour. Je jurerois ſur cet échantillon qu'il eſt pour ſa maniere tel que vous me le repréſentez. Quand j'aurai reçu ſon Livre, & achevé de le lire, je lui en dirai mon ſentiment avec la franchiſe d'un ami, qui n'a ni la baſſeſſe de la flatterie, ni la rudeſſe de la critique. Cependant voilà un petit compliment que je vous prie de lui rendre de ma part, mais accompagnez-le de toutes les aſſurances dont vous pourrez vous aviſer : Que j'aime bien les gens qui m'aiment, quoiqu'ils n'ayent pas toûjours le mérite qui me paroît en lui. Mais pour revenir à vous, Madame, il faut que je vous avoue que vous vous êtes ſurpaſſée vous-méme dans le portrait que vous avez fait du Pere Rapin. Si je l'avois pratiqué dix ans durant tous les jours, je ne comprendrois pas mieux que je fais par les choſes que vous m'en dites, comment il eſt fait. Je ne m'étonne pas tant de ce que vous le connoiſſez ſi bien (car vous avez de l'eſprit & du diſcernement) que de ce que vous me le faites ſi bien connoître. Encore une fois, il me ſemble que je le voi, & que je voi dans ſon cœur, & vous jugez bien que je le vais aimer beaucoup par l'eſtime que vous m'en donnez. Vous avez beau me vouloir

perſuader que vous voudriez n'être pas veuve, vous ne m'y reduirez jamais. Voici comment je croi que la choſe s'eſt paſſée. Monſieur de Sc*** vivant avec vous, comme vous me le mandez, vous l'aimiez comme un ami qui vous aidoit à ſupporter vôtre mauvaiſe fortune, ainſi vous fûtes fort touchée de ſa mort, mais cela ne dura pas trois ans. Je vous paſſe ſix mois de véritable douleur, le reſte ne fut que grimace. L'eſprit humain n'eſt pas capable d'une ſi longue affliction, & particuliérement dans le pays où vous êtes, où mille agréables ſujets font oublier en peu de tems les plus ſenſibles déplaiſirs. Vous avez beau dire, quand vous ſongez quelquefois au pauvre defunt, ſi vous penſez qu'il étoit vôtre ami, vous penſez auſſitôt qu'il étoit vôtre maître; & quoique vous ne vouliez peut-être pas maintenant vous remarier, vous ſongez qu'il y étoit un obſtacle, & vous ſçavez qu'il n'y a rien au monde de ſi doux que la liberté. De ſorte que j'en demeure toujours là, à croire que quoique vous ayez aimé Monſieur de Sc***, quoique vous l'ayez regretté, vous ne voudriez pas qu'il reſſuſcitât pour vous. Quand je penſe cela de vous, Madame, je ne vous en eſtime pas moins. Il n'y

a que l'amour qui puiſſe faire d'autres effets, & je ſuis aſſuré que vous n'en aviez point pour nôtre ami.

CCXXIV. LETTRE.

De Madame de Sc. . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5. Juillet 1671.

IL y a huit jours, Monſieur, que je vous envoyai un Livre du Pere Rapin; mandez-moi, s'il vous plaît, ſi vous l'avez reçû, & ne manquez pas de lui écrire pour l'en remercier : vous l'enchanterez, car c'eſt une homme qui a du goût pour les bonnes choſes. Vous paſſez bien vîte, ſur le chapitre de vôtre or, & de mon fer. Convenez-en de bonne foi, & dites comme feue Madame de Choiſi : j'ai de l'eſprit. Cela vous ſiéra auſſi bien qu'à elle. Nous attendons la Cour Samedi prochain, il me ſemble qu'il faut attendre ce tems-là pour ſonger a vos affaires. Il y a long-tems que le Comte de G* * ne m'a écrit. Je ne croi pas que nous ayons jamais aſſez de commerce pour que je le puiſſe entendre. Pour la pauvre Madame de *** je la plains fort ſur les emportemens de l'a-

mant qu'elle a quitté. Une femme n'a-t'elle pas fait assez de graces à un homme de l'aimer, pour devoir l'empêcher de perdre par ses discours, une personne qui s'est presque perduë par tendresse pour lui ? Il ne faut jamais oublier un grand bien fait; & une belle ame doit être plus sensible aux bienfaits qu'aux outrages. Il me semble que les grandes graces qu'on reçoit, sont des chaînes qu'on ne doit jamais rompre. Vous me demanderez peut-être de quoi je me mêle de parler de ce que je ne connois pas? Mais après tout, Monsieur, on parle quelquefois la langue d'un pays où l'on n'a jamais été. Adieu, Monsieur, je meurs d'envie de vous revoir. Etes-vous bien changé d'humeur, & de visage depuis que vous n'êtes plus ici ? Pour moi vous ne me connoîtrez pas. J'étois grasse, je suis presque maigre j'étois fort rouge, il ne s'en faut guéres que je ne sois pâle. Il ne m'est rien resté de tout ce que vous m'avez vû, que la mauvaise fortune & le chagrin qui n'est que pour moi, car je le cache assez bien à mes amis pour qu'il y en ait quelques-uns qui doutent si j'en ai, & j'ai une grande confiance, & une grande amitié pour ceux à qui je me laisse voir triste. Adieu encore une fois, Monsieur. je

ne ſuis point agréable comme il vous plaît de me le dire trés-flatteuſement ; mais je ſuis trés-fidelle & trés-zelée pour mes amis. Vous pouvez compter que je ſuis & ſerai toûjours cela pour vous, & faites croire aux autres pour m'en récompenſer, que je ſuis trés-charmante & trés-agréable ſi vous pouvez, car vous autres gens d'eſprit, vous impoſez aſſez aiſément quand vous voulez.

CCXXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

A Chaſeu, ce 22. Juillet 1671.

VOUS avez dû recevoir ma lettre, Madame, par laquelle je vous mandois que je n'avois pas encore reçû le livre du R. P. Rapin, & cependant je vous envoyois une lettre pour lui. Le meſſager qui m'apporte ſon livre n'eſt pas encore arrivé. Si je trouve que ce ſoit le même que l'on m'ait déja donné il y a trois ſemaines, & que je viens d'achever de lire, je lui manderai amplement ce que j'en penſe, puiſqu'il le veut bien, & par avance je vous dirai que je n'ai rien vû de ma

vie de mieux penſé ni de mieux écrit. je trouve vos lettres tous les jours de plus belles en plus belles : je vous prie ſeulement de m'écrire deſormais par article, cela fait une plus grande netteté. Vous voulez ſçavoir, Madame, comment je ſuis à préſent. Je m'en vais vous le dire. Pour l'humeur je ſuis auſſi gai que je l'ai jamais été, mais les aſſaſſinats par où j'ai paſſé, m'ont donné plus d'égards que je n'avois & plus de prudence. Pour le corps, je ne ſuis point groſſi, j'ai le viſage plus plein & la couleur plus vive, l'amour & la fortune me le jauniſſoient autrefois. Vous voyez maintenant comment je ſuis payé de mes peines ; enfin j'ai une ſanté capable de me conſoler de plus grands malheurs que les miens, & de faire trembler mes ennemis, car il n'y a point de fortune ſi bien établie qu'elle. Vous me faites une plaiſante deſcription de vous. Songez à vivre, Madame, & à vivre avec le moins de chagrin que vous pourrez. Voilà ce que je fais. Parceque, comme je vous ai déja mandé, le tems eſt pour nous autres malheureux : il ne nous peut arriver pis, & tout changement ne nous ſçauroit être que favorable. Vous avez beau me perſuader de mentir pour vous aquérir des

amis ; ſi je n'avois à dire des véritez pour vous, je n'en parlerois pas. Je dirai hier avec Monſieur d'Autun à qui je vous définis. Il me dit qu'il en avoit déja oüi parler & dire beaucoup de bien. Je lui dis que hors lui il n'y avoit guéres d'honnête homme dans le Clergé qui ne fût de vos amis. Je crois qu'il rechercheroit d'en être s'il n'en étoit déja trop chargé, mais à peine peut-il fournir à ceux qu'il a, & il faut dire la verité, perſonne ne merite mieux d'en avoir.

CCXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de B...

A Dijon, ce 10. Juillet 1671.

JE viens de chez vous, Madame, pour vous dire adieu. Vous croyez bien que j'ai été fort fâché de ne vous pas trouver ; car vous vous connoiſſez, & vous ſçavez que j'ai du diſcernement. Je me préparois à paſſer une agréable après dînée, mais je ne ſuis pas heureux. J'avois reſolu de vous demander vôtre amitié ; je penſe que cela vous eût un peu ſurpriſe, & que vous n'êtes pas trop accoûtumée à de pareilles de-

mandes : mais moi qui n'aime pas autrement la preſſe, & ne ſçai même ſi je vous verrai jamais, j'euſſe borné là mes prétentions. Ce que j'euſſe fait dans une converſation, Madame, vous voulez bien que je le faſſe par une lettre en vous aſſurant que je reconnoîtrai cette grace, ſi vous me la faites, par la plus grande amitié & la plus fidelle du monde. Au reſte, Madame, vous m'aviez promis la *Berenice* de Racine & cependant vous ne vous en êtes pas ſouvenuë. Cela m'auroit rebuté, car je ſuis un peu glorieux, ſi je n'avois trop perdu à me tenir ſur mon quant-à-moi ; mais avec un mérite comme le vôtre, le bon ſens veut qu'on mette toute ſa gloire ſous les pieds.

CCXXVII. LETTRE.

De Madame de B... au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 18. Juillet 1671.

NON, Monſieur, je n'ai plus de mal à la tête ; vôtre lettre vient d'achever ce que vôtre derniere viſite avoit deja bien commencé : il me ſemble que c'eſt aſſez dire que vous avez tout l'honneur de ma guériſon ; & que ce ſeroit même en dire un

peu trop, ſi vous ne vous étiez déclaré pour l'amitié. Je ſuis trés-fachée de ne pouvoir vous envoyer aujourd hui la *Berenice* de Racine; je l'attens de Paris: je ſuis aſſurée qu'elle vous plaira; mais il faut pour cela que vous ſoyez en goût de tendreſſe, je dis de la plus fine, car jamais femme n'a pouſſé ſi loin l'amour & la délicateſſe qu'à fait celle-là. Mon Dieu, la jolie maîtreſſe! & que c'eſt grand dommage qu'un ſeul perſonnage ne puiſſe pas faire une bonne piece, la Tragedie de Racine ſeroit parfaite.

CCXXVIII. LETTRE.

De Mademoiſelle du P... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 Juillet 1671.

JE vous demande quartier, Monſieur, il n'y a que vous au monde qui puiſſiez faire trouver de l'eſprit en des mots qui ſignifient ſi peu. Quand vous en aurez choiſi d'autres meilleurs, je tâcherai à vous ſuivre; & cependant je vous envoye une traduction qu'à fait un de mes amis pour faire ſa cour à la Reine de Portugal. Vous rirez, je m'aſſure, des imaginations qu'ont

les gens de ce pays-là ; mais je penſe que vous ſerez content du ſtile du Jéſuîte traducteur qui écrit bien en nôtre langue, & en pluſieurs autres. C'eſt une grande perte pour la nôtre que vous n'acheviez pas l'hiſtoire du Roi, ce ſeroit un chef-d'œuvre qui éterniſeroit ſa gloire & la vôtre. Voici ce qu'on a fait ſur ſa Statue qui doit être à l'une des portes du Louvre poſée ſur un monde repréſenté en boule.

Ce théatre eſt trop peu pour un ſi grand
Héros.
Et ce n'eſt pas ſur lui que ſa gloire ſe fonde,
Le monde n'eſt pas ſon repos.
Mais il eſt le repos du monde.

J'aurois bien voulu vous envoyer le compliment de Monſieur de Condom, à ſa reception à l'Academie. Il y parle du Roi le plus noblement du monde, mais je ne l'ai pû avoir encore. J'apprens que vous êtes ſur le point de lier un commerce d'amitié avec le Pere Rapin. Il en eſt digne, & s'il étoit connu de vous, je vous aſſure qu'il vous plairoit fort. Son dernier ouvrage eſt une comparaiſon d'Ariſtote & de Platon : vous la trouverez fort agréable.

CCXXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P*

A Chaſeu, ce 27. Juillet 1671.

JE ſuis bien-aiſe que vous vous ſoyez rendue à vos rimes, Mademoiſelle, cela vous corrigera d'en chercher de ſi extraordinaires. En voilà de ma façon qui ne ſont pas difficiles à mettre en œuvre. Je vous rends mille graces de la traduction que vous m'avez envoyée, je voi bien qu'elle eſt belle. Je ne ſçai pas ſi par la beauté du ſtile & par les tours agréables, je pourrois ſervir à la gloire du Roi, en faiſant ſon hiſtoire : mais ce que je ſçai, c'eſt qu'un homme de ma profeſſion & de ma naiſſance ſeroit un Hiſtorien digne de lui. Il me connoît aſſez ; il ſçait bien que je lui ſuis néceſſaire, & ce n'eſt pas par oubli qu'il ne me fait pas revenir. Les quatre vers qu'on a faits pour lui, ne ſont pas mauvais. cependant il ya une faute dans le premier, *Ce Théatre eſt trop peu pour un ſi grand Héros.* Il faut dire: *Ce Théatre eſt trop petit.* J'ai le compliment de Monſieur de Condom à l'Academie. Il eſt beau, cela me ſur-

prend pas, il ne fait rien qui ne ſoit de cette nature. J'ai oüi dire tant de bien du Pere Rapin, & je l'eſtime d'ailleurs ſi fort ſur ſes ouvrages, que j'ai fort envie d'être ſon ami. J'ai vû la *Comparaiſon de Ciceron & de Demoſthene*, j'aurai bien-tôt celle *d'Ariſtote & de Platon*. Adieu, Mademoiſelle, croyez bien toûjours que je ſuis à vous de tout mon cœur, &c.

CCXXX. LETTRE.

De la Comteſſe de la R. au Comte de Buſſy.

A... ce 6. Juin 1671.

VOus ne me perdrez jamais, Monſieur; & ſi toutes vos amies vous aiment auſſi conſtamment que moi, vous les garderez toute vôtre vie. Une perſonne comme vous n'a rien à craindre; & ce ne peut être que la mauvaiſe opinion que vous avez des autres, qui vous donne lieu d'apprehender: car ceux qui vous quitteroient, y perdroient beaucoup plus que vous. Cependant je vous ſuis trés-obligée d'avoir cherché à m'excuſer, & encore plus, d'avoir craint pour moi. j'en tire une conſéquence qui me plaît fort, & je vous

rends mille graces de cette ſenſibilité : elle eſt ſelon mon cœur au dernier point;& il n'y a rien que je haïſſe davantage que les amis tiedes & tranquilles. Jugez donc combien j'aime ceux qui leur ſont oppoſez; que cela ſoit bon ou mauvais, comme je le trouve en moi, & que je crains facilement, j'aime à voir les mêmes choſes dans les autres.Cependant, Monſieur, j'avouë de bonne foi que quand vous n'auriez pas une qualité qui m'eſt ſi agréable, je devrois vous le pardonner. Je vous le dirai toûjours ; vous ne devez pas être ſi inquiet qu'un autre,ou bien vous ne vous voyez pas des yeux dont les autres vous voyent : & la crainte de ne pas conſerver vos amis, eſt en vous une œuvre de ſurérogation.J'avouë que l'excuſe dont je me ſervois, n'étoit pas des meilleures ; mais que voulez-vous ? j'avois été pareſſeuſe, j'avois tort, & je ne ſçavois que dire ; je dis cela à tout hazard : je n'y retourne rai plus. Au reſte,je trouve la lettre que vous avez écrite au Roi la plus belle du monde. Je vous ſuis trés-obligée de me l'avoir fait voir. Je ſuis aſſurée que ſi vos ennemis empêchent qu'il ne vous aime,ils ne ſçauroient empêcher qu'il ne vous eſtime. Je croirois aſſez vôtre retour ſi nous avions

la guerre. Dieu veuille vous donner le bonheur que vous méritez. Ce ne ſera jamais ſi-tôt que je le deſire. Je vous demande, & à toute vôtre belle famille, la continuation des vos bonnes graces. Je vous ſuis plus acquiſe que vous ne ſçauriez l'imaginer.

CCXXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de la R...

A Chaſeu, ce 19. Juillet 1671.

MON Dieu, Madame, que je ſuis content de vôtre lettre ! Elle me paroît venir de la meilleure amie du monde. D'ailleurs vous m'y témoignez une eſtime qui me plaît extrémement ; mais de peur de la perdre, je ne prendrai pas le parti de la modeſtie, & de faire les honneurs de mon mérite: au contraire j'ai envie de vous dire que vous ne connoiſſez pas encore tous ce que je veux : & il eſt certain, Madame, que ſi la tendreſſe eſt une qualité conſiderable dans les bons amis, vous ne ſçauriez jamais aſſez m'eſtimer. Toute vôtre lettre me plaît fort : mais il y a entre autres un endroit de ſin-

cerité qui me ravit quand vous dites : *J'avoue que l'excuſe dont je me ſervis, n'étoit pas des meilleures ; mais que voulez-vous ? J'avois été pareſſeuſe, j'avois tort, & ſi je ne ſçavois que dire, je dis cela à tout hazard, je n'y retournerai plus.* On ne parle pas ainſi, Madame, qu'on n'ait le cœur bien fait; & il y a mille fois plus d'eſprit à cela, qu'à dire une méchante raiſon qu'on doit bien croire qui ne ſera pas reçuë par des gens qui ne ſont pas bêtes. Ce qui fait dire ces méchantes raiſons, c'eſt une ſotte gloire qui perſuade qu'il eſt bien honteux d'avouer qu'on a failli.

CCXXXII. LETTRE

De l'Abbé de C.. au Comte de de Buſſy.

A Dijon, ce 20. Juillet 1671.

JE ne penſois pas, Monſieur, que ce fût à moi à vous attaquer. L'entrepriſe eſt un peu délicate, & je m'engage dans une affaire dont j'aurai peine à me bien tirer, J'avois eſperé juſqu'ici que vous me porteriez les premiers coups, & qu'en ne faiſant que parer & me battre en retraite, j'apprendrois vôtre maniére de batailler :

mais l'impatience d'avoir de vos nouvelles me fait aller au devant du péril, & je ſuis réſolu à tout, pourvû que par mes petits ſoins je lie un commerce auſſi agréable que le vôtre.

Au reſte, Monſieur, je voudrois bien vous demander à quoi vous ſongez. Vous pouvez écrire à Madame B***, & vous ne le faites pas ; elle vous feroit réponſe, vous verriez de ſon écriture, & vous négligez cela. Ainſi va le monde, les uns mépriſent ce que les autres adorent ; mais peut-être n'êtes vous pas ſi mépriſant que je penſe : cela ſeroit plaiſant ſi je n'étois qu'un facteur de cérémonie, & qu'on ne ſe ſervît de moi que pour les bagatelles. Je vous demande pardon, Monſieur, tout eſt ſuſpect d'un homme fait comme vous.

CCXXXIII LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé de C....

A Chaſeu, ce 18. Juillet 1671.

NOUS nous ſommes donné un coup fourré vous & moi. Je croi que les lettres que nous nous ſommes écrites ſont datées du même jour. Ainſi quand vous

ne

ne vous preſſeriez pas de me faire réponſe, je n'aurois pas ſujet de m'en plaindre; mais pour Madame B*** je ne ſçai à quoi elle ſonge, aſſurément elle a tort. Je vous prie de lui dire cela de ma part; car de la vôtre il ne vous appartient pas de la blâmer, ni de lui tenir de rudes propos. Adieu, aimez-moi toûjours, & m'écrivez, & dites à vôtre amie qu'elle faſſe l'un ou l'autre, je lui donne le choix des armes, &c.

CCXXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de C.. au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 30. Juillet 1671.

QU'elle m'aime ou qu'elle m'écrive (diſoit un jour un Chevalier parlant d'une beauté adorable), mais n'en déplaiſe à ce chevalier, l'alternative eſt injurieuſe, & il ne mérite pas qu'on l'aime, puiſqu'en demandant beaucoup, il ſe contente de ſi peu. Adieu Monſieur, j'étois en train de vous écrire une grande lettre, mais on me vient querir, & je vous quitte avec joye, &c.

CCXXXV. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Juillet 1671.

IL eſt vrai, Monſieur, que Madame de Sc*** m'ayant fait voir de vos lettres, je fus ſi fort touché de vôtre maniére d'écrire, & je conçus tant d'eſtime pour vous, que je la priai de vous envoyer un livre, que j'avois fait ſur l'éloquence, pour mériter quelque part en vos bonnes graces & avoir commerce avec vous. Je vous avoue néanmoins que je ne ſuis pas aſſez vain pour rechercher ce commerce purement parce qu'il m'eſt glorieux & qu'il eſt éclatant, mais parce que j'ai crû qu'il me pouvoit être utile. J'ai aſſez de connoiſſance de l'Antiquité pour voir, Monſieur, que vôtre maniére d'écrire eſt la vraye, & que vous êtes le ſeul qui ayez trouvé l'art d'écrire ſimplement ſans paroître bas, & d'être naturel ſans être plat. Ce talent eſt ſi rare, que c'eſt ce qui m'a donné tant d'eſtime pour vous, & tant de paſſion d'être de vos amis. S'il eſt vrai, comme vous dites, que vous ayez le cœur encore mieux fait que l'eſprit, vous n'aurez pas de peine

à m'accorder la grace que je vous demande, de prendre la peine de lire le livre que je vous envoye, & d'y mettre vos remarques pour ajoûter ou diminuer ce que vous trouverez à propos. Je dois faire imprimer un recueil de trois comparaiſons des ſix premiers Sçavans de l'Antiquité, de Platon & d'Ariſtote, de Demoſthene & de Ciceron, d'Homere & de Virgile, pour faire dans un même volume une Philoſophie, une Rhéthorique, & une Poëtique hiſtorique; & dans l'idée du livre que je vous ai envoyé qui me paroît le plus foible des trois, un rayon de vôtre eſprit que vous laiſſerez écouler ſur ce livre, le raccommodera & le corrigera. C'eſt la grace que je vous demande, & vous ne ſerez pas fâché d'obliger une perſonne qui a déja tant de diſpoſition à vous honorer, qui vous eſtime ſi fort & qui peut apprendre aux autres de qu'elle maniere on doit vous eſtimer. Excuſez, Monſieur, ſi je vous écris ſans façon. Je prens volontiers ce parti, pour ne me pas meprendre aux façons qu'il faut faire aux perſonnes de vôtre qualité. Je ſuis avec un reſpect ſans égal, &c.

CCXXXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R...

A Buſſy, ce 18. Août 1671.

LEs honnêtetez que Madame de Sc... me fit de vôtre part, mon R. Pere, me toucherent fort; mais vôtre lettre vient d'achever de me gagner. Quoique je voye bien en gros que vous me flattez, vous le faites ſi délicatement que vous me perſuadez quaſi que vous dites vrai; & quelque injuſte que ſoit l'eſtime qu'on a de nous, vous ſçavez, mon R. Pere, que nous ne laiſſons pas d'en ſçavoir le meilleur gré du monde. Vous voulez être de mes amis, dites-vous; & moi j'en meurs d'envie. Vous me mandez que c'eſt parce que vous croyez que je vous ſerai utile, je le ſouhaiterois extrémement, & j'eſſayerai même de vous être agréable. Vous me demandez mon ſentiment ſur vôtre livre *de la comparaiſon de Ciceron & de Demoſthene*, je vous declare qu'il m'a charmé. Je n'ai jamais rien vû de ſi net, ni de ſi bien prouvé, des façons de parler ſi naturelles, ni une juſteſſe ſi finement cachée; tout ce qui

m'en déplaît, c'eſt qu'il ſoit imprimé ; je voudrois que les ſeules perſonnes capables d'en connoître les beautez l'euſſent en manuſcrit ; car enfin quand je ſonge que mille ſottes gens peuvent le lire ſans ſçavoir ce qu'il vaut, cela me donne du chagrin. Vous me mandez que je ne ſerai pas fâché d'obliger en vous une perſonne qui a déja tant d'eſtime pour moi, & qui peut apprendre aux autres de quelle maniere on me doit eſtimer ; je vous aſſure, mon R. Pere, que pour vous & pour qui que ce ſoit de qui vous m'attiriez l'eſtime & l'amitié, je ſerai le plus ſenſible & le plus reconnoiſſant homme du monde. Dites vous bien cela, je vous prie, & dites-le bien aux autres.

CCXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de C...

A Chaſeu, ce 1. Août 1671.

JE ſuis bien-aiſe que vôtre amie & vous, ayez trouvé plaiſant le conte que je lui ai envoyé ; vous croyez bien que je ne ſuis pas fâché de le faire. Je vous avoue que s'il n'y devoit avoir qu'une femme au

monde qui fût ridicule, j'aimerois mieux que ce fût Madame de la B** qu'une autre. Je la haïs quand je ſonge à elle; mais à moins qu'on ne m'en parle, je n'y ſonge jamais. Je ne comprens pas que vous croyez que j'aye lû la lettre de Madame B*** avant la vôtre; car ſans toucher à l'eſprit ſur lequel je ne décide point, la lettre d'une belle Dame amie, eſt un meilleur morceau que celle d'un ami, & l'on le doit garder pour la bonne bouche: c'eſt auſſi ce que j'ai fait, & en pareille rencontre vous vous y devez toûjours attendre. Si vous aviez reglé vos demandes ſur la droite raiſon, comme j'ai réglé les miennes, je ne doute pas que vous ne fuſſiez content; mais vous êtes aſſurément un petit téméraire qui portez vos deſirs au-deſſus des forces humaines. Entre nous autres Latins,

Non eſt mortale quod optas.

Le Chevalier qui a demandé qu'une belle Dame l'aimât, ou qu'elle lui écrivît, ne tient pas cela égal; mais quand il voit que cette beauté eſt fort difficile à ſe réſoudre de lui écrire, il croit qu'elle ne le ſeroit pas plus de ſe réſoudre à l'aimer; & dans cette penſée il lui donne le choix, ſçachant pourtant bien en ſon cœur ce qui lui plai-

roit davantage. Mais vous vous plaignez qu'on ne vous écrit point; vous qu'on vient querir tous les jours pour vous promener. Vous avez le ſolide, & je n'ai que la bagatelle ; car il n'y a pas de comparaiſon entre une promenade & une lettre comme celle qu'on m'écrit.

CCXXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame B...

A Chaſeu, ce 1. Août 1671.

QUE j'ai de plaiſirs à la fois, Madame ! Vous vous portez bien, & vous m'écrivez que c'eſt moi ſeul qui ſuis la cauſe que vous n'êtes plus malade. Après vous avoir remiſe en ſanté, il ne me reſte plus qu'à vous réjoüir; c'eſt-là l'affaire. Je vous aſſure que ſi j'avois un ſecret pour cela, je ne vous le cacherois pas, & que vous êtes la Dame du monde que j'aimerois le plus à faire rire & à réjoüir, même ſans cela. Je ſuis très-content de vôtre lettre, & je trouve les gens de fort bon goût qui diſent que vous écrivez le mieux du monde. Ne vous offenſez pas de ce que je parois vouloir dire que vous avez écrit

à beaucoup de gens : c'eſt une maniere de parler ; & je ne ſçai que d'une ſeule perſonne, que vous écrivez ſi bien. Je ſuis plus croyable qu'elle en cette rencontre, car juſqu'ici je croi voir plus clair qu'elle ſur vôtre ſujet. Je devrois avoir honte de vous le dire, Madame, & je trouve qu'il n'y a pas de quoi me vanter ; mais je ſuis ſincere, & quand les choſes ſeront autrement, je vous le dirai avec la même ſincerité. Je ſerai bien-aiſe de voir la *Berenice* de Racine ; & s'il ne faut, comme vous dites, qu'être en goût de tendreſſe pour l'eſtimer, je ne deſeſpere pas d'en faire le cas qu'elle mérite. Je ſuis né tendre, & je n'irai pas fort loin, pour revenir là deſſus à mon naturel.

CCXXXIX. LETTRE.

De l'Abbé de C... au Comte de Buſſy.

A Villeneuve ce 9. Août 1671.

ENFIN, Monſieur, je vous écris de la Villeneuve. J'ai fait aujourd'hui dix grandes lieues, & malgré tous vos raiſonnemens, je ſuis parti, & me voici gaillard. Le *gaillard* eſt de trop j'en conviens; auſſi bien

ſi bien ne me croyez-vous pas, ou ſi vous me croyez, vous ne m'en eſtimez pas d'avantage. J'ai donné vôtre adreſſe à vôtre amie. Quand on a tâté de vous, on ne s'en peut paſſer.

* *Pour moi je vais finir mes peines ;*
Je ſuis le maître de mon ſort ;
Et par un glorieux effort,
Je viens de briſer mes chaînes.
Amour, qui commandoit chez moi,
Me cede enfin la victoire,
Et la raiſon & la gloire
Sont les ſeules beautez dont je prendrai la loi.

Cela eſt beau à dire, la morale eſt de ſaiſon: *Mais quand d'un bel objet l'éclat victorieux,*
Nous a fait reſſentir le pouvoir de ſes yeux,
il eſt bien difficile de s'en défendre, & l'on n'en peut venir à bout qu'en s'éloignant comme je vais faire. Adieu, Monſieur, en voici trop pour une hôtellerie, je n'y ſerois ma foi pas, ſi vous aviez été à Buſſy, &c.

* Ces vers furent envoyez dans cette lettre, écrits de ſuite comme de la proſe.

CCXL. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé de C..

A Buſſy, ce 13. Août 1671.

JE ne croi pas que vous ſoyez ſi bien guéri que vous le dites, Monſieur. Mais peut-être vous flattez-vous, peut-être auſſi me voulez-vous tromper, & je ne vous en ſçai pas plus mauvais gré : car je ſçai que tous les amis ne ſont pas toûjours les confidens : quelquefois on n'en veut point : quelquefois on en veut d'autres que nous. Pour moi, je ſuis fort aiſe de n'être pas chargé de pareille confidence pour une telle maîtreſſe que celle dont il eſt queſtion. Quoique je ne ſente juſqu'ici rien que de l'amitie pour elle, je ne répons pas de l'avenir, & je ne veux point avoir les mains liées. Au reſte, ſi vous me cachez la vérité, on ne le peut pas faire plus agréablement que vous le faites. Mais pourquoi m'écrivez-vous des vers comme de la proſe ? Non ſeulement vous vous expoſez à perdre l'honneur de faire de jolis vers : mais vous courez encore hazard de vous charger de la honte d'avoir fait

de méchante proſe, comme vous ſçavez qu'eſt toûjours la proſe rimée. Une des choſes qui faillitàme faire croire que vous étiez guéri, c'eſt de voir le papier de vôtre lettre. J'ai crû qu'un amant comme vous, auroit d'autre papier que celui-là, & que vous n'auriez pas ſongé, pour me mieux tromper, à m'écrire ſur du papier dont on fait les cornets à mettre des épices. Mais après tout, je voudrois bien que vous euſſiez trouvé vôtre compte en ce pays-ci, c'eſt-à-dire, le compte de vôtre cœur. Cela vous y auroit ramené plus ſouvent que vous n'y viendrez pour vos ſeules affaires domeſtiques: car on ne touche pas de cent lieuës ſa maîtreſſe, comme on touche ſon revenu. Adieu.

CCXLI. LETTRE

De Madame de B... au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 5. Août 1671.

TENEZ, Monſieur, voilà la *Berenice* de Racine que je vous ai promiſe. Je vous défie, tout revolté que vous puiſſiez être contre l'amour, de la lire ſans émotion, & quelque entêté que vous ſoyez

la gloire, de ne vouloir pas un mal enragé à Titus, de la préferer à une ſi aimable maîtreſſe. Les Dames après cela, n'ont qu'à être de bonne foi pour les Meſſieurs, & qu'à les bien aſſurer de leur cœur; vous voyez ce qu'il en coûte: encore ſont-elles la plûpart aſſez ſottes, pour n'avoir pas de regret à leurs peines. Mais ne ſeroit-on pas trop heureux de pouvoir ſe contenter des tiedes plaiſirs de la bonne amitié? Dites-moi ce que vous en penſez, Monſieur, ce peut être le ſujet d'une lettre. Nôtre ami l'Abbé de C**eſt enfin à Paris. Vous ne ſçavez peut-être plus par où m'écrire, en perdant un correſpondant auſſi ſoigneux qu'il étoit; & comme je ne prétens pas que nôtre commerce en demeure là, je lui ai demandé vôtre adreſſe, & voici la mienne. Je ne vous dis pas que vous me ferez un trés grand plaiſir de vous en ſervir ſouvent; vous me croyez d'aſſez bon goût, pour que vous n'en doutiez pas. Je vous prie ſeulement que la pauvreté de mes lettres ne vous rebute point.

CCXLII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de B...

A Buſſy, ce 13. Août 1671.

JE ne fais que de recevoir vôtre lettre, Madame, avec *Berenice*; je viens de la lire. Vous m'aviez préparé à tant de tendreſſe, que je n'en ai pas tant trouvé. Du tems que je me mêlois d'en avoir, il me ſouvient que j'euſſe donné là-deſſus le reſte à Berenice. Cependant il me paroît que Titus ne l'aime pas tant qu'il dit, puiſqu'il ne fait aucuns efforts à l'égard du Senat & du Peuple Romain. Il ſe laiſſe aller d'abord aux remontrances de Paulin, qui le voyant ébranlé, lui amene le Peuple & le Senat pour l'engager, au lieu que s'il eut parlé ferme à Paulin, il auroit trouvé tout le monde ſoûmis à ſes volontez. Voilà comment j'en aurois uſé, Madame, & ainſi j'aurois accordé la gloire avec l'amour. Pour Berenice, ſi j'avois été à ſa place; j'aurois fait ce qu'elle fit, c'eſt-à-dire, que je ſerois parti de Rome la rage dans le cœur contre Titus, mais ſans qu'Antiochus en valut mieux. Les gens qui n'ont

point passé par-là, croyant qu'il n'est rien en pareille rencontre de si naturel & de si aisé, que de chercher à se remplir le cœur de quelque autre passion. Pour moi, j'ay éprouvé que la chose n'est pas possible, & qu'on est tellement rebuté de l'infidelité, de l'inconstance & de l'ingratitude, que l'on préfere les tiedes plaisirs de la bonne amitié à tout le reste. Je ne voudrois pas assurer que cela durât toûjours; mais enfin il y a un tems où cela dure. Je suis à présent en cet état : si j'en sors jamais, Madame, je vous promets de vous le dire aussi sincerement que ceci. Ne doutez pas que je ne me serve fort souvent de vôtre adresse, j'ai un fort grand plaisir de recevoir de vos nouvelles. J'ai beaucoup d'amies qui n'écrivent pas si bien que vous, mais je n'en ai point qui écrive mieux. Ce n'est pas sur le témoignage de qui vous sçavez, que j'estime vos lettres; sans vanité je m'y connois aussi-bien que lui.

CCXLIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11. Août 1671.

J'Ai été bien long-tems ſans vous écrire, Monſieur. J'ai été à la campagne, où je n'ai ſongé qu'à endormir mon eſprit; ainſi je n'avois garde de penſer à vous; car je me connois, & je ſçai que rien ne me l'éveille tant. Il me ſemble que je n'écris pas aſſez bien pour écrire par article, neanmoins je m'en vais eſſayer de ſuivre vôtre conſeil. Vous me faites injuſtice de ne me paſſer que ſix mois de véritable douleur de la mort de feu Monſieur de Sc**. J'en ai encore, je vous le jure; & comme je ne fais rien de cette liberté que vous dites qui conſole d'avoir perdu un mari, & que je n'en veux rien faire, vous voyez bien que j'ai perdu une grande douceur en ſon amitié. Je ne ſçai plus que faire de mon cœur, je n'ai point trouvé de véritable ami depuis ſa mort; cependant je vous avouë que c'eſt la ſeule roſe ſans épines qu'il y ait en ce monde que l'amitié. Je croi que vous ne connoiſſez point cela,

vous autres; car j'ai oüi dire que ceux qui ont eu de l'attachement pour le frere, n'en ont jamais eu pour la ſœur.

Je ſuis fort aiſe que vous ſoyez en ſanté, en joye, & même en beauté; car à la deſcription que vous me faites de vous, je juge que la choſe eſt ainſi. Pour moi il y a long-temps que je me ſuis donné le même avis que vous me donnez de vivre avec le moins de chagrin qu'il me ſera poſſible: & dans la vérité pour être malheureuſe quant au bien & à la fortune, j'ai reglé mon rien d'une maniére qui fait que ma pauvreté ne paroît à perſonne, & je me paſſe aſſez doucement de tout ce que je n'ai pas. Il n'y a que la diſette d'amis qui m'eſt inſuportable; car j'avois toutes les qualitez propres à être une amie du premier ordre; cependant tout cela ne me ſert de rien, & je ne ſçai qui aimer. Il y a quantité d'une certaine ſorte d'amis agréables qui amuſent, mais ils n'ont que l'écorce: pour peu qu'on approfondiſſe, on n'y trouveroit pas ſon compte; ainſi il faut s'accoûtumer à ne vivre qu'en ſocieté, car pour en amitié cela eſt preſque impoſſible, & je vous aſſure qu'à force de ne trouver que des riens qui vaillent en ſon chemin, on devient rien qui vaille ſoi-même,

car le moyen de faire toûjours bien à qui nous fait toûjours mal. J'eſtime fort Monſieur l'Evêque d'A**; je ne l'ai vû que deux fois chez Mademoiſelle de V** il y a quatre ans; il ſçait fort bien ſervir ſes amis, il eſt fort agréable en converſation. Voilà à mon avis deux grandes parties; car l'une montre la bonté du cœur, & l'autre la bonté de l'eſprit. Je n'ai jamais lû les Mémoires de Baſſompierre; mais avant que de m'y embarquer, comme vous me le conſelliez, je vous prie de me dire bien éxactement le jugement que vous en faites, car je m'en fierai bien à vous Adieu, Monſieur, je vous défie de trouver perſonne qui ſoit plus vôtre ſervante que moi, ni qui connoiſſe mieux ce que vous valez.

CCXLIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 16. Août 1671.

QUELQUE plaiſir que me donnent vos lettres, Madame, je ſuis bien-aiſe d'avoir été quelque temps ſans en recevoir, puiſque vous avez été à la campa-

gne, & que cela vous aura assurément donné un grand fonds de santé, qui à mon avis, est le premier bien du monde Je ne sçai où vous allez prendre qu'il faille bien écrire pour écrire par articles, au contraire cela embellit les méchantes lettres. Vous avez oublié de m'envoyer la réponse du Pere Rapin. Il est donc incommodé, puisqu'il est à Bourbon ; j'en suis un peu allarmé, car mon amitié suit de bien près mon estime. Envoyez-moi sa lettre, & je vous envoyerai mes remarques. Je vous prie que personne ne les voye que vous & lui, je dis personne sans exception. C'est assez qu'il sçache que j'ai trouvé quelque petite chose à retoucher dans son livre, sans qu'il apprenne que d'autres qui l'aiment moins que nous ne l'aimons, le sçachent aussi. Vous ne sçavez que faire de vôtre cœur, dires-vous : nôtre ami le Duc de St. A**& moi n'en avons-nous pas une bonne partie, & vos autres amis n'ont-ils pas le reste : car vous sçavez que le cœur se partage en amitié ? Au reste, Madame, n'apprehendez pas que nous autres galants n'aimions pas fort nos amis. Il est certain que dans le tems de nos passions nous sommes des ingrats pour tous autres que pour nos maîtresses, & que ce qui pa-

roit amitié en nous, n'en eſt que l'image; mais quand nous avons repris nôtre cœur, ou que par exemple, quelque infidele nous l'a rendu malgré nous; heureuſe eſt l'amie qui tombe ſous nôtre main en cette rencontre, car nous lui donnons une bonne partie de ce cœur, qui joint à la tendreſſe mille agrémens que les autres n'ont pas. Je vous aime mieux de ce que vous aimez la vie, & je vous eſtime davantage de ce que vôtre mauvaiſe fortune ne vous en dégoute point. Mais je n'approuve pas le grand chagrin que vous témoignez contre la rareté des véritables amis : il y en a peu, mais il y en a, & vous en avez quand ce ne ſeroit que Monſieur de Saint-Aignan & moi. Il n'eſt pas que vous n'en ayez encore d'autres que je ne connois point : & cela étant, Madame, n'êtes-vous pas une ingrate de dire que vous ne ſçavez qui aimer ? Pour moi, je n'en ſuis pas trop embarraſſé. Je retire mon amitié auſſi-tôt que je connois qu'on n'y répond pas. Je marche de même pas que mes amis, & comme dit le Maréchal de Grammont, j'ai toûjours la balance à la main pour peſer ce qu'on me donne d'amitié, afin d'en rendre autant. Monſieur d'Autun eſt à Paris. Je conviens de toutes

les bonnes choſes que vous en dites. Il eſt de mes bons amis,& je viens de lui écrire ſur la mort de Monſieur de Guiſe. Je n'ai point vû de Mémoires plus agréables ni mieux écrits que ceux du Maréchal de Baſſompierre. Je ne ſçai ſi l'idée que j'ai de lui ne me prévient pas en leur faveur. C'étoit un homme de grande qualité, beau, bien fait, quoique d'une taille un peu épaiſſe. Il avoit bien de l'eſprit & d'un caractére fort galant. Il avoit du courage, de l'ambition, & l'ame d'un grand Roi. Encore qu'il ſe loüe fort ſouvent, il ne ment pas. Mais j'euſſe voulu qu'il nous eut apporté les ordres du Roi, les lettres particuliéres de Sa Majeſté, celles des Miniſtres & des Généraux d'armée,& même celles des maîtreſſes avec ſes réponſes. Car comme l'Hiſtoire n'eſt que le portrait des gens dont on parle, rien ne fait mieux connoître leur caractére que leurs lettres; outre que le Maréchal eût mieux établi les choſes qu'il nous a dites. Et il ne faut pas que pour l'excuſer, on diſe qu'ayant écrit de mémoire ſa vie, il ne pouvoit ſe ſouvenir de tous ces ordres, & des toutes les lettres dont je viens de parler; car il eſt certain qu'on les garde d'ordinaire pour ſa famille. Mais pour ce qu'il dit qu'il

a écrit ſa vie de mémoire, cela ne peut pas être. Le moyen de s'imaginer que l'on puiſſe écrire par le ſeul reſſouvenir, les choſes qu'on a faites & dites jour par jour trente ans auparavant. Ainſi le Maréchal en voulant faire eſtimer ſa memoire, fait mépriſer ſon jugement. Il nous a dit encore des bagatelles inutiles ; à moins que de nous en dire un plus grand détail, que de dire, qu'un tel jour il eût une bonne fortune : qu'un autre, il s'embarqua avec une Dame blonde : qu'un autre, il donna à dîner ; ſans nous dire ni les Dames, ni les Meſſieurs, ni les avantures, ni ce qui ſe paſſa d'agréable à ces repas qui ſont des choſes dont le lecteur peut avoir de la curioſité. Cela marque un eſprit un peu trop rempli de vanité, & de l'amour de ſes actions. Mais avec tout celà les beautez de ſes Mémoires ſont trés grandes, & les défauts ſont trés-petits. S'il s'étoit donné la peine de les relire avec un de ſes amis, il auroit ôté les bagatelles ; ou il les auroit rendues curieuſes par les particularitez qu'il en auroit dites, comme celle de ſa Lingere. Quoique cette bonne fortune ne lui faſſe pas grand honneur, l'avanture en eſt ſi extraordinaire, qu'on eſt bien-aiſe de la ſçavoir. Enfin c'eſt un malheur au

C. D. R. & une tache à ſa vie, que d'avoir perſecuté un auſſi galant homme que le Maréchal de Baſſompierre, & l'on ne peut aimer celui-ci comme il eſt impoſſible de s'en défendre, ſans haïr l'autre. Je connus ce Maréchal durant ma premiére priſon à la Baſtille où il étoit encore, & il prit beaucoup d'amitié pour moi. Adieu, Madame, je ne vous aimerois pas comme je fais, ſi je ne ſçavois pas que vous m'aimez de même. Mais quand vous ne me témoigneriez pas toute l'eſtime pour moi que vous me faites paroître, je ne laiſſerois pas de vous eſtimer infiniment.

CCXLV. LETTRE

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 10. Août 1671.

CE n'eſt pas une affaire pour vous que d'entreprendre de réjoüir : vous n'avez qu'à parler, vous n'avez qu'à écrire, vous êtes ſeur de l'effet. Vous ne vous en tenez pas ſeulement à donner de la joye : non, Monſieur, jamais perſonne comme vous, n'a eu le don de ſe faire admirer en faiſant rire. Eſt-il vrai que vous êtes con-

tent de ma lettre ? Mais je ne veux point vous preſſer là deſſus, vous ſeriez peut-être ſincere : je m'en tiens donc à vôtre prémier mot, An reſte, je voudrois bien vous demander, pourquoi vous ne croyez pas que la perſonne qui avoir dit que j'écrivois ſi bien, ne voye pas auſſi clair que vous ſur mon ſujet : Il me ſemble que ce que vous penſez là-deſſus eſt bien méchant. Il ne vous pardonneroit pas s'il le ſçavoit : il craint ſur tout la pénétration. Je ne ſçai ſi je ne vous ai point trop préparé à la tendreſſe, en vous parlant de Berenice. Il eſt peu de choſes qu'on puiſſe beaucoup vanter ſans en diminuer le prix. Avec l'eſprit que vous avez, & la tendreſſe naturelle dont vous vous parez, vous irez aſſurément plus loin que Racine. Je conviens que ce que j'ai dit ſur Madame de*** eſt plus plaiſant que juſte. Mais qui peut, Monſieur, dire comme vous juſtement ce qu'il faut : Je vous croi ſur vôtre parole, ne m'envoyez point l'original de la relation. Je vous demande pardon d'avoir ſoupçonné que vous y aviez ajoûté ce que j'y trouve de meilleur. C'eſt un outrage que je n'aurois pas fait à Monſieur de*** ſi le conte m'étoit venu de ſa part. J'avois déja vû les Stances que vous m'avez en-

voyées, je ne laiſſe pas de vous être très-obligée du ſoin que vous prenez de me divertir ; on ne perd rien avec moi. On ſe trompe quelquefois de ne vouloir pas croire les gens, & vous le voyez bien, puiſque l'Abbé de C** eſt parti contre vôtre opinion ; je lui ferai tenir toutes vos lettres. Je ſerois très-fâchée que vous vous ſerviſſiez d'une autre voye que de la mienne. J'y perdrois les plus jolies choſes du monde.

CCXLVI. LETTRE

De Madame de B... au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 16. Août 1671.

JE vous ai écrit deux fois par Autun, Monſieur, & ſi vous avez reçû mes lettres, j'ai ſujet de croire par le peu de ſoin que vous prenez d'y répondre, qu'elles ne vous font pas tout le plaiſir que vous dites, ou que vous me traitez en amie qu'on néglige, & qu'on ne veut pas conſerver ; mais je ne veux point vous condamner ſans vous entendre. J'ai fait tenir vos deux lettres à nôtre ami. Je conſens de tout mon cœur à être érigée en vôtre correſpondante ;

te ; ne me faites donc point d'excuſe là-deſſus. Je compte pour trop le plaiſir que j'ai de voir les lettres qui me paſſent par les mains pour y trouver de la peine ? & après l'aveu que vous fait nôtre ami, je puis ſans être offenſée recevoir tout ce que vous lui direz où j'ai quelque interêt ; car à quoi bon faire ſemblant de ne pas entendre que c'eſt de moi dont il eſt queſtion ? Ce ſeroit une méchante fineſſe. Vôtre cœur n'eſt pas auſſi indifferent que je le croyois, puiſqu'il vous ſouvient encore que vous auriez pû donner le reſte à Berenice en fait de tendreſſe, & il faut l'avoir pouſſée bien loin, pour trouver qu'on en auroit plus qu'elle : je vous en louë & révere ; il ne faut pas aimer à demi quand on s'en mêle. Tout ce que vous dites, Monſieur, ſur l'état où ſe trouve un pauvre cœur abandonné, eſt ſi bien dit & ſi juſte, qu'il n'y a perſonne qui ne ſente que cela doit être ainſi, pour peu qu'on ait l'ame honnête ? & je trouve ſi vilain de chercher à ſe remplir le cœur d'une autre paſſion, que je ne puis ſouffrir les gens qui en ſont capables. Toutes les Dames parlent ainſi en pareil cas ; mais elles ne ſont pas toutes ſi ſinceres que moi. Je croi, tout Philoſophe que vous ſoyez, que vous avez quel-

quefois des heures que vous donnez à la bagatelle & aux petites nouvelles du monde. Il eſt même quelquefois aſſez bon de ſe détourner l'eſprit de ſes fortes & grandes applications. Je vous envoye pour cela deux lettres que je viens de recevoir, qui vous réjoüiront peut-être. Je trouve celle de ce jeune Marquis aſſez galante. Dites moi ce que vous penſeriez de la négociation d'un tel ambaſſadeur, & ſi les affaires du maître ſeroient en ſeureté. Je ne voudrois pas que ce que je vous écris, ni ce que je vous envoye, fût ſçû. Je vous croi de mes amis autant & plus même que bien des gens qui me l'ont perſuadé par de grands ſoins & par une longue connoiſſance : & je vous aſſure qu'il y a peu de choſes dont je ne vous fiſſe confidence volontiers. Il faut du ſecret & du myſtere en amitié, auſſi bien qu'en amour. L'autre lettre que je vous envoye eſt d'un homme qui a la folie d'écrire. Monſieur le Duc... lui a fait faire des remarques très-ſérieuſes ſur le plus méchant livre du monde: il s'eſt échauffé là-deſſus comme ſur une choſe qui en vaudroit la peine. Pour peu que vous euſſiez de temps de reſte, vous devriez lui faire une réponſe comme de moi ſur la lettre qu'il m'écrit, & je la lui en-

voyerois avec la mienne : il vous donneroit du plaiſir par ſes folies. Ne craignez pas que je vous mêle dans tout cela ; cette imagination ne m'eſt venuë que pour chercher quelques heures de divertiſſement & je ne vous le propoſe qu'en tant que vous en trouviez. Adieu, Monſieur.

LETTRE DE L'ABBE' B*** A MADAME B***

MADAME, je prens la liberté de vous adreſſer une lettre pour Monſieur de Boivan où j'ai fait quelques petites remarques ſur le beau livre que depuis peu il a donné au public. Je ſuis bien-aiſe que ma lettre paſſe par vos mains avant que d'aller juſqu'à lui ; afin, Madame, que vous voyiez ſi les corrections que j'ai faites ſont judicieuſes : car enfin je croi que ſans vôtre approbation on n'eſt jamais aſſuré d'avoir réuſſi ; mais que quand un ouvrage eſt aſſez heureux pour vous plaire, un Auteur peut être en repos de ſa réputation, & joüir de ſa gloire avec une pleine & entiére tranquillité. Permettez-moi, Madame, de louer ici vôtre bon goût. Si je m'en croyois ; je loüerois même quelque choſe de plus ; vous avez en vôtre perſonne plus d'un endroit qui mérite des

louanges, & quelles louanges ne vous donnent point tous ceux qui reviennent de Bourgogne depuis les plus petits juſqu'aux plus grands ? Vous avez le ſecret de charmer tout le monde, & je ne ſçai même ſi vôtre réputation ſeule n'eſt point capable de lui attirer des adorateurs.

Mille gens deſſous vôtre empire,
Me veulent à les ſuivre engager chaque jour.
*L'Abbé d'A** pourroit vous dire,*
Que j'ai tort de faire l'amour;
Il eſt vrai, j'ai méchante mine,
Je ſouffre mille vilains maux,
Mais par mon art de Medecine,
Je corrige tous ces défauts.

Et ſans vanité, Madame, je pourrois vous dire qu'il y a des endroits en ma perſonne aſſez aimables pour faire paſſer par deſſus mes incommoditez. Je ſçaurai au moins chanter vôtre gloire, & je diſputerai à Horace, Petrarque & Malherbe, la gloire d'immortaliſer ce que j'aime.

La nature ſouvent partage ſes tréſors.
Mais quand elle nous les partage,
L'eſprit eſt eſtimé toûjours plus que le corps.
Vous ſeule poſſedez l'un & l'autre avantage.

J'attens vôtre réponſe, & vous ſupplie

de m'envoyer auſſi celle de Monſieur de Boivan. Je ſuis, &c.

CCXLVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame B...

A Buſſy, ce 30 Août 1671

JE ne comprens pas pourquoi vous me reprochez que je ne répons pas à vos lettres; je n'en ai reçu que trois de vous, & voici la cinquiéme que vous recevez de moi de vôtre propre aveu. Je vous envoyerai donc les lettres que j'ecrirai à l'Abbé, puiſque cela vous pourra divertir, & pour cette même raiſon il ne ſera pas fâché de les avoir plus tard. Je vous ſcai le meilleur gré du monde, de n'avoir point ces affectations ridicules, de faire ſemblant que vous n'entendez pas qu'on parle de vous en de certaines rencontres. La plûpart des femmes croyent ſottement que ſi elles témoignoient entendre qu'on leur dit des douceurs, elles ſeroient obligées à ſe fâcher, ou que l'on croiroit qu'elles en ſeroient bien-aiſes. Quand je me ſouviens d'avoir eu plus de tendreſſe que Berenice, ce n'eſt pas une conſéquence que

j'en aye encore, ce n'eſt qu'un effet de ma mémoire qui ne regarde point mon cœur. Je vous le repete encore, Madame, j'ai été plus tendre que vous ne vous ſçauriez imaginer, & je le ſerois encore, ſi je n'avois trouvé une friponne. Il faut dire la vérité, cela rebute fort, & fait grand'peur pour une ſeconde paſſion; car enfin, perſonne au monde ne peut avoir de plus belles apparences de fidelité qu'en avoit dans le commencement mon infidelle, & même elle a duré fort long-temps. Après cela à qui ſe fiera-t-on? Quelle idée vous êtes-vous faite de moi, Madame, de me mander qu'il faut que je me détourne quelquefois l'eſprit de ces fortes applications par des bagatelles? Vous ne ſçavez donc pas que je ne fais que m'amuſer; que je ne ſonge aux grandes choſes que rarement, & que pour n'en être pas incapable, ſi j'étois obligé de m'y appliquer. Vous m'avez fait un fort grand plaiſir, Madame, de m'avoir envoyé ces deux lettres; elles m'ont bien diverti: mais la marque que vous m'avez donnée par là de vôtre confiance, m'a ſenſiblement obligé. Je vous aſſure que je ne vous tromperai pas, & que je vous en témoignerai ma reconnoiſſance, non ſeulement par un grand ſecret,

mais auſſi par d'auſſi grandes confiances en vous, ſi j'en ai jamais à faire à quelqu'un. La lettre du Marquis eſt fort galante : qui la repaſſeroit un peu, on la feroit fort jolie. Je me fie bien à vous de la reponſe. Vous avez raiſon de croire que les interêts d'un maître ne ſeroient pas trop bien entre les mains d'un tel ambaſſadeur, & pour moi je croirois ce maître ou imprudent ou peu intereſſé. Adieu, Madame, je vous laiſſe la liberté de ne me pas vanter la beauté de vôtre lettre : mais je ne vous pardonne pas de me mander qu'elle eſt longue & méchante.

Reponse Pour Madame B*** a l'Abbé B***

Vous me dites tant de douceurs, Monſieur, que quand vos remarques ſur le livre de Monſieur de Boivan ne me paroîtroient pas auſſi juſtes qu'elles me paroiſſent, il faudroit que je fuſſe bien ingrate ſi je ne vous rendois encens pour encens; mais vous n'avez que faire de me loüer en cette rencontre, pour m'obliger de vous accorder mon approbation. Comme vôtre eſtime donne le prix aux choſes vôtre critique auſſi les fait mépriſer, & dés-là je plains le pauvre Monſieur de

Boivan, d'avoir tant pris de peine à faire un méchant livre.

Mille gens deſſous mon empire,
Vous veulent à leſſuivre engager chaque jour.

Je vous dirai que ces gens-là n'aiment guéres s'ils ſe cherchent des rivaux ; cet appetit me paroît deſordonné. Mais, non Monſieur, ne le croyez pas, auſſi-bien auriez-vous peine à y réuſſir ; vôtre grand talent eſt de guérir, & je ne penſe pas que vous puiſſiez jamais faire des malades. Pour moi jeſtime fort la ſanté ; je me porte bien, Dieu merci, & je ſerai bien aiſe de n'avoir jamais à vous demander que vôtre eſtime & vôtre amitié que j'eſtime infiniment.

CCXLVIII. LETTRE.

De l'Abbé de C.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Août 1671.

NE vous étonnez pas, Monſieur, ſi je vous écris des vers en proſe, je n'ai jamais dormi ſur la montagne aux deux côteaux. Si quelquefois je deviens Poëte, ce n'eſt que par accident ; je m'en cache, & je n'ai garde de mettre des vers à la ligne:

gne : ce qui vient de moi ne mérite pas tant d'honneur. Quant au papier d'épice que vous me reprochez, mon magazin étoit fini,& la Villeneuve n'en avoit point d'autre. Rien n'eſt plus joli que la lettre que vous m'avez écrite par Madame B** je ne m'en étonne pas, elle étoit faite à l'intention de la Dame. Et de quoi n'eſt-on pas capable quand on veut plaire,à ce qu'on aime,à ce qu'on veut plaire,ſi vous voulez. On a fait deux inſcriptions pour le Louvre ; les voici :

Attonitis inhians oculis quam ſuſpicis hoſpes,
Magna quidem, Domino non tamen æqua Domus.

Par urbi domus eſt, orbi, at neutra triumphis,
Et belli & pacis, par Lodoïce tuis.

Vôtre avis,& puis vous ſçaurez le mien. La Cour ſera Lundi à Saint Germain. On parle fort de guerre. Les Eſpagnols ont abbattu à Liſle & à Ypres deux poteaux où étoient les armes du Roi : c'eſt une eſpece d'hoſtilité. Leſclache & Floridor ſont morts. Ils étoient illuſtres dans leur métier.

CCXLIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé de C...

A Buſſy, ce 2. Septembre 1671.

VOus fîtes une faute, Monſieur, avec vôtre permiſſion, quand vous m'écrivîtes des vers en proſe, & vous en faites une autre, quand vous voulez excuſer cette action. Pouvez-vous penſer qu'on croye que vous ſçachiez faire des vers auſſi jolis que ceux que vous m'envoyâtes, & que vous ne ſçachiez pas comment on les écrit? Vous n'y ſongez pas, Monſieur. Il ne faut point que vous vous imaginiez que ce ſoit une honte à un homme de qualité de faire quelquefois des vers qu'il montre à ſa maîtreſſe ou à ſes amis particuliers. Si vous étiez perſuadé que cela fût honteux, il faudroit plûtôt n'en jamais faire qu'après en avoir fait de bons, les écrire mal, pour déſabuſer le monde. Puiſque vous êtes mon ami, je vous veux corriger des méchantes fineſſes, & je ſuis aſſuré que vous le trouverez bon. Pour le papier à cornets d'épices, vôtre raiſon eſt fort bonne. Il n'y a rien qui empêche tant

d'écrire avec du papier fin, que de n'en avoir point. Vous êtes trop flateur, d'eſtimer tant la lettre que je vous écrivis par Madame B***. Je vous prie d'être auſſi ſincere pour moi que je le ſuis pour vous, & de me dire franchement les choſes qui ne vous paroîtront pas bien dans mes lettres. Vous m'obligerez plus que je ne vous ſçaurois dire. Je ſerois trés-aiſe de plaire à nôtre amie, parce que je l'aime, & que je l'eſtime fort. J'en dirois davantage ſur ce chapitre, ſi cette lettre ne devoit encore paſſer par ſes mains; mais vous ne manqueriez jamais de dire que j'aurois ſi bien parlé d'elle, parce qu'elle devoit voir cette lettre. Les deux inſcriptions que vous m'avez envoyées pour le Louvre, ſont belles & dignes du Roi; la derniere eſt pourtant rude à prononcer; & je ne ſçai ſi on dit les triomphes de la paix. Il y a long tems qu'on parle de guerre ſans qu'on la voye; peut-être à la fin dira-t-on vrai. Je vous aſſure, ſans faire le fanfaron, qu'il m'ennuye de n'y point aller. Ces deux poteaux abbattus où étoient les armes de France; ne ſont qu'une repreſaille. Les Eſpagnols ayant arrêté dernierement ſur la frontiere des charettes de munitions de guerre, que nous envoyons dans nos

places avancées, leſquelles charettes n'avoient rien voulu payer à un de leurs bureaux, Broille les envoya reprendre de haute lutte avec des troupes. Il étoit tems que Floridor quittât le théatre. Pour L'eſclache, je ne ſçai s'il n'étoit pas tems auſſi qu'il n'enſeignât plus.

CCL. LETTRE.

De Madame de Sc.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. Août 1671.

VOus ne me perſuaderez pas ſur le chapitre de l'amitié, Monſieur; & vous qui ſçavez tant de choſes mieux que moi, aſſurément ne ſçavez pas tout ce que je ſçai ſur ce chapitre. Ce n'eſt pas que je ne croye qu'une ou deux amies (car il ne faut bien; cela peut remplacer une maîtreſſe dans le cœur d'un amant) ne ſoit plus agréablement aimée par lui que par un autre. Il eſt accoutûmé à certains ſoins & à certaines manieres polies & galantes qui font en amitié des merveilles en apparence, mais enfin ce n'eſt rien du tout. Il peut bien être vrai ce que j'ai lû quelque part, que le meilleur ami devient

aiſement le plus tendre amant, mais il n'eſt pas vrai que vous autres Meſſieurs les amans ſoyez propres à l'amitié ſolide, oüi bien à l'agréable. Pour moi qui ne connois que l'amitié, je m'en ſuis fait une ſi grande idée, & je croi qu'elle engage à tant de choſes, que je vous l'avouë de bonne foi, (n'en déplaiſe à nôtre ami le Duc & à vous) je ne penſe pas avoir d'amis de cette derniere façon. Je voudrois au reſte pouvoir faire comme vous, tenir toûjours la balance du Marêchal de Grammont à la main; mais je ſuis autrement faite. Quand je me ſuis laiſſée perſuader aux beaux propos de mes faux amis, & que mon cœur qui eſt meilleur que le leur s'eſt accoûtumé à les aimer, je ne ceſſe pas, & je ne ſuis pas comme cela prête d'aimer & de haïr qui je veux: mon cœur ſe mêle de toutes mes affaires, & j'ai des averſions & des inclinations dont je ne ſuis pas toûjours la maîtreſſe. Enfin cette fois-ci perſonne ne doute plus de la guerre, tout le monde prend de l'emploi. Je ne ſçai ſi vous ne devriez point ſonger plus fortement à vôtre retour dans cette conjoncture. Quoique je ſois la moindre de vos amies, comme je me trouve de la meilleure volonté, je m'offre à tout pour vôtre ſervice.

CCLI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 3. Septembre 1671.

POUR finir en deux mots nôtre diſpute ſur l'amitié, Madame, je vous dirai qu'il n'y a preſque point de regle générale au monde : qu'il y a des amis qui n'ont jamais été amans ailleurs, qui ne ſçavent point aimer ; qu'il eſt des amis qui ont eu de l'amour, qui aiment plus agréablement & plus tendrement qu'on ne ſçauroit dire, & qu'on trouve auſſi le contraire de tout cela. Il y a encore de ces amans devenus amis en d'autres lieux, qui ne ſont pas tendres pour de certaines perſonnes, qui le ſont pour d'autres. Par exemple : Je vous aimerai fort, & j'aurai une autre amie, que je n'aimerai pas à beaucoup près tant que vous. Voyez-vous Madame, vous ne pouvez vous plaindre d'un tel & d'un tel ſur le chapitre de l'amitié, mais vous auriez grand tort de vous en prendre au genre humain. Pour ce que vous me dites que vous ne vous ſçauriez guérir de vos faux amis, je ne trouve pas

cela naturel, Madame, c'eſt un des prodigieux effets de l'amour ; mais il n'appartient pas à l'amitié de faire des incurables. Je demeure d'accord avec vous que vous pouvez avoir des averſions & des inclinations dont vous n'êtes pas la maîtreſſe, j'en ai bien auſſi, & tout le monde en a ; mais quelques fortes qu'elles puiſſent être, elles ne durent à qui que ce ſoit qu'autant qu'on y répond, & ſur tout les inclinations, & il eſt certain que plus vous avez aimé les gens, & plus vous les haïſſez, quand vous apprenez qu'ils ne vous aiment point. Depuis que je ſuis ſorti de la Baſtille, il n'y a pas eu un grand bruit de guerre, que je n'aye offert mes ſervices au Roi, & vous croyez bien que je n'y manquerai pas encore en cette rencontre. Il faut un ami pour donner ma lettre, & je n'en manque pas ; mais je n'ai que faire de conſulter perſonne, pour ſçavoir ſi je dois faire ce compliment-là ; car il eſt toûjours honnête à faire, & perſonne ne ſçait non plus que moi s'il fera ſon effet. Pour vous, Madame, ſi vous aviez autant de credit que je ſuis aſſuré que vous avez de bonne volonté pour moi, je n'aurois pas ſujet de me plaindre de la fortune. Il faut dire le vrai, je vous aime bien auſſi. Ma-

dame de M**, dites-vous, parle ſi bien & ſi tendrement de moi, que vous ne voudriez pas pour l'interêt de ma conſcience que je l'euſſe entendu. Je vous aſſure, Madame, que vous n'auriez rien à craindre là deſſus : ce qu'elle dit de doux pour moi, pourroit bien m'empêcher de lui dire des injures, mais il ne me ſçauroit jamais obliger à lui dire des douceurs.

CCLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T...

A Paris, ce 9. Septembre 1671.

JE fais ce que je puis pour ne vous point importuner, Madame, cela m'arriveroit fort ſouvent ſi je vous écrivois toutes les fois qu'il m'ennuie d'être ici, mais avec les autres conſiderations qui me peuvent donner vôtre amitié, je ſerai encore bien-aiſe de mériter qu'elle continuë par ma diſcretion. Voici une rencontre, Madame, où il me ſemble que je ſuis diſpenſé de vous laiſſer en repos. Tout le monde me mande la guerre, j'offre là deſſus mes trés-humbles ſervices au Roi, & je

vous prie de lui préſenter ma lettre *, j'eſpere qu'il m'accordera la grace que je lui demande. On enrolle tous les jours des gens qui ne ſont pas meilleurs à faire tuer que moi.

CCLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame B...

Ce 10. Septembre 1671.

JE couche à Dijon où vous êtes, Madame. Je vous aime & je vous eſtime infiniment, & je paſſe ſans vous voir. Comment cela ſe peut-il faire ? Je m'en vais vous le dire : c'eſt que j'arrivai hier au ſoir à onze heures avec ma famille, & que je repars ce matin pour aller à la Borde, d'où je ſerai de retour ici Dimanche, & ce ſera pour lors que je m'irai plaindre à vous du malheur qui m'arrive aujourd'hui, & vous aſſurer que je ſuis mille fois plus empreſſé de vous que le premier jour que je vous trouvois pourtant fort aimable.

* *Tome I. page 62.*

CCLIV. LETTRE.

De Madame de S. . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. Septembre 1671.

JE ne gagnerois rien à diſputer plus long-tems ſur l'amitié contre vous ; car avec la meilleure cauſe du monde vous ſcavez tant de choſes pour la détruire, que j'aurois toûjours tort. Cependant c'eſt tel & tel dont on ne ſe peut loüer ſur l'amitié, mais c'eſt le genre humain dont en general on ſe peut plaindre. Il faut que je vous diſe encore ces deux mots-là : Hé, Seigneur-Dieu, n'avez-vous point encore éprouvé que la plûpart du monde quitte les malheureux ? J'ai donné vôtre lettre & vos remarques au Pere R** ſans que je les puſſe voir ; car j'étois malade, & il partit le lendemain pour Baſville où il eſt avec Monſieur le Premier Préſident, dont, comme je vous ai mandé, il eſt l'ami intime. J'eſpere bien d'en avoir le plaiſir à ſon retour. Madame de M** eſt partie pour la campagne. Ses maladies la détruiſent fort. Les Dames ſont bien folles de s'accoûtumer à la galanterie ; car quand

elles n'ont plus le viſage propre à cela & que l'humeur y eſt encore, c'eſt un grand ridicule. On eſt belle ſi peu de tems, qu'on fait bien par prudence, quand ce ne ſeroit pas par modeſtie, de ſe mettre ſur un pied où l'on puiſſe vivre agréablement dans le monde ſans que cela y entre. Cependant ſi on en croit l'Abbé de Cériſy,

Chacun doit deux tributs, ſa franchiſe & ſa vie :
Mais le tems de payer eſt dans la main du ſort,
Et l'amour a ſon heure auſſi-bien que la mort.

Encore ſi chaque Dame ne payoit qu'un tribut ; mais nous n'en voyons gueres qui en demeurent là. En verité nôtre ſexe eſt bien foible, & les femmes qui ont un peu de beauté & beaucoup de modeſtie, meritent, ce me ſemble, de grandes loüanges, quand elles ſont à la Cour. Car pour dans les Provinces, la vertu ne leur coûte gueres. Je ne vous demande pas ſi vous y avez trouvé des écueils, car vous êtes toûjours trop en colere contre Madame de M***, pour que je ne voye bien que rien ne vous a encore touché le cœur.

J'attens vôtre lettre au Roi avec impatience. Vous n'êtes pas malheureux de trouver à point nommé ce qu'il y a d'hon-

nêtes gens pour vous rendre ce ſervice. Pour moi qui vois la Cour de près, j'en vois tant trembler dès qu'il faut approcher le Roi, & lui donner une lettre d'un ami malheureux, que je trouve que vous ne l'êtes pas tout-à-fait d'avoir des amis plus fermes. Si Monſieur le Duc de St A** étoit ici, il le feroit aſſurément ; mais il eſt à la campagne pour juſques après la S. Martin. Vous avez raiſon de me deſirer en faveur, je vous ſervirois aſſurément.

CCLV. LETTRE.

Du Pere R. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Septembre 1671.

JE ne puis vous exprimer, Monſieur, combien je ſuis touché de l'amitié que vous avez bien voulu me faire par les remarques que vous venez de m'envoyer. Je ne vous dis point le profit que je prétens en faire, car vous le verrez vous-même dans ma ſeconde édition. Il y a un air judicieux dans toutes ces remarques, & un diſcernement qui ſe ſent ſi fort de vôtre caractere, qu'on pourroit vous y reconnoître. J'eſpere, Monſieur, par l'accueil favorable que vous venez de me faire, que

nous aurons un peu de commerce enſemble. J'y trouverai fort mon compte, parce que je ferai profit de vos lumieres & de ce goût exquis que vous avez pour les lettres, & qui vous eſt naturel. Ne vous laſſez donc pas de moi, Monſieur, s'il vous plaît; & puiſque vous avez commencé à me faire ſentir vos bontez, ayez un peu de perſeverance pour les continuer. Je pars dans deux jours avec Monſieur le Premier Préſident pour paſſer deux mois avec lui en ſa maiſon de campagne. J'y pourrai, Monſieur, recevoir de vos lettres que Madame de S*** envoyera chez lui en ſa maiſon de Paris. Je vais faire imprimer à mon retour un recueil de trois comparaiſons; celle de Virgile & d'Homere, de Demoſthene & de Ciceron que vous avez vûe, & celle de Platon & d'Ariſtote. Je ſçai, Monſieur, par ceux qui ont l'honneur de vous connoître, que vous avez plus de commerce dans l'Antiquité que le commun des gens de qualité, & que vous avez fort étudié; c'eſt ce qui m'encourage le plus, Monſieur, à lier commerce avec vous. Ayez la bonté de le ſouffrir, & j'aurai le ſoin de vous deſennuyer dans vôtre ſolitude: *Si te haberem otioſum, clamores faceremus.* C'eſt un mot

de Ciceron à un de ſes amis qu'il eſtimoit. Je veux dire par là, Monſieur, que ſi je pouvois vous engager à jetter les yeux ſur ce que j'écris, pour y mettre de cet air naturel qui vous eſt ſi propre, & qui n'eſt que de vous, je pourrois peut-être mériter des applaudiſſemens : je me retrancherois volontiers à mériter vôtre ſuffrage, & à avoir vôtre approbation. Je ſuis avec un reſpect ſans égal à vous.

CCLVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 25. Septembre 1671.

JE n'ai jamais trouvé plus d'eſprit & de bon ſens que j'en ai trouvé dans vôtre lettre, Madame, & premierement je ſuis perſuadé de tout ce que vous me dites ſur l'amitié ; mais quoiqu'il ſoit rare de rencontrer un bon ami, je ne m'en afflige pas davantage. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois prendre à cœur toutes les foibleſſes humaines ; & vous voyez comment il en a pris à Monſieur de L**. Il ſeroit plein de vie, s'il avoit eu moins de ſenſibilité. Pour revenir au Pere R**, je ſuis bien con-

tent de lui. Mon Dieu, qu'il me paroît un honnête homme ! Si vous ſçaviez avec quelle docilité il a reçû les remarques que j'ai faites ſur ſon livre, vous l'eſtimeriez encore plus, s'il ſe peut, que vous ne faites. Il vous montrera ces remarques, & j'en ſerai bien-aiſe; car j'eſtime fort vôtre approbation. Ce que vous me dites ſur le ridicule des Dames qui ont encore l'humeur galante, quoiqu'elles n'ayent plus de beauté, eſt fort paiſamment dit, & du meilleur ſens du monde. Cependant c'eſt ſur le chapitre de Madame de M* * que vous avez fait ces belles réflexions. Vous croyez donc, Madame, auſſi bien que moi, que Madame de M** eſt une infidelle? Je ſuis aſſuré que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous le ſçavez, mais vous ne me le confeſſiez pas, & je ſuis bien-aiſe de vous voir ſincere là-deſſus comme ſur toute autre choſe. Au reſte, ne ſçauriez-vous vous ôter de l'eſprit que je ſuis en colere contre elle ; & ne voyez-vous pas, dans tout ce que j'en dis, un air de plaiſanterie, qui ſent la derniere indifference ? Je ne trouve pas auſſi extraordinaire que vous faites, de rencontrer des gens qui donnent mes lettres au Roi, & aſſurément il n'eſt pas ſi rare d'en trouver que vous penſez:

mais c'eſt que perſonne ne ſe vante de ſervir ſon ami auprès de Sa Ma eſté de peur que cela ne lui nuiſe : & voilà pourquoi on croit que perſonne ne parle.

CCLVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R. . .

A Buſſy, ce 2. Septembre 1671.

IL faut avoir l'eſprit auſſi bien fait que vous l'avez, mon R. Pere, pour recevoir une eſpece de critique auſſi honnêtement que vous faites. Je vous ai déja dit que je conſentois à faire ces remarques, à condition que vous en feriez auſſi quelque jour ſur des amuſemens, à quoi je m'occupe depuis cinq ans. Vous voyez bien, mon R. Pere, que je m'attens à un commerce avec vous, & à une amitié qui ne finira jamais; & vous connoiſſez bien ſans que je vous le diſe, que j'en ai la plus grande joye du monde. Que je vous trouve heureux d'avoir deux mois à paſſer à Baſville avec Monſieur le Premier Préſident ! Il eſt admirable à Paris ; mais il eſt aimable à ſa maiſon de campagne, & vous ſçavez qu'on a plus de plaiſir à aimer qu'à admirer

admirer. Je vous aſſure que ſi j'étois en tiers avec vous deux, je ne ferois guéres de pas pour mon retour à la Cour pendant ces deux mois. Je penſe qu'on vous a dit vrai, quand on vous a dit que je ſçavois plus que la plûpart des gens de qualité. Il y a parmi eux tant d'ignorance des belles lettres, & dans la Cour particulierement, qu'on peut les ſurpaſſer ſur cette matiere, & ne ſçavoir pas grand choſe. Je vous dirai pourtant de bonne foi que j'ai aſſez de connoiſſance des honnêtes gens de l'Antiquité · que je n'ai point de mémoire, mais que j'eſpere que vous me renouvellerez les idées de tout ce que j'ai ſçû. J'ai peu lû Ciceron, dont j'ai regret : l'ai bien vû dans vôtre livre que c'étoit un honnête homme, & je ne doute pas qu'il n'ait aidé à polir les talens naturels que vous avez pour l'éloquence : *Habuiſti illum otioſum*; c'eſt pourquoi *clamores facis*. Je vous aſſure, mon R. Pere, que je me ſuis recrié ſur beaucoup d'endroits de vôtre lettre. & qu'il n'y a que mon amitié qui égale l'eſtime que j'ai pour vous. Il y a huit ou dix jours qu'on me lût quelque choſe du chapitre où le P. B* traite des avantages qu'a nôtre langue ſur les étrangéres : j'en fus très-content. S'il eſt par

tout de même force à ce que j'ai vû, il mérite toute l'approbation qu'il a euë. Quand je l'aurai lû, je vous manderai plus exactement ce que j'en penſe.

CCLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de G...

A Buſſy, ce 25 Septembre 1671.

JE ne ſçai où a été vôtre lettre, Mr. Depuis prés de trois mois qu'elle eſt écrite, je ne fais que de la recevoir. Je vous aſſure qu'elle m'a donné une très-grande joie, & que j'en aurai toûjours en recevant des marques de l'amitié que vous m'avez promiſe : vous jugez bien qu'on ne peut être auſſi aiſe que je l'ai été ſans vous aimer extrémement. Monſieur de*** vous pourra dire avec quel plaiſir nous avons parlé de vous. Mon Dieu que ne ſommes-nous en état vous & moi, d'avoir ſouvent des converſations enſemble! Cela nous aideroit fort à ſoûtenir nôtre mauvaiſe fortune, & nous trouverions aſſurement de quoi nous conſoler dans l'examen des actions des Héros qu'on nous a préferez. Pour moi, j'ai plus beſoin de ſecours que

vous;car on prétendra me faire une grande grace de me remettre en l'état où vous êtes. Tout mon ſoin préſentement eſt de vivre, & je ne doute pas que je ne vive plus que tous mes ennemis ; car je n'en ai guéres qui ne ſoient plus vieux que moi ; & ceux qui ſont plus jeunes, craignent s'ils ont un peu de ſens, de tomber en diſgrace. & moi j'eſpere en ſortir ; la crainte leur échauffe le ſens, & l'eſpérance me le rafrichir. Deux choſes ſoûtiennent fort mon eſpérance ; un peu d'amour propre, & beaucoup de confiance en la juſtice du Roi. Quoi qu'il en arrive, j'ai de la patience & de la fermeté. J'entrerois dans de plus grands détails, ſi nous étions tête à tête. Je vous dirai donc ſeulement que vous n'avez pas un ami plus fidele que moi, ni qui vous eſtime plus que je fais.

CCLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 18. Octobre 1671.

J'Ai toûjours cru la guerre pour l'année prochaine, quoi qu'on m'ait mandé;& quelque raiſon que je ſçache que les Mi-

niſtres ont de ne la pas ſouhaiter, il eſt certain qu'elle plaît aux malheureux, parce qu'elle peut les accommoder, & qu'on croit ce qu'on déſire. Hé bien, Madame, voilà le Comte de G** revenu, que l'on croyoit chaſſé pour toute ſa vie. Je vous avoue qu'un éxilé eſt fou de croire qu'il retournera bientôt à la Cour: mais les autres ne le ſont pas moins de croire que ſon retour eſt fort éloigné. L'heure eſt comme celle de la mort, la plus incertaine du monde. Ce n'eſt point ce que le Comte de G** a laiſſé à la Cour & qu'il n'y retrouve pas, qui le rend ſi déconcerté que vous dites: il y a long-tems que les larmes de cette perte ſon eſſuyées, s'il en a jamais verſé. Vous ne ſçavez donc pas, que pour voir à qui il tenoit de lui ou de ſa femme, de ce qu'ils n'avoient point d'enfans, il en a fait un à une fille de qualité de ſon pays. Il eſt vrai auſſi que ce pourroit être par politique, afin de faire croire qu'il n'avoit plus rien dans le cœur que cela. Tant y-a qu'il retourne, dit on, avec plus de réputation qu'il n'eſt parti. Il faut voir ſi cela durera. Au reſte il ſe moque de dire que la Cour eſt plus difficile qu'elle n'étoit avant ſon départ: ce n'eſt pas elle, c'eſt lui qui eſt changé: elle étoit

à peu près comme elle eſt, mais il ne la connoiſſoit pas : ſept ou huit ans de plus qu'il n'avoit, l'on rendu plus ſage, & le font marcher en tâtonnant ; & il fera bien, ſi tant que la Cour ſera comme elle eſt, il tâtonne toûjours. Ajoûtez à cela que tout lui rioit en ce temps là. On le cherchoit, & il faut aujourdhui qu'il cherche les autres. Il eſt vrai que ſon retour me réjoüit, mais c'eſt pour lui qui eſt mon ami, plus que pour moi : car quoiqu'on puiſſe tirer des conſéquences du plus au moins, je n'ai point de pere mourant. Ce n'eſt pas que je n'aie bonne eſpérance : car enfin le Roi eſt juſte, & il y a préſentement peu de gens qui ne s'étonnent de la durée de mes malheurs. La Cour ne perd rien en moi, & je ne perds pas trop en elle, ſi elle étoit faite autrement qu'elle eſt, nous y perdrions tous deux.

J'ai grande impatience du retour de nôtre ami le Duc de St. A* *. Il verra ce qu'il y aura à faire pour moi. Quand Madame de M* * vous mande qu'on devroit bien me faire revenir à cette heure que les éxilez ſont en bonheur, elle veut vous faire parler là-deſſus, & ſçavoir ſi l'on n'en dit rien. C'eſt la choſe du monde qu'elle craint le plus, & j'en ſuis fort perſuadé.

CCLX. LETTRE.

De Madame de Sc. . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5. Novembre 1671.

J'Ai été ſi long-tems ſans avoir l'honneur de vous écrire, parce que j'ai été fort incommodée de vapeurs. Quand la raiſon ſe joint à la ratte, Monſieur, les vapeurs ne finiſſent pas ſi tôt. Cependant quoique je ne ſois pas tout à fait guérie, je me porte beaucoup mieux. Je vous envoie la réponſe du Pere Rapin. Je lui ai envoié la copie de vôtre lettre, comme vous me le mandiez. Je l'admire en verité; elle eſt admirablement bien écrite.

Le Comte de G** eſt en l'état que vous pouvez croire, voiant ſa Charge entre les mains de la F*** pour cinq cens mille livres. C'eût été aſſurément le dernier homme du Royaume qu'il auroit choiſi pour ſon ſucceſſeur. Le Roi en a donné ſix vingt mille écus à la F** & un brevet de retenue pour le reſte, afin qu'il pût trouver de l'argent. Quand les étoiles s'y mettent, elles couronnent les gens en dépit d'eux, ou tout au moins ſans qu'ils s'en

mêlent. Ce n'eſt aſſurément pas le Comte de G** qui eſt changé, c'eſt la Cour qui eſt changée pour lui. Tout le monde le fuit, comme vous ſçavez qu'autrefois tout le monde le cherchoit. Il avoit une Charge & une maîtreſſe, & il n'en a plus; auſſi eſt-il ſi enragé qu'il ſe ſouhaite maintenant en éxil comme il ſe ſouhaitoit il y a trois mois à Paris. L'Abbé de C** va encore faire un voyage en vôtre pays à ce qu'il m'a dit, pour moi j'ai peur qu'il n'aille voir Philis plûtôt que ſes fermiers. Mandez-moi, je vous prie, ſi vous ne lui en avez point découvert quelqu'une; car il eſt tout propre à ne s'embarraſſer pas d'en avoir une à Paris, & une à Dijon. Quand il ſera guéri de l'amour, j'ai retenu la place de ſa premiere amie; car je le trouve agréable & délicat & fort propre à l'amitié, s'il ne s'amuſoit point à l'amour. Pour Madame de M... je vous aſſure, Monſieur, que vous ne m'en avez jamais rien écrit qui ſente l'indifference, ni par vos plaiſanteries, ni par vos vers, ni par vos plaintes, elle eſt toûjours en poſſeſſion d'un poſte conſiderable chez vous, qui eſt vôtre mémoire. Vous faites ce que vous pouvez pour vous tromper, & les autres auſſi ſur ſon ſujet: mais examinez-vous bien, vous

n'êtes point pour elle comme pour les autres personnes que vous n'aimez pas. Mais enfin si elle vous a aimé, cela se doit-il oublier ? Et un honnête homme ne doit-il pas être plus sensible aux bienfaits qu'aux injures ? Si vous autres fripons songiez un peu combien il faut qu'une femme vous aime, pour faire une chose autant contre elle-même qu'est celle de s'abandonner à vous, vous lui pardonneriez toutes les voyez qu'elle peut prendre pour se retirer de vos mains.

CCLXI. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Bussy.

Ce 5. Octobre 1671.

J'Ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, & je l'ai fait voir à Monsieur le Premier Président qui se sent obligé de ce que vous dites de lui. Il m'a dit combien il vous estime, & que vous étiez même son allié. Je lui ai fait voir vôtre lettre au Roi qu'il a trouvée très-belle. En effet, Monsieur, il y a un certain air de qualité dans tout ce que vous écrivez, qui n'est que de vous: cet air est de dire les choses d'une maniere aisée: mais

mais noble & élevée. J'attens avec impatience vos *Mémoires*, & je vous en rendrai un compte exact. Je les ferai même voir au P.B** qui eſt mon ami, ſi vous me le permettez, puiſqu'il a mérité vôtre approbation, & que ſon livre eſt a vôtre gré. Vous avez ſçû l'affliction où nous avons été ici de la mort de Madame la Procureuſe Générale. Il eſt vrai que j'ai vû peu de douleurs ſemblables à celle que j'ai vûë ici; car les perſonnes avec qui je ſuis, ont le cœur fait autrement que les autres. Nous retournons dans cinq ou ſix jours à Paris. Je vais faire imprimer quelque choſe de nouveau, que je vous envoyerai pour entretenir commerce avec vous, puiſque vous voulez bien le ſouffrir. Perſonne ne ſçait mieux que moi l'eſtime qu'on doit faire de vous, & perſonne n'eſt plus touché de vôtre mérite. J'ai de l'impatience de ſçavoir quel effet aura eu vôtre lettre au Roi; mon cœur s'intereſſe déja dans vôtre fortune, & je trouve à redire qu'un homme d'un auſſi grand mérite que vous, ſoit malheureux. Ce doit être une conſolation pour vous, de ce que ce n'eſt pas la mode aujourd'hui à la Cour, d'avoir de l'eſprit & de la vertu; & on eſt moins à plaindre que les autres, quand on eſt

éloigné, lorſqu'on ſçait faire d'auſſi belles choſes que vous en faites. Je ſuis Monſieur, avec un profond reſpect & une eſtime pour vôtre mérite ſans égale, entiérement à vous.

CCLXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R...

A... ce 13. Novembre 1671.

JE ſuis fort obligé, mon R. Pere à Monſieur le Premier Préſident de l'eſtime qu'il a témoigné avoir pour moi. Cela aide bien à me ſoutenir dans ma mauvaiſe fortune, que de telles gens ne m'en eſtiment pas moins. Je lui écris ſur la perte qu'il a faite, que je n'ai appriſe que par vous. Mais, mon R. Pere, j'ai peur que vous ne me gâtiez avec vos loüanges. Je croi que vous apprehendez que tout le mal qu'on m'a fait depuis quatre ou cinq ans, ne m'ait donné des penſées de déſeſpoir, & que vous voulez m'en conſoler par vos éloges. Il eſt certain que vôtre approbation aide fort à la fermeté que Dieu m'a donnée, auſſi ferai-je toute ma vie tout ce que je pourrai pour la conſerver.

Je vous prierai de me dire quelque jour votre ſentiment & celui de Monſieur le Premier Préſident ſur mes *Mémoires* ; mais je vous les mettrai moi même entré les mains ; car je ne les expoſerai pas au hazard de ſe perdre par les voyes que je vous les envoyerois d'ici. Je n ai pas encore eu réponſe de la perſonne qui a dû donner ma lettre au Roi, je vous la manderai auſſitôt que je l'aurai eue. Cependant Dieu m'a mis le cœur au meilleur état du monde pour celui de ma fortune. Je fais des pas pour la rétablir ; car je dois cela à ma famille, à mes ſervices paſſez, & à ma réputation, mais je le fais ſans impatience ; & prenant au pis tous les ſuccès, je tâche à rétablir le déſordre où j'avois mis mes affaires domeſtiques pour le ſervice du Roi. Je fais des réfléxions ſur la folie des hommes, de ſe tant tourmenter pour des établiſſemens qui durent ſi peu. Je m'occupé à embellir mes maiſons ; j'entretiens un commerce agréable avec mes bons amis; & enfin les jours ſe paſſent, ſinon avec d'auſſi grands plaiſirs qu'on en a à la Cour, au moins avec mille fois moins de peine. Voilà, mon R. Pere, la vie que je fais, & par où je prétens ſurvivre à ma mauvaiſe fortune : ſi je ſuis trompé, j'au-

rai la consolation en mourant de finir une vie qui a toûjours été malheureuse.

CCLXIII. LETTRE.

De Madame de B... au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 6. Novembre 1671.

J'Ai toûjours entendu dire qu'un malheur n'arrivoit jamais seul ; & j'ai justifié ce proverbe ; à peine ai-je été quitte de huit accés de fievre tierce, que j'ai eu a essuyer la douleur d'avoir pendant trois semaines un frere que j'aime tendrement, & un enfant malades à l'extrémité d'une maudite petite verole ; & pour comble de maux, je reçûs seulement hier la lettre que vous m'avez écrite le seize du mois passé. Elle m'eût été d'un grand secours, Monsieur, dans le plus fort de mon affliction. J'estime trop les marques de vôtre amitié, pour qu'elles ne me donnent pas une égale joye en tout tems.

Il y a trés-long-tems aussi-bien que vous, que je n'ai eu de nouvelles de nôtre ami l'Abbé : à dire le vrai, je lui devois bien des réponses. Je lui écrivis hier, & je lui reproche comme un crime la négligen-

ce qu'il a pour vous. Cela eſt bien honteux à lui : il le ſeroit fort à moi, de ne vous avoir pas envoyé la réponſe du Marquis de V*** plûtôt, après me l'avoir demandée, ſi je n'avois pas des excuſes trop légitimes : c'eſt un petit plaiſir que je vous ai retardé, & que je ſuis ſeure qui vous en fera plus à preſent qu'il ne vous en auroit fait, en me ſçachant malade & affligée.

Je ne ſçai ce qu'eſt devenuë la lettre de l'Abbé B*** ; vous n'y perdez pas grand'choſe. La réponſe que vous lui faiſiez pour moi, l'a tellement étourdi, à ce que me mande le Seigneur, qu'il ne ſçait où il en eſt. Il étoit aſſez téméraire pour prétendre qu'une déclaration d'amour de ſa façon devoit être mieux reçûe. Enfin, il a donné la comédie huit jours durant, en récitant tout ce qu'il s'étoit imaginé que je lui devrois répondre. Voyez, Monſieur, ſi je ne vous dois pas être bien obligée de m'avoir ſi fort aidée à faire ma cour. J'ai eu beau dire que c'eſt une réponſe qu'une de mes amies a faite pour moi, on n'en veut rien croire, & on m'en donne tout l'honneur. A ce compte-là, je voudrois bien que vous fiſſiez toutes mes lettres, j'aurois en peu de tems aquis la gloire de bien écrire.

Vous ne vous vantez pas que vous ayez vû une pélerine à Sainte-Reine ; je le ſçai cependant. Dites la vérité, Monſieur, vous auriez crû manquer à l'ordre de Chevalerie, ſi vous n'aviez pas été rendre hommage à ſa beauté.

Lettre du Marquis de V*** a Madame B***

JE ſuis bienheureux que mon entremiſe ne vous ſoit pas deſagréable, & que le négociateur ait quelque part à l'honneur de la négociation. Mais, Madame, preparez vous à voir durer mon emploi. La réponſe que vous m'avez faite me donne le goût du commerce : & quelque ennuyeux que ſoit le métier d'Ambaſſadeur, je conſens à être continué, pourvû que vous y conſentiez auſſi Je ſçai que je parle pour un Prince accompagné de ſuccés heureux : & qu'au ſeul bruit de ſon nom mille choſes qui paroiſſent impoſſibles, ſe ſont trouvées faiſables & faciles : mais quelque fortune qui le ſuive, je craindrois que mon malheur ne fût un contrepoids à ſa bonne deſtinée, ſi quelques endroits de vôtre lettre ne me raſſuroient un peu. Et quoique vous ayez prétendu par là me rendre ſuſpect, ils ne laiſſent pas

de me donner une confiance, qui me feroit aller juſqu'à la témerité de B*** ; & je comprens que ſi j'arrivois ce ſoir à Dijon, vous me verriez privé demain de cette bienheureuſe ſanté dont vous vous vantez tant dans la lettre que vous lui écrivez. Croyez moi, Madame, c'eſt une erreur que de vouloir toûjours ſe porter bien.

Le trouble eſt fort ſouvent préferable au repos,
Iris, la vie oiſive en miſeres abonde,
Et je connois de certains maux,
Dont on fait tous les jours les plus grands bien du monde.

CCLXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de B...

A Buſſy, ce 9. Novembre 1671.

J'Etois extrémement en peine de vous, Madame, quand j'ai reçû vôtre lettre du ſix de ce mois, avec celle que le Marquis deV*** vous a écrite. Enfin vous voilà hors d'intrigue, & moi d'inquiétude : vous & toute vôtre famille étes en bonne ſanté, j'en ai la plus grande joye du monde, je vous ſupplie de le croire, & que je

m'intereſſe fort à tout ce qui vous touche; je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire encore cela, quoique je ne ſois pas un grand faiſeur de complimens.

Je vous rends graces de ne m'avoir envoyé la lettre du Marquis de V*** que quand vous vous portez bien, & que vous avez l'eſprit content, & je vous ſuis tres-obligé d'avoir eu aſſez de confiance en mon amitié, pour croire que cette lettre me réjouit plus maintenant qu'elle n'eût fait, ſi je l'euſſe reçûë pendant que vous êtiez malade & affligée.

Si on a trouvé la réponſe que vous m'avez fait faire à l'Abbé B*** bien écrite, vous ne déſabuſerez jamais le monde qu'elle ne vienne de vous. On vous connoît trop, Madame, pour prende le change là deſſus; & vous même quand vous faites la modeſte, en ne voulant pas vous parer de la gloire d'autrui, vous ſçavez bien que vous en avez de reſte, & votre modeſtie ne vous coûte guéres. Cependant je ne laiſſerai pas de vous ſervir de Secretaire quand il vous plaira; je ferai les lettres où vous voudrez vous réjouir, & vous vous réſerverez celles qui paſſent la raillerie. Je croyois que vous euſſiez fait déja réponſe au Marquis de V***, mais puiſ-

que cela eſt encore à faire, voyez ſi vous vous accommoderez de celle que je vous envoye. Si vous voulez être plus douce, répondez-lui vous-même ; je ne ſuis pas propre à vous faire parler tendrement aux autres.

Je ne me vante pas, dites vous, d'avoir vû la belle pelerine que nous avons eue à Sainte Reine ; je ne vous en ai fait de ſecret, Madame, que parce que je ne vous ai pas écrit depuis qu'elle y a été. Je l'ai vûe, il eſt vrai & je ne pouvois pas honnêtement m'en défendre, aprés les complimens qu'elle me fit faire en arrivant, quoique je ne l'euſſe jamais vûe : peut-être n'euſſe-je pas laiſſé de la voir ſans cela ; car comme vous dites, l'ordre de Chevalerie demandoit cette viſite. Je ne l'ai pas trouvée ſi belle qu'on me l'avoit faite, du reſte quatre ans de Cour ne l'ont pas encore rendue la plus éveillée Demoiſelle de ce pays-là ; cependant vous ſçavez quel bruit elle y a fait.

Il eſt bien difficile que les gens de l'âge de Monſieur le D* , de ſon rang & de ſon mérite, aiment long-tems en mêmes endroits. On leur fait tant d'avances, & ils ont tant de facilité à être infideles, qu'il leur eſt preſque impoſſible d'y réſiſter ;

mais ces réfléxions ne consolent guéres les pauvres abandonnées: il n'y a que le tems capable de les guérir.

Réponse pour Madame B*** au Marquis de V***.

SI l'on pouvoit faire ses affaires soi-même, je serois d'avis qu'on se passât d'un Ambassadeur; mais s'il en faut un, je vous aimerois autant qu'un autre. Je ne sçai pas à quoi vous pensez de me mander que vous songerez beaucoup plus à vos interêts qu'à ceux de vôtre maître. M'estimez-vous assez peu pour croire que vous me plairez en faisant une méchante action pour l'amour de moi? Car vous ne pouvez pas douter que je ne tire la consequence, que qui est infidele à son maître, le peut bien être à d'autres. Au reste, Monsieur, vous avez beau décrier la santé, c'est un bien que j'essayerai toute ma vie de me conserver: je ne vous répons pas que j'en vienne toûjours à bout: car l'air est quelquefois si corrompu, & il est si difficile de n'avoir jamais de commerce qu'avec des gens sains, qu'on ne peut s'assurer de rien sur ce chapitre: toûjours y ferai-je de mon mieux, & ne sérai-je malade qu'à mon corps défendant.

CCLXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc....

ABuſſy, ce 23. Novembre 1671.

J'Ai apprehendé pour vous, Madame, de plus grands maux que des vapeurs dans l'inquiétude où j'ai été; j'euſſe bien voulu en être quitte pour cela. Ce n'eſt pas que je n'aïe oüi dire à mille gens, que c'eſt un mal fort incommode, mais on n'en meurt pas; & cette aſſurance doit bien aider ceux qui l'ont, à n'être gueres malades.

Quand la raiſon ſe joint à la ratte, les vapeurs ne finiſſent pas ſi tôt: on ne ſçauroit dire cela plus agréablement ni plus juſte. La lettre du P. R** eſt du cinq Octobre, je ne ſçai où elle a pû demeurer ſi long-tems. Il eſt toûjours le plus honnête ami du monde; je ne ſerai pas fâché qu'il faſſe voir à ſes bons amis la lettre que j'ai écrite au Roi, mais je n'aimerois pas qu'elle courût le monde. Je ſuis bien-aiſe qu'elle ſoit à vôtre gré, car j'eſtime fort vôtre goût. Je croi comme vous, que ſi le Comte de G** ſe fût choiſi un ſucceſſeur, il n'eût

pas pris la F***, & que celui-ci n'eût pas même ſongé de ſon chef à l'être ; il a fallu que le Roi s'en mêlât. Mais diſons la verité, Madame, quoique peut-être nous aimions mieux le Comte de G***que l'autre, le Roi a raiſon d'aimer mieux la F** que le Comte de G**. Ce n'eſt pas que la F*** ne ſoit fort heureux ; véritablement il a cherché aſſez la fortune,mais les fautes qu'il a faites en la cherchant, ne l'ont pas empêché de la trouver. Il a perſuadé au Roi qu'il l'aimoit,& le Comte de G** a fait croire à Sa Majeſté le contraire. Voilà les véritables raiſons de l'état des affaires de chacun d'eux.Cependant le Comte de G** eſt un homme de qualité qui a encore de grands établiſſemens, de l'eſprit & du courage,& que je n'eſtime pas moins pour être fui de la plûpart du monde ; au contraire,Madame,je croi qu'il eſt de ces gens à qui il ne manquoit que d'être malheureux,pour être les plus honnêtes gens de leur ſiécle. Vous verrez que l'adverſité lui donnera les derniers traits. Pour peu qu'un galant homme vive, il arrive des conjonctures, où il faut que l'on compte avec lui ; & cependant il paſſe le mauvais tems ſans foibleſſe & ſans brutalité. Je vous ai dit pluſieurs fois, Madame, que

je ſongeois plus à rire & à vous faire rire de Madame de M**, qu'à vous perſuader que je ne l'aimois plus ; puiſque je n'ai pû réuſſir, mon opiniâtreté a ſes bornes. Si après avoir dit toutes mes raiſons pour faire croire une choſe, on ne la croit pas, je n'en parle plus, quoique je n'en penſe pas moins. Pour répondre à ce que vous me mandez que je ne dois pas oublier que Madame de M** m'a aimé, & qu'un honnête homme doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux injures, je vous dirai, Madame, qu'il y a des honnêtes gens de tous les tempéramens ; les bilieux ſe vengent, & les autres pardonnent ; ceux ci font bien, & les autres ne font pas mal. Pour la vengeance ; elle n'en vaut pas la peine, il faudroit que j'en fuſſe encore amoureux, mais quand je n'aurai rien autre choſe à faire, & qu'il me viendra quelque plaiſanterie ſur ſon ſujet, je ne la ſupprimerai pas.

CCLXVI. LETTRE.

De Madame de B... au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 19. Decembre 1671.

A Mon retour d'ici d'un voyage que j'ai fait, j'ai trouvé vôtre lettre du mois

paſſé, qui m'a fait toût le plaiſir que tout ce qui vient de vous a accoûtumé de me faire. Je ne ſçai pas, Monſieur, ſi ce que je vous dis n'eſt point un peu trop doux; mais il eſt dit, & avec mes amis il ne m'eſt pas poſſible de meſurer mes paroles.

Je ne vous écris que pour vous dire que je ſuis arrivée, je vous ferai réponſe quand je ſerai un peu remiſe de la fatigue que je viens d'avoir; mais je ne puis remettre plus tard à vous dire que je n'ai jamais rien lû qui ſoit ſi à mon gré que la lettre que vous avez écrite pour moi. Je vous ſuis tres-obligée de vouloir bien être mon Secretaire; ce que vous me dites là-deſſus eſt pourtant bien malicieux, & ſi vous me fâchez, je vous ferai faire les réponſes que vous croyez qui paſſent la raillerie; & en dépit que vous en ayez, je vous forcerai à me faire parler tendrement.

CCLXVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de B...

A Chaſeu, ce 22. Decembre 1671.

J'Etois en peine de vous, Madame, lorſque j'ai reçu votre lettre, je craignois

quelque rechute d'un frere ou d'un enfant, & j'aurois ſoupçonné toutes choſes, avant que de ſoupçonner un voyage en cette ſaiſon. Mais quel eſt ce voyage, Madame? Ne ſuis je pas aſſez de vos amis, pour que vous me le diſiez ; Vous feriez mieux de vous en attirer une obligation, auſſi-bien crois-je le ſçavoir. Cependant ſi vous ne me le voulez pas dire, je ne vous en parlerai plus, ſi vous ne me donnez pas lieu de montrer ma diſcretion à bien garder vos ſecrets, je vous la ferai voir au moins à ne vous pas trop preſſer à me les dire. Vous avez raiſon de n'examiner pas vos paroles avec vos amis, & vous me faites le plus grand plaiſir du monde, de me mander que tout ce qui vient de moi, vous en fait. Pour moi j'ai reçu quelquefois des lettres de maîtreſſes que j'aimois fort, qui ne me plaiſoient pas tant que les vôtres, & qui ne me touchoient pas davantage. Je ſuis bien aiſe que la lettre que j'ai écrite pour vous au Marquis de V*** ſoit à vôtre gré; elle étoit au mien auſſi, mais je n'en voulois rien témoigner en vous l'envoyant, ſçachant bien que ce qu'il y avoit de délicat, n'échaperoit pas à votre jugement. Sur ce que je vous ai mandé que j'étois prêt de faire toutes vos lettres badines, &

que je vous laiſſerois le ſoin de celles qui paſſeroient la raillerie, vous me menacez de me forcer à faire même celles-ci. Je ſens bien, Madame, que je ferois tout ce que vous voudriez, mais ce ne ſeroit pas ſans qu'il ſe fît un grand combat dans mon cœur entre la complaiſance que j'ai pour vous, & une certaine amitié tendre qui n'eſt jamais ſans jalouſie. D'ailleurs je ne vous répons pas que j'y réuſſiſſe auſſi-bien qu'aux autres ; les lettres paſſionnées de commande ne valent jamais rien.

CCLXVIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Decembre 1671.

ENFIN, Monſieur, j'arrive d'un voyage de Normandie ; & comme j'y allois pour ſauver le reſte de mon bien, j'étois partie avec précipitation, & ſans avoir le tems de rien dire à perſonne. Je n'en ai pas beaucoup ; mais enfin quoi qu'on aye, on ne laiſſe pas d'être allarmé quand on court hazard de le perdre. Et comme dit Madame de Cornuel, un gueux à qui on prend ſon écuelle de bois, eſt auſſi affligé

gé qu'un Roi à qui on prend ſa Couronne. Comme je n'y devois pas tarder, on ne m'y a envoyé nulles lettres, & j'ai trouvé les deux vôtres à mon retour. Vous ne ſçauriez croire combien elles m'ont touchées. Se moque qui voudra de moi, je croi que vous avez de la tendreſſe pour vos amis ; & c'eſt bien une autre affaire, j'en ai pour vous auſſi. Les Dames ſages & réglées ont permiſſion de vous dire cela, même bien des années avant qu'on vous appelle le bon homme Buſſy. J'ai trouvé Monſieur de L** perdu à mon retour. On dit qu'il ſouffre ſa priſon fort impatiemment, & qu'il s'eſt fait une playe horrible au ventre. Cela fait voir que ce ſont deux ſortes de courages differens; que celui qu'il faut pour ſouffrir la priſon, & celui qu'il faut pour aller à la brêche. On vient de donner ſon Gouvernement de B** à Monſieur de M*** qui dit au Roi lorſque Sa Majeſté le lui donna ; qu'il ne croyoit pas qu'il fût permis à un homme d'honneur d'accepter le bien d'un homme vivant. Le Roi le loüa, & l'aſſura que Monſieur de L** n'avoit ce Gouvernement que par commiſſion. Je ne vous parlerai plus de Madame de M** ; car vous êtes ſi accoûtumé à gronder en par-

lant d'elle, qu'en m'écrivant vous me grondez moi-même qui n'en puis mais.

CCLXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 26. Decembre 1671.

J'Ai reçû vôtre lettre avec grande joye, car elle m'a tiré de la peine où j'étois de ne point reçevoir de vos nouvelles depuis long-tems. Elle m'a fait encore un autre plaiſir; c'eſt que je vous ai trouvée plus gaïe qu'à l'ordinaire, & j'ai jugé que vous aviez laiſſé vos affaires en bon état. Les gens qui ſe moquent de vous quand vous vous attendez à ma tendreſſe, ſont de ſottes gens. S'ils me connoiſſent fort, ils parlent contre ce qu'ils ſçavent; & s'ils ne me connoiſſent guéres, ils ſont fort injuſtes de décider ſur les ſentimens de mon cœur. La nature m'avoit fait tendre pour tout le monde; mais le monde m'a endurci pour lui, hors pour mes amis, pour leſquels j'ai ramaſſé toute ma tendreſſe. Vous me faites donc juſtice de m'aimer, & j'ai pû toute ma vie être appellé le bon homme Buſſy pour mes amis. Il eſt vrai que je me ſuis

fait un petit air malin, pour me faire craindre des gens dont je mépriſois l'amitié ; mais cela eſt acquis, comme je vous ai déja dit, & la tendreſſe eſt naturelle. Je comprens fort bien le déſeſpoir de Monſieur de L**. J'étois aſſez comme cela, les premiers mois que j'étois à la Baſtille, mais non pas juſqu'à me tuer : car il faut qu'un galant homme prenne ſon parti, & cherche de la gloire à ſouffrir conſtamment ſa diſgrace. J'eſtime fort la réponſe que M** a faite au Roi ſur le Gouvernement de B** qu'il lui donne. Elle eſt d'un fort honnête homme, & le Roi ne l'eſt pas moins d'avoir pris cette réponſe comme il a fait. Comment vous gronderois-je en vous répondant ſur Madame de M** que je ne la gronde pas elle-même? Il faut être en colere pour gronder, & je ne veux que plaiſanter ſur la belle.

CCLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur du P...

A Chaſeu ce 24 Decembre 1671.

JE vous aſſure, Monſieur, que je prens la plus grande part du monde aux gra-

ces que vous avez reçûes du Roi, & que je n'aurois pas été si long-tems à vous en faire mon compliment, si je n'avois appris que vous n'étiez pas revenu de vôtre Ambassade si tôt après. Vous voulez bien que je vous dise, Monsieur, que le choix que Sa Majesté vient de faire de vous, est une de ses actions qui lui attirent les loüanges publiques; & quoique mille gens vous l'ayent dit, vôtre bonne fortune vous auroit pû faire douter de leur sincerité, si vous ne sentiez bien qu'il ont eu raison de le dire. Pour moi je le dis comme je le pense, parce que personne ne vous estime plus que je fais, & n'est plus assurement, &c.

CCLXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M...

A Chaseu, ce 27. Decembre 1671.

ENFIN, Madame, vous venez d'avoir la petite verole; mandez-moi comment elle vous a laissé le teint. Un amant seroit plus inquiet que je ne suis là-dessus; pour les amis ils ne songent qu'à la vie en pareille rencontre. Quelque outrage pourtant que vous ait fait ce vilain mal, vous

ne m'auriez pas perdu ſi j'avois été vôtre amant ; vous ſçavez les preuves que j'ai données ſur cela de ma conſtance. Et voici la maxime que j'en fis :

Lorſque deux vrais amans ſe ſont trouvez aimables,
Rien de leur paſſion ne les peut affranchir ;
Devenir laids, Iris ; devenir miſerables,
Tout cela ne fait que blanchir.

Iris n'a pas fait comme moi ; je l'aimai devenue laide, & elle ceſſa de m'aimer quand je devins malheureux. C'eſt pour me réjoüir avec vous de vous ſçavoir délivrée d'un mal ſi dangereux que je vous écris, & j'ai bien de l'impatience d'apprendre de vous, ſi je me pourrai réjoüir de ce qu'il ne vous aura point laiſſé de fâcheux reſtes.

CCLXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere R.

A Chaſeu, ce 6. Janvier 1672.

MON fils donna vôtre livre, mon reverend Pere, à un Gentilhomme de mes amis pour me le faire tenir, ſans lui dire qui lui avoit donné. L'Epitre à Monſieur l'Avocat Général de Lamoignon, &

le ſujet du livre, me firent ſoupçonner que vous l'aviez fait. Je crûs qu'il n'appartenoit qu'à vous à faire des réfléxions ſur l'Eloquence; & la lettre à Monſieur de Lamoignon me fit ſonger à l'amitié que vous aviez pour Monſieur ſon pere. Mais je n'eus pas lû la premiere partie que je vous y reconnus tout à fait, & je vous admirai juſqu'à la fin du livre. Il eſt vrai, mon reverend Pere, que vous y êtes par tout admirable. Vous n'êtes pas comme ces gens dont vous parlez, qui ne font rien de toutes les bonnes choſes qu'ils enſeignent. Dans le même tems que vous donnez des préceptes de l'Eloquence, vous les executez. Où la matiére eſt belle d'elle-même, vous vous contentez d'une expreſſion aiſée : où le ſujet n'eſt pas ſi heureux, vous l'embelliſſez par un tour fin & délicat; & par tout vous avez cette juſteſſe de ſens, que vous dites ſi bien que le peuple ſent, mais que les habiles gens ſont ſeuls capables de remarquer. Je ne ſçai, mon reverend Pere, s'il n'y a pas un peu de vanité à moi, de vous dire qu'on ne peut trouver tout ce que vous écrivez auſſi beau que je le trouve, ſans être en quelque façon capable de faire ce que vous enſeignez. Mais je ſuis ſincere avec mes bons amis. Com-

me je vous dis du bien de moi, je vous en dirois du mal, s'il s'en préſentoit l'occaſion. Par exemple, je vous avoue que j'ai trouvé juſqu'ici la Théologie ſéche, ſevere & obſcure entre les mains de tout le monde ; mais aujourd'hui elle me paroît douce, agréable & intelligible entre les vôtres. Pour mes *Mémoires*, mon R. Pere, je vous ai déja mandé que je vous les voulois donner à lire moi-même, parce que c'étoit des choſes que je ne pouvois pas mettre au hazard d'être perdues par la voye des Meſſagers, outre qu'ils étoient fort amples ; mais je ne deſeſpere pas de vous les porter bien-tôt, car le Roi eſt bon & juſte. Voilà cependant une lettre que je viens de lui écrire, dont je vous prie de me mander vôtre ſentiment, & de me croire à vous plus que perſonne du monde.

CCLXXIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Janvier 1672.

DEPUIS la derniere lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, Monſieur, j'ai eu une pleuréſie dont j'ai crû mourir;

je ne me ſerois pas trouvée trop malheureuſe de faire, car je paſſe la vie aſſez deſagréablement. Au reſte, Monſieur, je vous dirai, moi qui viens des portes du trépas, qu'en cet état-là les penſées de l'Eternité ſont terribles, & la vie & le monde paroiſſent bien peu de choſe. Cependant me voilà guérie; il faut encore ſonger à vivre, & vous ſouhaiter cette année ici plus heureuſe que l'autre. Le Roi ne fait point le voïage de Champagne, & l'on croit fort la paix malgré nôtre grand armement. Tout le monde craint Sa Majeſté: quand il eſt queſtion de dégainer, on lui donne tout ce qu'il demande. Adieu Monſieur, faites moi toûjours l'honneur de m'aimer. Perſonne, ſi j'oſe m'en vanter, ne le merite comme moi, & n'eſt plus zelée pour vos interêts aſſurement.

CCLXXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 7. Janvier 1671.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que la pleuréſie ne vous ait pas fait plus de mal que la petite verole à nôtre amie, & méme

me que j'aye ſçû vôtre guériſon avant vôtre maladie, cela m'a ſauvé bien des inquiétudes. Je n'aime pas que vous me diſiez que vous n'auriez pas été trop malheureuſe de mourir : car comme un des plus grands plaiſirs que j'aye dans le monde, c'eſt d'avoir des amis : ils me dégoûtent de la vie quand je voi qu'ils ne s'en ſoucient pas, & je ne veux pas en être dégoûté. De la maniére dont vous parlez, Madame, je voi bien que vous craindriez autant la petite vérole par la ſolitude qu'elle cauſe, que par les autres inconvéniens. Pour moi quand je ſuis malade, je ſuis fort aiſe d'être ſeul & qu'on me laiſſe en repos, & il n'y a que des Médecins dont je crains d'être abandonné. Ces penſées de l'Eternité que vous avez trouvées ſi terribles quand vous avez été prête à mourir, je les ai ſouvent en la meilleure ſanté du monde. Sçavez vous ce qu'elles me font, Madame ? marcher plus droit, & réformer mes mœurs : mais je n'en ſuis pas plus chagrin, & j'obſerve tant que je puis le précepte de Salomon, *Bien faire & ſe réjoüir.* Si ma fortune change, je ne ſerai guéres plus gai que je ſuis : & ſi elle s'opiniâre à me perſécuter, je n'en ſerai pas plus triſte. Je ne doute pas de la paix, &

j'en ſerai fort aiſe, puiſque c'eſt le Roi qui la donnera. Je l'aime quoi qu'il m'ait fait, parce que je l'eſtime infiniment, & que je croi qu'il n'en veut qu'aux vices qu'il croit que j'ai. Mais j'eſpere que Dieu qui a ſoin de moi, me fera connoître tôt ou tard à Sa Majeſté tel que je ſuis, & que cela étant il m'aimera. Vous avez raiſon de dire que tout le monde le craint, & il y a long-tems que je le croi; & j'ai fait mettre ſous un Portrait que j'ai de lui : LOUIS XIV. ROI DE FRANCE, LES DELICES ET LA TERREUR DU GENRE HUMAIN.

Cette inſcription n'eſt-elle pas juſte, Madame ?

CCLXXV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9. Janvier 1671.

JE vous aſſure que je n'ai pas plus d'argent que j'en avois, & s'il vous a paru plus de gayeté dans ma lettre qu'à l'ordinaire, elle ne venoit pas de mon abondance, elle venoit aſſurément de ce que j'avois reçû deux lettres de vous, Monſieur, tou-

tes pleines d'amitiez, à quoi je ſuis fort ſenſible : car enfin je croi de vôtre tendreſſe & de vôtre perſonne tout ce que vous m'en dites, il eſt vrai que vôtre phyſionomie ne vous dément point ; aſſurément vous êtes né avec de la bonté. J'entens fort bien ce que vous me dites de la malice que vous avez acquiſe pour vous parer de celle du monde, & il ne s'en faut rien qu'il ne me faſſe maligne auſſi, moi qui ſuis née la meilleure femme qui vive. L'Abbé de *** a juſtement fait comme vous dites, il m'a dit pour me ſatisfaire ce qu'il connoiſſoit que je voyois bien. Il y a deux mois que je ne l'ai vû ; mais l'amitié n'a rien à dire quand l'amour parle, & je pardonne tout aux amans, & aux gens des Petites-Maiſons. Madame de*** ne ſe conſole point de la mort de* * *. Je trouve cela honnête, quand on a aimé les gens pendant leur vie, de les regretter après leur mort : les amis du tombeau ne ſcandaliſent point.

CCLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 14. Janvier 1671.

POUR répondre à vôtre lettre du 9. de ce mois, Madame, je vous dirai que je ſuis fort fâché de m'être trompé au ſujet de vôtre joye, parce que ſi c'eût été l'argent qui en eût été cauſe, vous en ſeriez plus à vôtre aiſe, & vous ne m'en aimeriez pas moins.

Vous me mandez qu'il ne s'en faut rien que le monde ne vous faſſe maligne, auſſi-bien que moi; je voi bien que vous voulez dire qu'il s'en faut peu, mais je le prens au pied de la lettre, & je croi que vous le ſeriez en un beſoin. Je vous en eſtime davantage, car comme je ne veux cette malignité que pour la défenſive, je tiens que c'eſt baſſeſſe de cœur que de ne l'avoir pas.

Vous dites plaiſamment que vous pardonnez tout aux amans, & aux gens des Petitez-Maiſons. Je demeure d'accord avec vous que c'eſt quaſi la même choſe: cependant il eſt certain qu'une paſſion ai-

de bien à ſupporter & même à rendre inſenſibles les chagrins inſéparables de la vie.

Vous dites fort bien, Madame, ſur la douleur de Madame de ***, que les amis du tombeau ne ſcandaliſent point; & moi j'ajoûte : Les amis de la Baſtille bien loin de ſcandaliſer, ils honorent : cependant on ne voit guéres de morts ni de priſoniers aimez, comme vous ſçavez.

CCLXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 18 Janvier 1672.

VOICI le Comte de Limoges mon parent & mon ami que je vous préſente, Madame. Quand il ne ſeroit pas fils de M. de Chandenier vôtre ami, je croi que vous le plaindriez ſi vous le connoiſſiez autant que je le connois. Il a trop peu vécu, pour que je vous faſſe ſon éloge ; & ſi je l'avois fait à l'âge qu'il a, il faudroit y faire de grandes additions, quand il aura ſoixante ans.

Mais enfin, Madame, il a un beau naturel ; il fait des réfléxions ; & il paroît a-

voir la plus grande envie du monde d'être un Chevalier accompli. Adieu, Monſieur, le Gentilhomme qui vous a rendu ma derniére lettre, me vient de mander que vous étiez au lit avec un rhume ; j'en ſuis en peine ; mandez-moi promptement comment vous vous portez,& croyez bien que perſonne ne vous aime plus que je fais.

CCLXXVIII. LETTRE

Du Pere R... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21. Janvier 1672.

ON n'eſt jamais à plaindre, Monſieur, d'attendre long-temps vos lettres,car on eſt toûjours bien récompenſé de ſon attente. Quoique je ſois peu ſenſible aux loüanges contre leſquelles je me ſuis endurci, je ne laiſſe pas d'être touché des vôtres, & de me ſçavoir un peu de gré d'avoir mérité vôtre approbation. Il me paroît qu'elle eſt ſincere, parce que vous en avez écrit à Mademoiſelle du P ⁎. Elle & moi nous nous fiſmes hier un grand plaiſir de parler à l'envie l'un & l'autre de vôtre mérite. Je ſuis bien-aiſe que vous la connoiſſiez. Vôtre commerce avec elle & avec un bon homme comme moi, peut

vous rétablir dans le public ſur la bonté. Elle m'a aſſuré que vous étiez vous-même un très-bon homme; j'en ai eu de la joye, car comme j'ai un peu d'expérience dans le monde que je connois très-bien, je ne ſuis plus ſenſible à rien qu'à la bonté, & je compte l'eſprit pour peu de choſe, quand ce n'eſt que de l'eſprit. Adieu, Monſieur, aimez-moi un peu, je le mérite par mon ingénuité. Je me fais un grand plaiſir de l'eſperance que vous me donnez de me faire voir vos *Memoires*. Je ſuis avec un reſpect ſans égal à vous.

CCLXXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R. . .

A Chaſeu, ce 25 Janvier 1672.

JE commencerai ma réponſe, mon révérend Pere, par l'endroit où vous me mandez que mon commerce avec Mademoiſelle du P * & avec un bon homme comme vous, peut me rétablir dans le monde ſur la bonté, c'eſt-à-dire, me faire paſſer pour meilleur que je n'y ai paſſé. Il faut que vous ſçachiez d'où m'eſt venuë cette réputation de méchant, que mille

gens de la Cour qui ne l'ont pas, mérirent mille fois mieux que moi. Premiérement je ſuis né bon & doux; & perſonne n'a ces deux qualitez avec ſes amis en un plus haut dégré que je les ai; mais j'ai un air froid avec les gens que je ne connois pas, qui paſſe pour de la gloire; & cela à vous parler franchement, ſoûtenu d'un peu d'eſprit & de courage, m'a fait craindre. C'eux qui m'ont craint, m'ont haï; & ces ennemis n'oſant m'attaquer d'une autre maniére, m'ont débité dans le monde pour un méchant homme qui n'épargnoit perſonne. Pour moi qui étois ſatisfait de ce que j'étois, & de la connoiſſance qu'en avoient mes amis, je ne me mettois guéres en peine de déſabuſer le public; au contraire tenant pour maxime, qu'à la Cour on traverſe plus aiſément les gens qu'on mépriſe que les autres, je laiſſois dire le monde, & je me contentois d'aimer fort le Roi, & de le ſervir de mon mieux. Quelque jour je vous ferai convenir ſans vanité, que le mérite nuit plus à la Cour qu'il ne ſert, & que hors les enfans de la fortune qu'elle éleve de quelque maniére qu'ils ſoient faits, la principale qualité qui avance tout le monde, c'eſt la baſſeſſe. Mademoiſelle du P * ne

me flatte pas trop de dire que je ſuis bon ; mais je ne laiſſe pas de lui en être fort obligé : ce n'eſt pas cette loüange qui me la fait aimer ; j'avois ces ſentimens-là pour elle, avant que je ſçuſſe la bonne opinion qu'elle avoit de moi. Vous me priez de vous aimer, mon R. Pere, je le fais du meilleur de mon cœur : mais il ne vous déplaira pas que ce ſoit à vôtre mérite plûtôt qu'à vos priéres, que je donne mon amitié. Je vous aſſure que je n'aime perſonne plus que vous.

CCLXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de T...

A Chaſeu, ce 22. Février 1672.

JE ſuis bien fâché de vôtre incommodité, mais j'eſpere qu'elle vous aura quitté à préſent. Pour moi je me porte le mieux du monde. Dieu n'afflige pas les ſiens de tous points : aux uns il donne la goutte à Paris : aux autres l'éxil & la ſanté. Enfin nous avons la guerre, j'en ſuis bien aiſe : car outre la gloire qui en reviendra au Roi, peut-être cela donnera-t-il occaſion à ſes bons ſerviteurs, de lui témoigner leur

zele pour ſon ſervice. J'eſpere que nous nous verrons cet automne, ſi Dieu n'en diſpoſe pas autrement. Pour le bruit qui court que je ſuis dévot, je vous dirai que je ſuis bien loin de l'être, mais il n'y a pas de Chartreux au monde plus retiré que moi. Adieu, mon cher, je ſuis plus à vous qu'à qui que ce ſoit. Je vous conjure de n'en pas douter.

CCLXXXI. LETTRE.

Du Pere R.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. Février 1672.

PLUS je reçois de vos lettres, Monſieur, & plus je trouve de bonté, de véritable vertu & d'honnêteté dans vôtre procedé & dans vôtre commerce; & quand on a un peu de vertu, on ne doit être ſenſible qu'à cela. Ainſi, Monſieur, vous pouvez juger par là combien je reſſens l'honneur que vous me faites, & l'état que je fais d'avoir quelque liaiſon avec vous. C'eſt à moi à me rendre digne de cet honneur par mon ingénuité: car de la maniére que je vous comprens, on doit fort vous plaire par là. Je ne vous ferai pas de grands diſcours pour cette fois. Je vous

envoyerai mon livre de dévotion que je vous ai promis, au commencement du Carême. Je ſuis avec bien du reſpect à vous.

CCLXXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R...

A Chaſeu, ce 6. Mars 1671.

JE prens les loüanges que vous me donnez, mon R. Pere, pour des leçons, & j'eſſayerai d'être comme vous dites que je ſuis. J'eſtime fort la fable latine de vôtre ami; elle eſt bien dans le ſujet, & bien écrite. Celle de la Fontaine eſt d'un caractére plus badin, mais trés jolie, comme la plûpart de ce qu'il fait. Vous m'avez fait grand plaiſir de me les envoyer, mon reverend Pere, & vous m'en ferez un bien plus grand de m'envoyer vôtre livre de dévotion; car rien ne me plaît tant que ce que vous faites.

CCLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 1. Mars 1672.

JE vais vous dire, Madame, qui ſont les amis généreux que ma diſgrace n'a pas rebuté de donner quelquefois mes lettres au Roi : mais je vous demande le ſecret, & pour tout le monde, ſans en excepter un ſeul. C'eſt Madame de T** & Meſſieurs de S. Aignan & de Noailles, tour à tour. Ils ne diſent rien de moi en donnant mes lettres, car le Roi me connoît aſſez : & s'il ne m'a pas encore fait retourner, ce n'eſt pas qu'il ne me croye avoir quelque mérite pour la guerre : mais c'eſt qu'il a croyance en des gens qui ne m'aiment point, & qu'il croit pouvoir battre les Hollandois ſans moi : ce que j'avouë franchement ſans m'en eſtimer moins, car il les battroit bien ſans Monſieur le Prince & ſans Monſieur de Turenne. Pour la gayeté de M**** elle ne ſignifie rien bien ſouvent. Vous autres Dames, vous ne prenez pas long-tems les matiéres à cœur, & je

ſuis de l'avis de Saraſin.

Peu de femmes vont à l'école,
De la veuve du Roi Mauſole.

Pour revenir à moi, je vous dirai, Madame, qu'il faut ſe donner patience, juſqu'à ce qu'il arrive quelque changement dans les perſonnes ou dans les affaires,& cependant s'adreſſer directement au Roi, & lui faire des offres de ſervice aux occaſions,qui peuvent être bien reçûs lorſqu'on y penſera le moins. Monſieur de T*** ne m'aime point : la F*** & le Maréchal de C** m'ont toûjours envié juſqu'à ma diſgrace. Je ne les tiens pas aſſez généreux pour me ſervir de leur mouvement,& je ne ſuis pas aſſez foible pour les en prier. Nôtre ami eſt long tems hors de la Cour : je penſe qu'il y reçoit ſi peu de ſatisfaction, qu'il ne peut gagner ſur lui d'y demeurer. Si ſes affaires n'étoient pas encore faites, il pourroit être blâmable de ne ſe pas contraindre de ne pas tâcher de réchauffer le maître : mais il a du bien & des honneurs dont il joüit avec douceur dans la Province,au lieu des couleuvres qu'il avaleroit à la Cour. Il y avoit deux mois que vous n'aviez vû l'Abbé de C** quand il retourna l'autre jour chez vous. Pour moi il y en a ſix qu'il ne m'a

écrit. Mais, comme vous dites fort bien, l'amitié n'a pas mot à dire quand l'amour parle ; cela m'obligera de ne me pas plaindre. Je ne ſuis pas trop ſurpris de l'eſprit de Mademoiſelle d'U**, & je tiens que cela n'en fait pas plus d'honneur à ſa maiſon. Madame ſa mere a toûjours hanté bonne compagnie.

CCLXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame B....

A Chaſeu, ce 4. Mars 1672.

JUSQU'A huit jours près d'ici, j'ai été en peine de vôtre ſanté, Madame, ſur ce que je ne recevois plus de vos lettres. Mais m'étant informé de vous à des gens qui venoient de Dijon : & ayant ſçû que vous vous portiez le mieux du monde, j'ai changé mon inquiétude en de la colere, non ſeulement de ce que de propos déliberé vous ne m'écrivez plus, mais encore de ce que j'ai été allarmé pour une ingrate. Tout ce petit préambule a l'air d'un reproche amoureux, & je ne penſe pas qu'à cauſe de cela, il en doive plûtôt déplaire ; au contraire l'amitié eſt plus par-

faite, plus elle approche de l'amour. Mais enfin, Madame, ſans entrer dans la diſcuſſion de mes ſentimens, confeſſez que vous avez tort, & que quand je ne ſerois que vôtre ami, je vaux plus de ſoins que vous n'en avez de moi. En voici aſſez pour un homme incertain de ſa deſtinée. Si je vous ai tout-à-fait perduë, je ne dirai plus mot. Si vous n'êtes qu'égarée, & qu'il me paroiſſe que vous vouliez marcher plus droit à l'avenir, j'en ſerai ravi, & je redoublerai de ſoins pour vous, & d'envie de vous plaire.

CCLXXXV. LETTRE.

Du Duc de N.., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Mars 1672.

J'Ai attendu quelques jours pour trouver un tems à vous rendre le ſervice que vous deſirez de moi; car vous pouvez compter que mon amitié pour vous eſt toûjours le même. Ce fut le premier jour que le Roi travailla au Sceau, que je pris ce tems-là pour lui parler du zele que vous conſerviez toûjours pour ſon ſervice, & de la paſſion que vous aviez d'y

employer vôtre vie. Il me parut que le Roi ne reçût pas mal ce que je lui dis, mais qu'il trouvoit qu'il n'etoit pas encore tems. J'aurois ſouhaité que ma ſollicitation eût été plus puiſſante pour vous ſervir plus utilement. Il faut eſperer que la confiance que vous avez en Dieu, & en la bonté du Roi, ne ſera pas vaine, & que vous ſerez quelque jour plus heureux. Je prendrai toûjours beaucoup de part à tout ce qui vous arrivera, étant fort ſincerement & cordialement vôtre ami, &c.

CCLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de L...

A Chaſeu, ce 19. Mars 1672.

DEPUIS le jour que j'ai été aſſez malheureux pour déplaire au Roi, il ne s'eſt paſſé un moment que je n'aye ſongé à rentrer en ſa grace : mais je vous aſſure, Monſieur, que ma plus forte envie à été de vous en avoir l'obligation. Le compliment que vous me faites l'honneur de me faire, Monſieur, me fait prendre la liberté de m'adreſſer a vous, pour vous ſupplier très-humblement de vous employer pour

pour moi auprès de S. M. Quand vous lui direz que de tout ce grand nombre de gens qui vont le ſervir, il n'y en a pas un ſeul qui meure, s'il le faut, de meilleur cœur que moi pour ſon ſervice, vous lui direz la verité ; mais vous vous la direz à vous même, quand vous ſerez perſuadé qu'il n'y a perſonne au monde qui ait plus de reconnoiſſance que moi de l'obligation que je vous aurai, ni qui ſoit plus aſſurément, &c.

CCXXXVII. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. Mars 1672.

C'EST un régal pour moi que vos lettres, Monſieur, & je ſens par le plaiſir que j'y prens, que vous m'euſſiez donné de l'eſprit, ſi j'euſſe eu plûtôt commerce avec vous. Je vous envoye mon livre de dévotion. Vous y devez prendre interêt, parce que je le dédie à une de vos parentes, qui eſt une de mes anciennes amies, quoiqu'elle n'ait que vingt-trois ans, car je la connois il y a plus de douze ans, & elle a toûjours eu un peu de confiance en moi. Vous ne ſerez pas mécontent de la maniére dont je la traite. Vous trouverez

dans ce livre de nouvelles découvertes dans le cœur humain que j'ai tâché un peu de connoître dans les réfléxions que je fais ſur les actions des hommes. Et quoique j'aye un peu approfondi cet abyme qu'on a peine à pénétrer, & qu'il y paroiſſe peut-être du rafinement dans les réfléxions que j'en ai faites, vous ne laiſſerez pas, Monſieur, de trouver une morale bien pure & bien chrétienne dans tout cet ouvrage, & j'eſpere même qu'ayant l'eſprit & le cœur fait comme vous l'avez, il ne vous déplaira pas. J'ai à vous conſulter la premiere fois que j'aurai l'honneur de vous écrire ſur quelque choſe à quoi je travaille ; & je prétens, ſi vous m'en donnez la permiſſion, avoir encore un commerce plus étroit avec vous, pour vous obliger à m'aimer. Vous trouverez de la maniére dont j'ai le cœur fait, que je n'en ſuis pas indigne ; mais j'attens vôtre ſentiment ſur ce livre de dévotion. Cependant je ſuis à vous.

CCLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de B..

A Chaſeu, ce 16. Mars 1672.

JE viens d'apprendre avec bien de la joye, Monſieur, la maniére honnête dont le Roi en avoit uſé pour vous, lorſque vous vous êtes défait de vôtre Charge de Capitaine des Gardes du Corps. Elles ſont belles ces Charges-là, je l'avouë, mais on ne ſouhaite de les avoir que pour mettre une Duché dans ſa Maiſon. Et un Duc qui eſt Lieutenant Général pour le Roi en Picardie, Gouverneur de Calais, & qui a d'ailleurs des biens conſiderables, eſt un grand Seigneur en France. Je vous aſſure, Monſieur, que vous ne ſçauriez avoir tant de bonne fortune, que je ne vous en ſouhaite encore davantage, parce que vous m'avez témoigné de l'amitié dans tous les temps, & que vous êtes l'homme du Royaume que j'aime & que j'eſtime autant.

CCLXXXIX. LETTRE.

De Madame de Sc .. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Avril 1672.

JE me trouve ſi mal d'avoir été parmi tout ce deuil de Luxembourg, que je ne vous aurois point écrit, Monſieur, ſans qu'il y a long tems que je ne l'ai fait : car j'étois à la campagne avec Mademoiſelle de P ** fort en ſolitude. Mais revenons au deuil : MADAME Douairiere eſt morte en une heure de temps. Elle ſe promena Samedi tout le jour, & la nuit elle mourut de délicateſſe & de foibleſſe. Car ce ne fut pas tout-à-fait d'apoplexie. Madame de Guiſe en hérite dix-huit cents mille livres. MADEMOISELLE eſt obligée de prendre le Luxembourg tout entier, & de donner ſept cens cinquante mille livres à Madame la Grande Ducheſſe ſa ſœur. Je n'ai vû Monſieur le Duc de St A** que deux fois depuis ſon retour: car je n'ai pas été à Paris, & puis il eſt toûjours à Verſailles, ou enfermé dans ſa maiſon. Je n'y vais jamais que comme en Italie par audiance. La Comteſſe de F** eſt une amie

qui n'aime rien fortement que le plaiſir, & qui n'a pas aſſez de fonds pour entretenir un commerce de longue haleine, Pour moi je n'oublierai jamais les ſentimens que vous m'avez témoignez. Depuis que j'ai été une fois bien convaincuë de l'amitié de mes amis, il leur ſeroit difficile de me perdre. Je me fais des loix aſſez auſtéres envers les gens à qui j'ai de l'obligation, auſquels j'obéis toûjours. Si vous n'étiez pas généreux, vous pourriez préſentemen me gourmander, & me maltraiter, que je le ſouffrirois ſans vous échapper. La reconnoiſſance eſt une chaîne à mon gré, qu'une perſonne qui a le cœur bien fait, ne doit jamais rompre. Comptez-donc, s'il vous plaît, Monſieur, que vous n'avez pas obligé une ingrate; car je ne diſtingue point la bonne volonté de l'effet. Toute la galanterie de l'habillement n'eſt que pour les Cardinaux; ils ſont à la Cour avec des habits de belles étoffes noires tout couverts de broderies, ou de dentelles; avec des habits courts, des bas de ſoye couleur de feu, des garnitures de même, des jarretieres de tiſſu dor; & les vendredis ils ont toutes les mêmes choſes en beau gris delin.

CCXC. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 9. Avril 1672.

JE vous plains bien, vous autres gens du monde, de voir mourir à vos yeux les grandes Princeſſes; vous en avez pendant trois ou quatre jours de fâcheuſes idées. Pour nous autres éxilez, c'eſt tout le contraire : ſi vous ſçaviez la conſolation que nous avons d'apprendre que les perſonnes qui ſont les plus heureuſes de la terre, meurent non ſeulement comme nous, mais même avant nous, je vous aſſure que vous ne vous ſoucierez guéres d'être chaſſée & en diſgrace. Ce ſont là des plaiſirs de miſérables, me direz-vous; j'en ſuis d'accord, mais ce ſont des plaiſirs. Vous avez raiſon de parler de la Comteſſe de F** comme vous en parlez; elle a de bonnes choſes; mais l'eſſentiel lui manque; on la peut mettre au rang de ces agréables connoiſſances; mais on eſt bien attrapé, quand on en a fait ſon amie.

Les Cardinaux ont raiſon de ſe parer;

ils ſont jeunes, ils ont de l'argent, & ils n'ont plus de fortune à faire.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de L...

A Chaſeu, ce 9 Avril 1672.

JE ſuis fort aiſe, Monſieur, de n'avoir pas perdu Madame C*** ; c'eſt une des plus jolies femmes que j'aye jamais vûës ; & cela par quelque endroit qu'on la regarde. Elle ne doute pas de ſon mérite, mais elle ne le connoît pas au point qu'il eſt. Si elle en étoit autant perſuadée que moi, elle ſeroit un peu plus précieuſe, & cela feroit taire ſes ennemis, ou les rendroit ridicules, s'ils parloient d'elle ſans fondement. J'attens ſa lettre avec impatience ; ſes raiſons ſeront bien méchantes ſi je ne les trouve bonnes, car je ſuis fort diſpoſé à la juſtifier : mais il ne faut pas qu'elle abuſe une autrefois de l'aveuglement de mon amitié. On me dit avanthier que le Marquis de V*** étoit à Dijon depuis quelque temps, qu'il étoit amoureux d'elle, & bien traité. Si l'on m'eût parlé ainſi avant que j'euſſe reçu la lettre,

par laquelle vous me mandez mille hoñêteteez de ſa part, ſur les plaintes que vous lui aviez faites de la mienne, de ce qu'elle m'avoit tout-a-fait oubliée; je vous avouë que bien loin de la défendre, j'aurois été fort aiſe de voir condamner la conduite d'une perſonne, dont j'aurois eu ſujet de me plaindre; mais vôtre lettre m'avoit tellement réchauffé pour elle, que je fis merveille en ſa faveur, & enfin convenir les plus acharnez, qu'on lui faiſoit fort grand tort. Et il eſt vrai qu'on eſt bien enragé de vouloir que dès qu'on l'aime on en ſoit aimé. Il n'y a rien de ſi faux. Elle n'aime point les perſonnes de la plûpart de ſes amans; mais entre nous deux, elle aime les paſſions de tous tant qu'ils ſont & les laiſſant dire, ils ſe flattent, & croient aiſement qu'ils ſont ou qu'ils vont être aimez: & voilà, comme je vous ai dit, ce qui donne priſe ſur elle à ſes ennemis. Pour revenir maintenant au Marquis, il faut que ſa paſſion ſoit grande, pour lui faire oublier ſon devoir; il devroit être à ſa charge. Ce qu'il fait eſt bon à faire, quand on n'a point de meilleure occupation, mais parmi les Chevaliers ſans reproche, l'honneur a le pas devant l'amour. Si le ** continue à faire le coquet, ſa femme

me crevera de jalouſie ; car elle n'oſera la faire connoître au public, de peur qu'on ne recommence à ſe moquer d'elle, comme on fit quand elle l'épouſa. Adieu.

CCXCII. LETTRE.

De Madame de B... au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 14. Avril 1672.

JE ſuis en colere, je dis en groſſe colere. Vous allez croire que c'eſt de mes Lettres perdues ; il eſt vrai c'eſt un peu de cela ; mais le plus fort de mon chagrin va directement contre vous. Quoi, Monſieur, vous n'avez pas crû toutes choſes plûtôt que de croire que je vous ai oublié ? Non je ne puis vous pardonner cette injuſtice. Vous prenez bien vîte vôtre réſolution, quand il s'agit d'avoir méchante opinion de vos amies ; car pour de vous, ce n'eſt pas cela ; vous ſçavez bien ce qu'on perdroit en vous négligeant & je le ſçai trop bien moi-même, pour perdre quelque choſe par un endroit qui ſeroit ſi honteux pour moi. C'eſt aſſez vous dire Monſieur que je me ſouviens de vous avec plaiſir, & que vôtre amitié aura encore pour moi dans

vingt-ans d'ici toute la grace de la nouveauté. Je me radoucis fort. N'eſt-il pas vrai, qu'à voir le commencement de ma lettre, vous ne vous attendiez pas à une ſi bonne fin d'amitié ? Je ne ſçai comment cela s'eſt fait. Je m'attens en récompenſe à une grande lettre bien remplie d'amitiez & de repentirs de m'avoir accuſée ſi injuſtement. Quand je dis une grande lettre, c'eſt qu'on ne peut jamais avoir aſſez des bonnes choſes ; je me contenterai bien à moins : trois lignes d'un homme comme vous, valent mieux qu'un manuſcrit *in folio* d'une Dame de Province telle que je ſuis.

CCXCIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de B...

A Chaſeu, ce 15. Avril 1671.

Bon bon, Madame, grondez fort : avec toute vôtre groſſe colere, vous voudriez bien faire quitte à quitte avec moi : & moi je n'y conſentirois jamais, ſi je cherchois noiſe avec vous : mais je ne demande qu'amour & ſimpleſſe, & que vous reniez un peu plus la main à l'avenir que

vos lettres ne ſe perdent pas. Vous entendez bien que c'eſt vous demander de m'écrire. Pour parler maintenant de nôtre brouillerie, Madame, je vous dirai que je n'ai pas pris ſi vîte que vous penſez, mauvaiſe opinion de vôtre conſtance; il n'y a rien que je ne me ſois dit en vôtre faveur auparavant; car vous ſçaurez par parentheſe, que je vous aime & que je vous eſtime autant que ſi j'étois vôtre amant. Mais voyant trois mois & plus ſe paſſer ſans recevoir de réponſe à trois de mes lettres, & apprenant que vous vous portiez bien, mon cœur n'eut plus rien à dire pour vous à ma raiſon, & ce fut avec douleur que je ne trouvai plus rien pour vous défendre. Mais à propos de vôtre bonne ſanté, Madame, le Comte de L*** m'a mandé que vous la devez à Monſieur de Saint Felix; j'en entens dire mille biens, & je voudrois bien qu'il vint ici.

Les exilez s'augmentent, & font un corps de réſerve qui ſera d'une grande reſſource en cas de beſoin. Adieu, Madame; il m'arrivera bien des affaires, ou je vous irai voir cet été: cependant écrivez-moi quelque fois, & ne prétendez plus ne le pas faire ſur l'aſſurance du pouvoir de vos charmes, & qu'avec eux vous pouvez of-

fenſer les gens impunément. Cela n'eſt pas d'un cœur auſſi bien fait que je croi le vôtre ; & puiſque je fais mon devoir d'ami honnête & tendre, faites le vôtre auſſi ; car vous ne ſerez pas toûjours belle, & vous ſerez fort aiſe alors d'avoir en moi une perſonne qui ne laiſſe pas de vous aimer.

CCXCIV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14. Avril 1672.

J'Ai été ces jours paſſez retirée avec Mademoiſelle de Portes. Ne vous ſemble-t'il pas que je me faufille avec des gens dévots autant que je puis ? C'eſt en vérité que je les trouve plus heureux & à la vie & à la mort, & que je voudrois bien attraper l'état où je les voi. C'eſt un vrai métier de malheureuſe que celui de dévote ; non ſeulement il conſole des chagrins ; mais il en fait des plaiſirs. Je n'ai pourtant pas la force de le prendre. D'ailleurs les feintiſes ne ſont pas de mon goût, & la vérité ſe découvre enfin, & l'on devient comme Madame de G**, choſe horrible ſelon

moi. Nôtre ami le Duc de S.A** vint hier me voir, il me parla de vous avec beaucoup d'amirié ; mais cependant nous ne pûmes avoir nuls propos particuliers, car la Maréchale d'H... & Madame de H... étoient chez moi qui ne s'en alloient point; ainſi nous ne parlâmes de vous qu'à la dérobée. Connoiſſez-vous Madame de C...? pour moi je la connois beaucourp. C'eſt à mon gré un médiocre génie: le fard l'a gâtée : elle a des dents qui puent aux yeux avant que d'empoiſonner le nez ; elle eſt devenue fort groſſe, & ſur tout une humeur coquette : un ramas de toute ſorte de gens à ſon parloir : trois ou quatre amans, dont Monſieur de N.. eſt le plus apparent tout fou qu'il eſt : trois ou quatre étrangers, quelques chanteurs ; voilà par qui la Dame eſt encenſée. Les Dames ſont bien folles d'être coquettes ; encore celles qui ont une paſſion, j'en ai pitié ; car je croi que cela n'eſt pas volontaire, & qu'une perſonne qui a un peu de raiſon, de quelque ſexe qu'elle ſoit, n'aime jamais que malgré elle. On a fait un petit Roman, qui s'appelle *les Exilez*, qui eſt très-joli. Il y a un endroit qui dit, qu'une grande haine qui ſuccede à un grand amour, marque encore de l'amour caché; cela m'a

fait ſouvenir de vous. C'eſt un amant qui dit à ſa Maîtreſſe, qu'il ſa prie de ne haïr pas tant un homme qu'elle avoit aimé avant lui, & il lui en dit cette raiſon-là. Voyez ce petit Roman, rien n'eſt plus joli : il eſt de Mademoiſelle Desjardins. Adieu, je commence fort à m'accoûtumer à vôtre amitié & qui plus eſt, je commence à y croire: car je ſuis une vraye femme à n'en pas promettre, à moins qu'on n'en eût.

CCXCV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 19. Août 1672.

IL eſt vrai que je vous trouve en bonne & ſainte compagnie, Madame, & que je commence à apprehender que vous ne me trouviez un peu profane pour avoir commerce avec vous. Je vous déclare pourtant que quelque progrès que vous faſſiez du côté de la reforme, je ne changerai pas ma maniere de vie : & quoique je vous avouë que la dévotion ſoit le métier des miſérables, je me contente de recevoir mes disgraces avec une réſignation

intérieure ſans en faire parade ; & puis, comme vous dites, il ſe faut défier de pouvoir ſoûtenir un perſonnage à quoi l'on n'eſt pas propre. Vous me mandez que je devrois preſſer pour avoir la liberté de ſervir. N'avez-vous pas vû la derniere lettre que j'ai écrite au Roi, & que lui a donnée Monſieur de Noailles, & ne ſçavez-vous pas la réponſe qu'il m'a fait faire ? Il me refuſe, mais ce refus eſt accompagné de quelque marque de bonté, de ſorte qu'il faut que j'aye patience auſſi-bien que Meſſieurs de R*** & de R***. Mon tour viendra peut-être ſi la guerre dure, & ſi c'eſt un feu de paille, je ſerai fort aiſe de n'avoir point fait de dépenſe extraordinaire pour une affaire de trois jours. Pour des voyages je n'en ferai point qu'à la ſuite du Roi. Si j'avois à ſortir de France, ce ne ſeroit point pour aller en Angleterre, comme Monſieur de V**. Je ne me croirois jamais aſſuré de mon établiſſement chez une nation auſſi legere que les Anglois. Je connois Mad. ſa femme ; je l'ai trouvée jolie avant ſa petite verole : mais elle m'a paru toûjours ſi ſotte, que j'ai mépriſé les gens qui s'y ſont fort attachez : quelque complaiſance que j'aye eue dix ans durant pour Madame de M**, elle ne m'a pû aſ-

ſocier dans l'amitié qu'elle avoit pour elle. Je demande pardon à Meſſieurs ſes amans, ſi je n'entre point dans leurs ſentimens ; mais je ſerois héretique plûtôt que de croire qu'ils ont raiſon. Je ſuis d'accord avec Mademoiſelle Desjardins qu'une grande haine pour une perſonne que nous avons fort aimée, & qui nous vient de quitter, eſt une marque preſque infaillible qu'on l'aime encore;& je vous avouë que j'ai paſſé par-là. J'ai aimé Madame de M** deux ans croyant la haïr ; mais enfin cette grande paſſion s'étant uſée par le tems, par une longue abſence, & par les réfléxions, je me trouve rempli tantôt d'une grande indifference, tantôt de mépris, & quelquefois de haine pour elle. Je m'en vais mander qu'on m'envoye le Roman des Exilez, puiſque vous le trouvez joli. Ne faites-vous que commencer à vous accoûtumer à mon amitié, Madame ? Pour moi il me ſemble que je ſuis né avec la vôtre ; cela s'entend pour la ſureté & pour la confiance ; car pour la grace, elle a pour moi toute celle de la nouveauté.

CCXCVI. LETTRE

Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'H...

A Chaſeu, ce 26. Avril 1672.

J'Ai été extrémement ſurpris, Madame, d'apprendre ce qui vient d'arriver à mon couſin. On me venoit de mander qu'il alloit ſervir cette campagne ſous Monſieur le Prince, & l'on m'écrit qu'il a ordre de ſe retirer chez lui; je vous aſſure que j'en ai tout le chagrin qu'un proche parent & un bon ami en peut avoir; mais je ne puis croire que cette affaire dure. Le Roi qui l'a ſi bien traité juſqu'ici, ne ſera pas long-tems en mauvaiſe humeur contre lui, le ſujet même n'en paroiſſant leger. J'en ſerai ravi, car perſonne ne vous aime ni ne vous eſtime plus que je fais.

CCXCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal d'H...

A Chaſeu, ce 26. Avril 1672.

J'Ai appris avec bien du déplaiſir ce qui vous eſt arrivé, Monſieur, parce que je

m'intereſſe fort à tout ce qui vous touche. Je ne doute pas que vôtre plus grande douleur en cette rencontre, ne ſoit d'avoir déplû à un auſſi bon maître qu'eſt le nôtre, & que ce ne ſoit pour cela que vous aurez plus de beſoin de vôtre fermeté: car pour les traverſes de la fortune, je m'en fie bien à vôtre courage. Outre que cette même fortune vous a fait juſqu'ici aſſez de plaiſir, pour que vous lui pardonniez quelque peine, j'eſpere que celle-ci ne durera pas. Je le ſouhaite fort, car je ſuis aſſurément à vous de tout mon cœur.

CCXCVIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Avril 1672.

N'Aiez pas peur, Monſieur, que je devienne trop ſainte; je crains bien plus de ne la devenir jamais aſſez. Sçavez-vous bien que mes amies les ſaintes, ſont de meilleure compagnie que tout ce qu'il y a dans le monde. Vous trouveriez preſque toutes les femmes d'aujourd'hui très-ſottes elles ne ſçavent pas dire deux mots; & quand les Meſſieurs ſont las de conter

fleurette, il faut qu'ils plantent là les belles : & attendu que la ſocieté eſt un plaiſir, ils les cherchent avec nous : car encore une fois toutes les femmes de la Cour ſont des oiſons, j'entends les nouvelles venues. Mais pour revenir à moi, Monſieur, quand je quitterois le monde, je ne quitterois pas mes amis : & comme vous êtes un des plus conſidérables, & le plus agréable que j'aie, je vous conſerverai avec ſoin. Je ſçavois bien que vous aviez écrit au Roi : mais je ne ſçai pas ce qu'il a répondu à Monſieur le Duc de Noailles : vous me ferez plaiſir de me l'apprendre. L'on ne parle que de l'affaire des Maréchaux. Vous m'écrivez ſi flatteuſement & ſi obligeamment ſur vôtre amitié, que ne voulant pas vous en dire moins, je n'oſe preſque pas répondre à cet article là. Cependant dans l'amitié il n'eſt point queſtion de ſexe : & je ſerois fort fâchée de recevoir plus de marques de la vôtre, que vous n'en recevriez de la mienne. Voilà un des privileges de nous autres Dames pas belles, & il faut avouër que c'eſt peut-être le ſeul. Nous diſons en tendreſſe tout ce qui nous plaît, ſans que cela ſcandaliſe.

CCXCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 6. May 1672.

JE remarque aujourd'hui plus que je n'ai encore fait, Madame, qu'outre l'agrément qu'il y a dans tout ce que vous écrivez, il y a toûjours un fonds de vérité & de bons ſens Rien n'eſt plus vrai que tout ce que vous dites. Le commerce de vous autres dévotes ou aſpirantes, eſt mille fois plus agréable que celui de la plûpart des belles & jeunes Dames de la Cour. Celles-ci qui font leur capital de leur âge & de leur beauté, ne ſe ſont pas miſes en peine du reſte; & il faut que leurs galans ſoient bien brutaux, pour avoir long-tems du plaiſir avec elles. Auſſi vous ſçavez que les éveillez diſent, que quand on ne ſçait plus que leur faire, on ne ſçait plus que leur dire. Le Roi témoigna à Monſieur de Noailles, n'avoir pas déſagréables les offres que je lui faiſois de mes ſervices, mais il ajoûta qu'il n'étoit pas encore tems. Pour venir aux pas que je fais pour me relever de ma chûte, je vous dirai qu'on ſe

conſole quelquefois de ne pas obtenir ce qu'on demande. Je ſuis aujourd'hui en cet état ſur la permiſſion que j'ai demandée au Roi d'aller à l'armée ; mais voici des Maréchaux exilez qui en augmentent la bonne compagnie. A la bonne heure la pluye les prend. Ce ſont ceux-là qui ſont heureux d'être exilez, quand leur fortune eſt faite. Car enfin ils ont des établiſſemens que vrai-ſemblablement on ne leur ôtera pas ; & au pis aller des titres & des dignitez qu'on ne leur ſçauroit ôter. Ce ſeroit une queſtion de ſçavoir, ſi étant auſſi redevables au Roi qu'ils ſont, ils euſſent été excuſables de refuſer de lui obéir en choſes qui euſſent effectivement intereſſé l'honneur de leurs Charges ; mais de le refuſer en choſes où ils ont tort, je ne puis les excuſer. Il eſt certain que les Maréchaux de Camp Généraux, ont été faits pour faire la fonction de Connétable. Il y en a eu peu juſqu'ici en France. Cette Charge a été créée pour faire eſperer l'épée de Connétable à celui qu'on en pourvoiroit ; & cependant pour en faire une partie des fonctions ſous un autre titre. Je ne ſçache guéres que le Maréchal de Biron, le Connétable de Leſdiguieres, & Monſieur de Turenne qui en ayent été pourvûs. Une

raiſon convaincante qui fait voir que la Charge de Maréchal de Camp Général eſt au deſſus de celle de Maréchal de France, c'eſt que quand le Maréchal de Biron fut fait Maréchal de Camp Général, il étoit Doyen des Maréchaux. Si on n'eût pas voulu lui donner quelque choſe au deſſus de ce qu'il étoit, on l'eût laiſſé comme il étoit. Mais pour ajoûter l'exemple à la raiſon, vous ſçaurez qu'au ſiége de Clerac, Monſieur de Leſdiguieres qui n'étoit encore que Maréchal de Camp Général, commanda le Maréchal de Saint-Geran, qui étoit ſon camarade il n'y avoit pas long-temps. Monſieur de Turenne eſt aujourd'hui en bien plus forts termes avec les Maréchaux exilez. Il commandoit les armées du Roi, que ceux-ci étoient encore au College. Il faut me croire quand je parle ainſi, ou du moins ne ſçauroit-on penſer que ce ſoit une amitié aveugle qui me faſſe parler en faveur du parti que je tiens, c'eſt la ſeule vérité; & il y a dix ans que j'ai appris ce que je viens de vous dire du feu Maréchal de Clerambault. J'ai crû que vous ne ſeriez pas fâchée de ſçavoir ceci, tant parce que vous aimez la vérité, que parce que celle-ci à mon avis; ne vous ſera pas déſagreable. Au reſte, tout

ce que vous m'écrivez me plaît : mais quand vous traitez le chapitre de l'amitié, je vous trouve incomparable, c'eſt vôtre bel endroit. Vous avez raiſon de dire que dans l'amitié il n'eſt point queſtion de ſexe : vous ne ſçauriez donc mieux faire que de m'aimer bien tendrement. Pour moi, j'en uſe de même pour vous.

CCC. LETTRE.

De Madame de B... au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 6. May 1672.

NON non, Monſieur, ne vous y attendez pas, je ne veux point faire quitte à quitte avec vous ſans que j'aye cherché noiſe, vous m'en avez fourni une ample matiere. Mais ce ſera au voyage que vous me promettez, que vous ſçaurez ce que j'ai ſur le cœur. Qu'il vous ſuffiſe à preſent que vous avez tort, & que j'en ſuis au deſeſpoir. Au reſte, Monſieur, je crains bien que la delicateſſe ait eu moins de part à tout ce que vous avez penſé contre mon amitié, que la mauvaiſe opinion que vous avez de mon ame : ceci ſoit toûjours dit par avance. Mon Dieu,

que j'ai d'impatience de vous voir, pour vous faire honte des erreurs où vous êtes; On les pardonneroit à l'impertinente pénétration de Monſieur de T***, car à tout propos il ſe vante d'en avoir; mais on ne le peut pardonner à Monſieur de Buſſy. Le Comte de L*** eſt témoin de mille choſes qui vous regardent; mais dans le dépit où je ſuis contre vous, j'aimerois mieux mourir que de vous faire le moindre petit plaiſir. Il eſt vrai, Monſieur, qu'il y a beaucoup de viſion dans tout ce qui tourmente les maris; & le Parlement de Paris a raiſon de n'y croire pas plus qu'aux ſorciers. Je ne ſçai ſi tous les exilez flattent leurs maux par des réflexions auſſi ingénieuſes que les vôtres, ni ſi elles feront la conſolation des Maréchaux de France qui groſſiſſent cet illuſtre Corps de reſerve; mais je meurs d'envie de la donner à un de ces Meſſieurs qui eſt fort de mes amis. Adieu. Monſieur, je vous promets que je ferai mon devoir en amitié pour le moins auſſi-bien que vous, & je n'aurai rien de nouveau à faire, qu'à prendre un grand ſoin que mes lettres vous ſoient rendues. Je ne veux pas vous dire que ce ſoin là me ſera très-agréable: je me contente ſeulement de vous aſſurer que je n'aurai point de

vûes

vûes pour l'avenir : que je ne ſuis pas intereſſée : & de plus je ne ſçaurois penſer que je devienne jamais aſſez laide, pour être obligée aux gens qui m'aimeront.

CCCI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de B...

A Chaſeu, ce 9. May 1672.

NI vos plaintes, ni ma conſcience ne me reprochent rien, Madame : je ſuis ſi ſeur de la droiture de mes intentions ſur vôtre ſujet, que je ne crains nullement les éclairciſſemens avec vous. Pour ce que vous dites que vous craignez bien que la délicateſſe n'ait eu moins de part à ce que j'ai penſé contre vôtre amitié, que la mauvaiſe opinion que j'ai de vôtre cœur : je vous dirai que j'ai une extrême délicateſſe ſur la conduite de mes amis : avec cela je connois les foibleſſes humaines, & je n'en croi pas tout-à-fait exemts mes amis les plus parfaits. Ne vous fâchez pas, Madame, perſonne n'a meilleure opinion de vous que moi. Du reſte, je ne pénétre point : ſi je le voulois faire, je voudrois être ſur les lieux, & voir les choſes de plus

près. Le reſſentiment de l'offenſe que vous prétendez que je vous ai faite, vous fait aſſez bien cacher l'amitié que vous avez pour moi, mais le Comte de L*** qui en eſt témoin n'a pas bien gardé le ſecret. Il a tellement crû que c'étoit moi qui avois ſujet de me plaindre de vous, qu'il n'y a point de douceurs qu'il ne m'ait dites de vôtre part pour vous juſtifier. Ainſi, Madame, vous avez beau faire pour m'obliger à vous craindre, je ne ſçaurois que vous aimer : Vous me mandez que vous ne ſçauriez penſer que vous deveniez jamais aſſez laide, pour être obligée aux gens qui vous aimeront. A cela je vous répons que vôtre jeuneſſe & vôtre beauté font que vos amis pourroient aujourd'hui ſouffrir des négligences & des tiédeurs de vôtre part, qu'ils ne vous pardonneront pas, quand vous ne ſerez plus jeune ; car pour laide, vous mourrez plûtôt que de la devenir.

CCCII. LETTRE

De la Maréchale d'H... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. May 1672.

L'On ne peut vous être plus obligée que je la ſuis des marques que vous me donnez de l'honneur de vôtre ſouvenir dans l'occaſion preſente. Si nos malheurs nous étoient particuliers, ou arrivez par nôtre faute, j'aurois une douleur bien grande de nous voir éloignez de la Cour; mais nous ne ſommes pas les ſeuls accablez de cette diſgrace; ainſi il faut eſperer de la bonté du Roi, qu'il voudra bien conſiderer quels ont été les motifs de ces Meſſieurs en cette rencontre. Nôtre plus grand déplaiſir eſt d'avoir déplu à un auſſi bon maître que le nôtre à qui nous devons tout. Je ſouhaite qu'il connoiſſe quelle a été l'intention de Monſieur le Maréchal, qui n'a nulle ambition que de lui rendre de continuels ſervices, & de ſacrifier ſa vie pour cela mille fois le jour, s'il le falloit. En cas que les choſes changent je vous en donnerai avis, & ſerai ravie de vous per-

ſuader qu'on ne peut vous honorer plus ſincerement que je fais.

CCCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sc . . .

A Chiſeu ce 15. May 1672.

VOus êtes malade, & il y a long-temps que vous n'avez reçu de mes lettres. Ainſi, Madame, c'eſt vôtre ſeule amitié qui vous a preſſée de m'écrire. Il faut dire la vérité : je ſerois bien ingrat ſi je ne vous aimois pas : mais il faut auſſi que vous confeſſiez que je n'ai pas attendu toutes vos bontez pour vous aimer, & que ſi vous ne m'aimiez pas, vous ſeriez bien ingrate. Nous allons avoir de grandes & de cruelles choſes cette campagne. Parmi les ſpectateurs, les malheureux ſeront moins touchez que les autres: car comme ils gardent toute leur pitié pour eux, les malheurs publics les trouveront inſenſibles, & ils ſeront bien genereux, s'ils n'en ont même de la joye. Pourvû que Dieu conſerve le Roi, toute la Maiſon Royale, & mes amis particuliers, j'abandonne volontiers le reſte à ſa colere. Si vôtre ſexe,

comme vous dites, a ſujet de ſe plaindre des maniéres brutales du nôtre, la fortune vous vengera bien cette année ; car ſans compter les filles héritieres & les veuves de maris dont le nombre ſera infini, il y aura bien auſſi des veuves de galans qui n'auront qu'à ne pas laiſſer prendre les deſſus aux nouveaux qu'elles choiſiront. Il n'eſt pas poſſible que vous croyiez, quoique vous en faſſiez ſemblant, que Madame de M** ne me ſoit la plus indifferente perſonne du monde : mais j'ai remarqué qu'auſſitôt qu'elle vous a vûe & priée de m'adoucir ſur ſon ſujet, vous me mandez afin de me faire taire, que ce que j'en dis, vous perſuade que j'en ſuis amoureux. Et moi qui ne mords pas à l'hameçon, j'en fais encore pis.

CCCIV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. May 1672.

JE ne croi pas, Monſieur, que j'écrive auſſi-bien de l'amitié que vous le dites, mais aſſurément j'en parle moins mal que de toute autre choſe; car il eſt vrai que c'eſt

ce qui me touche le plus. Je n'ai juſqu'ici trouvé ni ami ni amie à qui j'aye découvert pour moi les ſentimens que j'avois pour eux,& je ſuis toûjours forcée de renfermer dans mon cœur une partie de ceux que j'ai pour mes amis, par la honte que j'ai de voir les miens ſi tendres,quand les leurs le ſont ſi peu. Vous êtes aſſurément un des meilleurs hommes que je connoiſſe, n'en déplaiſe au public ; mais cependant vous ne ſçavez pas encore aimer à ma mode ; je vous donnerois bien des leçons ſur l'amitié. Dans l'affaire des Maréchaux de France, on a fort examiné le temps paſſé : ni le Maréchal de Biron, ni le Connétable de Leſdiguieres,ne les ont, dit-on, commandez; ſi fait bien précédez, & leur commiſſion le portoit.Mais le malheur de cette affaire ici, c'eſt que celle de Monſieur de Turenne ne le portoit pas,& qu'on ne l'a pas voulu mettre dans ſes lettres,& Meſſieurs les Maréchaux de France ne demandoient pour toute grace,ſinon que l'on lui donnât des lettres qui attribuaſſent ce privilege là à ſa Charge. Le Roi n'a pas voulu, & l'on ne vouloit obtenir cela d'eux que par prieres; ce qu'ils n'ont oſé accorder, de peur de faire tort à leur honneur ; car vous croyez bien qu'ils

avoient envie tous trois de ne ſe pas perdre. C'eſt une affaire très-malheureuſe pour eux ; car quand on déplaît au Roi, on a toûjours tort.

CCCV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 10. Juin 1672.

JE croi qu'effectivement vous avez pouſſé les ſentimens de la véritable amitié auſſi loin qu'ils peuvent aller, & que peu de gens ſont de vôtre force ſur ce chapitre. Pour moi qui préſumois autrefois d'être un amant ſans reproche, je penſe être un ami de même : car une grande amitié a bien l'air de l'amour. Je voudrois bien demander à ceux qui vous diſent, que l'on ne fit le Maréchal de Biron Maréchal de Camp Général, que pour préceder les Maréchaux de France, où ils ont trouvé cela ? Car je leur dirai que quand on lui donna cette Charge nouvelle, il étoit le Doyen des Maréchaux : & cela étant, il les précedoit par ſa ſeule ancienneté. Pour le Connétable de Leſdiguieres n'étant encore que Maréchal de Camp Général au

ſiege de Clerac il envoya dire au Maréchal de Saint-Geran de ſe retirer, parce-qu'il étoit allé à l'eſcarmouche, comme un ſimple Officier. Je vous cite des endroits de l'Hiſtoire que tout le monde peut voir; & l'on vous allegue des proviſions d'une Charge qui ne ſont pas publiques. Il faut dire auſſi la vérité; juſqu'ici j'avois crû que les proviſions de Monſieur de Turenne étoient comme les autres; mais l'Ordonnance que le Roi vient de faire, par laquelle il veut que Monſieur de Turenne commande les Maréchaux de France, ſeulement pour cette campagne & ſans tirer à conſéquence, me fait croire que ſes lettres de Maréchal de Camp Général ne lui en donnoient pas le privilege. Cela pourtant m'embarraſſe, car quelles graces font-elles donc à un vieux Maréchal de France, qui a rendu de grands ſervices pendant la guerre, & que l'on a voulu récompenſer en faiſant la paix? Il me dit auſſitôt qu'il fut fait Maréchal de Camp Général, que le Roi en lui donnant cette Charge lui avoit dit: Je voudrois que vous m'euſſiez obligé à faire quelque choſe de plus pour vous; voulant dire de le faire Connétable, à quoi ſa Religion pour lors étoit un obſtacle.

CCCVI.

CCCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de C..

A Buſſy, ce 19. Juin 1672.

VOUS n'avez point reçû la lettre que je vous écrivis l'année paſſée, je n'ai point reçû vôtre réponſe; mais enfin quoi qu'il en ſoit, il faut recommencer un peu nôtre commerce. Mandez-moi à quoi vous vous occupez: ſi Horace vous entretient toûjours, ſi vous êtes gai, & quel ſecours vous tirez de vôtre Philoſophie, Pour moi, plus j'approche de la mort & plus je trouve qu'il n'eſt rien tel que de vivre. Je mêle mes affaires avec mes plaiſirs, mais je prens bien plus à cœur mes plaiſirs que mes affaires, On m'a dit qu'il vous étoit arrivé une ſucceſſion. Seroit-il poſſible que la fortune ſe voulût reconcilier avec vous? Vous ne doutez pas que je n'en euſſe bien de la joye, mais je voudrois que la ſucceſſion fût en Bourgogne. A propos n'y reviendrez-vous pas cet été? nous en avons tous la plus grande envie du monde Je ſçai bien qu'il eſt difficile de ſortir des lieux où l'on ſe divertit fort,

mais il faut ſonger d'un autre côté que
Pinguis amor nimiumque potens in tædia nobis,
Vertitur.
Un peu d'abſence fait grand bien. Venez donc nous voir, quand ce ne ſeroit que pour retrouver vos amis de Languedoc meilleurs après quelque tems d'abſence, & pour vous reveiller l'appetit. Hé bien que dites-vous des Conquêtes du Roi ? Avez-vous jamais oüi parler de plus belles actions de guerre ? Pour moi j'en ſuis étonné. Jugez ce que je ſerois, s'il m'avoit fait autant de bien qu'il m'a fait de mal. S'il continue cette campagne de même force, je tiens Meſſieurs les Etats en méchant état, & Joſué a plus grand beſoin qu'il n'eut jamais d'arrêter le Soleil: mais les miracles ne ſe font pas tous les jours. Adieu, Monſieur, je vous aſſure que je vous aime toûjours bien.

CCCVII. LETTRE.

De Mademoiſelle du P.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Juillet 1672.

QUE dites-vous de la campagne du Roi, Monſieur ? Ne vous ſurprend-

elle pas ? Pour moi je n'ai jamais rien lû de pareil. Je ſuis depuis un mois en Beauſſe chez une belle & jeune veuve de trente mille livres de rente, qui me fait & à une autre de mes amies la plus grande chere du monde. Nous goûtons mille plaiſirs innocens qu'on ne connoît point à la Cour, & qui ne laiſſent pas de ſuites fâcheuſes. Monſieur l'Abbé Flechier eſt ſur le point d'entrer à l'Académie à la place de Monſieur Godeau : il ſeroit bien glorieux s'il pouvoit avoir vôtre voix.

CCCVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du P..

A Dijon, ce 22. Juillet 1672.

LEs victoires du Roi ſont admirables, Mademoiſelle. Le ſeul inconvénient que j'y trouve, c'eſt qu'il met la gloire bien haut, lui-ſeul y peut atteindre. Je croi de la maniére dont vous en parlez, que vous & les Dames avec qui vous êtes, vous divertiſſez fort à la campagne : mais avec toute vôtre vertu, je croi qu'un honnête homme ou deux avec vous, ne gâteroient rien. Quelque fonds de bele hu-

meur que vous ayez toutes, vous n'avez pas toûjours tant de ſoins de vous plaire les unes aux autres, que s'il y avoit un ſexe different. Nous trouvons cela quand nous ſommes quatre ou cinq hommes enſemble, cependant nous avons plus de matieres à traiter que vous. Je ne doute pas que Monſieur l'Abbé Fléchier n'ait dans l'Académie la place de Monſieur Godeau, perſonne ne la pourroit mieux remplir que lui. Je lui donne ma voix de tout mon cœur. Je lui envoyerois en écrit, ſi on comptoit les abſens pour quelque choſe.

CCCIX. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24 Juillet 1672.

JE crois certainement que vous n'êtes pas pour Madame de M** comme vous étiez autrefois, Monſieur; mais je penſe auſſi que vous n'êtes pas pour elle, comme vous ſeriez pour une autre que vous n'auriez pas tant aimée. Pour moi en pareille occaſion, je ne tâcherois qu'à me donner de l'indifference pour la perſonne de qui je me plaindrois, en ſorte que je ne

la diſtinguaſſe pas dans la foule. Mais à vous dire le vrai, ſi cela n'eſt pas impoſſible, il eſt très difficile, & les grandes impreſſions du cœur ſont ineffaçables. On attend le Roi & Monſieur, avant le 15. d'Août. Dès que Creve cœur & Bomel ſeront pris, ils partiront. Pour les troupes, elles demeurent. Tout le monde croit la paix des Hollandois faite, & que le Roi d'Angleterre fera la guerre au Roi d'Eſpagne avec nos troupes. Vous ne ſçauriez imaginer combien la plûpatt de tout ce qui nous ſuit, & qui vient en homme ou en femme, eſt ſot : en vérité on ne le peut ſouffrir ; & je vous défie quand vous reviendrez à la Cour, de pouvoir aimer une jeune femme. Vous dites que vous m'aimez fort. Sçavez vous bien, Monſieur que ſi vous avez quelquechoſe de plus agréable à faire, au moins n'avez-vous rien de meilleur & de plus ſeur? je ne vois perſonne ici à vôtre égard qui me vaille. Je ſuis la premiere perſonne pour l'amitié. Comme je n'ai jamais fait que cela, j'en ai fait mon capital, & peu de femmes y ſçavent autant que moi. N'eſt-ce pas un grand avantage en ce monde, que d'avoir quelqu'un qu'on ne ſçaurait perdre. Pour vous, Monſieur, ne vous en déplaiſe, vous ſe-

riez toûjours tout prêt de vous en aller à la premiere occaſion : il m'en faudroit cent à moi, pour me réſoudre à quitter ce que l'eſtime & l'amitié m'auroient fait prendre.

CCCX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

Ce 14. Août 1672.

LA campagne du Roi eſt admirable, Madame. Tout ce qu'il fait tous les jours augmente le chagrin que j'ai de ma diſgrace : & je ne ſçaurois plus ſupporter d'être ſi mal auprès d'un ſi grand Prince que lui. Je croi que nous aurons la guerre avec l'Eſpagne directement ou indirectement. Quand je ne la ſouhaiterois pas pour l'eſperance qu'elle me donneroit d'y gervir, je la ſouhaiterois pour l'interêt de la gloire du Roi. Il eſt merveilleux dans tous les tems, mais il brille plus dans la guerre, & je ſuis bien aiſe de voir des choſes que non-ſeulement je n'ai jamais vûes, mais dont il n'y a point même eu d'exemple depuis pluſieurs ſiécles. Je meurs d'impatience de revoir un ſi bon Maître : il ne

ſemble pas naturel que je l'appelle ainſi, cependant, comme perſonne ne ſe fait plus de juſtice que moi, je ne penſe pas pour tout ce qu'il m'a fait juſtement, lui devoir retrancher une qualité qu'il a, & dont il donne tous les jours tant de marques. Mon Dieu, Madame, quand viendra le temps que nous ferons ſon éloge vous & moi au coin de vôtre feu? Ce que je dirai toûjours de lui fera bien de la honte aux ingrats. Je croi, comme vous dites, que je n'aimerai guéres les jeunes femmes ſi je retourne à la Cour, car quand elles ſeroient fort aimables, je me défierai d'être aſſez jeune pour leur plaire. Ce n'eſt pas que je ne fuſſe peut-être plus aimable par quelqu'autre endroit qu'elles me regardaſſent, que beaucoup de jeunes gens bien faits; mais je ſçai que cela ne ſuffit pas pour la plûpart des femmes, & que la jeuneſſe toute ſotte & imparfaite qu'elle puiſſe être, leur agrée davantage, que de plus âgez pleins d'eſprit & de mille bonnes qualitez; mais auſſi prenons garde que nous ne tombions dans le défaut qu'Horace reproche aux vieillards de louer trop le temps de leur jeuneſſe. Vous ne me perdrez jamais, Madame, car quand je ſerois capable de quelque paſſion, j'aurois toû-

jours pour vous la plus grande eſtime & la plus grande amitié du monde; mais *j'ai paſſé le temps d'aimer.*

CCCXI. LETTRE.

Du Pere R.. au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. Aouſt 1672.

CEla eſt bien honteux pour moi, Monſieur, d'être à Paris depuis huit-jours ſans vous l'avoir dit; il eſt vrai qu'à mon retour j'ai trouvé des affaires qui m'ont empêché d'avoir l'honneur de vous écrire. Ne m'en croyez pas moins à vous, car je vous aſſure que je vous honore très-parfaitement. Je ne vous rendrai point compte du voyage que je viens de faire; car vous ne devez y prendre aucun interêt, quoique j'aye tâché à vous faire connoître à Madame de Fontevrault, qui a tout ce qu'il faut d'eſprit pour avoir de vous toute l'eſtime que vous méritez. Je lui ai fait voir une lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, où vous me parliez d'elle qu'elle m'a volée: elle en a été chatmée, parce qu'elle écrit elle-même très bien. Mais comme vous m'aviez fort touché le cœur par vos lettres, ſouffrez

que pour m'en attirer, je vous écrive, & que je vous conſulte pour avoir des réponſes, comme on conſultoit les oracles. J'attens vos *Mémoires*, car vous êtes homme d'honneur; vous ne me l'avez pas promis pour m'en faire venir le goût, & m'en fruſtrer; mais cependant dites-moi vôtre ſentiment ſur un deſſein que j'ai qui peut être de vôtre reſſort, & qui en eſt effectivement. J'ai fait trois comparaiſons, la premiére d'Homere & de Virgile, la ſeconde de Demoſthene & de Ciceron, la troiſiéme de Platon & d'Ariſtote. J'ai envie de faire imprimer ces trois comparaiſons enſemble avec des refléxions en forme de préceptes ſur chacune; c'eſt-à-dire, des réfléxions ſur l'uſage de la Phioſophie & de la Poëſie de ce temps, comme celles que j'ai faites ſur l'uſage de l'Eloquence. Je travaille aux réfléxions ſur la Poëtique. Je prétens qu'il y a peu de Poëtes, quoiqu'il y ait bien des gens qui ſe mêlent de faire des vers; que la plûpart de ceux qui font un Sonnet, un Madrigal, une Ode, n'ont qu'un peu d'imagination, mais peu de génie. Je fais état de dire mon ſentiment ſur la plûpart des Poëtes Grecs & Latins les plus célebres. Voici ſur quoi je demande vôtre ſentiment: Premierement;

Si vous ne croyez pas comme moi que nôtre langue eſt peu capable d'un Poëme épique, & d'un travail de longue haleine à cauſe de l'uniformité de ſon nombre qui ne peut pas ſe varier, comme celui des vers Grecs & Latins : le vers Grec héroïque a même plus de grace que le Latin à cauſe de ſa varieté, nôtre langue va toûjours ſur un même ton, ce que Deſpreaux appelle pſalmodier. Secondement : Pourquoi l'Electre de Sophocle & les autres Tragédies de cet Auteur, & quelques-unes d'Euripide paroiſſent toûjours belles au bout de deux mille ans, & qu'on ne peut ſouffrir plus d'un hiver à Paris les Comédies de nos Auteurs : Eſt-ce que le peuple qui en fait la réputation par le concours du parterre, n'eſt pas un bon juge ; Eſt-ce que ces tendreſſes outrées qui en font le principal caractére, dégenerent de cet art héroïque, qui doit être l'eſprit de ces Poëmes : Ou bien eſt-ce que je me trompe moi-même ? Troiſiémement : Ne trouvez-vous pas que les Comédies de nos Poëtes (je ne nomme perſonne, car Moliere eſt de mes amis) font tous les objets plus grands qu'ils ne ſont, & qu'elles ne copient preſque point au naturel, comme fait Terence ? Il en eſt de même des Saty-

res : on veut plaire au peuple par les uns & par les autres : & pour lui frapper l'eſprit on groſſit les choſes : on fait un Miſantrope plus myſantrope qu'il n'eſt : un Tartufe plus hypocrite qu'il n'eſt. Cela eſt-il à vôtre gré ? Le génie du peuple eſt groſſier : il faut de grands traits pour le toucher. Que dites-vous de ce caractere d'amour & de tendreſſe, qui eſt d'ordinaire un caractére badin, qu'on mêle dans toutes les piéces ſérieuſes : au lieu que les Tragédies des Grecs, & même celle des Latins, ne roulent que ſur de grands ſentimens qui ſont l'héroïque qui en eſt l'ame, le magnifique & le grand ? Il y a mille autres choſes que je réſerve, car il ne faut pas vous rebuter. Comme perſonne dans le Royaume n'écrit & ne parle mieux que vous, pardonnez à l'envie que j'ai de vous faire parler & de vous faire écrire. Si vous me ſouffrez cette fois, vous m'encouragerez à avoir encore dans la ſuite commerce avec vous ſur cette matiére. Je veux vous écrire tout exprès pour vous parler de dévotion, mais ce n'en eſt pas ici le lieu : je remets cela à une autre fois. Je ſuis avec mon reſpect ordinaire à vous.

CCCXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R. . .

A Buſſy, ce 25. Août 1671.

JE commençois de m'impatienter de n'avoir point de vos nouvelles, mon Reverend Pere, & cela, comme je vous ai déja dit, ſans m'en prendre à vous; car on ne peut pas être plus perſuadé de quelque choſe, que je le ſuis de vôtre amitié pour moi. L'eſtime que Madame de Fontevrault fait de mes lettres, me donne de la vanité, car je ſçai combien elle a le goût délicat en ces matiérés. Il ne faut pas vous ſervir de grands ſtratagemes, mon R. Pere, pour m'obliger à vous écrire, vous n'avez qu'à laiſſer faire l'amitié que j'ai pour vous. J'ai pour le moins autant d'envie de vous montrer mes *Mémoires*, que vous en avez de les voir, mais il nous faut donner patience. Je ſuis plus proche de mon retour que je n'étois l'année paſſée. Tout finit, les diſgraces auſſi bien que les bonnes fortunes; il ne faut que vivre pour voir cela, & je me porte le mieux du monde. J'ai vû depuis peu vos Obſerva

tions ſur Homere & ſur Virgile, & je les ai trouvées encore plus belles que celles que vous avez faites ſur Demoſthene & ſur Ciceron. Je n'ai pas encore vû vos Comparaiſons de Platon & d'Ariſtore. Je croi que les réfléxions que vous ferez ſur tout cela ſeront admirables. Et pour répondre à ce que vous me demandez, je conviens qu'un Poëme épique ne peut réüſſir en nôtre Langue : il eſt aiſé de le prouver par les exemples. Le Moïſe, la Pucelle, le S.Loüis,& l'Alaric,en ſont de bons témoignages. Pour les raiſons, je n'en ſçai point d'autres que celles que vous me mandez. Il eſt vrai que la cadence, les rimes, & les repos de nos vers laſſent à la longue ; ce qui n'arrive pas dans les Latins par la diverſité Il eſt encore certain que les ſentimens de tendreſſe pouſſez trop loin, ont je ne ſçai quoi de fade qui dégoute dans les Tragédies.Cela eſt ſi vrai que les Anciens croyoient fort bien pouvoir faire une bonne piece ſans amour, au lieu que les nôtres ne roulent que ſur cela.Cet abus s'eſt introduit pour plaire aux Dames,qui veulent de l'amour dans tout ce qu'on leur préſente, & qui ne ſont pas ſatisfaites, ſi cet amour ne va dans l'excés. Pour les ouvrages de Molie-

re, je vous l'avouë, je les trouve incomparables : ce n'eſt pas que ſi on les avoit bien examinez, on ne pût trouver quelque choſe à retrancher, mais il y en a très peu. Il a copié Terence & Plaute ; mais je ſoûtiens ſans aucun reſpect pour les Anciens, qu'il les a ſouvent ſurpaſſez, & je ne l'eſtime pas moins pour avoir été aſſez ſouvent un peu plus loin que la nature. Le but de la Comédie doit être de plaire & de faire rire. Qui ne repreſenteroit que des évenemens ordinaires, ne feroit pas cet effet : il faut donc quelque choſe d'extraordinaire, & pourvû qu'il ſoit poſſible, il réjoüit bien davantage que ce qui ſe voit tous les jours. Deſpreaux eſt encore merveilleux : perſonne n'écrit avec plus de pureté : ſes penſées ſont fortes, & ce qui m'en plaît, toûjours vrayes. Il attaque le vice à force ouverte : & Moliere plus finement que lui. Mais tous deux ont paſſé tous les François qui ont écrit en leur genre. Voilà ce que je penſe, mon R. Pere ſur les demandes que vous m'avez faites. Vous m'obligez extrémement d'en uſer ainſi : vous m'exercez par les réflexions que vous me faites faire, que je ne ferois pas ſans vous. Continuez donc, s'il vous plaît, & ſur tout de m'aimer, puiſque je vous aime de tout mon cœur.

CCCXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle P...

A Buſſy, ce 25. Août 1672.

VOUS voulez qu'on ne parle qu'à vous, Mademoiſelle, hé bien vous aurez contentement ; je ne vous confondrai avec perſonne, c'eſt-à-dire, perſonne ne partagera rien avec vous. Nous avons ſouvent parlé le Comte de L***, Mademoiſelle de Buſſy & moi du jeu de l'arquebuſe. Je ne ſçai ſi les violons avoient fait impreſſion ſur vôtre cœur, mais je vous trouvai encore plus aimable qu'à vôtre ordinaire. Si vous avez un mois durant cette ſymphonie à vôtre diſpoſition, vous allez devenir tout ſucre & tout miel: vous ſerez bonne pour ceux qui voudront vous aimer, mais vous ſerez trop douce pour ceux qui confieroient quelque tréſor à vôtre garde: car il faut être un peu dragon pour cet emploi. Si on s'apperçoit de ce changement, on vous ôtera bientôt la muſique. Pour moi, je vous envoyerois de bon cœur les Vingt-quatre ſi je pouvois: car j'aime fort à adoucir ſans autre vûe

que celle des douceurs qu'on peut trouver en vous-même. j'irai dans deux mois à Dijon, nous nous réjoüirons alors vous & moi. Cependant comme j'aime assez à me faire craindre, je ne me contenterai pas de faire des jaloux sur vôtre sujet, j'en ferai par tout ailleurs où je pourrais; mais ce ne seront que vos amans qui auront une véritable raison de l'être, au moins quant à mes intentions. Le Roi de Pologne est à Sainte-Reine depuis quinze jours; il a été ici deux fois; tout cela n'a pû me faire vous oublier, & ne croyez pas que ce soit à cause qu'il n'a plus de Couronne; car je vous assure que s'il étoit encore sur le trône, je vous aimerois toûjours plus que lui.

CCCXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle P..

A Bussy, ce 30. Août 1672.

SI vous étiez aussi douce, Mademoiselle, que vous êtes réguliere à faire réponse, on vous dresseroit des Autels; mais Dieu qui nous a voulu garantir de l'idolatrie, a mêlé je ne sçai quoi d'amer dans la plûpart

plûpart des bonnes qualitez qu'il vous a données, & l'on eſt bien heureux quand on vous trouve avec celles qui ſont ſans mélange. C'eſt là vôtre heure du berger, Mademoiſelle, que nous trouvâmes au jeu de l'arquebuſe, & que vos meilleurs amis ne trouverent point la nuit que vous m'écrivîtes. Cela fait voir que vous n'êtes pas dragonne par vôtre choix, & que quand la grêle doit tomber, les terres amies n'en ſont pas plus exemptes que les autres. Au reſte, Mademoiſelle, vous me mandez que la colere où je ſuis contre de certaines gens, me fait croire que je ne voudrois pas donner de la jalouſie à leurs amans. Je vous demande pardon ſi je vous dis que je ne vous entends pas. Je devine ſeulement que vous voulez dire, que je ſuis en colere contre de certaines gens, & que malgré ce que je vous ai mandé, j'aimerois mieux rendre leurs amans jaloux, que ceux des autres. Si c'eſt cela que vous avez voulu dire, je vous avoue que vous avez fort bien jugé, mais vous ſçaviez que mes forces en cette rencontre ſont au deſſous de mes deſirs, & que chaſſer les Dieux des poſtes qu'ils occupent, n'eſt pas ouvrage de mortel. Les expériences journalieres nous apprennent, qu'il ne nous appar-

tient pas de leur rien disputer. Vous êtes bien difficile de ne vous pas contenter de la préference que je vous donne dans mon cœur sur le Roi de Pologne ; vous meriteriez que je l'aimasse plus que vous, & je le ferois, si ce n'étoit se venger sur moi-même.

CCCXV. LETTRE.

De Monsieur de C. . . au Comte de Bussy.

Ce 17. Août 1672.

JE reçus il y a trois jours, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il me faudroit une main de papier, pour vous expliquer la cause de la perte de vos lettres & des miennes. Le hasard est un compere qui fourre son nez par tout, & l'on est bien fin, quand on l'est autant que lui. Je vous écris celle-ci fort incertain si vous la recevrez; peut-être que le caprice de ce maître broüillon vous la fera tenir plus vîte. Je ne vous fais pas les remercimens que je vous dois sur la part que vous prenez aux visions qu'on a eues à Florence pour moi. Dès que j'aurai de vos nouvelles, je remplirai tous mes devoirs.

CCCXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à de Monſieur C...

A Buſſy, ce 31. Août 1672.

JE viens de reçevoir vôtre lettre du 17. de ce mois, Monſieur, & le haſard a été bon homme pour le coup. Nous avons à Sainte Reine le Roi de Pologne qui prend des eaux; je l'ai vû ſouvent, il a été deux fois ici; il nous donna à dîner l'autre jour; il a de la raiſon & de l'honnêteté. Il me demandoit hier pourquoi mon éxil duroit ſi long-temps; je lui répondis: Vôtre Majeſté ne ſe ſouvient-elle plus comment elle faiſoit quand elle étoit ſur le trône? Ces choſes-là qui ſont bien importantes pour nous, ſont des bagatelles pour vous. Il demeura d'accord avec moi de tout cela, & me dit ſeulement que tout le monde étoit ainſi. Il me parla de Monſieur de Vardes, & me demanda ce qu'il faiſoit, & je lui dis qu'il faiſoit comme moi, contre fortune bon cœur.

Ne viendrez-vous point en Bourgogne cette année? Nous en aurions ici toute la joye imaginable: on vous y aime à quï

mieux mieux ; mandez-le-moi, je vous prie; mais ſi vous ne venez pas, écrivons-nous ſouvent. Adieu.

CCCXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de F... S...

A Buſſy, ce 9. Septembre 1672.

IL me revient de tant d'endroits que vous témoignez d'être fort mon ami, Monſeigneur, que je ne puis être plus long-temps ſans vous en rendre mille graces; ce n'eſt pas que j'en aye douté juſqu'ici, car j'en ai reçû des marques trop effectives; mais je ne me ſuis pas empreſſé de vous écrire, ſçachant bien que le commerce des malheureux n'eſt pas agréable. C'eſt aux amis heureux, ce me ſemble, à faire les premiers complimens : & c'eſt auſſi ce que vous avez fait avec tant de généroſité. Je vous aſſure, Monſeigneur, que j'en ai la reconnoiſſance que j'en dois avoir, & que perſonne n'a pour vous plus d'eſtime, d'amitié & de reſpect que moi.

CCCXVIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 14. Septembre 1672.

QUELQUE bon & quelque brave que ſoit vôtre cœur, je ne lui conſeille pas, Monſieur, de rien diſputer au mien : car aſſurément, je l'emporterois, & j'en ſçai plus en amitié que vous n'en avez ſçu jamais en amour. Quand vous voudrez me dire ce que vous penſez ſur la chapitre de la tendreſſe, (car l'amitié a la ſienne auſſi-bien que l'amour) nous verrons un peu à qui le cœur en a plus appris, de vous ou de moi, il faudra tout chercher en nous mêmes; car dans le ſiécle où nous ſommes l'exemple ne nous en a guéres inſtruits aſſurément. Je ne me plains pas de vôtre amitié mais ne ſçauriez-vous endurer que je loue la mienne ? Nous verrons quelque jour laquelle eſt de la meilleure trempe. Cependant je ſuis ravie de m'être fait dire par un auſſi honnête homme que vous, qu'il m'aime. Je croirois bien que vous êtes galant en Bourgogne, mais je voudrois bien ſçavoir le nom de la belle dont

vous me faites miſtere, Après tout les aimeriez-vous ſi belles? Ne les aimeriez-vous point mieux bonnes, ſpirituelles & agréables? Je penſerois bien qu'il faut un peu de beauté pour faire le marché ; mais c'eſt le mérite, l'eſprit, l'humeur égale & agréable qui l'entretient, & qui fait durer la galanterie auſſi bien que l'amitié. Du moins je m'imagine que cela eſt ainſi. J'ai oüi dire aux hommes, que quand ils ſont une fois engagez, ils s'accoûtument ſi fort à la beauté & à la laideur de la Dame en trois mois, que les yeux ne ſe mêlent plus de rien, & qu'ils ne ſe ſervent plus que de leur cœur & de leur eſprit. Il eſt vrai que je ne ſuis pas coquette; mais il ne l'eſt pas, que j'aimaſſe mieux un Benefice qu'un cœur; car il en eſt de ſi bons que je les préférerois à l'Abbaye de Saint Denis. Je ſuis la femme de France la moins intereſſée, il y paroit à ma fortune. Avec tout cela, a vous parler confidemment, je ſuis bien laſſe d'elle, & je voi bien que j'ai là une ſotte maxime, de préferer ce qui regarde l'amitié à ce qui regarde la fortune. Ce que vous a promis le Roi de Pologne, n'eſt pas mauvais. Je le connois un peu ce Roi-là, & quand il ſera ici, je l'irai voir, & je lui parlerai de vous. Mademoiſelle de

Vandy eſt auſſi de ſes amies. Quand il vous a dit qu'il ne peſoit pas à Madame la Palatine, cela n'y fait rien. Que ſçait il le pauvre homme à quoi il penſe ? Ne veut-il pas ce qu'on lui fait vouloir? Au reſte la honte me prend de vous avoir demandé des truffes, moi qui ne me ſoucie preſque point de tout ce qui ſe mange : cela eſt plus vilain qu'à un autre; mais vous ſçaurez que Meſdames de *** qui ſe trouverent l'autre jour chez moi, comme je recevois une de vos lettres, me condamnerent à vous faire cette propoſition. Je dis condamnerent, car je n'aime pas à donner de la peine à mes amis, & je ſuis fort fâchée de celle que je vous donne en cette rencontre. On dit qu'on a envoyé ordre a Monſieur de Turenne de combattre, s'il en trouve l'occaſion.

CCCXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 19. Septembre 1672.

VOus me mandez que vous ne vous plaignez pas de mon amitié ; & en même temps vous me demandez, ſi je ne

ſçaurois endurer que vous donniez des loüanges à la vôtre. Souvenez-vous, Madame, que je ne l'ai pas trouvé mauvais, mais ſeulement que vous abbaiſſaſſiez la mienne. Avec tout cela je crois bien que nous nous accommoderons, la diſpute que nous avons enſemble a de trop bons principes. La jolie Dame dont je vous ai parlé, s'appelle Madame B***. Je ne ſuis point amoureux d'elle ; ſi je l'étois, je ne vous la nommerois pas ſi franchement. Je ſuis d'accord avec vous, que pour la durée de la galanterie, il faut de l'honnêteté & de l'eſprit : mais pour commencer cette galanterie, convenez qu'il faut de la beauté, & j'y ajoûte encore de la propreté. Ce ſont-là les fondemens d'un commerce amoureux. Nous avons trouvé fort plaiſant l'endroit où vous me dites du Roi de Pologne : *Quand il vous a dit qu'il ne penſoit pas à Madame la Palatine, cela n'y fait rien : que ſçait-il le pauvre homme à quoi il penſe?* Il eſt vrai qu'on le fera penſer à ce qu'on voudra; & qu'après il trouvera même qu'il y aura penſé avant qu'on lui en parlât. Je ne ſçai à quoi je ſongeois moi, de vous mander qu'il diſoit vrai, quand il me mandoit qu'il ne penſoit pas à quelque choſe. Je vois bien maintenant

que

que j'y fais réflexion, qu'il ne ſçavoit ce qu'il diſoit.

CCCXX. LETTRE.

De Madame de Sc.., au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Septembre 1672.

MONSIEUR l'Abbé de C* * vient de ſortir de ma chambre; il revient du voyage avec le Cardinal de B* *. Il part demain pour aller en Bourgogne. Il vous ira voir, Monſieur, & vous demander pardon d'avoir tout d'un coup ceſſé de vous écrire depuis un an. Il faut pardonner l'irrégularité aux jeunes gens qui ont deux paſſions auſſi tyranniques que les ſiennes, le jeu & l'amour; cependant je vous aſſure qu'il a de la bonté & des amis. Je ſuis quelquefois ſix mois ſans le voir. Je lui pardonne tout cela, je vous conſeille d'en faire de même. Il a, comme je viens de vous dire, beaucoup d'amis; & quand il ſe met à ſervir, il ſert bien, & je ſerois aſſez aiſe que vous fuſſiez enſemble de maniere, que je me le puſſe aſſocier cet hiver pour vous ſervir.

CCCXXI. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Octobre 1672.

JE donnai l'autre jour au Pere Talon la comparaiſon de Platon & d'Ariſtote pour vous l'envoyer de ma part, puiſque vous ne l'avez pas vûë. C'eſt celle des trois qui me paroît la plus achevée : je ne ſuis pas fâché que vous la voyiez. J'ai fait voir à Monſieur Deſpreaux la lettre où vous le remerciez, & loüez ſon Epître. Puiſque vous avez eu la bonté de ſouffrir mes queſtions ſur la Poëtique, & que vous avez bien voulu y répondre, permettez-moi de vous en faire de nouvelles. Premiérement, ſi vous croyez qu'on puiſſe plaire au peuple dans une Comedie ou dans une Tragédie, c'eſt-à-dire, dans une piece de théatre contre les regles ? La difficulté eſt, que les actions publiques ſurtout dans l'Eloquence, ſont principalement du reſſort du jugement du peuple, *in eloquentia provocabatur ad populum* ; mais il ſe trouve que ſouvent dans ces actions, le parterre eſt d'un ſentiment different des honnêtes gens. En ſecond lieu,

ſuppoſé que l'on puiſſe plaire de la ſorte ; ſçavoir s'il eſt mieux de quitter les regles ſans s'y captiver, ou s'il n'eſt pas mieux de s'attacher aux formes ? En troiſiéme lieu, en quoi vous croyez particuliérement que conſiſte le genie du Poëte, ſi c'eſt dans l'imagination ou dans le jugement, s'il faut plus d'une que d'autre, ou ſi le temperament doit être égal ? En quatriéme lieu, quelle idée vous avez du genre ſublime, & de cet air de majeſté qui eſt eſſentiel à la belle Poëſie, où les petits genies ne peuvent atteindre que par de vains efforts qui vont dans le galimatias ; car tous nos Poëtes tombent dans ce défaut, pour être deſtituez de cette nobleſſe d'expreſſion qui eſt neceſſaire à le Poëſie ? En cinquiéme lieu, quelle opinion vous avez de l'Ode Françoiſe, où perſonne ne réuſſit ? Malherbe même qui a commencé d'en donner l'idée, me paroît foible par un air trop compaſſé ; l'Ode veut de l'emportement. Je ne veux pas vous rebuter ; une autrefois je vous demanderai votre ſentiment ſur le reſte ; je ſerois bien-aiſe que vous euſſiez la bonté de ne pas parler de mon deſſein, je ne veux pas me declarer pour parler avec plus de liberté ; excuſez celle que je prens, vous me l'avez permi-

ſe. Je n'eſtime rien tant que vos ſentimens, & la maniere dont vous vous expliquez. Je ſuis à vous de tout mon cœur, & avec tout le reſpect que je vous dois, &c.

CCCXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R...

A Buſſy, ce 2. Octobre 1672.

JE vous rends mille graces, mon reverend Pere, de vôtre comparaiſon de Platon & d'Ariſtote. Je l'ai luë avec admiration; je ſuis d'accord avec vous qu'elle eſt plus acchevée que les deux autres. Cependant comme j'aime mieux la Poëſie & l'Eloquence que la Philoſophie, les deux premieres me plaiſent davantage. Il y a tant de choſes à dire ſur la premiere queſtion que vous me faites, que je ne ſçai par où commencer; car quelquefois les pieces de théatre naturelles, de bons ſens & dans les regles, plaiſent au peuple, quelquefois non; la fortune ſe mêle de la reputation des ouvrages, comme de celle des hommes. Un de ces gens hardis à décider, qui ſera en mauvaiſe humeur le jour qu'il verra joüer une Comedie, ou

qui aura le goût mauvais, dira qu'elle ne vaut rien. Cette autorité préviendra ceux qui l'entendront, qui par foibleſſe, ou pour ne ſe pas donner la peine d'examiner, diront la même choſe, & voilà une bonne piéce décriée. Une autrefois une autre piéce plaira, parce que quelque ſot de qualité l'aura loüée hardiment. Il n'y a point de coup ſeur pour l'applaudiſſement ; mais dans l'incertitude, il faut toûjours faire ſon devoir, & tôt ou tard on fait juſtice aux gens. Il me ſemble qu'un Poëte ne ſçauroit avoir trop d'imagination; mais auſſi qu'il ne ſçauroit avoir trop de jugement ; il faut, s'il ſe peut, que cela ſoit égal ; mais s'il y avoit de la difference, que le jugement dominât. Le jugement tout ſeul fait des piéces froides, & la ſeule imagination en fait d'extravagantes. Je croi comme vous, mon R. Pere, qu'il n'y a point de Poëtes François qui ayent ce grand air de majeſté dans leurs vers, qui fait le genre ſublime de la Poëſie, & vous remarquez fort bien qu'il conſiſte dans la nobleſſe de l'expreſſion, & moi j'ajoûte dans la juſteſſe. Il eſt vrai qu'on ne voit point de belle Ode Françoiſe, la plûpart de ceux qui en ont fait n'avoient pas aſſez de feu, ils auroient été plus propres

à l'Eglogue : cependant vous pouvez voir celle * que Racan fit pour feu mon pere. Elle me paroît belle, & hors quelques expreſſions qu'il faudroit changer, j'y trouverois peu de choſe à redire. Quant à Malherbe, où il dit bien, je ne conviens pas avec vous qu'on puiſſe dire mieux. Le mal eſt que les beaux endroits ſont rares. Quelquefois il a cet emportement que vous demandez dans les Odes, joint à une grande juſteſſe. C'eſt vous qui m'avez fait faire réfléxion ſur ces choſes là, de ſorte que je n'y ſuis pas ſi fort, que ſi j'y avois ſongé de longue main. J'y prendrai plus garde à l'avenir, & je vous manderai mon ſentiment ſur ce que j'aurai découvert.

CCCXXIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. Octobre 1672.

JE n'ai jamais été plus aiſe que ce matin, Monſieur, car j'ai reçû trois de vos lettres à la fois ; ce qui eſt pour moi un plaiſir infini, non ſeulement, parcequ'elles

* Ode à M. le Comte de Buſſy qui commence. *Buſſy, nôtre printems s'en va preſque expirer.*

me ſont une marque de l'honneur que vous me faites de vôtre amitié, mais parce que rien n'eſt plus délicieux pour moi que vos lettres. Vôtre eſprit eſt le charme du mien ; & ſi vous ſçaviez combien tout ce que vous écrivez eſt different de tout ce que les gens de la Cour les plus merveilleux diſent & écrivent, vous verriez bien que j'ai grande raiſon de vous eſtimer. Tout ce que vous avez laiſſé ici ne vous vaut pas, il y a bien à dire. On me vient de dire que le Roi de Pologne eſt tombé en apoplexie ſur la nouvelle de la priſe de Kaminiec par les Turcs. J'avouë que je ne le croyois pas ſi ſenſible ; j'aurois regret à ſa mort, c'eſt un bon homme. Nôtre ami l'Abbé de C** a eu raiſon d'être honteux de vous avoir oublié, & vous devez lui pardonner. Ce n'étoit pas un peché de malice que le ſien. Il n'y a, ce me ſemble, que l'amour & une trés grande amitié, qui ayent droit de prétendre une grande régularité. Son frere B*** eſt mort : il a été tué par des payſans retournant du quartier de Monſieur de Turenne à ſon quartier. Voilà une ſucceſſion qui lui vient. Vôtre Madame B *** a de la réputation ici ; n'eſt ce pas la belle-ſœur de Monſieur de C**. La Reine a la fiévre-quarte, &

MADAME eſt groſſe. Nous avons accepté la mediation du Roi de Suede. Le Comte de Tot eſt ici pour cela. Il dit hier à Delbene qui me l'a dit, qu'il croyoit qu'on s'aſſembleroit à Calais pour traiter. Il me ſemble que voici une lettre qui n'eſt remplie que de nouvelles : je n'aurai point d'eſprit aujourd'hui, je le ſens bien ; mais comme j'ai toûjours beaucoup d'amitié pour vous, je merite bien que vous enduriez ma méchante narration.

CCCXXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Buſſy, ce 15. Octobre 1672.

IL n'y a rien de flateur ni de ſi obligeant pour moi que le commencement & la fin de vôtre lettre, Madame ; un peu de proſpérité avec cela, vous me feriez tourner la tête ; mais le Seigneur y a mis bon ordre, & ſi quelque choſe m'a gâté juſqu'ici, ce n'a pas été la bonne fortune. Au reſte, ſi mes lettres & mon amitié ſont un bien pour vous, je vous comblerai de mes graces. Je ſuis fort ſurpris de la ſenſibilité du Roi Caſimir. Je penſois qu'un

homme qui ne ſe ſouvenoit pas de la perte d'un Royaume, ne ſe ſoucieroit pas de la perte d'une Place ; & je croi auſſi que ce n'eſt pas cela qui a fait ſon mal ; & il ſeroit aſſurément tombé en apoplexie lorſqu'il y tomba, ſi on lui avoit dit la plus agréable nouvelle du monde. Je ſerois aſſez fâché qu'il mourût. Je ne doute pas que la paix ne ſe faſſe, puiſque la Suede s'en mêle, mais elle ne durera pas à mon avis. Vous avez tort, Madame, de mépriſer vôtre maniere de narrer ; vous êtes bonne à écrire des nouvelles, & à faire des réfléxions. J'en dirois davantage, ſi je ne craignois qu'il parût que ce fût la reconnoiſſance qui me fiſt parler.

CCCXXV. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21. Octobre 1672.

LEs plus douces heures de ma vie, Monſieur, ſont celles où je reçois de vos lettres. Elles plaiſent à mon eſprit, & elles touchent mon cœur. Dieu m'a fait une belle grace de n'être pas galante. J'aurois écrit trop tendrement. Je ne ſçai ſi vous

êtes de mon avis, vous autres Meſſieurs, mais je voudrois une extrême modeſtie en paroles & en actions à ma maîtreſſe, ſi j'étois homme. Je ſuis trés-malheureuſe à tout ce que j'entreprens pour moi, mais il n'eſt pas toûjours de même des choſes dont je me mêle pour mes amis. L'amitié me fait, ce que la fiévre fait à de certaines gens : elle m'échauffe l'eſprit, & j'oſe dire que je ne manque pas, quand il eſt queſtion de rendre un ſervice aux gens que j'aime. Enfin j'eſpere fort vôtre retour cet hiver. Je ſuis du ſentiment de Madame de Puiſieux, qu'on vient à bout de tout, quand on ſe le met fortement dans la tête. Je croi que vous ſçavez comment Monſieur de Luxembourg a battu le prince d'Orange en ſecourant Oüarden, & que le Roi lui a donné à vendre la Charge de Nogent, pour recompenſer celle de Capitaine des Gardes du Corps de Monſieur de Lauſun.

CCCXXVI. LETTRE

De Madame de Sc.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Decembre 1672.

VOus ſçaurez Monſieur, qu'il n'y a qu'une heure que je vous ai écrit une grande lettre : elle eſt ſi bien égarée ſur ma toilette, qu'on ne la trouve point ; ainſi il faut que je commence à vous écrire avec une migraine horrible. Je ne ſçai pas pour qui j'en ferois autant ; vous m'avez ſi bien perſuadé que vous me faites l'honneur d'être de mes amis, qu'enfin je n'en doute point. Je vous dirai auſſi que je ſuis trés-ſincerement des vôtres, & que je ne pourrois avoir une plus grande joye que de vous en donner des marques. Vous me devez ſçavoir quelque gré de m'être laiſſée perſuader en ce tems-ci car je deviens bien déniaiſée & je ne crois en verité à l'amitié de perſonne : je ſuis mon ſentiment & mon inclination en étant de vos amies. Cependant ſi vous m'alliez manquer, tout le monde ſe moqueroit de moi, & il faudroit que je fiſſe comme ces femmes, qui s'étant mariées contre la volonté

& l'avis de leurs parens, quand elle s'entrouvent mal, ne ſçavent à qui s'en prendre. Enfin je vous croi homme d'honneur, de probité, & même tendre & de bonne amitié. Je ne me ſoucie pas de ce que les autres en penſent.

CCCXXVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 14. Decembre 1672.

VOTRE lettre eſt toute pleine des marques de vôtre amitié pour moi, Madame, auſſi me les faites vous remarquer ſoigneuſement. Quand vous vous en fuſſiez fiée à ma reconnoiſſance, vous n'auriez pas perdu vos bienfaits ; & puiſque vôtre exemple m'autoriſe à me faire un peu valoir, je vous dirai qu'en amour & en amitié, j'ai toute ma vie été le moins ingrat & le plus tendre homme du monde. Il me paroît que quand vous m'écrivîtes cette lettre du trois, il n'y avoit pas long-tems que vous aviez vû quelqu'un, qui vous avoit décrié mon amitié. Je ne ſçai pas quel credit il a ſur vous, mais je vous trouve un peu allarmée: cependant

je vous conſeille à mon tour de vous défier de lui : il eſt injuſte, s'il ne me connoît pas, de décider de moi ſur ce qu'il a oüi dire; & s'il me connoît, je vous aſſure moi, que c'eſt un méchant homme, & vous me devez croire autant que lui. Adieu, Madame, ne craignez rien de mon cœur, je l'ai mieux fait que cent mille gens qui paſſent dans le monde pour bons amis. Je vous aime fort, & le Pere Rapin auſſi ; je ne crois pas que vous en ſoyez jalouſe.

CCCXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Decembre 1672.

VOUS êtes bien indulgent ſur le ſujet de Madame de M*** ; car je lui pardonne auſſi peu un amour qu'un deſſein. Ces paſſions violentes qui tyranniſent le cœur, & font oublier le devoir, ſont pardonnables aux perſonnes qui n'ont pas le cœur uſé de mille coquéteries ; mais entre nous, de la plûpart des femmes de la Cour, il n'y en a pas une en état d'avoir une grande paſſion. Il faut de la vertu pour être capable de ces grands

attachemens-là. Quoique vous prétendiez ne me point offenſer, en me diſant que j'entens fort bien la langue de la galanterie, je ne laiſſe pas d'être offenſée, & je ne penſe pas vous avoir aſſez bien écrit en cette langue, pour que vous deviez croire que je l'entende auſſi-bien que vous dites. Je n'ouvre pas la bouche ſur ces ſujets-là, qu'on ne me faſſe taire comme une perſonne qui n'y entend rien. J'ai la réputation de n'avoir là-deſſus que des idées qui ne ſe peuvent jamais réduire en actes. L'autre jour j'étois dans une maiſon où l'on demandoit l'avis de chacun ſur une matiére galante; jamais Toulongeon qui y étoit, ne voulut que je parlaſſe: il dit qu'il n'appartenoit de décider qu'à des gens qui avoient fait leurs preuves en amour. Après tout, la vertu eſt d'un aſſez doux uſage dans le monde, & je ne ſçai comment la plûpart des femmes hazardent leur réputation à ſi bon marché. Adieu, Monſieur, je vous écris malade, chagrine, & dans le plus cruel embarras d'affaires que j'aye encore eu.

CCCXXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc...

A Chaſeu, ce 13. Decembre 1672.

J'Ai repondu exactement à toutes vos lettres, Madame, & je m'étonne que vous n'ayiez pas reçû mes réponſes. Je vous ai même écrit une lettre outre ces réponſes, ou je vous parlois de conferer avec le Pere Rapin de mes affaires. A la ſotte piece que vous m'envoyâtes, en me mandant qu'on me l'attribuoit, je vous répondis qu'il n'y avoit rien qui me reſſemblât que le deſſein de loüer le Roi; mais que quand je le faiſois, je croyois que c'étoit bien plus délicatement, & que j'euſſe voulu qu'on eût puni comme d'une eſpece de médiſance, les impertinens loüeurs des Princes. Au reſte, ſi vous vous plaignez de moi pour vous attirer une ſatisfaction ſur ce que je dis que vous parlez fort bien de la galanterie, vous êtes priſe, & je ne m'en dédis pas; & quand vous vous faites flatter ſur ce chapitre par les gens de la Cour, vous ſçavez bien ce que vous faites, & vous ne dites pas tout ce que vous ſçavez;

je les ſifflerois moi, ſi j'étois-là. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient excuſables en quelque façon de vous croire ignorante en cette matiére ; vous avez ſi peu fait parler de vous, qu'il vous eſt aiſé de leur impoſer. Mais ſi vous aviez été auſſi peu en garde avec eux, que vous l'avez été avec moi, vous ne les tromperiez pas, & ils ſçauroient qu'on parle quelquefois fort bien des choſes qu'on n'a jamais pratiquées. Je demeure d'accord avec vous, que vous avez des idées ſur ce ſujet, qui ne ſe peuvent réduire en actes ; mais cela n'empêche pas que vous n'entendiez fort bien la langue de la galanterie. Il eſt vrai que vous parleriez quelquefois plus juſte, ſi vous aviez l'uſage comme nous. Vous me mandez que vous ne ſçavez pas comment la plûpart des femmes hazardent leur réputation à ſi bon marché : vous voulez dire pour ſi peu de mérite ; car qui entendroit ces mots de, à ſi bon marché, dans leur ſignification naturelle, cela voudroit dire que la choſe n'iroit qu'au plus ou au moins, & ce n'eſt pas comme vous l'entendez. Ce que vous dites ſur le ſujet de Madame de M***, que Dieu meſure les conſolations aux peines, eſt fort bien dit : Dieu fait cette grace preſque à tout le monde,

monde, & ceux à qui il ne la fait pas, ſont ceux qui ſe vont pendre. Je voudrois avoir été au ſouper que vous donna Monſieur de H*** ; c'eſt un des hommes du monde que j'eſtime autant. Vous m'auriez tous aidé à ſupporter la vanité du Prélat, qui m'eſt d'ailleurs inſupportable. J'ai bien du chagrin de ſçavoir le vôtre ; & ſi j'étois capable de le diminuer, je le ferois de tout mon cœur. Tout ce que je puis, c'eſt de vous exhorter à ſoutenir vos peines avec la fermeté d'une femme de vôtre vertu & de vôtre courage ; & Dieu vous aſſiſtera.

CCCXXX. LETTRE.

Du Pere R... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Decembre, 1672.

VOus auriez grande raiſon, Monſieur, de vous plaindre de ma négligence à vous rendre reponſe, après la déclaration que vous m'avez faite dans vôtre derniére lettre que vous m'aimiez. Il eſt vrai que je n'ai pas été en état de cela ; car je ne me ſuis pas bien porté depuis mon retour à Paris, & il ſe faut bien porter pour vous écrire. Il ne faut pas broncher devant

vous, quoique je vous croye bon & indulgent ; mais quand on a un peu l'honneur de vous connoître comme je fais, on n'eſt pas bien-aiſe de paroître foible. Il eſt vrai que vous m'avez donné de la vanité, en m'aſſurant de vôtre amitié, & je ne devois pas être négligent à vous le dire. Vous me faites un peu de juſtice de m'aimer, Monſieur, car perſonne ne vous eſtime tant, ni avec une plus grande connoiſſance de cauſe que moi. Je connois tout ce qu'il y a de mérite moderne dans le Royaume. J'ai commerce avec tous ceux qui ſe mêlent d'écrire ; il n'y en a point à qui je ne vous préfere, & c'eſt avec la plus grande ſincerité du monde que je vous en aſſure. Mon indiſpoſition m'empêche de vous envoyer mes réfléxions ; car je ne ſuis pas aſſez bien pour m'appliquer à les arranger ; ce ſera pour une autre fois, s'il vous plaît. J'ai eu de grandes conferences avec Madame de Sc *** ſur le deſſein que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires ; elle doit vous avoir mandé nos penſées. S'il vous venoit dans l'eſprit quelque expédient où nous puſſions quelque choſe, mandez-le-nous. Je croi que vous pourriez réuſſir à écrire à Madame de T** du beſoin que vous avez de revenir à Paris pour vos af-

faires. Je ſuis avec mon reſpect ordinaire, à vous.

CCCXXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere R...

Ce 23. Decembre 1671.

J'Ai bien du chagrin d'être long-tems ſans recevoir de vos lettres, mon reverend Pere ; mais c'eſt encore plus pour la raiſon qui vous empêche de m'écrire, que pour le plaiſir que je n'ay pas, quand vous ne m'écrivez point. Je voudrois bien que vous fuſſiez toûjours en bonne ſanté ; car je n'aime point que mes amis ſouffrent. Au reſte, vous n'avez pas ſujet de me craindre quand vous m'écrivez, ce n'eſt pas parce que je ſuis indulgent ; c'eſt parce-qu'il vous eſt aiſé de bien écrire. Je vous avouë que je ſuis un peu juſte & délicat, mais vous l'êtes auſſi, & pour écrire des lettres familiéres, il ne faut qu'être naturel. Madame de Sc*** m'a mandé vos converſations ſur mes affaires. J'ai écrit au Roi, & je lui ai envoyé la copie de ma lettre. Il faut voir ce que cela produira. Cependant je continue de demander à

Dieu qu'il faſſe de moi tout ce qu'il lui plaira, qu'il donne un heureux ſuccès aux pas que je fais pour mon retour, s'il y va de ſa gloire & de mon ſalut, ſinon qu'il m'empêche de retourner à la Cour. Si je ſçavois quelque choſe de plus ſoûmis & de plus réſigné, je vous aſſure, mon R. Pere, que je le dirois à Dieu de tout mon cœur.

CCCXXXII. LETTRE.

De Madame de Sc... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23. Decembre 1672.

LA conjoncture eſt la plus favorable du monde, Monſieur, pour que vôtre lettre au Roi ſoit bien reçuë; car Charleroi eſt aſſiegé, le Roi a affaire de ſes braves, & l'on eſt fort embaraſſé à la Cour. Le Roi, la Reine & toutes les Dames ſont allez à Compiegne fort précipitamment pour être plus près du mal. On eſpere au bonheur du Roi, que cette Place ſi conſidérable ſe ſauvera, quoique toutes les apparenees ſoient contraires; car enfin il n'y a que quatre cens hommes dedans. C'eſt le Prince d'Orange & Marſin qui l'aſſiegent Ils ont pris ce deſſein ſur ce qu'ils

ont ſçû qu'il y avoit un million dedans, & quantité de munitions de guerre & de bouche. Elle ſera priſe dans trois ou quatres jours, ſi elle n'eſt ſecourue ; c'eſt une grande affaire & qui tient tout le monde en allarme. Chacun eſt agité ; pour moi je ſuis aſſez tranquille, car je me fie au bonheur du Roi ; & pour ma fortune particuliére, elle eſt d'une façon, qu'il ne me peut arriver pis. Adieu, Monſieur ; mandez-Moi ce que le Roi a dit à Monſieur de Noailles ſur vôtre lettre, & m'aimez toûjours.

CCCXXXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sc..

Ce 28. Decembre 1672.

IL eſt vrai que ſi Monſieur de Noailles n'avoit point encore donné ma lettre au Roi, lorſque la nouvelle du ſiége de Charleroi eſt arrivée, c'eſt une aſſez bonne conjoncture pour la donner. Outre le beſoin qu'on a dans une guerre où l'on eſt ſur la défenſive, des gens d'auſſi bonne volonté que moi, on eſt encore plus tendre dans l'adverſité. Je n'ai point encore

eu de réponſe ſur cette lettre. J'attens le ſalut de Charleroi de la bonne fortune du Roi ; & il ne faut pas demander ſi je le ſouhaite, aimant le Roi comme je l'aime, & ſçachant comme je fais, que la perte de cette Place le toucheroit fort. Je ſuis ſur la fortune comme vous, Madame, il ne me ſçauroit arriver pis, & cela me conſole aſſez ; car ſi elle continue, j'y ſuis accoûtumé, & ſi elle change, ce ne peut être qu'en mieux. Ayons bon courage, ſoûtenons nos malheurs avec de la ſoûmiſſion aux ordres de la Providence, & de la fermeté, nous en ſerons plus eſtimez, & Dieu nous aſſiſtera.

Fin du III Volume.

R 10.343

701917

7.10.343 351

5802363